

DORA MOUTOT

MARGUERITE STERN

TRANS MAMIA

ENQUÊTE SUR LES DÉRIVES
DE L'IDÉOLOGIE TRANSGENRE

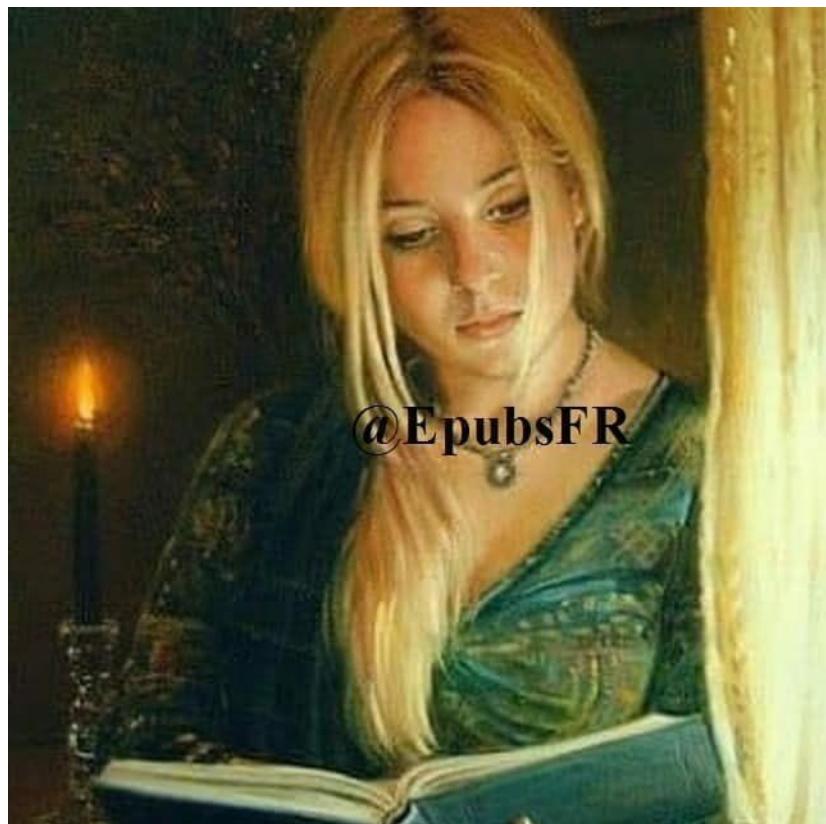
MAGNUS

Dora Moutot et Marguerite Stern

TRANSMANIA

Enquête sur les dérives
de l'idéologie transgenre

MAGNUS



@EpubsFR

MEET ROBERT

« Chantal, cela fait longtemps que je garde un secret, et à l'aube de nos quarante ans de vie commune, j'ai besoin de te l'avouer. Je suis une femme. Je me suis toujours sentie femme. Je suis enfermée dans un corps qui n'est pas le mien... ».

C'est par le truchement d'une lettre manuscrite déposée sur l'oreiller du lit conjugal que, par une belle soirée de printemps, Robert annonça à sa femme que l'homme qu'elle avait épousé était en fait une femme, une femme trans.

Robert a 65 ans et il est sexuellement excité par l'idée d'être une femme. Il est, ce qu'on appelle un homme autogynéophile. Pendant des années, il a vécu de façon tout à fait classique : mariage à 28 ans, emménagement dans un pavillon de banlieue et trois beaux enfants.

Il a fait carrière dans le monde des assurances ; vers la fin de sa quarantaine, il est devenu directeur général d'une entreprise de soixante-dix employés. C'est à ce moment-là qu'il a commencé à s'absenter les dimanches vers 14 heures, après le poulet rôti du midi. Il prétextait un surplus de travail, des PowerPoint à boucler pour le lundi matin.

Alors, il se rendait dans les locaux déserts de son entreprise où il s'enfermait à double tour. Entre ces murs, il ne rédigeait ni PowerPoint, ni rien de tout cela. Il n'allumait son ordinateur que pour regarder du porno Sissy, une catégorie de porno qui met en scène des hommes comme lui, des hommes qui jouissent de se travestir en femmes.

Dans son coffre-fort, il cachait tout ce qu'il lui fallait. Porte-jarretelles, collants, dentelle, résilles, cuir, nuisettes, froufrous, strings, harnais, laisses, et même une paire de talons taille 45. Faute de pouvoir laver ce linge sans se faire attraper, il le renouvelait tous les ans en se rendant dans un sex-shop situé à quarante kilomètres de chez lui. Ainsi vêtu, Robert passait quelques heures à se masturber à quatre pattes, s'enfonçant parfois un godemichet dans l'anus en l'imaginant en vagin, et s'insultant lui-même de « petite

chienne ». Puis, une fois rassasié, il rentrait à l'heure pour le dîner et redevenait ce bon père de famille respectable.

Robert a fait ça pendant des années, cinq ans, dix ans, peut-être. C'était son jardin secret. Il pensait que personne ne le comprendrait et surtout pas sa femme Chantal. Il avait honte. Mais en 2019, voyant de plus en plus d'hommes comme lui assumer au grand jour leur différence, il a décidé d'assumer lui aussi. Les enfants sont partis du foyer, ils vivent leur vie, et désormais, c'est à lui de vivre sa vie pleinement.

Alors, il a décidé de faire sa « transition sociale ». Il a tout avoué à Chantal. Puis, il a fait intervenir une association spécialisée dans la lutte contre les discriminations des personnes LGBTQIA+ dans son entreprise, afin de sensibiliser le personnel.

Il a ensuite pris trois semaines de congés, et quand il est revenu, il portait une jupe et il s'appelait Catherine.

TOMBER DANS LA MARMITE TRANS

C'est l'histoire de l'un des plus gros casses conceptuels du siècle que nous allons te raconter.

L'histoire de comment une poignée d'idéologues manipulent des foules et tentent de transformer notre rapport au réel.

À travers les aventures de Robert, ou plutôt, Catherine, nous allons t'embarquer avec nous. Robert est le cliché des clichés. C'est un archétype inspiré de différents témoignages pour t'expliquer ce qui nous a choquées lorsque nous avons commencé à nous intéresser à l'idéologie transgenre^{11}, mais Robert ne représente pas toutes les personnes qui se disent trans.

Le chapitrage de ce livre suit les étapes de nos découvertes qui s'étalement sur plusieurs années. C'est sur ce chemin que nous allons te guider pour t'aider à ouvrir les yeux sur ce qu'il se passe, et sur ce qu'on te cache.

Il faut d'abord que tu comprennes comment nous en sommes venues à nous intéresser à Robert qui est toujours prêt à jurer sur la vie de sa mère qu'il est une femme, ou plutôt comment Robert est venu à nous...



Tout a commencé en 2019. À cette époque, nous ne nous connaissions pas encore, mais nous étions chacune de notre côté en train de devenir de nouvelles égéries du féminisme français. Marguerite militait contre les féminicides et les violences conjugales avec des collages de rue, et Dora pour une sexualité féminine épanouie à travers son compte Instagram @tasjoui.

Sur les réseaux sociaux, des gens ont commencé à nous dire qu'il fallait inclure Robert dans nos combats féministes. On a même dit à Dora qu'elle devait parler de son « pénis de femme » sur son compte sexo. Comme toute personne saine d'esprit l'aurait fait, nous avons refusé de dire que Robert est une femme, car Robert est un homme.

L'histoire aurait pu s'arrêter là, mais c'est alors que les fous furieux du transgenrisme ont commencé à nous harceler. Nous nous sommes retrouvées

face à des meutes sous hypnose collective qui répétaient en boucle des mantras comme « les femmes trans sont des femmes », et avec qui il était impossible de converser normalement. La transmania, cette espèce de frénésie trans, nous a frappées de plein fouet.

Affirmer que les femmes sont des femelles a été l'un des événements les plus importants de nos vies. C'est peut-être bizarre dit comme ça, mais il y a eu un avant et un après. Depuis quatre ans, nous recevons insultes et menaces quotidiennement^{2}. Twitter et Instagram ont supprimé et censuré nos comptes plusieurs fois. Parmi les tweets censurés : « Les femmes sont des femelles Homo Sapiens et les hommes sont des mâles Homo Sapiens. » Dora a perdu tous ses contrats. Marguerite s'est pris des œufs dans le visage. Un certain vide s'est fait autour de nous.

On a commencé à nous marteler un mot jusqu' alors inconnu au bataillon : « TERF^{3} ». Ce mot désigne les femmes comme nous. Les femmes qui disent qu'être une femme n'est pas un ressenti, mais une réalité biologique, que « naître dans le mauvais corps » ça n'existe pas, et que les hommes n'ont rien à faire dans les vestiaires et les compétitions sportives féminines. Nous avons découvert d'autres féministes déjà considérées comme des « TERFs » dans le monde anglo-saxon depuis longtemps : J.K. Rowling, Meghan Murphy, Genevieve Gluck, Julie Bindel, Kathleen Stock, Helen Joyce...

Les femmes que nous avions jadis soutenues et encouragées ont nourri notre harcèlement au nom de la « sororité » envers leurs « sœurs à pénis ». Nous l'annonçons tout de suite : nous sommes de grandes déçues du féminisme contemporain qui consiste en une sorte de course à l'oppression saupoudrée de paillettes.

L'inceste, les viols, les mains au cul dans le métro, le harcèlement sexuel au travail, les violences conjugales, les problèmes médicaux liés au manque de connaissance des corps féminins, tout ceci est passé à la trappe. Pourquoi ? Pour la bite à Robert qui dit qu'il est une femme. Eh ben purée, on ne l'avait pas vu venir celle-là.

Parce que nous subissions toutes les deux la même chose, nous avons fini par nous rencontrer. Au début, nous avons passé quelques mois à observer avec amusement ce que « Roro l'imposture » trafiquait. Il nous avait tapé dans l'œil ! Puis, nous avons commencé à nous rendre compte que le monde entier applaudissait ses clowneries au premier degré. Cela nous a saisies

d'effroi. Qu'était-il en train de se passer ? Robert était soudainement partout : il caracolait en couverture des magazines, élu « femme de l'année », sur les podiums des sports féminins, dans nos vestiaires, sur les visuels de l'ONU Femmes...

Nous avons rapidement dépassé le stade de l'amusement et nous avons eu envie d'en savoir plus sur le phénomène transgenre avant de littéralement plonger dedans.

Nous avons découvert un monde où tout est flou et relatif. Un monde où il n'y a aucune place pour le réel, pour ce qui relève de la raison, ce qui est facilement mesurable, observable, quantifiable, descriptible. C'est la dictature du ressenti, et dans cette dictature, comme l'écrit le sémanticien François Rastier, « la réalité elle-même n'est plus alors qu'une "vision du monde" qui varie au gré du bon plaisir et des intérêts^{4} ».

Nous nous sommes rendu compte que d'autres hommes, avec des profils différents de celui de Robert, souhaitent devenir des femmes. Nous avons échangé avec certains. Nous en avons rencontré. Ils nous ont parfois bousculées dans nos certitudes.

Assez rapidement, nous avons compris que ces hommes sont en fait l'arbre qui cache la forêt. La réalité, c'est qu'actuellement, ce sont en majorité des jeunes femmes qui transitionnent. À l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière qui accueille le plus grand service hospitalier dédié aux transitions des moins de 20 ans, la patientèle est composée à 68 % de filles^{5}. Les filles et les femmes transitionnent pour des raisons bien différentes de ces messieurs : rejet de leur féminité après avoir subi des violences sexuelles, troubles psychiques tels que l'autisme, envie d'être à la mode...

Et puis il y a les enfants, à qui on explique désormais à 4 ans qu'ils doivent choisir leur identité de genre, et à qui l'on administre des bloqueurs de puberté aux conséquences dramatiques sur leur santé...



La transmania est grandissante. Aux États-Unis, 1,6 million de personnes s'identifieraient comme transgenres, c'est-à-dire environ 0,5 % de la population^{6}. 18 % de la population transgenre a entre 13 et 17 ans, alors que cette tranche d'âge ne représente que 8 % de la population du pays. En France, le ministère des Solidarités et de la Santé estime qu'il y aurait entre

20 000 et 60 000 personnes transgenres (entre 0,03 % et 0,09 % de la population)^{7}.

Lorsque nous avons pris conscience de l'ampleur du problème, nous nous sommes demandé si cette impression d'être né dans le mauvais corps (que l'on nomme « dysphorie de genre ») ne serait pas un nouveau trouble à la mode, qui vient en masquer d'autres, considérés comme moins glamour. D'ailleurs, certaines personnes trans affirment ouvertement ne pas souffrir de dysphorie. Pourquoi vouloir transitionner si l'on ne ressent pas intimement être de l'autre sexe ? Nous en parlerons.

Aussi, comment le corps médical et scientifique peut-il cautionner et même encourager des opérations chirurgicales et des traitements hormonaux aux conséquences irréversibles ? En 2020, aux États-Unis, la Société américaine des chirurgiens plastiques déclarait avoir effectué plus de 16 000 chirurgies trans, tous types de chirurgie confondus (visage, seins, organes génitaux)^{8}. En 2020, l'Assurance Maladie aurait reçu plus de 450 demandes d'opérations de « changement de sexe »^{9}.

Le transgenrisme est-il réellement un mouvement de justice sociale, comme on nous le vend, ou bien y a-t-il autre chose derrière ? Comment ses adeptes ont-ils réussi à imposer si rapidement leur vision du monde délirante, et avec quels moyens financiers ? Comment ces idées ont-elles pu percer, et où mèneront-elles l'Occident ?

Comment en sommes-nous arrivés à une situation où une lesbienne est définie comme « une personne non-homme attirée par une personne non-homme », comme l'a écrit l'Université Johns-Hopkins (Baltimore, États-Unis) dans son « glossaire LGBTQ »^{10} ?

Comment se fait-il que certains journaux scientifiques comme *The Lancet* se mettent à parler de « personnes à menstruation » pour désigner les femmes^{11} ? Comment se fait-il que Le Planning familial parle « d'homme enceint » ?

Comment se fait-il qu'en Belgique, l'Éducation nationale exige que l'école apprenne aux enfants âgés de 5 à 8 ans à consolider leur identité de genre, et, entre 9 et 11, à connaître par cœur les identités de genre telles que transgenre, non binaire, agenre, et à comprendre l'importance de l'autodétermination^{12} ?

Comment des établissements scolaires publics québécois en sont-ils arrivés à afficher des visuels légendés comme celui-ci : « As-tu déjà remarqué qu'il n'y a généralement pas de poubelle à tampons dans les toilettes réservées aux hommes ? Ça aussi, c'est de la violence sexuelle^{13} {14} » ?

Que s'est-il passé pour que l'ONU déclare que les « lesbiennes trans » – c'est-à-dire des mâles – sont des lesbiennes^{15} ? Pourquoi certaines institutions comme l'ONU, l'OMS, l'UE, certains États, certains ministères sont-ils sous la coupe du transgenrisme ?

Nous sommes en train de changer de « régime de vérité ». C'est ce que nous explique la philosophe transmasculine^{16} Paul B. Preciado : « Nous ne sommes pas dans une bataille épique entre la “fiction” et la “réalité”, mais au milieu d'un turbulent changement de régime de vérité où ce sont les procédures qui servent à distinguer le vrai et du faux qui sont en train d'être transformées^{17}. »

Alors, comment le transgenrisme bouleverse-t-il nos conceptions du réel nos conceptions du réel ? Quel projet de société cette idéologie propose-t-elle ?

C'est parti.

LES 10 COMMANDEMENTS DU TRANSGENRISME

Robert fait désormais partie d'une nouvelle communauté très soudée. Satisfait par les prestations de l'asso LGBTQIA+ qu'il a fait intervenir dans son entreprise, il a décidé de prendre sa carte d'adhérent.

Il a installé TikTok sur son téléphone. Tous les soirs, il se renseigne sur les nouveaux pronoms et les nouveaux genres. Il découvre tout un monde inclusif bienveillant, toujours prêt à célébrer ses déviances sexuelles. Comme des millions d'autres pratiquants, Robert suit à la lettre les préceptes édictés par la sainte communauté trans. Nous les avons résumés en dix points. Voici le livre de chevet de Roro. Le Coran du transgenrisme.

1. « Une femme trans est une femme », tu répéteras.

À partir de maintenant, tu es un perroquet. Ce mantra est la base. Case-le partout. Fais rentrer ça dans le crâne des gens comme une chanson de Claude François. « Une femme trans est une femme » est le nouveau « le petit bonhomme en mousse la la la la la... ».

Fais en sorte que ce mantra sonne à la fois comme une chanson populaire et un discours de Martin Luther King. Un mix des deux. Les nouveaux convertis devront le régurgiter en boucle dans un réflexe pavlovien. Lorsqu'ils le déclameront à leur tour, il faudra qu'ils s'imaginent en chevaliers défenseurs de la veuve et l'orphelin et se sentent investis d'une mission.

2. Le genre deviendra roi et le sexe, tu aboliras.

Le sexe est une construction sociale. Il en existe au moins 72, et c'est un spectre. Mais dans le fond, il n'a pas vraiment d'importance. Nous, transgenristes, avons aboli cet archaïque concept, car la réalité biologique est oppressive. C'est pourquoi il est formellement interdit d'utiliser les termes *femelle* et *mâle*. Nous préférons les mots *femme*, *homme*, *non-binaire*, *genderfluid*, etc. ; ces mots décrivent le genre.

Le genre est ton identité interne. On doit te croire sur simple déclaration. Désormais, si tu dis que tu es une femme, tu es une femme ; et si tu dis que tu es un homme, tu es un homme. Tu peux avoir un pénis et être une femme ; tu peux avoir un vagin et être un homme.

Martèle des termes comme « identité de genre », « ressenti de genre », « expression de genre », « transidentité ». Tant pis si tout le monde ne capte pas tout, et même, tant mieux. Le plus important, c'est que la masse acquiesce comme elle acquiesce aux « philosophes » qui prennent de grands airs pour raconter n'importe quoi parce qu'elle se croit trop stupide pour comprendre leurs élucubrations.

3. L'autodétermination, tu prôneras.

Des médecins t'ont assigné *femelle* ou *mâle* à la naissance. Ceci est extrêmement violent. Alors, pose-toi la question : es-tu bien sûr d'être né dans le bon corps ? Si tu te poses cette question plus de trois secondes, rends-toi à l'évidence : tu es trans. Pars donc à la recherche de ton véritable genre. Un éventail de nouvelles façons de te présenter au monde s'offre à toi. N'est-ce pas merveilleux ?

Tu es ce que tu dis être. Ton auto-déclaration de genre est sainte. Le genre est sacré. Tu forceras les mécréants à te percevoir selon ton identité de genre déclarative et tu les obligeras à utiliser les pronoms personnels de ton choix. Tu les éduqueras. S'ils refusent de se soumettre, il y aura des répercussions pour eux.

4. Dans le mauvais corps, tu naîtras.

Pour installer notre dogme, nous nous appuyons sur ce qu'on appelle la *dysphorie de genre*. La dysphorie de genre est, à la base, un trouble psychique qui figure dans le DSM-5^{18}, et qui fait qu'on a l'impression d'être né dans le corps d'une personne du sexe opposé.

Le diagnostic doit être fait en fonction de critères précis : un profond désir d'appartenance à l'autre sexe ; une forte préférence pour les vêtements ainsi que les jeux traditionnellement adoptés par le sexe opposé ; un fort rejet de son propre corps, ainsi qu'un désir d'avoir des caractères sexuels primaires et/ou secondaires différents ; à l'âge adulte, une forte envie d'être traité comme étant de l'autre sexe, ainsi que la volonté de se débarrasser de ses

caractères sexuels primaires et/ou secondaires pour les remplacer par ceux de l'autre sexe.

Néanmoins, nous militons maintenant pour une dépsychiatrisation de nos identités, et donc de la dysphorie de genre. Nous affirmons que le sentiment d'être né dans le mauvais corps est parfaitement normal. Si tu penses être dans ce cas, nous t'invitons à déconstruire ton corps comme tu déconstruis tes idées. Fais-toi couper le sexe et les seins, prends des hormones, et tout ira pour le mieux, dans le meilleur des mondes. Mais n'oublie pas, tu peux être trans sans faire tout cela, il suffit que tu dises être une femme ou un homme pour l'être. Magique, non ?

5. La rhétorique de l'inversion, tu maîtriseras.

Maîtriser le langage, c'est maîtriser le monde. Raconte des craques en prenant un air très sérieux. Abreuve ton auditoire de paradoxes et de syllogismes. Plus c'est gros, plus ça passe. L'inversion crée un brouillard mental qui dépossède les gens de leur cerveau.

Affirme que les hommes sont des femmes et vice versa ; parle de vagin d'homme et de pénis de femme ; réclame une aide médicale tout en affirmant que tu n'es pas malade ; exclus les mécréants au nom du principe d'inclusivité ; profère des menaces de mort et fais-toi passer pour une victime ; masque l'immoralité de tes actes derrière le package « bienveillance/inclusion/tolérance/égalité des droits ».

6. La terreur, tu sèmeras.

La fin justifie les moyens. Tout est autorisé. Menaces de mort et de viol, harcèlement en meute, moqueries concernant l'apparence physique et le quotient intellectuel, violences physiques et matérielles, censure, construction de fausses réputations, divulgation d'informations privées, diffamation, injures, humiliations, dénonciations auprès de l'entourage, licenciements, accusations d'avoir du sang sur les mains, chantage au suicide, traque.

Penser contre le dogme doit devenir un crime. Le but ultime est d'aboutir à l'autocensure. Tu ne dois pas seulement empêcher les gens de dire ce qu'ils voient, tu dois les empêcher de voir ce qu'ils voient.

7. Les espaces des femmes, tu coloniseras.

Détourne la force du féminisme pour la retourner contre lui-même. Pénètre les milieux féministes en agitant ton ticket LGBTQIA+ comme laissez-passer. On t'interdit l'accès aux vestiaires des femmes sous prétexte que tu as un pénis ? Tape un scandale. Tu souhaites participer à une compétition d'athlétisme féminine et on veut t'en empêcher sous prétexte que tu aurais un pénis ? Hurle à la transphobie.

8. Homophobe tu seras, « les lesbiennes aiment les pénis », tu martèleras.

Parce que la sexuation est transphobe, l'orientation sexuelle l'est également. Une lesbienne qui refuserait d'avoir des rapports avec une femme à pénis est une sale transphobe. Voilà pourquoi nous parlons désormais de préférence génitale. Tout le monde peut être lesbienne sur simple déclaration. Ainsi, Robert qui souhaite s'appeler Catherine peut maintenant s'inscrire sur une application de rencontres lesbiennes dans le plus grand des calmes.

9. Les enfants, tu vampiriseras.

Incite les enfants à fuguer de chez leurs parents si ces derniers trouvent qu'un *coming out demi girl* n'a pas de sens. Dis-leur que tu es leur nouvelle famille et qu'ils pourront toujours compter sur toi. Dis-leur que quand on aime porter des robes, c'est qu'on est une fille, et que quand on aime jouer aux petites voitures, c'est qu'on est un garçon. Fais en sorte que la nouvelle génération trouve ça complètement ridicule d'être « cisgenre^{19} ».

Les enfants sont notre cible prioritaire. Premièrement parce qu'ils sont le futur. Deuxièmement parce qu'ils iront ensuite expliquer à leurs parents qu'il faut vivre avec son temps et être tolérants, c'est-à-dire rejoindre notre chapelle. Convertir tous les petits Français, c'est toucher plus de 20 millions de ménages. Une façon très rapide de plier l'affaire.

10. Dans toutes les sphères de la société, tu t'infilttras.

Ce dernier commandement est capital. Tu dois devenir un membre actif de la *communauté*. Si tu n'agis pas, tu seras responsable du suicide des personnes trans. Faire ton coming out, c'est bien ; convertir les autres est un plus. Explique notre projet à ta grand-mère. Demande-lui d'aller répandre la sainte parole dans son club de tarot. Fais ça avec tous tes proches. C'est très important.

Participe à des colloques. Interviens dans les écoles. Rédige des PDF expliquant le lexique trans. Diffuse-les au sein de ton entreprise. Réclame des séminaires sur la question LGBTQIA+ à ton patron. Demande à Nadia la DRH si Catherine, anciennement Robert, peut utiliser les toilettes des femmes. Colonise les écoles, les ministères, les universités, TikTok, Netflix, France 2, l'OMS.

PARTIE 1

TRANSITIONNER QUI, QUAND, COMMENT ET POURQUOI ?

ROBERT, SES AMIS, SES AMOURS, SES EMMERDES

Robert, tu fais chier

Robert se fantasme en femme fatale. Celle qu'on voit sur Instagram, retouchée de partout. L'image de la femme idéale que nous cherchons toutes à atteindre sans jamais y parvenir.

En état de choc, sa femme Chantal est partie quelque temps chez une amie. Robert peine un peu à assumer seul les tâches domestiques que requiert la baraque. Mais c'est un moindre mal, car en plus de continuer à se travestir au bureau, il peut désormais aussi le faire chez lui en toute liberté.

Il s'est créé un compte Twitter @Catherine_PussyDick57 et poste des photos de lui en selfie devant le miroir mal lavé de la salle de bains. Robert en bikini. Robert en jupe à pois. Robert essaye le nouveau mascara 5 en 1 de chez Maybelline New York. Les 10 commandements du transgenrisme l'aident à se sentir légitime dans sa nouvelle identité. Chaque fois qu'il doute sur une tenue, il se répète le premier commandement : « Une femme trans est une femme. »

Dans son asso LGBTQIA+, il a rencontré Sylvie, anciennement Sylvain. C'est lui qui lui a offert les 10 commandements du transgenrisme. C'est lui aussi qui lui explique qui sont celles qui doivent absolument devenir ses ennemis jurés : les TERFs ! Ce sont les grosses vilaines qui disent qu'un pénis de femme, ça n'existe pas : J.K. Rowling, Meghan Murphy, Genevieve Gluck, Maya Forstater, Julie Bindel, Hibo Wardere, Kathleen Stock, Laetitia Ky, Rosie Parker, Marguerite Stern, Dora Moutot, etc. Robert a l'embarras du choix. Mais pour s'exercer, il décide de s'énerver sur la plus connue d'entre elles, l'auteure d'Harry Potter. « Bouffe mon sperme de meuf, sale TERF ! » écrit-il en réponse à un tweet de J.K. Rowling.



Sur les réseaux sociaux, des « femmes trans » (que nous appelons « hommes transféminins ») comme Robert se permettent d'expliquer à des femmes ce que c'est que d'en être une. Ils disent être plus « belles » et plus désirables. Comme si la valeur d'une femme résidait uniquement dans sa plastique et la libido qu'elle réveille. Comme si plus tu corresponds aux clichés, plus tu es une femme.

C'est d'abord ça qui nous a fait monter la moutarde au nez. Quand tu es une femme qui souffre de difficultés ou de problèmes de santé spécifiquement féminins, c'est insupportable qu'un homme grossièrement travesti vienne t'expliquer ce que c'est que d'être une femme.

Alors, nous allons nous permettre un petit coup de gueule.

Nous respectons et nous entendons ta détresse, Robert. Nous savons que tu dois aller vraiment mal pour te méprendre à ce point sur ta propre nature. Dans le fond du fond, ça nous fait mal au cœur. Mais nous en avons marre que tu nous insultes parce qu'on s'autorise à dire ce que l'on voit et non pas ce que tu voudrais que l'on voie.

D'ailleurs, tu sais, les gens qui te disent qu'ils voient une femme en toi te mentent. Nos cerveaux sont programmés pour distinguer un visage féminin d'un visage masculin en quelques millièmes de seconde. Même lorsqu'on essaye de les duper avec du maquillage ou une perruque^{20}. C'est un instinct primaire.

Tu n'as pas tes règles tous les mois, Robert. Ni la diarrhée, ni les douleurs qui peuvent aller avec. Tu es surpris par l'odeur de ton propre sang lorsque tu te coupes le petit doigt. Nous, cette odeur, on la connaît bien. Tu ne sais pas. Tu ne sauras jamais.

Dès la fécondation, c'était écrit. L'ovule de ta mère était un X, comme tous les ovules ; et le spermatozoïde de ton père était un Y, comme un spermatozoïde sur deux. Techniquement, c'est d'abord ça qui nous différencie de toi.

Tu auras beau te tartiner de gels à base d'oestrogènes toute la sainte journée, les 60 000 milliards de cellules qui te composent porteront toujours la marque de ton sexe : le chromosome sexuel Y.

Tes hormones, même si elles sont très importantes dans ta constitution, ne sont apparues que huit semaines après que le gamète de ta mère a accueilli

celui de ton père^{21}. Et même si tu réussis à changer ton système hormonal à 65 ans, tes hormones mâles ont déjà largement eu le temps de façonner ton cerveau, ton cerveau d'homme^{22}. Peut-être que tu crois que tu as un cerveau de femme et que tu es né dans le mauvais corps, mais la vérité c'est que « tout notre organisme est sexué, tous nos organes, cerveau y compris^{23} ».

Et s'il te plaît, Robert, ne commence pas à nous expliquer que le sexe est un « construit social » comme l'affirme le Planning familial dans son *Lexique trans*. Ne commence pas à nous raconter que « la nature est queer » et que « le sexe est un spectre, car certains reptiles, poissons et insectes peuvent en changer en fonction de leur environnement ». Tu n'es pas un poisson, Robert. Si tu portes une jupe, c'est que tu es un mammifère de l'espèce *Homo sapiens*. Et si tu as un pénis, c'est que tu es un spécimen mâle.

Et ne te mets pas à instrumentaliser l'existence des personnes dites intersexes pour appuyer ton point de vue. Cesse de surfer sur les souffrances des autres dans le but d'en récupérer des bénéfices pour ton compte. Comme l'écrivent Claudine Junien et Nicole Priollaud, « 0,018 % de cas rarissimes peuvent-ils faire déroger à la loi universelle selon laquelle nous sommes déterminés par notre sexe ?^{24} ».

Il y a certes quelques biologistes qui déclament qu'il existerait cinq sexes chez l'être humain, comme Anne Fausto-Sterling que toi et tes petits copains adorez citer chaque fois que vous en avez l'occasion, mais tous les autres sont d'accord sur le fait que si tu as un chromosome Y, tu es un mâle, et si tu n'en as pas, tu es une femelle. C'est aussi simple que cela.

Alors voilà, tu peux porter des jupes, Robert. Tenter de tromper les apparences avec de la chirurgie. Te travestir autant que tu veux. Danser devant ta glace habillé comme Britney Spears. Faire le Carnaval de Rio dans ta chambre tous les soirs. Nous n'avons strictement AUCUN PROBLÈME avec ça. Mais tu ne nous feras pas prendre des vessies pour des lanternes.

Robert l'autogynéophile a une addiction au porno #sissy

Pendant des années, Robert a régulièrement et religieusement effacé son historique de navigation sur Internet, de peur que Chantal ne fouille son ordinateur et découvre sa consommation intensive de porno. Il faut dire qu'il a des goûts un peu particuliers en la matière. Quand ça le chatouille dans le slip, il tape dans la barre de recherche des hashtags de niches tels que

#forcedfeminization, #sissyporn, #shemale, #girldick ou encore #eunuchs.

Le cul nu de Robert colle à la chaise en cuir de son bureau. Une de ses mains dirige la souris de son ordinateur ; avec l'autre, il attrape sa verge. Après s'être enfermé à double tour, il a enfilé une paire de bas en nylon, les mêmes que ceux que portait sa mère, ce qui lui a immédiatement donné la gaule.

Le voilà qui hésite entre deux vidéos Pornhub. « Boucle de lavage de cerveau : devient une bonne sissy girl » ou « Entraîne ta chatte de poule mouillée, sois une salope ». En bas de page, Pornhub lui propose des mots-clés comme « Bite de femme », « Ladyboy », « Travesti fellation », « Femdom hypnosis » et « Futanari hentai ».

La vidéo de son choix démarre et une voix féminine chuchote dans un son binaural : « Relaxe-toi, prends une grande respiration, doucement tu deviens de plus en plus féminine, ta peau est de plus en plus douce, ta poitrine se met à pousser... Respire... Caresse ta poitrine de femme. Tes tétons pointent. Caresse ton magnifique corps de femme.

Tu es une femme, tu es une femme... Laisse ta partie féminine prendre le contrôle, deviens ce que tu as toujours voulu être. »

Robert ferme les yeux et commence à se branler en laissant échapper un râle rauque. La voix féminine reprend : « Tu es une petite salope. Il n'y a pas de honte à être une petite salope qui aime se faire prendre. Répète après moi : “Je suis une petite salope et je veux me faire prendre par un homme viril qui va me remplir la chatte. Je suis heureuse quand je suis soumise. Être soumise est naturel pour moi. Il n'y a pas de honte à être une femme.” Tu es une femme. Caresse ta bite de femme. Ta bite de femme est un clitoris tout gonflé et ton anus est une bonne petite chatte toute serrée. »



Le problème de Robert, et de bien d'autres hommes dans sa situation, est qu'ils n'arrivent à atteindre l'orgasme que s'ils s'imaginent être une femme.

Quand Robert couchait avec Chantal, pour supporter le rapport, il s'imaginait être à sa place. Il la baisait comme il aurait voulu qu'on baise « la femme qui se cache en lui », et il était très jaloux d'elle. C'est ce qu'on

appelle la « *cis gender envy*^{25} ». De nombreux hommes autogynéphiles en parlent sur les forums.

L'autogynéphilie est une sorte d'erreur de localisation du désir érotique. Chez la plupart des gens, ce désir est projeté sur quelqu'un d'autre ; chez les hommes autogynéphiles, le désir est renversé vers une version de soi qu'on imagine étant du sexe opposé.

Genevieve Gluck, journaliste et créatrice du média *Reduxx* a longuement enquêté sur le rôle du porno dans l'essor du mouvement transgenre^{26}. « Le “sissy hypno” – abréviation de “sissification hypnosis” (“hypnose sissifiante”) – est une expression qui désigne un type de pornographie destiné aux hommes que l'on peut trouver en ligne sous trois formes principales : vidéos pornographiques, fichiers audio et images avec texte. Cette pornographie met généralement en scène des hommes portant de la lingerie et se livrant à une “féminisation forcée” : il s'agit d'une érotisation de l'idée de “devenir une femme” par l'habillement, le maquillage et la soumission sexuelle, et d'une fétichisation de l'humiliation qui en résulte », résume-t-elle.

Les hommes qui consomment du sissy porn aiment s'équiper : perruques, collants, porte-jarretelles, lingeries, talons, plugs anaux pour stimuler leur prostate qu'ils s'imaginent être un vagin, cage de chasteté afin d'empêcher les érections pour que leur pénis se transforme par la pensée magique en clitoris... Certains vont plus loin, et commandent des masques féminins, de faux seins en latex, de faux ventres de femmes enceintes sur des sites spécialisés dans le travestissement, le drag et l'imitation des femmes comme Roanyer^{27} ou 2nd-skin^{28}. Tout ce qu'il leur faut pour s'imaginer en bimbo sexy.

C'est en empruntant cette pente glissante que certains finissent par penser qu'ils sont trans. L'obsession sexuelle finit par prendre tellement d'espace mental qu'elle devient une identité. Sur le forum *Reddit* « Ask a Transgender », certains se demandent : « Est-ce que le porno sissy m'a rendu trans, ou l'étais-je avant ?^{29} »

Dans son livre intitulé *Females*, l'auteur transféminin Andrea Long Chu admet que c'est le porno sissy qui l'a rendu trans : « Au centre du porno sissy, il y a le trou du cul, le vagin universel par lequel on peut accéder à la femellité. (...) Être baisé te rend femelle, parce qu'être baisé est ce qui est

femelle^{30}. » C'est comme ça que Robert a commencé à songer à transitionner.



Mais avant de tomber dans la niche du sissy porn, tout a commencé avec le porno #shemale pour lui. Le site porno xHamster affiche trois catégories : hétéro, homo et trans. Un soir d'ennui, par curiosité, Robert a cliqué sur la catégorie trans. Il est tombé sur des milliers de vidéos d'hommes asiatiques, peut-être thaïlandais ou philippins, qui ressemblent à des femmes, avec de beaux visages fins, des faux seins, des cheveux longs... et des pénis. Et là, devant ces hommes, il a eu la plus grosse trique de sa vie.

Robert est loin d'être le seul à qui ce type de contenu pornographique fait de l'effet. En 2022, Pornhub a annoncé que la popularité du porno transgenre avait augmenté de 75 % pour devenir la troisième catégorie la plus populaire aux États-Unis et la septième plus populaire du monde^{31}. Une troisième catégorie est également très appréciée. Il s'agit d'un style de porno japonais appelé « *Futanari* ». On y voit des personnages de mangas en 3D qui ont des seins énormes et des pénis gigantesques s'adonner à des activités sexuelles où le consentement ne fait clairement pas partie de leur galaxie.

Mais c'est en regardant du porno *shemale* que le pauvre Robert a commencé à être confus. Pourquoi avait-il soudainement envie de se faire prendre par des mecs à faux seins ? Pourquoi bandait-il désormais comme un taureau devant des « femmes phalliques » ? « Je me croyais hétéro, mais qu'est-ce qui m'arrive ? » se demanda-t-il.

Robert s'est donc découvert gynandromorphe, ce qui signifie qu'il est attiré par les personnes trans. On peut aussi dire que c'est un « T.A.P » (pour « Trans attracted people », les personnes attirées par les trans). Attendez-vous tôt ou tard à ce que Robert milite pour qu'on ajoute T.A.P à LGBT+, car si on suit la logique *queer*^{32} et *woke*^{33}, sa sexualité, bien que minoritaire, a le droit d'être représentée ! Ceci dit, à l'heure actuelle, les gynandromorphes ont plutôt tendance à rester discrets. On les retrouve sur certains sites spécialisés comme rencontre trav.fr, ou le soir dans les quartiers de prostitution des capitales de l'Asie du Sud-Est, où ils partent à la « pêche aux trans » avec l'espoir de trouver un charmant ladyboy qui moyennant un peu d'argent passera la nuit avec eux.

Là où ça se complique, c'est que les gynandromorphes autogynéphiles rêvent de se taper le ladyboy, tout en étant le ladyboy, avant de finir par rêver d'être une véritable femelle. Oui, c'est compliqué, c'est torturé, c'est dur à suivre, et en plus ça fait beaucoup de nouveaux mots d'un coup.

C'est Ray Blanchard, un sexologue américain spécialisé dans les paraphilies et les troubles de l'identité de genre, qui a créé ces deux termes, gynandromorphilie et autogynéphilie, dans les années 1980, pour décrire des formes de sexualités taboues^{34}.

Le diagnostic d'autogynéphilie est rejeté par les militants transgenres qui disent que cela les stigmatise et les fait passer pour des pervers. C'est mieux pour leur image d'étouffer l'affaire.

Pourtant, l'une des personnes qui ont contribué à populariser le terme est lui-même un homme transsexuel du nom d'Anne A. Lawrence. Dans son ouvrage *Des hommes coincés dans des corps d'hommes*^{35}, il a récolté des témoignages d'hommes autogynéphiles : « Je suis un autogynophile. Je veux être une femme. » ; « Ce désir est vraiment ancré en moi depuis l'enfance, même quand je ne veux pas qu'il soit là, il est là, ça me hante et ça me frustre. L'idée de devenir une femme m'excite tellement que c'est mon mécanisme primaire d'attraction sexuelle. Mais mon corps est fait d'une telle façon que je ne pourrais jamais transitionner de façon convaincante. » ; « Il y a des jours où je ressens cette envie si forte que j'ai envie de hurler de frustration. »

Pour Anne A. Lawrence, l'autogynéphilie a commencé dans l'enfance. L'autogynéphilie n'est donc pas toujours déclenchée par le porno ; le désir peut être préexistant et commence parfois à travers le travestissement. Enfant, à chaque fois qu'il enfilait des vêtements de femme, il se sentait érotiquement stimulé et cela n'a jamais disparu. Le besoin compulsif de travestissement est donc un symptôme de l'autogynéphilie. Pourtant, actuellement, le grand public perçoit le travestissement et le drag comme une forme d'art et de divertissement, à tel point que *Drag Race* passe désormais sur France 2, et le fait que cela constitue une source d'excitation sexuelle pour certains hommes est totalement occulté.

Dans le documentaire *What sex i am?*, datant de 1985^{36}, et traitant de la question du travestissement, le légendaire Virginia Prince, considéré comme pionnier du mouvement trans, assume son excitation sexuelle. Il fut le

créateur de la revue *Transvestia* et de la Foundation for Personality Expression, une association pour les hommes travestis hétérosexuels qui est à la racine du militantisme transgenre. Lorsque la journaliste lui demanda si se travestir l'excitait sexuellement, il répondit : « C'est le cas pour la plupart des travestis au début. Mais il faut voir au-delà du stade où l'on est un homme en robe érotiquement excité, ce qui produit un orgasme. Quand l'orgasme est terminé, si vous continuez à rester dans la robe, vous découvrez qu'il y a cette autre partie de vous-même. Vous cessez d'être un mâle érotiquement excité et vous devenez simplement un homme qui réalise qu'il y a quelque chose de plaisant à la féminité, quelque chose qu'il a plaisir à expérimenter. »



Nous avons personnellement échangé sur Facebook avec un homme français dans une situation similaire : Marcel. Il dit être autogynéophile depuis l'enfance et n'avoir jamais consommé de porno.

Il suit une thérapie depuis treize ans pour essayer de se débarrasser de son trouble qui lui pourrit la vie, mais rien n'y fait. Après avoir été suivi par quatre psychiatres, il en est toujours au même point. Marcel est lucide et sait qu'il ne sera jamais vraiment une femme, alors il ne transitionne pas totalement. Il prend des hormones, car ça le « féminise » un peu, et surtout ça calme ses pulsions sexuelles, mais il ne veut pas aller jusqu'au bout. Enfin ça dépend des jours, il hésite ; il a peur que ça ne soit pas mieux après la transition.

Marcel nous a expliqué que ce dont il est sûr, c'est que le genre, c'est-à-dire la construction sociale autour des sexes, est très lié à la sexualité : « Les autres parlent d'identité, de femmes prisonnières dans des corps d'hommes, ils utilisent des notions assez hermétiques pour les gens normaux alors ils ont l'air cinglés. Pourtant c'est simple, un trans, c'est un mâle avec un désir féminin. »

Quand nous lui avons demandé s'il qualifierait son désir de pathologique, il a répondu par la négative : « Mon désir n'est pas pathologique, car être femme n'est pas pathologique. La moitié de l'humanité a le même fantasme que moi, utiliser un corps femelle programmé pour être pénétré. Cette humanité a un corps femelle donc le fantasme passe inaperçu. C'est comme respirer ou marcher. Ce fantasme semble tellement naturel chez une femme qu'elle n'y pense pas comme à un fantasme. Elle n'a même pas besoin de le

rendre conscient. Sans ce fantasme, vous seriez encore pucelles et vous n'auriez pas l'idée de vivre avec un mec. Sans les fantasmes, enfoncer une bite dans un trou féminin ne serait pas plus intéressant que d'enfoncer une saucisse dans un donut. Quand tu as une condition qui empêche de bien respirer, respirer devient conscient. Eh bien, pour moi c'est un peu ça. Quand tu ne peux pas évacuer la libido efficacement en mode féminin, comme peut le faire une femme, tu es obsédé par ça. Les autogynéphiles ont une libido bloquée et ils deviennent trans, car ils espèrent la débloquer. »

Cette réponse est intéressante et plus honnête que la sauce qui est nous est habituellement vendue. Mais il nous semble tout de même que Marcel se berce d'illusions quand il affirme que son désir n'est pas pathologique étant donné qu'il souffre d'un véritable décalage par rapport à la réalité de sa situation corporelle.

Les questions que nous nous posons sont les suivantes. Comment en sommes-nous arrivés à affirmer et à valider des fantasmes sexuels masculins qui, il n'y a pas si longtemps encore, étaient considérés comme des déviances ? Doit-on considérer que ces pensées sexuelles obsessionnelles font partie des symptômes du sacro-saint diagnostic de « dysphorie de genre » ? Est-ce que ces transitions sont légitimes si l'on considère que l'autogynéphilie est une tragique « orientation sexuelle » sans issue ? Faut-il accepter que des hommes accordent la forme de leur corps à leurs désirs sexuels ? Est-ce le seul moyen de les aider ?

Le sexologue Ray Blanchard qui a inventé le terme « autogynéphilie » semble penser que la transition est l'une des seules façons de soigner leurs pulsions^{37}. Mais est-il vraiment juste pour les femmes de « récupérer » parmi elles ce type d'homme... ?

Robert se fait larguer par Chantal

Chantal est revenue de chez son amie remontée comme un coucou. Elle a demandé le divorce illico. « J'ai pas signé pour que ça soit Catherine le père de mes enfants, Robert ! » lui a-t-elle balancé, furax. « Tu fais chier, merde. Comment est-ce qu'on va dire ça aux gosses ? Papa et maman se séparent parce que tout bien réfléchi papa veut devenir maman ? » Robert a bien essayé de négocier en lui disant qu'elles feraient un merveilleux couple lesbien, mais Chantal n'a rien voulu entendre.

Lorsqu'elle a vu son mari en jupe pour la première fois, elle a eu un choc. Elle le soupçonne d'ailleurs d'être à l'origine de la disparition temporaire de son chemisier mauve qui a miraculeusement réapparu dans un placard où elle l'a cherché mille fois. « Cochon ! Menteur ! » lui a-t-elle crié d'en haut de l'escalier, alors que Robert diligentait l'enlèvement de ses derniers cartons par des déménageurs, la queue entre les jambes.

C'est dans un confortable T2 en centre-ville exposé plein sud que Robert commence sa nouvelle vie en tant que Catherine. Il se sent encore un peu débordé entre la logistique des lessives, la livraison de nouveaux meubles, et les rendez-vous sans cesse décalés par le technicien Free pour installer la fibre. Il a pris une carte de fidélité chez Picard.

Heureusement, Sylvie/Sylvain, son nouveau copain de l'asso LGBTQIA+, est toujours là pour le réconforter : « N'oublie jamais que tu es précieuse, et que personne n'a le droit de te dire qui tu es ou qui tu n'es pas. Tu es ce que tu dis que tu es. »



Sur Internet, des femmes ayant été mariées à des hommes comme Marcel, Anne A. Lawrence, ou Robert, racontent l'envers du décor à travers des sites comme Trans Widows Voices^{38}. Ute Heggen et Tracy Shannon font partie des *trans widows*^{39} les plus visibles sur la toile. Elles se considèrent comme des veuves et témoignent du narcissisme et de la misogynie de leurs anciens conjoints qui se sont révélés trans.

Ute Heggen récolte les témoignages d'autres femmes et commence même à produire des statistiques sur l'expérience partagée de ces femmes^{40}. L'une d'elle raconte que son ex-mari a demandé aux enfants de l'appeler « maman », tentant de lui voler sa place. Une autre confie que son ex a exigé de « partager la fête des Mères ». Une autre encore, témoigne du fait que son ex-mari a pris son apparence, imitant sa coupe de cheveux et son look, tel un parasite.

Pas étonnant, car les hommes autogynéphiles qui deviennent trans ont un rapport extrêmement ambigu à leur attirance pour les femmes. Julia Serano qui est considéré comme le créateur du transféminisme, écrit dans son livre *Whippinggirl* : « À la puberté, ma récente attraction pour les femmes s'est

mélangée à mon rêve de devenir une fille. La sexualité est devenue pour moi un étrange mélange de jalousie, de désir et de dégoût pour moi-même. »

Certains de ces hommes souhaitent pourtant rester en couple avec leur femme, en tant que « couple lesbien ». Certaines femmes acceptent la situation et restent avec leur mari. Béatrice Denaes, homme transféminin, raconte dans son livre *Ce corps n'est pas le mien*, la problématique à laquelle sa femme Christine a fait face en restant avec lui. « Elle est loin d'être homophobe, mais elle ne veut pas être considérée comme la lesbienne qu'elle n'est pas. » Il ajoute : « Pour moi, c'est facile de continuer à parler de "ma femme". Pas pour elle. Étant désormais de sexe féminin, je ne suis plus son mari ; mais n'étant pas lesbienne, je ne suis pas non plus sa femme. Pourtant, nous sommes toujours mariés par la grâce du "mariage pour tous". Avant, nous aurions été dans l'obligation légale de divorcer. Mais aujourd'hui, qui suis-je pour Christine ? La question reste ouverte ! »

Les médias ne donnent jamais la parole à ces femmes-là qui en savent long sur la réalité de l'intimité des hommes qui transitionnent. Elles sont traitées de transphobes lorsqu'elles demandent le divorce, et le féminisme contemporain les rejette, préférant faire la promotion des épopeés victorieuses des hommes transféminins. Elles vivent une forme de violence qui n'est pas reconnue. On leur demande injustement complaisance et compassion forcée face aux attitudes pathologiques de leurs partenaires.

Sur Tumblr^{41}, l'une d'entre elles témoigne du quotidien qu'elle a vécu avec son ex autogynéophile : « Son côté féminin ne s'est jamais étendu aux choses pratiques de la vie, comme les tâches domestiques. Il m'a carrément dit qu'il ne pouvait pas faire ça sinon ses ongles allaient casser et que ses ongles longs étaient très importants pour lui. Il ne voulait pas non plus porter des choses lourdes, il ne portait plus les courses, car il avait peur que ça le muscle trop et il voulait perdre ses muscles pour ressembler davantage à une fille. (...) Il s'est mis à dépenser des milliers d'euros dans des produits de beauté, des fringues, du maquillage, du laser pour enlever ses poils, et ses hormones qu'il commandait sur Internet. (...) Il a arrêté de participer aux frais de la maison pendant des mois, car il disait avoir des dépenses. »



Certaines voix d'enfants de personnes transgenres commencent également à s'élever. Emma, la créatrice du site Children of Transitioners^{42} porte les

voix d'enfants de personnes trans qui dénoncent le fait que leurs pères se sont servis d'eux pour valider leur transition. Certains sont même allés jusque devant la Cour européenne des droits de l'homme afin que leur acte de naissance ne soit pas modifié contre leur gré, car leurs pères insistaient pour y être inscrits en tant que mères^{43}...

Certains hommes autogynéphiles éprouvent un fantasme tellement profond d'être une mère, qu'ils font une fixette sur la fonction biologique femelle d'allaitement. Durant l'été 2023, Mika Minio-Paluello, un conseiller politique du parti travailliste anglais avait ainsi posté une photo de lui, faisant mine d'allaiter un nourrisson^{44}... Quelque temps auparavant, il avait posté une autre photo de lui avec des pinces sur ses tétons^{45}.

Et le monde « médical » suit. En 2018, des scientifiques de l'hôpital du Mont Sinaï de New York ont réussi à faire en sorte qu'un homme transféminin puisse allaiter, en lui administrant un médicament anti-nausée, le dompéridone, qui induit une lactation. L'homme aurait ainsi allaité l'enfant à la place de sa femme^{46}. Dans la foulée, le « Centers for Disease Control and Prevention » des États-Unis s'est empressé de rajouter sur son site le terme « *chestfeeding* » (allaitement du torse) en expliquant que les personnes trans ou non binaires n'ont pas besoin de donner naissance pour allaiter un enfant, faisant fi des potentiels risques inconnus d'un allaitement mâle induit par médicament^{47}...

Robert se fait des nouveaux copains : l'homosexuel transsexuel, le transmaxxer et le non-binaire

L'annonce de Robert a fait des remous dans la famille. Sa fille Eisa est douce et compréhensive. Elle lui a simplement dit qu'il lui faudrait quelque temps pour encaisser la nouvelle. Mais son fils Guillaume l'a traité de taré. « Je ne te considérerais jamais comme ma deuxième mère, et tant que tu persisteras à vouloir être Catherine, tu ne pourras pas voir mes enfants, il est hors de question qu'ils soient exposés à tes délires », lui a-t-il balancé par texto.

Mais Robert, ou plutôt, Catherine, ne se laisse pas abattre. Aux côtés de Sylvie et des autres membres de son asso LGBTQIA+, il s'est découvert une nouvelle passion. Il se rend à des manifestations féministes pour cracher sur les « TERFs » et revendiquer son « droit » à être perçu comme une femme.

Qu'est-ce que ça fait du bien !

Son appartement de célibataire est devenu le nouveau QG de l'asso. Avec Sylvie et quelques autres membres, ils ont pris l'habitude de s'y retrouver pour confectionner des banderoles quelques jours avant les manifs.

Aujourd'hui, c'est le 8 mars, et c'est une banderole « femmes trans premières, jamais dernières » que Robert exhibe, avec ses petits camarades. La manifestation a été un succès. Ça a aussi été l'occasion de faire la connaissance de plein de nouveaux copains « femmes trans » avec qui faire « front contre l'oppression cis ».



Derrière le parapluie « TRANS » se regroupent des hommes qui ont des raisons diverses et variées de « devenir femme », et qui en sont à différents stades de leur transition. Robert est notre chouchou, mais tous les hommes qui cherchent à devenir des femmes ne sont pas des autogynéphiles addicts au porno. Certains ont un « néo-vagin », d'autres ont gardé leur belle bite de femme, d'autres, « non binaires », portent dans leur grosse barbe une petite barrette Hello Kitty hyper girly.

Allez, on te présente les nouveaux copains de Robert !

Le sexologue Ray Blanchard identifie deux catégories d'hommes qui transitionnent : les autogynéphiles et les homosexuels transsexuels. Les autogynéphiles sont généralement des hommes hétérosexuels ou bisexuels qui transitionnent tardivement dans leur vie après avoir été en couple avec des femmes. Post-transition, ils ont tendance à se déclarer « femmes trans lesbiennes », car leur orientation sexuelle est l'hétérosexualité.

À l'inverse, les homosexuels transsexuels sont attirés par les hommes dès leur enfance. Ce sont généralement des hommes qui sont physiquement très efféminés ; ils ont des voix et des attitudes féminines depuis toujours.

Dans l'univers gay, les homosexuels transsexuels sont parfois considérés comme de « grandes folles ». Cette catégorie gay semble être en voie de disparition depuis que les transitions se sont démocratisées.

La transformation de cette catégorie d'hommes homosexuels « en femme » s'explique. Dans l'une de ses stories, Lexie, l'influenceur transféminin qui anime la page Instagram aggressively_trans^{48}, raconte qu'il

a souffert de la façon dont le monde gay le percevait avant sa transition. « Les espaces gays sont des espaces dominés par des figures cis-masculines. (...) Les espaces gays sont minés de misogynie. C'est trop [ouvertement] assumé d'y exprimer du dégoût pour les vagins et les seins publiquement, mais aussi toute expression “fem” trop fierce^{49}. Avant d'être cette femme raffinée, élégante et envoûtante, j'ai été perçue comme une méga giga fag^{50}. Et ça a été des années de misogynie dans la société, on stigmatisait et agressait ma féminité, mais aussi au sein de la communauté gay. On te fait clairement sentir que tu es un gay de seconde zone. Ce mépris s'exprime de façon très ouverte, et ce, même publiquement (...). Les barbus musclés, ça fait des années que c'est le sommet de la chaîne alimentaire gay, on s'est habitué à lire “no fems”, “pas de princesses” (...) »

L'un des bénéfices des transitions des hommes homosexuels est que cela leur permet de sortir de l'homosexualité et de devenir superficiellement « hétérosexuel » aux yeux du monde. Peut-être par homophobie intériorisée. Ou parce ce que cela leur permet d'attirer, quand le *passing* est bon^{51}, des hommes auxquels ils n'avaient pas accès avant, comme les hétérosexuels gynandromorphes dont nous avons parlé plus tôt.

Cependant, pour certains hommes, parfois les choses se corsent un peu et leur orientation change avec l'administration de traitements hormonaux féminisants. C'est le cas de l'influenceur transféminin Dylan Mulvaney^{52}, un homme gay très efféminé, qui après avoir subi une opération de féminisation du visage et pris des hormones féminines, a déclaré publiquement que son orientation sexuelle était en train de passer d'homo à hétéro (ce qu'il considère devenir lesbienne) : « J'ai récemment dit à mes parents que je pourrais être un peu intéressé romantiquement par les femmes. Ce fut un grand choc pour eux sachant les dix dernières années de coming out gay, puis queer, puis non binaire, puis trans^{53}. »

Il n'est pas le seul à faire ce constat. D'autres influenceurs trans partagent un constat similaire, comme Ashley Adamson^{54}, ou Amanda Roman^{55}, qui disent à l'inverse être passés d'hétéro à homo, ce qui rouvre la porte à un sujet extrêmement tabou souvent mis de côté car considéré comme homophobe : la capacité des traitements hormonaux à faire office de « thérapie de conversion » dans un sens ou dans l'autre...

Le problème avec les homosexuels transsexuels est qu'ils peuvent avoir tendance à penser qu'ils sont en compétition avec les femmes. L'influenceur

transféminin Victoria Piya propose à sa communauté d'imprimer et de coller des stickers « *Real men fuck trans women* »^{56}. D'autres postent régulièrement des photos d'eux dans des poses lascives avec des slogans du genre « *Trans girls do it better* ». Le hashtag #transgirlsdoitbetter compte plus de 30 000 photos sur Instagram. Sur Twitter, un transsexuel écrit : « Les transsexuels sont des femmes 2.0, une prostate et pas de règles. La perfection. J'aime être moi^{57}. »

Ces hommes rêvent de devenir des modèles de beauté féminins et veulent être reconnus comme tels. En 2023, Miss Pays-Bas^{58} et Miss Portugal^{59} étaient des hommes transféminins... L'entreprise derrière le concours Miss Universe a d'ailleurs été rachetée par un homme transféminin thaïlandais^{60}.



Certains hommes transféminins ne souffrent pas forcément de dysphorie de genre ni d'autogynéphilie et ne sont pas des homosexuels très efféminés. Seulement, ils estiment qu'ils ont une vie de merde et s'identifient parfois comme des *incels*, c'est-à-dire des hommes incapables de plaire aux filles et qui vivent un célibat involontaire. Face à cette condition, certains choisissent donc de transitionner : « Mieux vaut devenir une meuf mignonne que rester un mec que personne ne veut pécho », résume l'un d'eux sur le forum Transmaxxing de Reddit^{61}.

Les Transmaxxers estiment que ce qu'on attend des hommes est trop lourd à porter. Dans le *Transmaxxing Manifeste ?*^{62}, on peut lire : « Le transmaxxing est une subculture de jeunes hommes qui décident d'adopter la transidentité non pas parce qu'ils pensent être nés dans le mauvais corps, mais simplement parce qu'ils le peuvent et qu'ils pensent qu'ils auront une meilleure vie ainsi. »

Ce manifeste pousse les hommes paumés à se demander s'ils ne seraient pas plus heureux en tant que femmes. Il donne une liste de points positifs à la transition comme la supériorité de l'esthétique femelle, la possibilité d'avoir accès à des lesbiennes s'ils deviennent attrayants, le droit d'exprimer des émotions fortes, la possibilité d'extraire des ressources à des hommes, d'être mieux traité par les gens, bénéficier d'une assurance voiture moins chère...

Ceicocat est un youtubeur qui a produit une vidéo titrée *The Incel to Trans Pipeline and Inside Mari*^{63} où il explique son parcours de

Transmaxxer. Il dit : « Je ne me suis jamais senti capable de performer la masculinité correctement (...) Je ne pouvais jamais me mesurer à d'autres hommes physiquement, j'étais petit et faible comparativement, et je n'ai jamais compris comment incarner la masculinité socialement. Chaque fois que j'essayais de dater une fille, j'étais tellement passif que ça se finissait avant de commencer. Il y avait quelque chose qui n'allait vraiment pas en moi, une sorte de mur invisible qui me séparait du succès que les autres garçons arrivaient à obtenir. Le terme “mâle raté” est un terme parfois utilisé par les *incels* qui ont transitionné pour se décrire. Je me reconnais totalement là-dedans. » Il a fini par transitionner pour ressembler à une fille. Il affirme se sentir plus heureux ainsi.



Beaucoup d'hommes qui se retrouvent dans cette situation ne vont cependant pas jusqu'à la transition et ont trouvé d'autres parades comme le fait de se déclarer non-binaire pour échapper aux attentes genrées. D'autres encore transitionnent, car leur micropénis ne leur permet pas d'avoir une vie sexuelle satisfaisante.

Certains poussent le concept de « non-binarté » jusqu'à subir une ablation du pénis et des bourses, sans reconstruction d'un « néo-vagin ». Ils veulent devenir des eunuques avec un genre neutre. Vous vous rappelez du bas ventre lisse de la poupée Barbie Ken ou du corps de Marilyn Manson sur la pochette d'album *Mechanical Animals* ? Voilà.

La journaliste Genevieve Gluck a enquêté sur ce curieux phénomène en menant une investigation sur le forum qui rassemble tous ces énergumènes : The Eunuch Archive^{64}. Elle y a découvert un monde d'hommes qui rêvent de se faire castrer, des hommes qui, par ailleurs, ont aussi publié sur ce site plus de 3 000 récits pédopornographiques où ils rêvent de castrer des enfants, de les torturer et de les tuer^{65}...

La WPATH, association transgenre la plus puissante au monde, qui édicte des standards de soins pour les personnes transgenres, recommande, pour les hommes qui se disent eunuques, des chirurgies de « neutralisation » ou « nullification »^{66}. Plusieurs cliniques américaines proposent déjà ce type de chirurgies.

La WPATH est prise très au sérieux à travers le monde, la grande

majorité des associations transgenres s'appuient dessus. Elle est mentionnée comme institution de référence dans le « Rapport relatif à la santé et aux parcours de soins des personnes trans », commandé en 2022 par le ministre de la Santé de l'époque, Olivier Véran, à l'association Acceptess-T. N'allez pas croire que c'est juste un délire américain, le site Trans Santé France annonce que lors de son congrès 2023 qui a eu lieu en novembre, l'une des conférences avait pour thème la Nullification/Nulloplastie ^{67}.



Pour d'autres encore, ce sont des pulsions sexuelles à base de désirs de soumission qui les font transitionner.

Ils associent féminité et soumission. Julia Serano, pilier du transféminisme, expose, dans son livre *Whipping girl*, rêver depuis son adolescence être une femme vendue et violée. « Je m'imaginais être vendue comme une esclave et abusée par des inconnus », écrit-il. « Mes fantasmes de viols étaient des sacrements catholiques pervertis, car je me soulageais de ma culpabilité en associant mon désir d'être une femme à ma pénitence et ma punition. »

Ces hommes fantasment sur les oppressions que vivent les femmes et quelques-uns poussent leurs fantasmes très loin, et s'imaginent être des femmes musulmanes portant la burqa s'adonnant à des hommes virils musulmans. Sur Tumblr, des hommes transféminins occidentaux voilés et convertis à l'islam font la promotion de la figure de « la trans muslimah sisterhood »^{68}...



Addiction au porno, autogynéphilie, homosexualité refoulée, souffrances engendrées par l'incapacité à répondre aux attentes genrées, désir de soumission associé à la féminité, anomalies physiologiques... derrière la phrase « je suis né dans le mauvais corps » et derrière le terme de « dysphorie de genre » se trouve la caverne d'Ali Baba du mal-être masculin. Mais doit-on pour autant accepter que ces hommes soient considérés comme des femmes ? Où faut-il mettre la limite ? Quelles transitions sont légitimes, et lesquelles ne le sont pas ?

Ces hommes s'imaginent souvent vivre une injustice ; cela alimente une

jalousie et une haine des femmes. Sur Internet, on lit parfois qu’être née femme serait un « bioprivilège » que les femmes ne méritent pas, car elles n’ont rien eu à faire pour obtenir ce statut^{69}. Et les féministes, et la gauche, et les médias, et les associations, et l’ONU continuent de nous répéter que les femmes doivent être inclusives et accueillir ces messieurs dans leurs rangs.

Alors, où notre empathie doit-elle s’arrêter ? Comment aider Robert et ses copains tout en protégeant nos espaces ? Nous allons maintenant voir que l’intrusion des hommes transidentifiés dans les espaces des femmes est un énorme problème.

Robert dit qu’il est lesbienne

Robert a toujours été attiré uniquement par les femmes, par leurs talons, par leur beauté, par leurs cascades capillaires, par tout l’attirail de ce qu’il croit être la féminité. Tellement attiré que par un phénomène d’autosexualisation, il a voulu en devenir une.

Depuis qu’il se présente au monde sous une identité féminine, Robert dit qu’il est lesbienne. Il souhaite avoir des rapports sexuels avec des femmes, en tant que Catherine, femme à pénis.

Depuis que Chantal l’a jeté, Robert passe sa vie à harceler des TERFs sur Internet, et il a secrètement un crush sur l’une d’entre elles, Posie Parker. Une élégante mère de famille dont la chevelure et la silhouette rappellent celles de Monroe, souvent habillée en rouge, rose, ou noir. Elle organise des rassemblements nommés « Let women speak » pour donner la parole à des femmes critiques du transgenrisme. « Quelle insolence ! » se dit Robert. Ça l’excite. Il se rêve en couple lesbien BDSM avec elle.

Parfois, pour s’endormir, il se branle en imaginant Madame Parker qui lui dit de se mettre à quatre pattes, un fouet à la main et des lunettes de secrétaire sur le nez. Cela ne l’empêche pas de l’insulter copieusement de nom d’oiseaux sur Twitter ; entre l’amour et la haine, il n’y a qu’un pas.

Mais Robert a conscience que c’est un amour impossible, alors, vaillant, il part à la conquête des milieux lesbiens. Il a renommé sa quéquette Christophe Colomb.



« Je rêve !! Il est sérieux, lui ??? »

Ce message, c'est Valentine, une amie lesbienne qui nous l'a envoyé. Il était accompagné d'une capture d'écran prise sur une application de rencontre, où un jeune homme se présentait en tant que « femme trans polyamoureuse ». Sur cette application, on peut choisir le sexe des personnes qu'on souhaite rencontrer. Valentine n'avait coché que la case « femme ». L'homme avait donc menti. Pourtant, il existe désormais une flopée d'options à cocher. Sur Bumble, il est possible de se déclarer polygenre, genderfluid, femme trans, neutrois, pagenre, etc. De nombreuses applications sont tombées dans la soupe aux genres.

Valentine, qui a environ trente ans, ne supporte plus que des militants trans définissent désormais les lesbiennes comme des personnes « non-hommes » attirées par des personnes « non-hommes ». C'est ainsi que la Johns Hopkins University avait défini le terme « lesbienne » dans son glossaire LGBT, avant de faire retirer cette définition insultante à la suite des protestations^{70}.

Elle est horrifiée que l'orientation sexuelle soit devenue un gros mot – car il faudrait désormais parler de « préférences génitales ». Selon les militants trans, les « préférences génitales » seraient oppressives, car cela reviendrait à réduire une personne à son sexe, ce qui est hautement transphobe : « Si son corps te plaît, mais que seulement parce qu'iel a certains organes génitaux, tu ne veux plus coucher avec, c'est transphobe as fuck », déclare un militant sur Twitter^{71}.

Valentine nous a raconté que quand elle est arrivée à Paris vers 2013, c'était encore la fête dans les bars lesbiens. Les pressions des « femmes à pénis » n'existaient pas, ou étaient moindres. Aujourd'hui, elle n'ose plus fréquenter ces endroits, car elle sait que certaines femmes y ont été insultées pour avoir affirmé que les hommes transidentifiés ne les attiraient pas. Voilà ce qui se passe dans les milieux dits « lesbiens » actuellement.

Les agressions se multiplient. Les lesbiennes sont devenues des cibles pour les transgenristes. À Rennes, le 14 avril 2023, des transgenristes ont défoncé la vitrine du bar lesbien La Part des Anges, agressé une serveuse, et tagué « fuck TERF » sur la façade. Orane Guéneau, la gérante du bar, affirme également avoir reçu des menaces de mort par voie postale à son domicile telles que « Sauve un trans, suicide-toi » ou « Une TERF, une balle ». Elle a

dû porter plainte et licencier ses trois salariées^{72}.

En juin 2021, à Paris, lors d'une marche des fiertés LGBTQIA+, des lesbiennes du collectif « Résistance lesbienne » brandissant des pancartes telles que « Les lesbiennes n'aiment pas les pénis » ont été agressées par un homme transféminin nommé Sasha Anxiety^{73}.

Sur plusieurs vidéos, on le voit tenter d'arracher une pancarte et donner des coups. L'homme a été rapidement interpellé par la police.

Sur son site Internet, l'association anglaise Get The L Out s'alarme du fait que dans les milieux *queers*, on recommande maintenant aux lesbiennes de prendre avec elles des préservatifs lorsqu'elles vont en soirées lesbiennes. Au cas où Robert et son « pénis de femme »...

En 2019, cette association a publié une étude^{74} révélant que 50 % des lesbiennes interrogées avaient déjà été exclues de groupes LGBT pour avoir dit ne pas être attirées par les « femmes trans » ; 56 % affirment avoir été sommées d'accepter d'avoir des relations sexuelles avec des « femmes trans ». Ce procédé nous rappelle méchamment ce que les Sud-Africaines nomment le « viol correctif » des lesbiennes : une « pratique » qui consiste à violer une femme lesbienne dans l'espoir qu'elle devienne hétérosexuelle.

Les militants trans parlent de « plafond de coton » (*cotton ceiling*), pour se plaindre du fait que les hommes transféminins n'ont pas facilement accès sexuellement aux femmes lesbiennes. Généralement, on parle de plafond de verre pour dire que hiérarchiquement, il est encore difficile pour les femmes d'accéder à certains postes. Sauf qu'ici, c'est du plafond de la culotte en coton des femmes lesbiennes dont on parle.

Le harcèlement des transgenristes à l'égard des lesbiennes est aussi judiciaire et financier. L'organisation transgeniste Mermaids a poursuivi en justice l'association LGB Alliance. Cette association milite pour les droits des personnes homosexuelles, et l'une de ses convictions est que le sexe est immuable chez l'être humain. Le but de Mermaids ? Assécher financièrement LGB Alliance en leur faisant perdre leur statut d'association caritative. C'était la première fois, au Royaume-Uni, qu'une association en poursuivait une autre, dans le but de limiter sa capacité à recueillir des fonds. En juillet 2023, LGB Alliance a heureusement gagné son procès, mais cela lui aurait coûté 287 000 euros en frais de justice^{75}.

En France, l'association marseillaise Centre éolutif Lilith (CEL) a été privée de ses 3 000 euros de subventions annuelles au motif qu'elle s'oppose à l'idéologie transgenre. Dans le journal *Charlie Hebdo*, ses militantes affirment également avoir été menacées, et exclues de la Gay Pride, ainsi que d'un événement de la Maison départementale de lutte contre les discriminations. Chantal Girard, administratrice du CEL depuis sa création, a affirmé que « cette idéologie nie notre orientation sexuelle, une lesbienne est une femme née femme, qui est avec une femme née femme »^{76}. Ça semble tellement évident.

« Nom féminin. Femme qui est attirée sexuellement par les femmes » : c'est la définition du mot lesbienne dans *Le Petit Robert*. Simple comme bonjour. Si l'on se met à dire que les lesbiennes peuvent être attirées par n'importe qui, y compris des hommes, alors ce mot devient caduc et autant le supprimer.

Robert s'achète un nouveau sac de sport rose

L'ampoule du plafonnier du salon grésille. « Il faudra que je pense à la changer », songe Robert. Parfois, l'euphorie de la transition retombe un peu, et seul dans sa garçonnière, il s'ennuie comme un rat mort. Il lui faut un nouveau hobby pour occuper ses week-ends. Alors il a décidé de se mettre au sport. Il est allé s'inscrire au club d'athlétisme féminin du coin. Le programme est alléchant : il pourra courir au milieu des femmes, se changer dans leurs vestiaires, ainsi qu'exhiber ses parties génitales dans leurs douches collectives.

Pour l'occasion, il a acheté un nouveau sac de sport rose, histoire de se fondre dans la masse. Évidemment, personne n'y croit ; tout le monde voit ; mais personne n'ose rien dire, car il faut appartenir au Grand Camp du Bien. Et le malaise plane.



Une fois lancées sur la piste du truculent Robert, nous avons commencé à nous documenter sur des médias tels que *Reduxx* (fondé par Genevieve Gluck), *4W* (fondé par Mary Kate Fain) ou *Feminist Current* (fondé par Meghan Murphy). Et régulièrement, nous avons vu défiler des noms d'hommes qui, comme Robert, prenaient d'assaut les sports féminins et

arrachaient des podiums. Le site SheWon.org^{77} recense depuis 2006 plus de 608 compétitions que des athlètes féminines auraient dû gagner, et qui se sont fait voler le podium par des hommes transféminins.

C'est arrivé en France pour la première fois le 7 mai 2023. Un homme transféminin nommé Halba Diouf a terminé premier dans une course départementale féminine de 200 mètres avec un temps de 22"67. En dépit des règles émises par la Fédération internationale d'athlétisme, la Fédération française a autorisé ce monsieur à concourir jusqu'au niveau départemental.

Il est ainsi passé de la 980e place nationale à la 58e place mondiale, en un claquement de doigts, en déclarant qu'il était une femme, car il prenait des œstrogènes.

Il est apparemment nécessaire de l'expliquer : les différences physiques entre femmes et hommes influent sur leurs performances sportives. Serena Williams affirme elle-même qu'elle perdrat « 6-0, 6-0 en cinq minutes face à Andy Murray »^{78}.

À titre d'exemple, le record du 100 mètres féminin détenu par Florence Griffeth-Joyner est de 10 secondes 49, quand le record masculin détenu par Usain Bolt est de 9 secondes 58. L'écart de chronomètre est d'environ 10 % du temps total de la course et reflète l'écart moyen entre les performances des femmes et des hommes à un niveau international.

L'une des excuses parfois invoquées par les transgenristes pour légitimer la présence de mâles transféminins dans les compétitions des femmes est que la prise d'œstrogènes diminue leur masse musculaire. Ils disent vrai. Mais ils mentent par omission : indépendamment de nos hormones, plus de 3 000 gènes contribuent à la différence de musculature entre les sexes^{79}. Et ni ces gènes ni la différence de taille ou d'ossature ne peuvent être modifiés par la prise d'hormones. Si les excuses des militants transgenristes étaient valables, monsieur Diouf aurait continué à stagner à la 980e place nationale au lieu de grimper à la 58e place mondiale^{80}.



Pour l'instant, peu de sportives osent critiquer ces injustices, car elles sont immédiatement taxées de transphobie. C'est ce qui est arrivé à Martina Navratilova, championne de tennis, qui avait affirmé en 2021 que les femmes trans étaient des « tricheurs » et « des hommes qui ont décidé de devenir des

femmes ». Tollés, menaces, intimidations : elle a fini par revenir sur ses propos et s'excuser^{81}.

En 2022, c'est la championne de natation Riley Gaines qui a fait scandale en dénonçant publiquement la présence du nageur transféminin Lia Thomas dans une compétition de natation où elle concourait. Il se trouve qu'elle est arrivée première ex aequo avec lui, alors que Monsieur était classé 400^e chez les hommes l'année précédente.

Elle a raconté que la NCAA (National Collegiate Athletic Association), n'ayant qu'un trophée à remettre, a décidé qu'il irait à Lia Thomas « pour la photo ». Lors de la même intervention, Riley Gaines a aussi affirmé que la NCAA n'avait pas prévenu les nageuses de la présence de cet homme dans leurs vestiaires. L'une des scènes qu'elle décrit est glaçante : « Je peux vous dire qu'un inconfort extrême vous saisit lorsque vous êtes en train de vous changer, et qu'en vous retournant, il y a un homme derrière vous. Un homme qui vous regarde, tout en s'exhibant en même temps^{82}. »

Inutile de commander un sondage IFOP pour savoir que 99 % des femmes n'aimeraient pas partager leurs vestiaires avec des hommes. Peu importe le sexe auquel ils « s'identifient ». Peu importe l'autofiction qu'ils se racontent dans leurs têtes.

Parce qu'elle a osé parler, Riley Gaines subit un harcèlement terrifiant. En avril 2023, elle a dû être exfiltrée par la police, car une foule de militants transgenristes la menaçaient tandis qu'elle se rendait à l'Université d'État de San Francisco afin d'y prononcer un discours^{83}.



La Fédération internationale de natation (FINA), quant à elle, a annoncé qu'une troisième catégorie dédiée aux personnes trans allait ouvrir, sans préciser dans quels délais^{84}. Nous pensons que c'est une bonne solution. En France, outre la fédération d'athlétisme, la seule fédération s'étant ouvertement positionnée pour l'inclusion des athlètes trans dans les compétitions est la fédération de rugby^{85}.

Le 9 mai 2023, lorsque la députée RN Mathilde Androuët a demandé à la Commission européenne si selon celle-ci les athlètes transgenres pouvaient concourir avec les femmes, la réponse a été la suivante : « La Commission a connaissance du cadre du Comité international olympique sur l'équité,

l'inclusion et la non-discrimination sur la base de l'identité sexuelle et de l'intersexuation. Ce cadre prévoit une approche en dix principes visant à aider les organismes sportifs à élaborer les critères applicables à leur sport et à garantir des conditions égales pour tous. La Commission espère que cette approche permettra aux personnes concernées de participer à des manifestations dans le domaine sportif^{86}. »

Nous comprenons ce charabia comme un grand OUI à tous les hommes qui veulent concourir avec les femmes au nom de l'« égalité » et de la « liberté » à s'identifier à un sexe qui n'est pas le leur.

Rappelons que les femmes ont dû se battre pour accéder à leurs propres compétitions sportives. En 1896, lors des premiers Jeux olympiques de l'ère moderne, il n'y en avait aucune. Nous croyions que cette lutte appartenait au passé. C'est fatigant. Tu fais chier Robert.

Robert se masturbe dans les vestiaires de chez Zara

Robert croque la vie à pleines dents. Pour lui, c'est fini de devoir se cacher. Son inscription au club d'athlétisme a été un véritable déclic : il poursuit son exploration des espaces réservés aux femmes.

Il se rend régulièrement dans des toilettes publiques féminines pour se masturber. Entre les murs de la cabine, affalé sur le siège des W. C., il imagine être pénétré dans son anusgina (son anus qu'il imagine en vagin), et fait jaillir son sperme, son « sperme de femme ». Souvent, quand il en sort, on discerne encore son érection à travers ses vêtements. Alors Robert se prend en photo dans le miroir, en levant éventuellement sa jupe pour révéler l'organe turgescent.

Le soir, lorsqu'il rentre chez lui, il s'installe sur le canapé gris du salon et consulte sa collection d'autoportraits en « femme à pénis », cela lui rappelle des moments particulièrement excitants, comme la fois où il faisait sa petite affaire dans les vestiaires de chez Zara alors que deux adolescentes gloussaient dans la cabine adjacente. Il y a aussi eu ces fois où des femmes ont clairement vu son érection. Ça l'avait terriblement excité. Un jour, il a même plaqué son pénis contre le ventre de l'une d'elles avant de s'enfuir en courant.



Lors de nos insomnies, nous avons commencé à traîner dans les tréfonds du Net trans. Nous avons rapidement atterri sur des forums où des hommes autogynéphiles – ces hommes qui ne bandent qu'en s'imaginant femmes – rapportent faire un usage davantage sexuel que sanitaire des toilettes des femmes.

Parmi quelques exemples choisis, il y a Rosemary Times qui s'est fait une notoriété en exhibant ses parties génitales et ses fesses dans des rayons de lingerie féminine à Nottingham en Angleterre^{87}. On peut aussi parler de Ian Bullock, un homme qui a été condamné à 16 mois de prison pour avoir agressé sexuellement une femme dans des toilettes publiques, en essayant de se faire passer pour une femme^{88}. Ou encore Katie Dolatowski, un homme transidentifié condamné en mars 2019 pour des faits de voyeurisme et d'agressions sexuelles dans les toilettes publiques des femmes d'un supermarché en Écosse. Monsieur avait filmé une jeune fille de 12 ans en passant sa main en dessous de la porte de la cabine, et en avait agressé une autre quelques semaines plus tard^{89}. Le site Internet transcrimeuk.com déborde de faits dans ce genre.



Évidemment, tous les hommes transféminins ne sont pas de gros pervers. Beaucoup ne veulent pas se risquer à aller dans les toilettes des hommes vêtus d'une robe par malaise, et par peur d'être insultés et frappés par les autres hommes. Nous entendons leur souffrance. Mais ils doivent aussi entendre que nous ne nous sentons pas en sécurité dans les espaces non mixtes lorsqu'un homme y pénètre.

Les hommes transféminins ne sont pas les seuls qui agressent des femmes dans les toilettes qui leur sont réservées. Certains ont un fétiche particulier là-dessus : c'est une catégorie porno qui réunit de nombreux fans. Il est fort possible que certains se servent de la mode de la transidentité pour assouvir leurs fétichismes sans réellement se sentir trans.

« Nous ne voulons pas de la présence des hommes dans les espaces réservés aux femmes parce qu'ils représentent une menace », déclarait la féministe Julie Bindel en janvier 2023. « Quand je parle des hommes, j'inclus ceux qui s'identifient comme "femmes trans". Ils restent des hommes et commettent autant de crimes à l'encontre des femmes que les autres. Je ne dis

pas que tous les hommes sont des violeurs. Je dis que suffisamment d'études ont montré qu'une minorité significative d'hommes commettent des crimes contre les femmes et les filles. Nous avons donc besoin de nos propres espaces^{90}. »

Robert évite la prison

Maintenant que Catherine, c'est-à-dire Robert, pense qu'il a l'autorisation de contraindre le reste du monde à s'adapter à son autofiction personnelle, il découvre tous les jours de nouveaux « droits » à réclamer.

« T'as pas envie que la dame du guichet de l'Assurance Maladie t'appelle “madame” ? » lui a soufflé Sylvie, autrefois Sylvain. « C'est vrai ça », s'est dit Robert, « pourquoi elle m'appellerait pas “ madame”, la dame du guichet de l'Assurance Maladie ? Une femme trans est une femme ! »

Alors, il s'est renseigné auprès des membres de son asso LGBTQIA+. Selon l'article 61-5 du Code pénal, s'il « démontre par une réunion suffisante de faits que la mention relative à son sexe dans les actes de l'état civil ne correspond pas à celui dans lequel [il] se présente et dans lequel [il] est connu », alors il peut obtenir cette modification.

Ni une, ni deux, Robert a enfilé une jupe et a demandé à Sylvie de témoigner du fait qu'il se fait bien appeler Catherine au quotidien. C'est passé comme une lettre à la poste : l'administration française a changé la mention de son sexe à l'état civil. Catherine est désormais officiellement l'heureuse propriétaire d'un pénis de femme.



Imaginons maintenant que l'une des femmes contre qui Catherine alias Roro a frotté son pénis ait porté plainte, et que celui-ci soit condamné à une peine de prison pour agression sexuelle. Que fait-on de lui maintenant que son état civil indique qu'il est une femme ? Va-t-on l'incarcérer dans une prison pour femmes ou dans une prison pour hommes ? Si aux yeux de la loi, il est une femme, comment justifier qu'on l'emprisonne avec les hommes ?

À notre connaissance, en France, il n'existe qu'un seul homme transféminin incarcéré dans une prison pour femmes, à la maison d'arrêt de Seysses : « Jennifer ». Cette personne a demandé un transfert après avoir subi

des violences alors qu'il était emprisonné avec les hommes. Nous pensons évidemment qu'il est normal de l'avoir mis à l'abri. Même si nous critiquons ce nouveau phénomène qui lèse les femmes à bien des niveaux, il faut aussi voir que les personnes transgenres subissent des violences inacceptables. À titre indicatif, en 2022, l'association Stop Homophobie a recensé 184 cas d'agressions physiques^{91}.

Mais il n'en demeure pas moins que « Jennifer » n'a rien à faire dans les quartiers féminins. Il n'est pas acceptable que ses codétenues aient à supporter cela, et que des surveillantes soient obligées de procéder aux fouilles règlementaires de cette personne alors que la loi stipule que cela doit se faire entre individus de même sexe^{92}.

Chez nos voisins anglais, selon un rapport gouvernemental datant de 2021^{93}, 158 hommes transféminins seraient incarcérés avec les hommes, et seulement 1 avec les femmes. Mais ce rapport ne prend pas en compte les détenus qui ont bénéficié d'un changement de sexe à l'état civil, car, statistiquement, ils sont considérés comme des femmes. L'association Keep Prisons Single Sex estime qu'ils sont actuellement dix sur le territoire.

Certains profitent de leur incarcération dans les quartiers féminins pour violer leurs codétenues. Il y a par exemple Karen White, un gros monsieur avec une barbe poivre et sel mal rasée et d'épais sourcils bruns en accent circonflexe. En 2018, cet homme qui s'autoproclame femme a été reconnu coupable de faits de viols et d'agressions sexuelles sur ses codétenues alors qu'il était en train de purger une peine de prison pour des faits de violences sexuelles sur femmes et enfants. À la suite de cette condamnation, il a finalement été déplacé dans une prison pour hommes. Et la plupart des grands médias comme la BBC^{94} ont continué à parler de lui au féminin...

Au hasard, on peut également citer Ramel Blount, un homme transféminin condamné à 7 ans de prison pour avoir violé une codétenue en 2021, aux États-Unis, alors qu'il purgeait déjà une peine pour des faits d'agressions physiques. Nous n'avons pas réussi à savoir s'il a finalement été transféré dans une prison pour hommes^{95}.

Le site Internet de l'association Keep Prisons Single Sex^{96} recense des témoignages d'anciennes détenues et de personnel pénitentiaire ayant subi ou constaté des violences de la part d'hommes transidentifiés. Elles décrivent toutes la même chose : agressions verbales, physiques et sexuelles envers les

femmes, état d'hypervigilance.

Ces femmes ont raison de se tenir sur leurs gardes. Un rapport^{97} anglais publié en 2017 estime que 41 % des hommes transidentifiés incarcérés le sont pour des faits de violences sexuelles, tandis qu'au Canada, une autre étude évalue cette proportion à 50 %^{98}.

Redéfinir les mots « femme » et « homme », c'est accepter que des femmes soient emprisonnées avec des prédateurs sexuels.



Les associations transgenristes essayent à tout prix de se débarrasser de l'image du psychopathe transféminin qui leur colle aux pattes depuis que le cinéma s'est emparé de l'histoire d'Ed Gein, un tueur en série travesti nécrophile. Celui-ci a inspiré plusieurs romans et films comme *Le Silence des agneaux* ou *Psychose*.

Dans *Le Silence des agneaux*, Buffalo Bill tue des femmes en surpoids pour utiliser leur peau afin de se tailler des costumes dans l'espoir de devenir une femme. Dans *Psychose*, on suit la vie de Norman Bates, un homme qui a toujours vécu avec sa mère qui le rabaisse et l'empêche d'avoir une vie personnelle. Norman ne supporte pas l'idée que sa mère puisse avoir un amant, alors il la tue. Mais elle continue de le hanter, alors Norman prend l'habitude de se travestir en elle, mais lorsqu'une femme lui plaît, « sa mère intérieure » devient folle de rage et la tue...

En consultant des sites qui couvrent l'actualité judiciaire des personnes transidentifiées, comme *Reduxx*, Trans Crime UK, Keep Prisons Single Sex, on découvre que « le syndrome Ed Gein » est plus fréquent qu'on ne pourrait le croire.

En 2022, en Irlande, Barbie Kardashian, un homme transféminin est incarcéré pour avoir menacé sa mère de mort et de viol. Il voulait lui « mutiler les parties intimes »^{99}. En 2021, aux États-Unis, le youtubeur transféminin Christine Chandler a été arrêté pour avoir violé sa mère âgée atteinte de démence^{100}.

En 1988, un homme transféminin nommé Sarah Jane Baker a été reconnu coupable d'avoir kidnappé et torturé la belle-mère de son frère, puis d'avoir menacé de mort et violé un de ses partenaires de cellule en prison, avant de se

couper les testicules en 2017 avec un rasoir pour « devenir une femme »^{101}. En 2023, monsieur clamait en pleine rue dans un micro à la Pride de Londres « Punch a Terf », en toute impunité^{102}.

Si certains font des fixettes sur leurs figures maternelles, d'autres tuent des femmes, des adolescentes et des enfants, en mêlant clairement leur identité trans à leur mode d'action.

C'est le cas de Jerry Brudos, homme transféminin reconnu coupable du meurtre de quatre jeunes femmes, et qui, après chaque meurtre, portait des talons, se masturbait, puis découpait les pieds de ses victimes pour « modeler » les paires de chaussures de femmes qu'il collectionnait^{103}. Il y a aussi Donna Perry, homme transféminin coupable du meurtre de trois femmes, et dont l'avocat a choisi de centrer la défense autour de « la dysphorie de genre »^{104}.

Citons également Duane Owen, homme transféminin qui faisait du babysitting et qui en a profité pour torturer et violer une adolescente avant et après sa mort, pendant que les autres enfants de 7 et 2 ans dormaient dans la maison. Cet homme a été condamné à mort en 2023. L'Union américaine pour les libertés civiles (ACLU) a trouvé de bon goût de lancer un plaidoyer pour qu'il puisse transitionner en prison afin de quitter ce monde en tant que femme^{105}...

Les militants transgenristes rétorquent qu'aucun de ces meurtriers n'est trans et pourtant ils défendent le droit à l'autodétermination. Alors si on est trans sur parole, ces tueurs le sont aussi.



Maintenant, imaginons que les femmes qui ont survécu aux attaques de ces messieurs soient traumatisées et qu'elles cherchent de l'aide. Elles pourraient se rendre dans l'un des rares centres qui accueillent les femmes victimes de violences sexuelles. En France, il existe par exemple les Maisons des Femmes de Saint-Denis (fondée par la gynécologue Ghada Hatem), du 12^e arrondissement de Paris et du 5^e arrondissement de Marseille.

Ces femmes auraient-elles envie de poser leurs fesses à côté d'un homme dans la salle d'attente, même s'il a fait l'effort de se mettre une perruque sur la tête ? Certainement pas.

Eh bien, nous avons découvert qu'au Canada, le Vancouver Rape Relief & Women's Shelter (VRRWS), un centre d'aide aux victimes de viol qui accueillait 1 200 femmes par an, a perdu ses subventions publiques^{106} après avoir été accusé de ne pas recevoir d'hommes transidentifiés. Il perdure heureusement grâce à des financements privés. Cet endroit est le seul centre d'aide aux femmes victimes de viol qui soit resté non mixte dans le pays. En France, les Maisons des Femmes de Ghada Hatem pourraient-elles subir le même traitement dans quelques années ? Nous nous en inquiétons sérieusement.

Robert fait son benchmark de la transition

Pour Robert, nouvellement Catherine, porter perruque et sac à main en public a été le début d'une phase de lune de miel incroyable. En tête-à-tête avec lui-même, il a cru renaître, se révéler au monde, être enfin celle qu'il a toujours voulu être.

Le seul point noir, c'est qu'il y a des phases où l'euphorie retombe. Une certaine lassitude le gagne. Il ne sait pas trop quoi faire de sa peau. Les lesbiennes ne veulent pas de lui et la TERF Posie Parker ne répond jamais à ses provocations sur Twitter. Ça le rend maussade. Parfois, lorsqu'il croise son reflet dans le miroir au réveil, il les comprend. Il voit bien qu'il a plus une tête à s'appeler Robert que Catherine.

Alors que faire ? Se payer des implants en silicone ? Des pommettes plus hautes ? Un nez plus fin ? Un voyage en Turquie placé sous le signe de la lutte contre sa calvitie ? Le package « Sapphire FUE » de l'agence d'implantation capillaire « Body Expert » le tente bien : certificat de garantie de 10 ans, quatre nuits en hôtel cinq étoiles, assistant-interprète personnel, lotion et shampoing offerts pour sept lavages...

Et puis, finalement, pourquoi pas un vagin tant qu'il y est ? « Ça doit être bien d'avoir deux trous comme les vraies femmes », rêvasse-t-il. « Si je franchis cette étape, plus personne ne pourra dire que je n'en suis pas une. » Mais comment procéder ? Où se faire ravauder la façade ? Où se faire couper la bite ? En Thaïlande ? En France ? Au Canada ? C'est un long benchmark.



Si Robert persiste à vouloir se faire mettre un trou supplémentaire, il faudra d'abord qu'il prenne des hormones sexuelles femelles – c'est le protocole. Les hormones sont des sortes de messagères biochimiques libérées par des glandes situées à différents endroits de notre corps. Elles contrôlent des fonctions très diverses (croissance, humeur, sommeil, développement des os, fonction sexuelle, etc.).

Les hormones sexuelles agissent sur la fonction sexuelle, mais aussi sur le squelette, le système cardio-vasculaire, la masse graisseuse, la peau, les muqueuses, le développement cognitif au moment de la puberté, etc. Bouleverser ce système, lorsqu'il est équilibré, est extrêmement dangereux.

Ces hormones ne sont pas présentes en même quantité chez les deux sexes. Chez les femmes, le taux varie en fonction du cycle menstruel et du moment de leur vie, mais globalement, elles ont plus d'œstrogènes et de progestérone. Le taux d'hormones des hommes est stable, sauf anomalie ; ils ont davantage de testostérone que les femmes (entre 8,2 et 34,6 nmol/L contre entre 0,3 et 3,0 nmol/L chez les femmes). Hormonalement, les femmes sont des êtres cycliques, lorsque les hommes sont des êtres linéaires.

S'il choisit de prendre des hormones sexuelles femelles dans l'espoir vain de se transformer en femme, Robert restera un être linéaire. Son taux d'œstrogènes ne variera pas naturellement en fonction de son cycle menstruel. D'ailleurs, il n'aura jamais de cycle menstruel, contrairement à ce que prétendent certains hommes transféminins qui racontent qu'ils ont leurs règles et font semblant d'avoir des crampes^{107}. Mais des crampes où au juste ? Des crampes à l'utérus qu'ils n'ont pas ?

Bref, imaginons que Robert aille consulter un endocrinologue afin de féminiser son système hormonal dans le but d'obtenir un grain de peau plus lisse, de faire pousser des minis seins (oui, c'est possible !), et surtout d'obtenir l'accord pour subir une opération dite de « réassignation sexuelle ». Si Robert fait cela, il prend un gros risque pour sa santé.

Les gels à base d'œstrogènes qu'on lui donnera n'ont été étudiés que sur des sujets féminins : ils ont été développés pour soulager les femmes des symptômes de la ménopause. Personne n'a aucune idée de ce que cela donnera sur un corps mâle à long terme, car aucune étude clinique n'existe. Aucun des médicaments à base d'hormones administrés dans le cadre d'une transition n'est homologué pour.

Les médicaments administrés aux hommes n'ont été étudiés que sur des femmes et vice versa. Etant donné que la différence génétique entre les deux sexes est de 1,5 %, alors qu'elle est de 0,1 % entre deux individus de même sexe, les corps des femmes et des hommes sont très différents et ne réagissent pas de la même façon aux substances. Les effets indésirables des hormonothérapies de transition sont inconnus sur le long terme. *Primum non nocere*^{108}, dicte le serment d'Hippocrate.

Les risques ? Alors déjà Robert deviendra stérile. Il est possible qu'il bande moins. Et puis il aura plus de chances de développer un cancer du sein (aussi bizarre que cela puisse paraître, ce cancer existe aussi chez les hommes qui ne prennent pas d'hormones contraires, mais les cas sont rarissimes)^{109}, une thrombose^{110}, des maladies cardiovasculaires, une obésité, une hypertriglycéridémie, une hypertension artérielle, une diminution de la tolérance au glucose^{111}, des maladies de la vésicule biliaire^{112}, des tumeurs au cerveau^{113}, etc. Compte tenu du manque d'études, la liste des effets indésirables n'est pas entièrement connue.



La deuxième étape serait la vaginoplastie, c'est-à-dire l'ablation du pénis pour créer à la place un simulacre d'organes femelles qui ne seront jamais pleinement fonctionnels ni d'un point de vue biologique ni en matière de plaisir sexuel.

Les techniques d'opération sont en permanente évolution. Comme la plupart des hommes transféminins, Robert pourrait opter pour l'inversion pénienne. On lui taillera un renflement dans les corps caverneux^{114}, puis on retournera son pénis sur lui-même et on l'enfoncera à l'intérieur pour utiliser sa forme en creux. La cavité sera nommée « néo-vagin ». L'intervention pourra durer jusqu'à six heures ; les praticiens les plus expérimentés font ça en deux heures.

Mais avant cela, Robert devra se faire retirer les poils du scrotum et de la base de la verge au laser. L'épilation définitive sera impossible après l'opération. S'il saute cette étape, il aura un « néo-vagin » poilu. C'est déjà arrivé^{115}. L'inconvénient : la cavité n'est pas lubrifiée. Il faut donc utiliser des gels pour toute pénétration.

Robert pourrait aussi choisir une colovaginoplastie : on procède à

l’ablation du pénis, puis on se sert d’une partie du côlon pour créer la cavité. L’avantage de cette technique est que la profondeur du « néo-vagin » pourra aller jusqu’à vingt centimètres, et celui-ci sera lubrifié grâce à la sécrétion de mucus du côlon. L’inconvénient est l’odeur... Pour éviter ce désagrément, il est possible depuis quelques années d’utiliser une partie du péritoine^{116} au lieu du côlon. Cette technique est déjà employée pour construire un canal entre le col de l’utérus et la vulve chez les femmes nées sans vagin (syndrome de Rokitansky).

Si Robert se décide pour une vaginoplastie, dans tous les cas, on lui cisaillera aussi les testicules pour créer les « néo-grandes lèvres ». Les « néo-petites lèvres » pourront être formées à partir d’un morceau de tissu génital excédentaire. Une petite partie du gland servira à créer une excroissance appelée « néo-clitoris ». Boucherie style.

Ainsi, Robert pourra continuer à ressentir un peu de plaisir sexuel, mais il sera fortement diminué. Le gland d’un pénis possède environ 5 000 terminaisons nerveuses. Mettons qu’on ne garde qu’un dixième du gland pour construire le « néo-clitoris » : Robert n’aura plus que 500 terminaisons nerveuses. Le gland du clitoris d’une vraie femme en possède 8 000... Certains hommes transféminins affirment parvenir à avoir des orgasmes « clitoridiens », d’autres non. Tous conservent leur prostate et c’est par cet organe que certains jouissent.

Dans tous les cas, le corps comprendra que la cavité créée est une blessure, une plaie à cicatriser, et il voudra la refermer. Pour éviter que cela n’arrive, Robert devra s’introduire un godemichet plusieurs fois par jour pendant au moins un mois et demi, puis deux à trois fois par semaine, tout en augmentant la taille de l’engin. Les séances de dilatation seront peut-être nécessaires jusqu’à la fin de sa vie.

Après l’opération, il est fort possible qu’il rencontre des complications. Une étude^{117}, menée en 2023 sur 80 hommes ayant subi une vaginoplastie, montre que 53,8 % sont atteints de douleurs chroniques, 46,3 % ont des problèmes liés à la dilatation de leur orifice, 42,5 % signalent des saignements, 38,8 % ont développé des excroissances de peau dues à une mauvaise cicatrisation (hypergranulation), 18,8 % rencontrent des problèmes liés à la fonction urinaire, 11,3 % disent ne plus pouvoir atteindre l’orgasme et 11,3 % ressentent des douleurs lors des rapports sexuels ou après.

Ces déconvenues sont tellement récurrentes que le Canada vient d'ouvrir sa première clinique dédiée aux soins post-vaginoplastie^{118}...

Et même s'il ne rencontre pas ce type de complication, Robert devra surveiller sa densité osseuse toute sa vie, car la castration, si elle n'est pas accompagnée d'un traitement hormonal, peut entraîner des risques d'ostéoporose importants^{119}.



Robert pourrait aussi subir une opération des cordes vocales pour rendre sa voix plus aiguë. Différentes techniques existent : allongement ou raccourcissement des cordes vocales, augmentation de leur tension, réduction du diamètre du cartilage thyroïdien... Les résultats sont rarement convaincants. La plupart du temps, le rendu est à peu près le même que celui d'un humoriste qui imite le timbre d'une femme. Un mince filet en tension permanente. Parfois, le pire advient : extinction totale de la voix, aphonie éternelle.

Robert pourrait aussi se faire refaire le nez, créer des pommettes, arrondir les angles du visage, se faire épiler de la tête aux pieds au laser, acquérir des implants mammaires ou capillaires...

S'il obtient une ALD 31 (affection de longue durée dite « hors liste »), une partie de ces « soins » sera remboursée par la Sécurité sociale. Après avoir bataillé pour faire retirer le transsexualisme de la liste des maladies psychiatriques, les militants trans se sont rendu compte qu'il allait être difficile de se faire rembourser l'assistance médicale qu'ils réclament par l'Etat. Mais en 2010, la ministre de la Santé Roselyne Bachelot a volé à leur secours en ajoutant le « trouble de l'identité de genre » à la liste des ALD 31.

Ainsi, Robert a la possibilité de se gaver d'hormones femelles, de se faire couper la bite et de se faire refaire le visage aux frais du contribuable. Certaines Caisses Primaires d'Assurance Maladie (CPAM) remboursent même l'épilation définitive au laser et les séances d'orthophonie visant à rendre la voix plus aiguë.

Le pompon, c'est que les transgenristes ne sont toujours pas satisfaits du traitement spécial qui leur est réservé. Dans un rapport^{120} commandé par le ministre de la Santé Olivier Véran, l'association Acceptess-T demande à ce que l'Etat français aille encore plus loin : prise en charge totale de l'épilation

définitive et des séances d'orthophonie par toutes les CPAM, plus d'obligation de fournir un certificat psychiatrique pour se faire couper le sexe... Selon Acceptess-T, les parcours de soins devraient « être dépsychiatrisés sans être “apsychiatrisés” ». Les préfixes « dé » et « a » signifiant tous les deux la privation, l'annulation, l'absence, la cessation, nous considérons ceci comme du bla-bla.

Pendant ce temps-là, il faut toujours débourser un demi-SMIC pour se faire arracher une dent, et 5 000 euros au minimum pour traiter un lipœdème, maladie typiquement féminine.

LES TRANS QUI PENSENT QUE ROBERT EST UN DÉGLINGOS

Pendant ses trente ans de mariage, Robert occupait ses soirées à regarder les feuilletons de TF1 et les « Complément d’Enquête » de M6. Le cérémonial était bien calé ; à sa gauche, un saladier de chips et la télécommande de la télé posés sur une desserte ; à sa droite, Chantal en train de râler à cause des miettes sur le tapis. Et qu’il faudra encore qu’elle passe l’aspi demain. Et que faut arrêter de manger après 20 heures. Et que c’est pas comme ça qu’il va perdre du ventre. Et que le pot-au-feu n’était pas bon pour se goinfrer ainsi après souper ?

Aujourd’hui, le cérémonial du soir de Robert a bien changé. Il jongle entre Twitter, TikTok, Instagram, Reddit et Discord. Il milite pour la cause. « Dans toutes les sphères de la société, tu t’infilttras », ordonne le dixième commandement, « tu dois devenir un membre actif de la Communauté ».

Mais voilà que ce soir, Robert est fâché tout rouge ! Il vient de découvrir un compte Twitter intitulé « L’Être trans ». Sur ce compte, Madeline Le Pollès qui ose se dire femme trans, affirme que la biologie est réelle et qu’un homme ne pourra jamais vraiment devenir une femme. Robert bouillonne. « Roh le salaud ! » se dit-il. « Mon corps, mon choix ! » tweete-t-il de son compte @Catherine_PussyDick57 en réponse aux posts de Madeline.

Il, elle, iel ? Nos questions existentielles

Nous savons bien que toutes les personnes trans ne sont pas des Robert obsédés du cul ni des transmax tellement incapables de se projeter dans une vie d’homme qu’ils préfèrent être des sous-hommes, c’est-à-dire des femmes. Dès le début de nos recherches, nous avions cela dans un coin de nos têtes.

Quel ne fut pas notre soulagement lorsque nous avons vu apparaître le compte Twitter « L’Être trans », un compte qui se présente comme « en rupture des idéaux #trans #queer actuels », et « pour une approche rationnelle et éthique de la transition de genre des mineurs ». Enfin, nous allions pouvoir

dialoguer avec des personnes trans lucides sur leur condition, sans se faire traiter de transphobes à chaque coin de phrase.

Sommes-nous opposées à toutes les transitions ?

Est-ce parfois une nécessité vitale faute de mieux ? Qui devrait pouvoir transitionner et qui ne devrait pas ? Où placer la limite ? Pour répondre à ces questions, nous avions besoin de rencontrer des personnes trans non dogmatiques.

Après avoir échangé pendant plusieurs mois avec Madeline Le Pollès, l'homme transféminin qui donne des boutons à Robert, nous l'avons rencontré. Nous voulions comprendre son parcours, et les raisons qui l'ont poussé à transitionner.

Puis une autre personne a contacté Dora sur Facebook : Alexandra. Alexandra est intersexé, né garçon, et comme Madeline, la propagande transgenriste lui sort par les trous de nez. La cause intersexé étant régulièrement brandie par les transgenristes pour valider leur thèse selon laquelle il existe 72 sexes. Nous avons eu envie d'avoir son point de vue et nous l'avons également rencontrée.

Mais nous n'étions pas d'accord sur la façon dont nous allions vous parler de ces deux hommes transféminins : Au féminin ? Au masculin ? Qu'est-ce qui est le plus honnête ? Ça a été une discussion de plusieurs mois. D'un côté, nous avions souhaité ne pas céder à l'injonction à les genrer au féminin uniquement parce qu'ils font partie des personnes trans qui ne veulent pas notre mort. Ne serait-ce pas un biais empathique dérangeant de ne pas s'autoriser à dire ce qu'on voit pour ne pas blesser l'autre ? Mais d'un autre côté, il serait malhonnête de les genrer au masculin, car lorsque nous leur parlons, nous utilisons le féminin. Comment justifier qu'on adopte dans ce livre une forme de langage qu'on ne met pas en pratique dans la vie ?

Il a fallu trancher. Voici donc les histoires de Madeline et Alexandra, deux hommes transidentifiés qui s'opposent à l'idéologie transgenre, dont nous allons parler au féminin. Parce qu'il faut peut-être faire des concessions. Et que ce petit mensonge nous paraît acceptable à partir du moment où nous avons énoncé la vérité avant.

Madeline Le Pollès, transsexuelle opposée au transgenrisme

Un après-midi du début de l'été 2023, Marguerite est allée rencontrer Madeline Le Pollès dans une petite ville des Côtes-d'Armor. Dora n'a pas pu être là. En haut d'une ruelle calme, assise à la terrasse d'un PMU surplombée de drapeaux multicolores triangulaires comme un jour de kermesse, Marguerite attend celle avec qui nous échangeons depuis déjà plusieurs mois.

Madeline représente le collectif l'Être trans. Elle milite pour l'interdiction des transitions aux mineurs, la modération pour les moins de 25 ans, et la nécessité que les parcours de transition ne se fassent que dans le secteur public, avec un encadrement pluridisciplinaire. Elle défend le droit des femmes à disposer de leurs propres espaces, et s'oppose au changement de sexe à l'état civil – elle serait plutôt en faveur d'une mention « trans féminine » ou « trans masculin » pour les personnes trans.

En entrant dans le bar pour commander, hormis la patronne, Marguerite ne voit que des hommes. Comme elle a un peu d'avance, son cerveau a le temps de mouliner : et si un client faisait une réflexion désobligeante à Madeline quand elle arrivera ? Là, tout d'un coup, le sujet d'étude est très réel. Nous le savons, les personnes trans subissent des violences. Marguerite culpabilise : « Ça n'est peut-être pas très juste de notre part de ne jamais en parler. À force d'être violentées par la communauté trans en ligne, nous oublions parfois qu'il y a aussi celles et ceux qui veulent juste vivre en paix comme Madeline. »



Seuls un début de calvitie, un visage aux contours légèrement masculins et une voix un peu tendue laissent deviner la transidentité de Madeline. Blonde, aux grands yeux bleus, elle est apprêtée, mais on sent qu'elle ne cherche pas à mimer les stéréotypes féminins, elle ne joue pas un rôle.

Madeline a 44 ans. Elle a commencé sa transition il y a dix ans. Elle se définit elle-même comme un homme transféminin, un homme qui a « des déviances ». Elle vient d'une famille ouvrière bretonne ; elle est l'aînée d'une fratrie de trois. Elle dit avoir eu une éducation plutôt traditionnelle : « La seule chose qui compte chez nous, c'est la réussite par le travail. » Ce sont surtout ses grands-parents qui l'ont élevée. Sa mère l'a eu très jeune, à l'âge de dix-sept ans et demi et son père ne l'a jamais reconnue. Madeline s'est faite toute seule, comme on dit.

Elle raconte que le besoin de transitionner est apparu progressivement : « Ça ne vient pas du jour au lendemain. Pour moi, ça s'est forgé de l'âge prépubère, vers 8 ans, jusqu'à mes 35 ans. » Enfant, elle ressentait un inconfort extrême vis-à-vis de ses parties génitales, jusqu'à vouloir les mutiler ; elle préférait les jeux traditionnellement féminins ; elle avait envie de porter des robes. Avec son argent de poche, il lui arrivait parfois de glisser un bracelet ou un vernis, entre une tablette de chocolat et un paquet de gâteaux, à la caisse du supermarché.

Puis vers ses 11 ans, le petit garçon a commencé à se travestir en cachette. Progressivement, le trouble a continué à s'enraciner. Vers l'âge de 16 ans, l'adolescent se met à se promener à quelques kilomètres de chez lui habillé en femme, pour s'offrir « des moments de respiration ». Vers ses 17 ans, il a ses premiers rapports sexuels avec des femmes, malgré un profond dégoût pour son anatomie.

Madeline raconte que dans ces moments, son subconscient lui « parlait », qu'elle avait en tête des images d'elle qui n'étaient pas elle, qu'elle se projetait à la place de la femme à qui elle était en train de faire l'amour. Elle qualifie aujourd'hui ce trouble de « dysphorie de la personnalité et génitale ». Bien que cet élément soit loin d'être la seule composante du trouble de Madeline, nous nous sommes demandé si cet élément pouvait se rapprocher d'une tendance autogynéophile.

Dans le fond, nous avons une conception plutôt large de l'autogynéphilie. Nous pensons que tous les hommes qui transitionnent sont autogynéphiles dans une certaine mesure, car tous ne sont sexuellement excités qu'en s'imaginant femmes. Mais il nous semble qu'il y a différents degrés. Pour certains, et c'est manifestement le cas de Madeline, le plus important, ça n'est pas d'avoir des rapports sexuels en tant que femme, mais de vivre socialement comme une femme, d'être considéré comme tel ; alors que pour d'autres, la motivation première à transitionner est de pouvoir avoir des rapports sexuels en s'imaginant femme.

Nous avons abordé la question avec Madeline. Elle nous a répondu : « Si je suis autogynéophile alors qu'il en soit ainsi. Peut-être, est-ce la réponse que je cherche mais j'en doute. La question est plutôt : "peut-on considérer un enfant de 8 ans ou 11 ans, ayant les pensées qui étaient les miennes, comme autogynéophile ?" J'ai vécu mes 11 ans en 1989 dans une famille des plus communes qu'il soit. Pas de smartphone, pas d'Internet, pas de livre à ma

portée sur ce sujet, pas d'exemple gay, trans, pas de fréquentation de cabaret, spectacle en tout genre... Juste la famille, petite et plutôt soudée, et le travail comme valeur cardinale. Valeur qui est à 45 ans aujourd'hui toujours ma ligne droite. »

Madeline nous a aussi confié avoir des difficultés dans sa vie sexuelle, nous avons cru comprendre qu'il était difficile pour elle d'éprouver du désir : « Un rapport sur deux ne se fait pas. L'envie n'est pas là, les sensations de plaisir avec ma cavité sont réduites à néant. »



Un peu avant ses 18 ans, Madeline commence à enchaîner les petits boulots dans le domaine de la grande distribution, tout en passant un BEP commercial et comptable, jusqu'à devenir directeur de magasin d'une grande enseigne. L'exercice de ce métier l'a menée à un double épuisement : travailler soixante-dix heures par semaine c'était trop, et passer tout ce temps dans la peau d'un homme, un supplice. Ce *burn-out*, c'était en 2014. À l'époque, Madeline est en couple depuis sept ans avec une femme avec qui elle projetait d'avoir des enfants et qui acceptait d'aller se promener avec elle habillée en femme, les week-ends.

Elle entame alors une reconversion professionnelle dans le secteur du soin à la personne ; à défaut de trouver une solution pour soulager totalement sa propre souffrance, elle essaye de soulager celle des autres. Dans la foulée, elle décide de se lancer dans un parcours de transition médicale. Avant de commencer une hormonothérapie, elle souhaite obtenir un diagnostic psychiatrique solide et connaître les causes de son mal-être, chose qu'elle n'obtiendra jamais.

Madeline se renseigne afin de s'entourer des meilleurs professionnels de santé. Elle rencontre des personnes issues d'associations LGBT, mais le contact passe mal. Sur leurs conseils, elle décide de consulter un psychologue qui l'écoute et lui pose quelques questions assez orientées. Au bout de ce premier et unique rendez-vous, il lui délivre un certificat autorisant l'endocrinologue de son choix à lui prescrire des hormones contraires. Madeline tombe des nues. Elle aurait aimé qu'on la pousse dans ses retranchements, qu'il y ait un vrai travail d'exploration.

Son certificat en poche, Madeline consulte ensuite un endocrinologue qui

décide de lui faire passer un bilan génétique et hormonal. Les résultats sont incompréhensibles : ses chromosomes sexuels sont bien masculins (XY), mais son taux d'œstrogènes se situe entre celui d'un homme et celui d'une femme. Encore aujourd'hui, aucun médecin n'est en mesure de donner une explication à ce dérèglement hormonal.

Cela nous a interpellées, car nous pensons qu'il est nécessaire de trouver des marqueurs génétiques ou biologiques pour expliquer la transidentité. Pour Madeline, c'est une souffrance énorme de ne pas savoir d'où vient son mal-être ; cette question reviendra en filigrane tout au long de l'entretien.

Et si ce taux d'œstrogènes particulièrement élevé pour un homme avait un lien avec son trouble ? Plusieurs études questionnent l'implication de facteurs hormonaux, neurobiologiques et génétiques dans la dysphorie. La plus sérieuse que nous avons trouvée, et qui n'a été menée que sur des sujets masculins, conclus au fait que les récepteurs d'androgènes et d'œstrogènes sont parfois surreprésentés chez les hommes transidentifiés, et que cela « conforte leur implication dans le développement de la dysphorie de genre ». Certains marqueurs génétiques ont également été observés plus fréquemment sur les hommes transidentifiés que sur les hommes ne présentant pas de dysphorie^{121}.

L'étude conclut à l'hypothèse selon laquelle chez les hommes transidentifiés, certaines variations génétiques pourraient modifier le système hormonal *in utero*, ce qui aurait un impact sur l'architecture du cerveau. La génétique ne serait néanmoins pas le seul déterminant, et cette étude n'est qu'un premier pas vers une explication biologique de la dysphorie de genre.



À l'âge de 35 ans, Madeline entame alors un parcours de transition. Elle estime que ce temps de maturation du projet a été capital pour que la transition se passe bien : « C'est grâce à l'homme que j'étais avant que j'ai construit Madeline. Si je n'avais pas vécu tout cela, je n'aurais pas réussi à mettre les mots sur mon besoin. »

Elle entame donc une thérapie hormonale féminisante et, en deux mois, sa poitrine remplit déjà un petit bonnet. Sa conjointe de l'époque le supporte mal et décide de la quitter. Madeline la comprend. Les quelques mois qui suivent sont un mélange d'« euphorie » – parce que son corps se féminise

rapidement et de tristesse face à cette séparation.

Le parcours de transition de Madeline est marqué par ces phases d'euphorie éphémères. À l'écouter, l'étape la plus forte a été celle de sa vaginoplastie. C'était début 2017, au GrS de Montréal, avec l'un des spécialistes les plus expérimentés au monde : le docteur Brassard. En deux heures de bloc opératoire, c'était plié.

Lorsqu'elle découvre son nouvel entrejambe, quelques jours après l'opération, l'euphorie de Madeline est à son summum : c'est ce qu'elle a toujours voulu. Mais cela ne l'empêche pas de réfléchir à la radicalité d'un tel acte : « Je me questionne en permanence sur la rationalité de mes choix. Se faire couper le sexe, ça n'est pas anodin. J'ai fait un choix de destruction pour mon corps, pour que mon corps aille mieux aussi. C'est compliqué comme pensée. »

Madeline raconte qu'elle ne garde en tête aucune image résiduelle de son corps d'avant : « Cette opération m'a enlevé cette image d'un corps qui avait un pénis. Plus que tout, c'est ça qui compte. Après la vaginoplastie, je n'ai plus eu mon subconscient qui me disait "j'aimerais être la femme à qui tu fais l'amour". Psychiquement, ça m'a débloqué une case. Et aujourd'hui, il faut vraiment que je retourne en arrière, que je regarde mes archives, pour me rappeler la personne que j'étais avec ce que j'avais entre les jambes. Même si j'essaye d'y penser, sans les photos pour me rappeler, l'image ne vient plus. » L'opération semble avoir solutionné les pensées récurrentes autogynéphiles.

En 2018, Madeline décide de se faire opérer du visage dans la clinique *Facialteam* en Espagne. Douze heures de bloc. Elle est satisfaite, mais l'image résiduelle de son visage d'avant perdure. Elle estime que sa transition lui a coûté 60 000 euros en tout. La chirurgie faciale lui a coûté 32 000 euros. Elle a pris un crédit sur dix ans.



Le seul moment de l'entretien où Madeline verse une larme est celui où elle parle de sa voix : « La voix c'est tout et c'est rien. C'est tout ce qui vous caractérise. Peut-être même plus que le faciès finalement. Au téléphone, c'est très important, ou même juste en poussant la porte d'une boulangerie, si la boulangère a le dos tourné, c'est le son de votre voix qui va faire qu'elle va vous dire "monsieur" ou "madame". » Le travail avec son orthophoniste a

duré quatre ans et demi avant que celle-ci ne lui dise qu'elle était prête pour l'opération. Madeline a choisi la moins risquée : une légère augmentation de la tension des cordes vocales.

La tentation d'aller plus loin l'a habitée un temps ; elle a envisagé la greffe d'utérus en Suède, mais « à un moment, il faut se dire qu'il y a une fin ».

Aujourd'hui, cela fait cinq ans que sa transition est terminée, et bien qu'elle ne veuille pas subir d'opérations supplémentaires, elle raconte que lorsque l'euphorie finit par retomber, elle a parfois envie d'en faire plus : « Tu te sens tellement bien dans ces moments qu'il t'arrive d'avoir envie d'en revivre. » Comme si la transition n'avait jamais de fin. Comme si elle courait après un but inatteignable : « C'est impossible pour moi d'être une femme ; toi-même tu le dis, et je te le confirme. Être une femme ça n'est pas chopper les stéréotypes par de l'hormonothérapie et de la chirurgie. »

Après tout ce parcours, elle cherche toujours l'origine de son trouble : « J'ai toujours ce petit vélo qui trottine dans ma tête. Ce vélo qui ne s'est jamais arrêté. Ce vélo dit "oui, tu es allée jusque-là, et tu n'es pas pour autant devenue ce que tu pensais que tu allais devenir. Quel est le déclencheur qui t'a fait aller jusque-là ?" J'aimerais trouver des réponses à mes questions. »

Après avoir cherché longtemps qui elle était, Madeline cherche maintenant pourquoi elle est ce qu'elle est. C'est sa quête. Mais la vie n'est-elle pas une quête permanente pour tout le monde ? Et « n'y a-t-il pas toujours une marge entre ce que je suis, ce que je voudrais être et ce que l'autre me dit que je suis ? » se demandent Céline Masson et Caroline Eliacheff^{122}.

Cette rencontre nous a mis en colère. Que font les médecins ? Que font les chercheurs ? Pourquoi la seule solution proposée à Madeline a-t-elle été de détruire son corps pour que son psychisme aille mieux ? Est-ce acceptable ? Est-ce éthique ? La priorité en matière de recherche ne serait-elle pas de trouver les causes, la racine du symptôme, avant de se précipiter pour mettre un pansement dessus ? Pourquoi ces questions sont-elles taboues ? Madeline souffre et elle a besoin de réponses scientifiques pour apaiser cette souffrance.

Alexandra, intersex qui considère que le transgenrisme lui nuit

« Un jus de goyave, Dora ? Et vous Marguerite, vous êtes sûre que vous ne prenez rien ? »

L'appartement est encombré de tableaux de maîtres, de plantes, de bibelots en tout genre, et de meubles taillés dans des bois sombres. Avec nos grosses fesses, nous peinons à nous frayer un chemin dans le couloir qui mène au salon, une pièce de taille moyenne, absolument grandiloquente. Dora s'enfonce dans un fauteuil au dossier plus haut qu'elle.

« J'avais prévu la méridienne pour vous Marguerite, il me semble que vous venez de loin. »

Marguerite hésite. Ça sera finalement un sofa style Louis on ne sait pas combien.

Nous sommes chez Alexandra, une personne intersexue qui a transitionné pour « devenir une femme ». C'est elle qui a contacté Dora sur Facebook. Quand Alexandra nous a ouvert la porte, c'était un homme immense avec une robe en polyester vintage, une perruque blonde, et des traits d'eye-liner à la Amy Winehouse. Mais à présent que nous sommes assises devant elle, sous certains angles, on jurerait que c'est une femme. Une femme d'un certain âge au visage refait. Tout au long de l'entretien, notre perception fluctuera. Surtout celle de Dora. À croire qu'à force d'être plongées dans le sujet, nous avons fini par faire rentrer le concept de *genderfluid*^{123} dans nos têtes.



Avec la voix suave d'une dame de bonne famille, Alexandra nous raconte son parcours de vie dont toutes les étapes ont été « contrariées par ce problème pathologique » qu'elle nomme « pseudohermaphrodisme primaire congénital ».

En mars 1964, dans une maison close tenue par Madame Claude, naît un petit bébé. Sa mère biologique meurt en couches d'une septicémie à l'âge de seize ans et trois mois. Quelques mois plus tard, l'enfant sera adopté par une famille issue de l'aristocratie française où l'on se fait servir la soupe par des gouvernantes, et où l'on vouvoie ses parents : « Mon père était le seul homme de ma vie qui pouvait me disputer en alexandrins ! »

À l'époque, ses parents ont cru qu'ils adoptaient un petit garçon dans la norme. Ils ne se rendront compte que quelques années après, d'une ambiguïté

au niveau de ses parties génitales. Pour décrire son sexe, Alexandra dit qu'elle avait « un micropénis traversé par un urètre ».

L'enfant passera une partie de son enfance à la ferme chez ses grands-parents adoptifs, puis reviendra chez ses parents vers l'âge de 9 ans, et intégrera une école privée tenue par des sœurs. Sa scolarité sera marquée par les moqueries. Alors, elle trouve un refuge dans la spiritualité : « J'étais un enfant, par ma nature, extrêmement proche de la spiritualité. C'est là que ça m'a confortée dans le fait que j'avais bien une âme de femme. »

Dora lui répond :

« Alors c'est quoi une âme de femme ?

Alexandra : C'est moi.

Dora : Mais comment savez-vous ?

Alexandra : C'est très compliqué parce que je ne sais pas ce qu'est l'âme d'un homme. Je ne sais pas comment je pourrais vous expliquer ça, dans mes émotions, ma sensibilité, mon désir de reproduction, cette espèce d'instinct de maternité, j'ai tout ça moi, qui est tellement contrarié par ma nature, qui ne peut pas aboutir, mais j'avais tous ces instincts en moi. Vous savez que dans l'Antiquité, dans l'Égypte ancienne, les personnes comme moi étaient placées dans les temples, comme oracles, et prêtresses, parce que nous étions considérées, étant asexuées, comme des anges. Et donc nous étions là pour délivrer un message spirituel. »

Nous avons trouvé une forme d'honnêteté dans ces propos. La transidentité est trop peu souvent abordée à travers le spectre spirituel. Pourtant, lorsqu'une personne trans déclare être née dans le mauvais corps, cela signifie qu'elle croit au concept de l'âme, et cela ouvre des questions qui se posent rarement dans le débat sur le transgenrisme : si l'on croit à l'âme, qui aurait donc placé cette âme dans le mauvais corps ? Dieu, le créateur, la Nature, l'univers se seraient trompés ? S'agirait-il d'une incarnation ratée ? Ou à l'inverse, comme le laisse entendre Alexandra, ces personnes seraient-elles là pour guider les autres vers le monde des anges, un monde où la division sexuée disparaîtrait ?



Vers l'âge de 17 ans, Alexandra intègre le protocole d'État de l'hôpital

Necker où elle sera suivie pendant dix-huit ans. C'est là-bas qu'après des examens, on lui annonce qu'elle est atteinte de « pseudohermaphrodisme congénital primaire ». Au lieu d'avoir des chromosomes sexuels XY comme plus de 99 % des garçons, elle a un chromosome X surnuméraire. « Elle » est XXY. Aujourd'hui, le corps médical nomme cette pathologie « syndrome de Klinefelter » ; ce qui est considéré comme une forme d'intersexuation.

La définition de l'intersexuation varie selon les sources ; la plus large indique qu'une personne intersexée est une personne dont les caractéristiques sexuelles (chromosomes, hormones et anatomie) ne correspondent pas strictement à celles d'un homme ou d'une femme. L'intersexuation résulte d'un problème génétique au moment de la fécondation. Elle n'est pas héréditaire. Peu de personnes intersexées sont fertiles.

L'occurrence des naissances intersexées diffère d'une source à l'autre. Celles-ci représenteraient entre 0,018 % et 1,7 % des naissances. La statistique de 0,018 % est peut-être un peu basse ; la statistique de 1,7 %, pourtant retenue par la plupart des organismes officiels, est très élevée, car elle inclut des pathologies qui n'engendrent pas d'ambiguïté anatomique^{124}.

La plupart des médecins préfèrent parler de « troubles du développement sexuel » ; cela permet d'éviter l'écueil selon lequel on pourrait penser qu'il existerait plus de deux sexes. Cette thèse est actuellement très en vogue chez les militants transgenristes qui s'appuient sur l'article « Les cinq sexes : pourquoi mâle et femelle ne sont pas suffisants » de la « biologiste du genre » Anne Fausto-Sterling, paru en 1993 dans la revue *The Sciences*.

Cet article, écrit sur un registre davantage militant que scientifique, nous enjoint à « dépasser la division sexuelle » et à se projeter dans une « utopie » : « Mon intention première était de provoquer^{125} » ; « Imaginez un monde dans lequel les connaissances médicales ayant permis la normalisation des patients intersexes seraient cette fois mises au service de multiples sexualités^{126}. »

La thèse d'Anne Fausto-Sterling tient sur le fait que certains mâles présentent des caractères féminins et vice versa. Les cinq sexes qu'elle distingue sont les femelles ; les mâles ; les « hermaphrodites véritables » qui possèdent un testicule et un ovaire^{127} ; les « pseudo-hermaphrodites » masculins qui ont des testicules associés à certains aspects de l'appareil génital féminin^{128} ; et les « pseudo-hermaphrodites » féminins qui présentent

des ovaires ainsi que certains aspects de l'appareil génital masculin^{129}.

Il est vrai que certaines personnes, rarissimes, présentent le type d'ambiguïtés décrites par Anne Fausto-Sterling. Pour comprendre comment cela est possible, il faut d'abord comprendre comment les organes sexuels se développent chez l'être humain.

Chacun d'entre nous possède vingt-trois paires de chromosomes. La vingt-troisième paire est celle qui détermine notre sexuation. Si l'individu est porteur des chromosomes XX, c'est une femelle, s'il est porteur des chromosomes XY, c'est un mâle.

Le sexe ne se développe qu'à partir de la septième semaine après la fécondation. Jusqu'à ce moment, tous les embryons possèdent un système reproducteur primitif qui a la capacité de se développer soit pour devenir mâle, soit pour devenir femelle. Ils possèdent tous deux des systèmes de canaux reproductifs : le canal de Müller (canal femelle qui a le potentiel de se transformer en utérus et trompes de Fallope) et le canal de Wolff (canal mâle qui a le potentiel de se transformer en vésicule séminale).

Lors de la huitième semaine post-fécondation, paf ! Les hormones sexuelles (qui sont déterminées par les chromosomes sexuels) entrent en action. Ce sont elles qui vont ordonner soit le développement mâle, soit le développement femelle.

Chez le mâle, le chromosome Y porte le gène SRY. Une fois activé, ce gène active la sécrétion de testostérone, qui ordonne le développement des organes sexuels mâles. Simultanément, le canal de Müller (qui avait la capacité de se développer en organes femelles) est détruit par la sécrétion d'Hormone anti-Müllérienne.

Si l'embryon est féminin, c'est-à-dire porteur de chromosomes XX, alors le gène SRY est absent, et l'embryon développera des organes génitaux féminins. Parallèlement, le canal de Wolff (qui avait la capacité de se développer en organes mâles) se résorbe.

Chez quelques rares individus, des anomalies génétiques résultant de la présence d'un chromosome surnuméraire (par exemple XXY, XXXY, XXXXY, XXYY) ou d'une mutation de certains gènes (comme le gène SRY) embrouillent ce processus de formation des organes génitaux, et des malformations apparaissent.

Par exemple, les personnes atteintes de « dysgénésie gonadique 46, XY », sont chromosomiquement des mâles, mais présentent des organes génitaux externes, et parfois même internes, ressemblant à des organes femelles. Cette anomalie de développement est due à une mutation génétique ayant entraîné un problème dans la production des hormones responsables du processus de différenciation sexuelle dès la huitième semaine après la fécondation. Selon Anne Fausto-Sterling, ces personnes seraient des « fermes » ou des « merms ». Selon la littérature scientifique actuelle, ces personnes seraient des mâles^{130}.

Ces troubles du développement sexuel ne signifient pas pour autant qu'il existerait plus de deux sexes au sein de l'espèce humaine. La seule preuve de l'existence d'un troisième, quatrième, ou cinquième sexe au sein de l'espèce humaine, serait l'existence de gonades et de gamètes fonctionnels autres que les gamètes mâles et femelles. Preuve inexistante à ce jour.

La généticienne Christiane Nüsslein-Volhard, ayant reçu le prix Nobel de médecine en 1995 (avec deux collègues) pour ses travaux sur le contrôle génétique du développement précoce de l'embryon, a déclaré dans une interview accordée au magazine allemand *Emma*^{131} que « les personnes intersexuées présentent des caractéristiques des deux sexes, mais elles ne sont pas un troisième sexe ».



Alexandra, qui est atteinte du syndrome de Klinefelter, nous a expliqué que dans son cas, « la testostérone est apparue pratiquement déficiente. C'est ce qui a fait que les deux composants se sont développés ensemble, mais en s'autoneutralisant ». Elle présentait une anomalie au niveau de son développement génital : le développement de petits seins à l'adolescence, un micropénis, des testicules très petits, une pilosité peu développée, etc. Les hommes atteints par ce syndrome ne présentent pas tous les mêmes manifestations. Ils sont souvent très grands, avec de longs bras et de longues jambes^{132} ^{133}, peuvent souffrir de troubles psychiques, etc. Certains ne se rendront jamais compte de leur handicap. On estime que l'occurrence dans la population générale est d'1 naissance sur 600 garçons.

Les médecins qui l'ont suivie ont émis l'hypothèse que l'administration de Distilbène à sa mère biologique pourrait être à l'origine de son handicap. Ce médicament à base d'hormones de synthèse a été prescrit à 200 000 femmes enceintes entre 1948 et 1977, afin de prévenir le risque de fausses

couches. Il serait responsable de malformations importantes dans la descendance des femmes à qui il a été administré^{134}.



Durant l'accompagnement à l'hôpital Necker, Alexandra se sent enfin prise en considération : « Je ne voulais pas que ça s'arrête. » Elle est suivie par une équipe pluridisciplinaire. Comme Madeline, elle estime que le parcours de « mise en conformité génitale » doit prendre un certain temps, « sinon c'est voué à la catastrophe ». D'ailleurs, au fil des années, elle a vu des patients changer d'avis, et finalement quitter le protocole, pendant que de son côté, elle apprenait à se projeter dans un nouveau corps, dans une nouvelle vie.

Elle nous a raconté que beaucoup d'amies à elle se sont donné la mort après l'opération : « Vous passez dix ans à vous battre, dix ans où c'est extrêmement dur, et une fois que l'opération est faite, vous vous dites “tout ça pour ça ?”. C'est un peu le risque. Et puis vous passez de l'état d'une personne un peu surdimensionnée à l'état de femme conventionnelle. »



Après un bref traitement hormonal de deux semaines – qui aura pour effet de provoquer une dégénérescence de ses organes génitaux –, elle est opérée du sexe. Malgré les complications postopératoires et le fait que le chirurgien doit s'y reprendre à trois fois, Alexandra vit cela comme « une délivrance, une réparation, un aboutissement ». « J'allais enfin pouvoir être conventionnelle, dit-elle, être une bête de foire, je ne voulais plus ça. Je voulais être normale. »

Parce que ses organes génitaux de naissance n'étaient pas fonctionnels, Alexandra estime que rien n'a été détruit chez elle : « Dans mon cas, il n'y a pas de mutilation, parce que mutiler c'est enlever des organes sains et fonctionnels à quelqu'un, ce qui est parfaitement délictuel aux yeux de la loi. » Dans la foulée, elle se fait opérer de la poitrine et du visage.

Alexandra n'a jamais eu de relations sexuelles avant son opération en 1998 : « Il n'était pas question que je fasse quoi que ce soit tant que je n'étais pas normale. » La vérité, c'est que de toute façon elle ne ressent pas de désir sexuel. Mais elle éprouve un manque de tendresse. Et en l'écoutant, on

comprend que c'est en partie pour pouvoir être pénétrée, et donc faire plaisir à un homme, et avoir une vie affective, qu'elle a voulu transitionner : « Avant l'opération, je ne me suis jamais laissée aller à aimer qui que ce soit parce que je savais que l'amour ne ferait pas partie de ma vie comme j'étais. Quand j'ai été mise en conformité, je me suis enfin autorisée à peut-être me laisser aimer. »

À sa sortie du protocole d'État, Alexandra commence alors à côtoyer « un homme du monde » rencontré à l'hôpital. Au début, elle tente de le repousser. Elle lui dit : « Il ne faut pas aimer quelqu'un comme moi, ne faites pas ça. La société va mal vous voir, vous allez être jugé. » Il n'en a jamais démordu. Aujourd'hui, les deux tourtereaux sont ensemble depuis vingt-cinq ans, et ils ont même adopté un petit garçon.



Nous sommes ressorties de cet entretien un peu bousculées. Le personnage est complexe, ambivalent, loufoque. Est-ce un homme ? Assurément. Mais une certaine ambiguïté existe.

Et puis il y a tant de contradictions dans son récit qu'elle nous a un peu perdues. Elle nous dira d'abord qu'elle est une femme, pour ensuite affirmer : « J'ose espérer que j'étais au moins à 60 % une femme. » Puis, dans une digression : « Non, je ne suis pas une femme. Mais disons que tout ce qui est féminin, la sphère féminine est une alliée pour moi à 100 %, alors que tout ce qui est masculin et phallique est une abomination pour moi. »

Cinq minutes plus tard, finalement, elle n'est ni l'un ni l'autre. Elle est Alexandra : « Face à un problème ou une situation où je dois analyser et raisonner, je vais savoir au même moment comment un homme va gérer et comment une femme va gérer. Et après je fais ma petite analyse personnelle, et je vais réagir en fonction d'Alexandra, de moi. C'est une force incroyable. »

C'est peut-être cette façon d'être, mouvante, qui la résume le mieux.



Si Alexandra a volontiers accepté de nous raconter son histoire, c'est parce qu'elle ne supporte pas d'être assimilée à notre Roro national. Cette opération de « mise en conformité » comme elle dit, était vitale pour elle. Elle

veut être intégrée, vivre comme tout le monde, et surtout pas exiger bruyamment que la société s'adapte à elle. Selon elle, les hommes ne doivent pas prendre la place des femmes et vice versa. D'ailleurs, lorsqu'on lui demande si elle aurait aimé pouvoir bénéficier d'une greffe d'utérus, elle bondit : « Certainement pas ! Si les hommes et les femmes ne se rencontrent plus pour procréer, ils vont se rencontrer pour quoi faire ? Expliquez-moi, je ne comprends plus. »

Aujourd'hui, Alexandra a peur que les violences envers les personnes intersexes redoublent à cause du ras-le-bol que créent les individus comme Robert, qui volent et détournent son combat. Pour trouver sa place, elle a eu besoin de sortir de cet entre-deux perçu comme bizarre. Cet entre-deux semblait la condamner à la solitude, parce que notre monde est encore loin d'être prêt à accepter que certaines personnes, très rares, vivent avec des ambiguïtés au niveau de leur sexuation et de leur personnalité.

Nous nous disons que le monde ne tourne vraiment pas rond. Que l'ambiguïté d'Alexandra est là. Que la médecine peut tenter de corriger, de soulager les souffrances physiques dues à l'intersexuation – qui vont bien plus loin que l'ambiguïté génitale, et touchent d'autres organes. Mais est-il pour autant éthique de créer des formes d'intersexuations artificielles en administrant des œstrogènes à Robert pour l'unique raison que ça l'excite sexuellement de dire qu'il est une femme ?

Tant que la médecine n'aura pas mieux à proposer à Madeline et Alexandra que des traitements hormonaux et des opérations chirurgicales, nous votons pour qu'elles y aient accès. Qu'on soulage leurs souffrances dans l'immédiat. D'autant plus qu'elles n'exigent ni de monter sur les podiums des femmes ni d'être considérées comme telles. Mais les transitions restent des pansements sur des plaies béantes. Et nous pensons qu'un traitement médical digne de ce nom doit solutionner le problème de fond, et pas venir valider la perception altérée que l'individu a de lui-même.

EMBRIGADER LES JEUNES FEMMES

Quitter le navire de la féminité

Porte-jarretelles remontés jusqu'en haut de la raie, clope au bec, un whisky milieu de gamme versé dans un pot de moutarde Amora reconverti en verre, éternellement cul nul, cette fois-ci accoudé à la table de la cuisine, Robert poursuit sa croisade trans numérique. La lumière blanche de l'ampoule sans lustre rend son visage blafard, et celle du salon n'a toujours pas été changée. Dans un coin, une orchidée meurt de soif en silence.

Son copain Sylvie, autrefois Sylvain, l'a ajouté à un forum Discord : « Le Discord de l'Amour ». Depuis quinze jours, Robert est passé modérateur. Comme il prend son rôle très au sérieux, il est tout d'un coup un peu débordé par cette nouvelle activité très chronophage. Mais c'est pas mal, car ça l'occupe.

Il répand la bonne parole auprès des plus jeunes : « Si tu te questionnes sur ton identité de genre, alors c'est que tu es trans. » ; « Si ta famille refuse de t'appeler Bulbizar, c'est qu'elle est transphobe. » ; « Être génér.e avec le pronom "iel" est ton droit. Si ce droit n'est pas respecté, je peux être ta nouvelle famille. Tu peux m'écrire quand tu veux. Je serai toujours là pour toi. »



Visage en forme de cœur, carré court, et voix de velours, Esther est une rescapée de la transmania. Marguerite l'a rencontrée dans les milieux féministes et l'a enregistrée en 2022 dans le cadre d'une série de podcasts^{135}. C'est une jeune femme qui entre à peine dans l'âge adulte, et qu'on sent encore bouleversée par l'emprise sectaire qu'elle a vécue. Parfois, sa voix tremble sous le coup de l'émotion, mais sa parole est précise, et ses hésitations semblent être la garantie du fait qu'elle choisit soigneusement ses mots. *Fun fact* : c'est elle qui a popularisé les pronoms *ael* et *aelle* en France^{136}.

À l'époque, Esther était la seule de son collège à être impliquée dans la mouvance transgenre. Vers l'âge de 14 ans, alors qu'elle cherchait à échanger sur les sujets qui touchent les femmes, elle a atterri sur un forum nommé « Le Discord de l'Amour ».

Dans son témoignage pour la chaîne de podcasts « Rebelles du Genre », sur un ton réfléchi, loin du jugement à l'emporte-pièce, Esther parle d'un « berceau du détournement de mineurs ». La plus jeune avait 13 ans. Des adultes passaient leurs journées à parler de transidentité et de sexualité à des ados. Ils les incitaient même à fuguer si leurs familles n'adhéraient pas à l'idéologie transgenre.

Aujourd'hui, les sources concordent pour dire que les profils comme celui d'Esther sont le cœur de cible du transgenrisme. La dysphorie de genre était autrefois un diagnostic très rare et concernait principalement des petits garçons et des hommes adultes, mais désormais, cela concerne en majorité des adolescentes.

Le professeur Mikael Landén, qui a mené des études sur ce sujet dès 1972 en Suède, a indiqué à l'AFP : « Avant, c'était avant tout un phénomène masculin, mais il y a maintenant une forte surreprésentation féminine^{137}. » Angela Samfjord, psychiatre à l'hôpital de Göteborg en Suède, estime que, dans son service, la proportion de filles et de femmes accueillies est d'environ 85 %^{138}. En France, dans l'unité de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière dédiée à l'accueil des jeunes de moins de 20 ans qui se disent trans, 68 % des patients sont des filles^{139}. Selon une enquête IFOP menée pour *Marianne*, 22 % des 18-30 ans affirmeraient ne pas se reconnaître dans la catégorie homme ou femme.



Au fil du temps, Esther s'est enfoncée dans ce serveur « Discord ». C'est là qu'elle a côtoyé « les aspects les plus sectaires et les plus sombres de la communauté trans ». Au micro de Marguerite, elle déplore : « J'ai vraiment perdu six mois de ma vie. C'est un mouvement extrêmement chronophage. Quand tu rentres dedans, tu intègres le fait que si tu ne t'instruis pas en permanence sur tous les nouveaux genres et les nouveaux pronoms, tu es une personne violente. »

Elle a passé des mois à « entraîner » son cerveau, à utiliser des dizaines de

termes obscurs tels que deadname, abinaire, afile, agenre, alterhumain, altersexe, ambisexuel, anonbinaire, apogenre, aporagenre, auto-sexuel, azurgirl, bigenre, cishet, cisgenre, demi-fluid, demiboy, demigenre, demigirl, dicklit, genderfluid, girlflux, intergenre, ladyck, lesbiflexible, lesbihet, lesboy, monogenre, multigenre, neurogenre, neutrique, non-binaire, omnigenre, omnisexuel, pangénre, paraboy, paragenre, polysexuel, quoifluide, quoigenre, transernité, trigénre, xenogenre, les pronoms personnels al, ul, ol, iel, ielle, etc.

Les hommes comme Robert qui se déguisaient avec de la dentelle et se disaient « femmes trans » ont fini par dégoûter Esther de la féminité. Pourtant, elle affirme n'avoir jamais détesté son corps avant : « Ce que je détestais, c'était le regard que les hommes portaient sur lui. » Mais parce qu'on lui présentait la féminité comme un ensemble de stéréotypes dans lesquels elle ne se reconnaissait pas, elle s'est mise à l'associer à quelque chose de négatif.

Puis on a commencé à lui expliquer que le genre était un ressenti, et que toutes ses variations d'humeurs étaient liées au genre. Alors, comme elle remarquait une certaine inconstance dans ses émotions, elle s'est dit qu'elle était *genderfluid*^{140} et elle a fait son coming out. En guise de cadeau, elle a eu accès à des parties secrètes du forum. Un système de récompense bien rôdé, qui pousse à aller toujours plus loin...

Sur *Reddit*, nous avons trouvé d'autres témoignages de femmes qui racontent qu'elles ont transitionné par rejet de leur féminité. Elles disent qu'elles ont envie de courir sans avoir mal aux seins, qu'elles veulent une voix plus grave, qu'elles sont plus à l'aise dans des vêtements de garçons, qu'elles ont envie de pouvoir se mettre torse nu et d'uriner debout, de se sentir en sécurité dans la rue, d'être traitées comme un homme, de faire des sports d'hommes... L'une d'entre elles explique : « Être une femme relève de la performance. Je préfère le rôle social des hommes. » Elles sont les nouveaux « garçons manqués ».

Devenir un homme semble plus facile. Nous les comprenons. Mais nous pensons qu'elles prennent le problème à l'envers : le problème, ça n'est pas leur corps, c'est la façon dont il est considéré.

Nous pensons que le féminisme a peut-être sa part de responsabilité dans le fait que les femmes veulent aujourd'hui devenir des hommes comme les

autres et vice versa. Il a participé à glorifier le masculin en le désignant comme but à atteindre et a réduit la féminité à quelque chose de peu enviable.

Quelque part, promouvoir l'archétype de la *girl boss*, c'est dire aux femmes qu'elles doivent se hisser à la hauteur des hommes. Alors, évidemment que les femmes doivent pouvoir s'épanouir dans la mécanique et avoir une vie professionnelle active si elles le souhaitent. Mais s'inquiéter de l'indépendance économique des femmes ne doit pas se transformer en mépris pour les mères au foyer, et pour toutes les activités traditionnellement féminines.



La puberté stresse les adolescentes. Elles comprennent que leur corps commence à être sexualisé. L'exposition à la pornographie avec ses stéréotypes de femmes soumises et violentées en rajoute une couche. Pèse sur elles l'injonction à devenir des poupées. Pour certaines, c'est le début d'une vie faite de violences sexuelles, conjugales, intrafamiliales ; ces violences créeront un rejet de leurs corps.

Alors, au lieu de se battre contre les violences masculines, et au lieu de soigner leurs traumatismes, elles fuient leur condition de femme. C'est par exemple le cas de Tal Madesta, une jeune femme que Marguerite a connue dans les milieux féministes, et qui a réalisé plusieurs collages dénonçant les violences de son père. Sur l'un d'entre eux, elle écrit : « Merci mon père, après 15 ans de violences patriarcales, j'avance dans la vie vipère au poing. »

En 2023, elle déclarait en story Instagram : « La vérité, je transitionne pour être le premier exemple de ma vie d'homme qui soit pas dans le pire des cas sociopathes ou dans le meilleur des cas médiocres. » Fuir la féminité et devenir un homme superbe qu'elle rêvait de rencontrer : une solution deux-en-un express pour se réconcilier avec la vie.

Aujourd'hui, Tal est devenue influenceuse trans ; elle vend la transition comme une sorte de revanche sur la vie : « À toutes les enfants violenté.e.s, pour l'instant vous êtes piégé.e.s, votre corps ne vous appartient pas, votre existence est sous tutelle, mais soyez patient.e.s vous prendrez bientôt votre revanche, elle sera belle et douce^{141}. »



Des influenceurs trans, il y en a plein d'autres : des mineurs qui documentent leur transition en postant des avant/après ; des féministes qui vous bassinent en vous parlant de « personnes à utérus », de « ressenti de genre », etc. Si votre enfant est addict à TikTok ou Instagram, sachez qu'il est certainement déjà tombé sur l'une de ces vidéos qui vendent la transidentité comme une expérience à ne pas rater.

Dans le lot, l'un d'entre eux nous semble particulièrement dangereux. Cheveux courts, barbe de trois jours, faux cils et fard fluo, Jeffrey Marsh (700 000 abonnés sur TikTok) est officiellement non binaire. Il s'adresse directement aux enfants en leur disant qu'il les aime et que si ça se passe mal avec leurs parents, il peut devenir leur nouvelle famille. Il les invite à s'inscrire sur son espace Patreon moyennant monnaie, pour pouvoir correspondre avec lui en privé.

Ces influenceurs passent leurs journées à déverser des messages d'« amour » aux jeunes qui se disent trans. Esther raconte en avoir reçu énormément. Elle pense que cette hyper positivité constante a créé une forme de dépendance ; comme si, chimiquement, son psychisme était devenu addict aux shoots d'affection. Alors, petit à petit, le monde réel a commencé à lui paraître « en comparaison froid, dépourvu d'amour, dépourvu de soutien ».

Il existe aussi des associations comme Acceptess-T qui distillent des « conseils » aux enfants, et qui organisent des sessions piscine^{142} réservées « aux adolescentes trans et/ou en questionnement de 12 à 17 ans » à la piscine des Amiraux dans le 18e arrondissement de Paris où l'on imagine que des adultes vont répandre dans le réel, auprès de jeunes fragiles, le même type de propagande trans que celle des réseaux sociaux.



Le transgenrisme est une nouvelle mode, et comme toutes les modes, elle passera. La question qui nous inquiète est : « Combien d'enfants et de jeunes femmes cette mode aura-t-elle détruits sur son passage ? » Nous avons connu les scoubidous, les jeans taille basse, les piercings au nombril, la Tecktonik, le khôl, les t-shirts Bob Marley. Mais nous en sommes revenues et cela ne nous a pas détruites.

Lionel Penrose, psychiatre du début du xx^e siècle explique qu'une mode qui se répand rapidement au sein d'une communauté n'est pas toujours

nuisible. Selon lui, ce qui crée une « maladie mentale des foules », c'est lorsqu'on oblige l'individu à dépenser « une quantité anormale d'énergie orientée dans une seule direction, et que, par conséquent, des questions plus vitales peuvent être négligées pour le bien-être du groupe^[143] ». C'est exactement ce qui s'est passé pour Esther. Ce qui était au départ une quête identitaire s'est transformé en une entreprise de destruction mentale.

Elle raconte qu'elle a finalement eu la force d'en sortir au bout de quelques mois, après avoir subi une série de viols qui l'ont forcée à se reconnecter à son corps et à revenir à elle-même. Nous ne pouvons pas nous empêcher de nous demander dans quel état se trouvent celles qui sont restées coincées dans le « Discord de l'Amour ».

L'épidémie des cool girls

« Je ne me sens pas comme les autres filles, je suis différente », se confie une adolescente du « Discord de l'Amour » à Robert, désormais confident en chef des jeunes filles en fleurs.

« Des médecins t'ont assigné.e femelle à la naissance. Ceci est extrêmement violent. Je te comprehends. Je t'aime pour ce que tu es. Tu es valide. Tu es ce que tu dis que tu es », récite le soldat Roro, tellement ravagé du cerveau qu'il n'a même plus à réfléchir pour dégueuler les versets des 10 commandements trans à la virgule près.



Nous avons recueilli les propos de Tania, une mère suisse dont la fille, Fiona, a failli transitionner. Lorsque son enfant, alors âgée de 13 ans, lui a révélé qu'elle pensait être un garçon, ça a été un choc. L'adolescente avait lu un livre à l'école sur l'histoire d'un enfant trans qui s'était suicidé après avoir été victime de harcèlement. Un mois plus tard, elle annonçait à sa mère qu'elle était un garçon, qu'elle le savait depuis toujours, mais qu'elle n'avait jamais osé le dire...

L'école a joué un grand rôle dans cet embigadement. Tania pense même que sa fille y a été poussée à transitionner. Un jour, Fiona s'est retrouvée dans le cabinet de médiateurs scolaires, sur la porte duquel figurait une affiche encourageant les enfants à venir discuter de leur orientation sexuelle ou de leur identité de genre. À la suite de cet entretien, elle a été dirigée vers

la déléguée à la santé scolaire qui avait été formée pour inciter les élèves à faire leurs coming out. Ni la direction ni les parents n'ont été informés.

Heureusement, le dialogue était suffisamment ouvert entre la mère et sa fille qui lui en a finalement parlé, et Tania a su désamorcer la situation. Tania estime que pour sa fille, un coming out aurait pu créer « une sorte de surenchère, un besoin de prouver qu'elle est vraiment un garçon ». Les nouvelles directives du National Health Service (NHS)^{144} vont dans son sens ; elles indiquent que « la transition sociale est une forme d'intervention psychosociale et non un acte neutre ». En raison des effets psychologiques importants d'un tel acte, elles le déconseillent désormais pour les enfants prépubères et recommandent la prudence pour ce qui est des adolescents^{145}.

Plusieurs médecins spécialistes de la dysphorie de genre estiment qu'à partir du moment où l'étape du coming out est franchie, la dysphorie est moins susceptible de disparaître. C'est par exemple le cas du docteur Kenneth Zucker, qui précise que pour 88 % des enfants qu'il a suivis, le trouble a fini par disparaître à l'âge adulte^{146}.

Tania nous a raconté que sa fille n'était pas très populaire à l'école, qu'elle avait déjà subi du harcèlement, et qu'en se disant trans, « elle avait tout simplement trouvé un moyen pour devenir un centre d'attention ». Transitionner est souvent une façon de se démarquer et d'échapper aux normes majoritaires tout en se conformant à d'autres normes perçues comme plus subversives. Avant, les filles populaires à l'école étaient celles qui attiraient tous les garçons et maîtrisaient les codes de la féminité. À l'heure de la transmania, pour atteindre le summum de la popularité à l'école, il faut se dire non binaire.

La popularité, certaines ados lesbiennes l'obtiennent aussi en se faisant passer pour des garçons hétéros. Certaines n'arrivent pas à accepter leur homosexualité, et dans les milieux LGBT, les trans sont aujourd'hui bien plus célébrés que les lesbiennes. « Parce que la sexuation est transphobe, l'orientation sexuelle l'est également. Une lesbienne qui refuserait d'avoir des rapports avec une femme à pénis est une sale transphobe », susurre le huitième commandement.

La question de l'homosexualité refoulée revient incessamment lorsqu'on s'intéresse aux cas de détransition. Dans une étude^{147} au sujet des personnes détrans^{148}, la docteure Lisa Littman a constaté que 23 % des femmes qu'elle

a interrogées se sont rendu compte que la raison de leur transition était un rejet de leur homosexualité.

La journaliste Hannah Barnes, qui a mené une grande enquête sur les dessous de la clinique du genre Tavistock, affirme qu'entre 60 % et 70 % des personnes qui y étaient suivies se sont finalement révélées être homosexuelles^{149}. L'un des anciens membres du personnel soignant a rapporté les propos glaçants d'un parent d'enfant suivi chez Tavistock : « Je suis tellement heureux qu'au moins mon enfant ne soit pas gay^{150} »...

Parmi les lesbiennes qui transitionnent, certaines appartiennent à la mouvance dite « butch » ou « dyke » ; en français, on pourrait utiliser le terme péjoratif de « camionneuses » pour les désigner. Ces femmes revêtent des stéréotypes de genre masculins : cheveux courts, pas de maquillage, une passion pour le foot ou la mécanique, l'envie de se montrer protectrices, etc. Elles souffrent d'être mal perçues. Si les lesbiennes aux cheveux longs avec des courbes de sirènes sont glamourisées, les butchs, elles, sont souvent perçues comme des femmes ratées, « impropre à la consommation ».

Une partie d'entre elles comme Liane Timmermann, cofondatrice de l'association anglaise Get the L Out, sont férolement opposées au transgenrisme. Elles considèrent que les stéréotypes de genre doivent être déconstruits, et que, justement, une femme peut très bien porter les cheveux courts sans pour autant devenir un homme.

Une autre partie des femmes lesbiennes adopte le raisonnement opposé, et dans un glissement, elles deviennent des hommes trans. Dans la sphère *queer*, ces femmes lesbiennes sont catégorisées avant leur transition en tant que « drag butch » ou « stone butch ». Une « drag butch » est une femme qui adopte le style vestimentaire d'un homme hétérosexuel, tandis qu'une « stone butch » est une femme qui refuse que sa compagne la touche sexuellement. Elle met l'accent sur le plaisir de sa femme « en faisant tout le travail » et ne permet pas à sa partenaire de faire de même.

« La stone butch gère la discordance entre le fait d'être une femme et de s'expérimenter comme masculine en créant une identité sexuelle et un ensemble de pratiques sexuelles qui correspondent à la discordance et l'accordent. La stone butch rend possible la masculinité féminine », explique l'universitaire Judith Halberstam dans son livre *Female masculinity*. L'activiste trans Leslie Feinberg connue pour son roman *Stone Butch Blues*

paru en 1993 est l'une d'elles, elle a transitionné pour devenir un homme trans. C'est aussi le cas de la militante Juliet Drouar en France qui dit être une « trans-pédé-gouine ».

Au sein de l'intimité lesbienne, il n'est pas rare d'avoir recours à des accessoires tels que des godes ceintures. Une femme lesbienne peut endosser le rôle de celle qui pénètre, on dit que c'est une lesbienne « top », tandis que celle qui se fera pénétrer est « bottom ». Il n'est pas si surprenant que certaines lesbiennes « top » fantasment sur la possibilité de remplacer le gode ceinture par un membre masculin authentique.

En France, l'actrice transmasculine Océan est une des femmes lesbiennes devenues « homme trans » les plus visibles. Dans la série documentaire qu'elle a dédiée à sa transition pour France TV Slash, on la voit développer une parade d'artifices pour faire encore plus « gars » : elle se donne à la salle de sport pour faire gonfler ses biscotos, elle se glisse une paire de chaussettes dans le slip pour exhiber une petite bosse qui fait bien, etc.

Océan, tout comme d'autres femmes qui transitionnent, semble heureuse et épanouie dans ce changement. Nous lui souhaitons, ainsi qu'aux autres, que ça dure.



Revenons à Fiona. Simultanément, d'autres filles de sa classe se sont mises à se déclarer transgenres. Tania parle de contagion sociale : « Comment expliquer que sur une classe de vingt-cinq élèves, cinq d'entre eux s'identifient trans ? Il n'y a rien d'organique là-dedans. Et la classe de ma fille n'est pas la seule dans laquelle ça arrive. En Suisse, il y a parfois des clusters de dix à quinze filles par classe, pouvant aussi inclure de jeunes hommes – mais ceux-là restent minoritaires. Ce phénomène touche rarement des individus isolés. C'est une mode. »

La contagion sociale est aussi nommée « syndrome psychogène collectif » par les médecins. Ses mécanismes restent inexpliqués, mais il est connu depuis longtemps. Il y a eu des cas d'épidémies de fou rire ou d'épidémies de danse, qui ont mené certaines personnes jusqu'à la mort, car elles ne pouvaient plus s'arrêter...

Parmi les cas récents, le 3 octobre 2019, dans un collège du Jura, dix-sept élèves se sont mis à présenter des symptômes divers (difficultés à respirer,

maux de ventre, picotements, céphalées, tremblements, malaises) pendant l'organisation d'un cross^{151}. Ce sont majoritairement des filles qui ont été touchées. L'ARS qui a été chargée d'investiguer a conclu à un syndrome psychogène collectif après avoir écarté toutes les pistes liées à l'eau et aux denrées, à la qualité de l'air, à la présence d'un virus ou de bactéries. Ce serait le malaise initial et réel d'une première collégienne qui aurait effrayé toutes les autres.

Pour qualifier la dysphorie de genre due à une contagion sociale, la docteure Lisa Littman parle de « dysphorie de genre d'apparition rapide » (*Rapid Onset Gender Dysphoria*). Parmi les jeunes personnes qu'elle a étudiées, « 83 % étaient des filles, et plus d'un tiers avaient des amis trans^{152} ».

Une autre étude, menée par J. Michael Bailey auprès de 1 665 familles, confirme le fait que les filles sont davantage susceptibles que les garçons de transitionner lorsque leur entourage est trans : « Parmi les filles, 73,3 % de celles qui avaient des amis transgenres avaient pris des mesures en vue d'une transition sociale (39,5 % pour les garçons), contre 54 % de celles qui n'avaient pas de tels amis (21,7 % pour les garçons)^{153}. »

Pourquoi les filles sont-elles plus sensibles à la contagion par les pairs que les garçons ? Dans son livre *Dommages irréversibles*, la journaliste Abigail Shrier apporte un début d'explication à travers les propos d'Amanda Rose, professeure de psychologie à l'université du Missouri : « Quand on les écoute discuter entre elles, comparativement aux garçons, on voit que les filles sont beaucoup plus enclines à répondre par des déclarations de validation et de soutien que par des questionnements^{154}. »



Nous observons que les hommes transitionnent davantage pour des raisons pathologiques « internes » et les femmes pour des raisons « externes », induites par l'entourage. Pour expliquer pourquoi tant de jeunes femmes se déclarent soudainement trans, il faut aussi prendre en compte les phénomènes d'emprise sectaire.

Dans leur ouvrage *La fabrique de L'enfant-transgenre*, la pédopsychiatre Caroline Eliacheff et la psychanalyste et psychologue clinicienne Céline Masson listent douze points qui laissent penser que le transgenrisme

fonctionne sur un modèle sectaire : « l'élection et l'appartenance à un groupe » considérant les hérétiques « comme des traîtres » ; « le recrutement » en ligne qui s'adresse à de jeunes personnes fragiles ; « la novlangue et l'usage d'un jargon spécialisé » ; « l'isolement social et familial » ; « la foi et les croyances » ; « le déni de la science » ; « l'affirmation fondée sur l'auto-identification et l'autodétermination » ; la « victimisation et inversion victimaire » ; « la menace suicidaire » ; « les blessures infligées sur le corps » ; « le lobbying » ; « les profits »^{155}. Nous reviendrons plus tard sur quelques-uns de ces points.

Nous ajoutons que le transgenrisme se présente comme un remède face à l'isolement et repose sur la désignation d'un ennemi commun à abattre (les TERFs), ce qui a pour effet de souder le groupe et de renforcer l'illusion de persécution, comme d'asseoir un système de castes basé sur une course à l'oppression.

La secte transmaniaque aspire les plus fragiles. Nous avons vu tellement de connaissances disparaître dans ce gouffre. Nous lisons tellement de témoignages de jeunes femmes qui regrettent. Sur certaines vidéos, une étrange lueur habite les visages des membres de la Communauté. L'enveloppe charnelle demeure, mais l'âme semble avoir pris congé.

Que fait la Miviludes^{156} ?

Celles qui se fantasment en hommes gays

« Je crois que ça m'excite sexuellement d'être un gars en fait », continue l'adolescente du « Discord de l'Amour ».

« Oh, elle commence à me pomper celle-là avec ses états d'âme, qu'est-ce qu'elle veut ? pense Robert. Qu'elle devienne gay, comme je suis devenue lesbienne, qu'elle transitionne et qu'elle arrête de me casser les couilles. »



Si certaines transitionnent parce qu'elles ne parviennent pas à accepter leur homosexualité ; d'autres le font parce qu'elles se fantasment en homme gay.

Vous vous souvenez d'Anne A. Lawrence, l'homme transféminin ayant participé à populariser le terme « autogynéophile » dont il se réclame ? Il

utilisait également le terme « autoandrophilie » pour décrire « la tendance paraphilique d'une femme à être sexuellement excitée par la pensée ou l'image d'elle-même en tant qu'homme^{157} ».

Héléna est une jeune femme détrans de 23 ans. Dans un article posté sur *Substack*, elle décrypte les raisons de sa transition^{158}. À l'âge de 15 ans, comme plein d'autres adolescentes, elle tombe dans la bulle Tumblr. C'est là qu'elle a été initiée au transgenrisme ; sans Tumblr, ça ne lui serait jamais venu à l'esprit de se considérer comme non binaire. À 18 ans, son « identité de genre » a évolué, et elle se considère désormais comme un homme trans. Elle se rend alors au « Planned Parenthood » (l'équivalent du Planning familial aux États-Unis), où un médecin lui prescrit de la testostérone. Un an plus tard, elle arrête ce traitement qui a des conséquences qu'elle juge désastreuses, principalement pour sa santé mentale.

C'est encore le profil d'une jeune fille dépressive, inquiète pour son image et pour son poids, qui a des troubles du comportement alimentaire, qui s'automutile, et qui est soudainement célébrée par toute une communauté dès qu'elle fait son coming out que nous découvrons dans son article *Substack*. Héléna n'a jamais eu le moindre désir d'être un garçon et n'était pas du tout « garçon manqué ». Comme la quasi-totalité des adolescentes qui se disent trans, elle présente une dysphorie de genre d'apparition rapide.

Héléna est hétéro. Farouchement hétéro. C'est-à-dire qu'elle est attirée par les garçons. Elle décrit même une sorte d'obsession, une attirance folle : « Quand j'avais le béguin, cela dominait complètement mon esprit. (...) J'avais en tête des mondes fantastiques élaborés, jusqu'aux moindres détails de ce dont nous parlions en revenant de l'accouchement de notre troisième bébé à l'hôpital. » Mais comme les garçons ne s'intéressent pas à elle, lui vient l'idée qu'elle serait peut-être plus attirante en tant qu'homme qu'en tant que femme. En plus, elle trouve souvent les garçons gays « mignons ».

Cette attirance pour les hommes gays mêlée à son caractère romantique, adepte de fictions amoureuses, l'a menée vers un type de littérature bien spécial : le Yaoi.

Le Yaoi nous vient du Japon. C'est un genre de mangas (principalement des bandes dessinées et des films d'animation) qui décrit des romances entre personnages masculins. Ces fictions, aussi appelées « boys love » (souvent abrégé en « BL »), sont généralement écrites par et pour des filles.

« Comme ces fictions sont écrites par des filles, elles ont du sens et semblent familières au lieu d'être différentes et intimidantes », raconte Héléna. Alors, elle commence à s'identifier aux garçons décrits dans ces mangas, jusqu'à fantasmer d'en devenir un dans le monde réel. Et elle n'est pas la seule. Selon elle, « cette communauté était composée essentiellement de filles transidentifiées ».

Sur la plateforme Quora, nous avons trouvé d'autres témoignages de femmes qui se questionnent sur le lien entre Yaoi et transidentité^{159} : « Je ressens beaucoup de dysphorie en tant que trans FtM [Female to Male] mais j'aime lire du Yaoi. On m'a dit que cela me rend moins trans. Est-ce vrai ? » ; « Est-ce bizarre de fantasmer être un garçon à cause du Yaoi ? Est-ce que ça veut dire que je pourrais être trans ? Je ne pense pas que je sois un homme trans, mais c'est bizarre. Je suis jalouse quand je vois des couples Yaoi parce que j'aimerais pouvoir être comme eux. »

Ces femmes sont parfois critiquées par la communauté gay qui les accuse de fétichisme à leur encontre^{160}.



Toutes les femmes sexuellement excitées à l'idée d'être un homme gay n'ont pas nécessairement été influencées par le Yaoi. Le plus ancien témoignage que nous ayons retrouvé provient de Lou Sullivan, une femme transsexuelle ayant milité à partir des années 70 pour faire reconnaître sa condition.

Contrairement aux fans de Yaoi, Lou Sullivan ne présentait pas une dysphorie de genre d'apparition rapide due à une forme de contagion sociale. Dès ses 10 ans, elle commence à tenir un journal intime dans lequel elle décrit son envie d'être un garçon, puis à l'adolescence, elle décrit son fantasme d'être un homme gay. À l'époque, il n'y avait pas les réseaux sociaux et tutti quanti. Son trouble semble donc structurel, non induit par l'entourage^{161}.

Dans des interviews filmées, Lou Sullivan décrit son sentiment d'isolement de l'époque, ainsi que les barrières auxquelles elle s'est heurtée lorsqu'elle a souhaité entamer une transition médicale : les médecins spécialistes de la dysphorie de genre n'avaient jamais connu de cas similaires et ne voulaient pas la laisser transitionner^{162}. Ils connaissaient les cas

d'hommes qui se disaient lesbiennes, mais pas les cas de femmes qui se disaient gays.

Lou Sullivan meurt du Sida en 1991 et laisse derrière elle cette phrase terrible : « On m'a dit que je ne pourrais pas vivre en tant qu'homme gay, pourtant je vais mourir comme tel. »

Abîmer son corps

Le réveil matin indique 6 h 45. Robert attrape son téléphone qui est rempli de notifications du groupe « Discord de l'amour ».

Une adolescente avec qui il échange depuis un moment lui a écrit dans la nuit :

« Non, mais vraiment je me sens pas fille. Je déteste mes seins. Je déteste mon corps.

— Le sentiment d'être né dans le mauvais corps est parfaitement normal, déblatère patiemment Roro, la gueule encore enfarinée devant son café. Je comprends que tu aies besoin d'aligner ton identité de genre avec ton ressenti corporel. Si vraiment ça va pas, sache que je suis dans une asso LGBTQIA+ et je peux leur demander de t'envoyer le matériel pour te bander les seins, et je suis sûr qu'on peut trouver une solution pour t'envoyer des injections de T. T'habites où déjà ? »

Un petit frisson de satisfaction parcourt l'échine de Robert, il se sent femme quand il offre des solutions aux adolescents perdus, il devient la « mère » qu'il ne sera jamais. « Faire ton coming out, c'est bien ; convertir les autres est un plus », martèle le dixième commandement.



Si certaines personnes trans affirment ne pas souffrir de dysphorie de genre et n'opèrent aucun changement dans leur façon de se présenter au monde, la plupart font tout pour adopter une apparence androgyne ou du sexe opposé.

Alors qu'elle se considérait comme *genderfluid*, Esther a cédé à la tentation. Elle a commandé un *binder* sur Internet. Les *binders* sont des sortes de brassières compressives qui permettent d'aplatir les seins.

Elle l'a assez peu porté, car ça l'empêchait de respirer correctement : « Je pense que le cerveau est mal oxygéné, ça m'arrivait d'avoir des étoiles dans les yeux. » Il y a aussi un risque d'aggravation de l'asthme, de fractures des côtes et de déformation de la poitrine. Les bourgeoises chinoises du Xe siècle se bandaient les pieds pour qu'ils ne grandissent pas, ce qui provoquait des déformations et des douleurs atroces. Les adolescentes d'aujourd'hui se bandent les seins. Bon.

Un tas de boutiques spécialisées dans la vente de produits comme les *binders* pullulent sur Internet : untag.com, emisil.com, gc2b.co, transboutique.fr, transboutik.com, bwya.fr... Certains sites Internet comme pointofpride.org, tomscout.com, gendergp.com, genderbands.org, dcats.org, proposent même d'en envoyer gratuitement à celles qui ne peuvent pas s'en procurer.

L'industrie du genre a créé de nouveaux « besoins ». Sur ces sites, on trouve aussi des prothèses en forme de coque destinées à donner l'illusion qu'un pénis se trouve sous le pantalon, certaines sont ultra élaborées et disposent même d'un prépuce coulissant avec système de lubrification interne simulant une éjaculation. Tu peux choisir la taille, la couleur, la présence d'une circoncision ou non, la possibilité que le faux pénis soit rattaché à une ceinture, à un harnais ou à un slip... On trouve aussi de fausses barbes, des scotches pour se bander les seins, des pisses-debout en forme de pénis, des maillots de bain avec une coque intégrée au niveau de la braguette, des faux torses masculins en silicone, etc.

Pour les hommes transféminins, il y a des strings ou culottes compressives en forme de vulve, des prothèses mammaires, des perruques, des compléments alimentaires à base d'iode, de fenouil, d'aneth et d'origan censés faire pousser la poitrine, des faux ventres de femmes enceintes...

Sur TikTok, YouTube et Instagram, des influenceurs trans font parfois la publicité de ce type de produit à coup de codes promo. Le marché du genre explose.



Pour les femmes transidentifiées, le *binder* n'est souvent qu'une première étape dans la destruction du corps. Esther aurait pu aller bien plus loin. Par exemple, elle aurait pu prendre des hormones sans en avertir ses parents.

Comme pour toutes les drogues, il existe un marché noir. D'ailleurs, elle raconte que les adultes du « Discord de l'amour » encourageaient les mineures à se procurer des hormones illégalement, sans suivi médical.

Les adolescentes et jeunes femmes qui se piquent à la testostérone glamourisent ce rituel. Certaines demandent même à leur médecin des doses plus élevées pour partager le produit. Le site Internet de l'association OUTrans divulgue des conseils qui leur sont destinés : « En cas de partage d'une ampoule d'Androtardyl, respecte scrupuleusement toutes les conditions : le partage doit être réalisé simultanément, il ne faut pas conserver une ampoule déjà ouverte plus de quelques minutes ; la prise du produit dans l'ampoule doit être réalisée avec une aiguille/seringue différente pour chaque personne^{163}. »

Le PDF d'OUTrans parle aussi de l'existence d'autres produits que la testostérone à prendre « selon les effets recherchés ». « Tu veux voir des éléphants roses ? Prends ceci. Tu veux danser jusqu'à 9 heures du mat et ressentir la profondeur de la musique en toi ? Prends cela. » OUTrans nous parle aussi de prise de pilule contraceptive en continu pour arrêter les règles, de tel gel qui ferait pousser les poils et le clitoris, de phytothérapie...

Évidemment, toutes les jeunes femmes ne passent pas par le marché noir. La plupart vont simplement consulter. Sur des forums comme celui d'Esther, sur TikTok ou sur Instagram, les personnes trans se refilent des listes de médecins qui fournissent facilement certificats et prescriptions sans trop poser de questions.

Les femmes transidentifiées s'injectent en général elles-mêmes leur « T » comme elles disent – c'est-à-dire de la testostérone. Cette hormone favorise la prise de muscle, la libido, l'esprit de compétition, et l'agressivité. La plupart des effets apparaissent entre le premier et le sixième mois du traitement, et certains sont irréversibles.

Le risque d'addiction aux injections de testostérone est prouvé^{164}. Il existe même un site Internet testosteroneaddiction.com destiné aux hommes qui se dopent à cette hormone pour augmenter leurs performances sportives. Sur Twitter, une femme témoigne de sa détresse : « Putain aidez-moi. L'addiction à la testostérone est une réalité. Je deviens folle. Je suis sobre depuis une semaine, mais j'ai tellement envie d'en prendre. Je suis tellement déprimée^{165}. »

À la suite de ces injections, les règles deviennent irrégulières ou finissent par s'arrêter. L'appareil génital interne se rétracte et s'atrophie ; le vagin s'assèche^{166}. Des problèmes urinaires peuvent survenir, avec l'impossibilité de vider la vessie totalement^{167}, ce qui fait que vous avez besoin d'uriner très souvent. Le clitoris double, triple, quadruple, ce qui rend le moindre frottement douloureux. Chez certaines femmes transidentifiées, il finit par ressembler à un micropénis. Des douleurs pelviennes intenses sont susceptibles d'apparaître.

Au bout de cinq ans d'injections, les risques de cancers de l'utérus et des ovaires augmentent tellement que le corps médical vous recommande une ablation de ces organes^{168}. De toute façon, une femme ayant passé cinq ans sous testostérone a peu de chances d'être encore fertile. Les risques de cancer du sein augmentent également. Ainsi que le risque de développer de l'endométriose, des caillots sanguins^{169}, des pathologies cardiovasculaires^{170}, une calvitie^{171}, de l'acné, du diabète^{172}...

L'appétit se dérègle ; les graisses se répartissent différemment ; la sudation augmente, ainsi que les sautes d'humeur, l'irritabilité et la dépression^{173}. Mais paradoxalement, de nombreuses femmes sous testostérone disent que ces injections inhibent leur possibilité de pleurer^{174}. La pilosité se développe sur le visage, sur le torse, sur le dos, sur les jambes, le ventre, sur tout le corps en fait. Et même si vous arrêtez les injections, pour enlever ces poils définitivement, il faudra passer par une épilation au laser. La voix s'aggrave à jamais.



Comme chez les hommes, les médicaments que prennent ces femmes ne sont pas homologués pour être utilisés dans le cadre d'une transition ; leurs effets n'ont été étudiés que sur des sujets de l'autre sexe. La notice Vidal de l'Androtardyl, très usité en France, indique qu'il peut être administré « comme traitement substitutif pour remplacer la testostérone naturelle lorsque celle-ci n'est plus sécrétée en quantité suffisante par les testicules »...

Cela nous a interrogées : comment est-il possible que des médecins prescrivent à des femmes des médicaments dont les essais cliniques n'ont été faits que sur des hommes ? Ont-ils le droit ? Nous avons rencontré le docteur Patrick Pelloux pour lui poser la question. Il nous a expliqué que « puisque ces médicaments ont eu une Autorisation de Mise sur le Marché (AMM),

n’importe quel praticien peut en effet les prescrire à n’importe quel patient », avant de poursuivre : « Il y a néanmoins une dérogation assez stupéfiante sur l’usage de ces hormones. Et on ne sait absolument pas ce que cela produira à long terme puisqu’aucune étude n’existe. Nous sommes peut-être à la naissance d’un énorme scandale sanitaire. »



Si Esther était restée plus longtemps dans la secte, elle aurait peut-être fini par aller plus loin que la prise d’hormones.

Elle aurait par exemple pu commencer par l’ablation des seins (mammectomie). Les femmes qui subissent cette opération ne pourront jamais allaiter. Parmi les complications possibles : les tétons peuvent avoir été replacés trop haut, trop bas, de façon asymétrique. Certaines ont des excédents de peau disgracieux avec d’énormes balafres sur les côtés... D’autres finissent par être amputées des tétons à la suite de nécroses.

Sur les réseaux sociaux, on voit des images postopératoires où les femmes portent des marques de scarification qu’elles se sont faites elles-mêmes sur le torse. Que se passe-t-il dans la tête des « médecins » qui font ça ? Ne comprennent-ils pas que dans ces cas, la mammectomie est peut-être une scarification de plus ?

L’une d’entre eux, le docteur Sidhbh Gallagher, s’est amusée un temps à se présenter en tant que « Dr Teetus Deletus » sur son profil TikTok suivi par plus de 7 millions de personnes, où elle diffusait des conseils, vidéos avant/après, et selfies avec ses patients sur un ton décontracté. En 2020, celle qui affirme pratiquer entre 400 et 500 mammectomies par an a déclenché une vive polémique après avoir posté une vidéo d’elle faisant semblant de pleurer, avec le sous-titre : « Je viens juste de réaliser que je ne vais enlever que quatre seins la semaine prochaine. »

Elle est actuellement poursuivie en justice^{175} pour avoir incité des adolescentes à subir des mammectomies. Selon la Federal Trade Commission (commission états-unienne chargée de la protection des consommateurs), ses vidéos aux musiques d’ambiance et montages entraînants constituerait une incitation pour « un public vulnérable ».



L'étape suivante, ce sont les opérations dites de « réassignation sexuelle ». Les femmes ont le choix entre deux méthodes pour transformer leur entrejambe : la métaidoïoplastie et la phalloplastie. En France, les prérequis sont une attestation psychiatrique et le fait d'avoir subi une ablation de l'utérus et des ovaires au préalable.

La métaidoïoplastie consiste à couper le ligament suspenseur du clitoris^[176] pour le décoller de la vulve et lui donner ainsi l'apparence d'un micropénis. Le chirurgien peut aussi implanter des prothèses en silicium à l'intérieur des grandes lèvres pour leur faire prendre la forme de testicules (scrotoplastie).

Cette opération permet de continuer à avoir des orgasmes, mais la possibilité de pénétrer l'autre et de maintenir une véritable érection est exclue.



Nous avons gardé le pire pour la fin : la phalloplastie. Comme pour une excision, on coupe la vulve. La différence, c'est qu'en plus, on rajoute un cylindre en disant que c'est un pénis. Cette opération s'accompagne souvent d'une scrotoplastie (les faux testicules en silicium).

Imaginez : on prélève d'abord une partie du bras, du dos, ou de la cuisse de la patiente, sur un rectangle d'au moins vingt centimètres sur dix. On ne prélève pas uniquement la peau comme pour une greffe de peau ; on prend aussi de la graisse, des nerfs, des morceaux d'artères. Même après plusieurs années de cicatrisation, il restera toujours un trou à l'endroit du prélèvement.

Le lambeau prélevé servira à former un boudin au niveau de l'entrejambe. À l'intérieur du boudin, le chirurgien place des implants dont l'érection pourra être activée à l'aide de pompes situées dans les « néo-testicules ». Le vagin peut être partiellement recousu, avec une petite ouverture pour permettre d'uriner, comme pour une excision.

Quelques rares chirurgiens parviennent à allonger l'urètre en utilisant une greffe de muqueuse buccale. Cette procédure permet d'étendre l'urètre à l'intérieur du « néo-pénis », dans le but d'offrir à la patiente la possibilité d'uriner debout. Ce bricolage est rarissime en raison des complications.

Parmi toutes les opérations dites de « réassignation sexuelle », la phalloplastie est celle qui donne les pires résultats. Même plusieurs mois

après l'opération, une fois les tissus cicatrisés, les images font froid dans le dos. Le résultat ressemble systématiquement à un étalage de boucherie, un Frankenstein génital.

Les femmes ayant subi cette opération ont souvent de graves problèmes urinaires. Une étude indique qu'elles seraient 79 % à souffrir d'incontinence, contre 16 % chez les hommes ayant subi une vaginoplastie^{177}. Elles perdent à peu près tout plaisir sexuel et toute sensibilité au niveau de l'entrejambe.

Parmi les différents protocoles chirurgicaux que nous avons pu consulter, certains font mention du fait que les nerfs du clitoris sont préservés et connectés « au néo-pénis », mais nous ne comprenons pas très bien où passe le gland du clitoris. Anecdote : nous avons aussi appris que certaines femmes se faisaient tatouer le bout du boudin dans l'espoir qu'il ressemble davantage au gland d'un pénis...

Celles qui regrettent

Certaines personnes choisissent de mettre un terme à leur transition. On les appelle les personnes « détrans ». Elles racontent souvent que la détransition est encore plus dure que la transition. Ce sont majoritairement des femmes.

Une étude^{178} menée sur 952 personnes trans sous hormones a évalué qu'après quatre ans, 19 % des hommes et 36 % des femmes arrêtaient le traitement. Il est difficile d'avoir une idée précise de leur nombre, car elles ne sont pas comptabilisées dans les statistiques des cliniques du genre. La docteure Lisa Littman, spécialiste de cette question, estime que sur 100 personnes détrans (dont 69 femmes et 31 hommes), seules 24 % ont informé les médecins qui les avaient fait transitionner^{179}. Elle estime également que 38 % des personnes ayant détransitionné, l'ont fait en partie parce qu'elles se sont rendu compte que la dysphorie de genre n'était qu'un symptôme qui provenait de problèmes psychiatriques non traités^{180}.

À titre indicatif, le forum *Reddit* dédié aux personnes détrans rassemble 20 000 personnes.



Prisha Mosley est l'une d'entre elles. Elle avait 15 ans quand elle s'est mise à croire qu'elle était un garçon, et 17 quand elle a commencé les

injections de testostérone. Aujourd’hui, elle en a 25. Elle vit dans le Michigan, aux États-Unis. Sa chaîne YouTube nous a donné envie de la contacter pour qu’elle nous livre plus de détails sur son parcours.

Prisha donne l’impression d’une jeune femme meurtrie et fragile, mais très lucide. Malgré cinq ans sous testostérone, rien sur son visage ne laisse penser à des traits masculins. Mais il suffit de connaître un peu le sujet trans pour comprendre d’où viennent cette voix masculine et ce début d’alopécie.

Sur sa chaîne YouTube, elle se filme simplement, au smartphone ou à la webcam, dans sa voiture, chez elle. Elle dresse un journal intime de son quotidien, et nous fait vivre les émotions qui la traversent. On dirait quelqu’un qui revient de plusieurs années de brouillard mental, et qui se réveille au milieu d’un cauchemar, à l’intérieur d’un corps devenu une prison. « J’ai décidé de parler publiquement parce que j’avais besoin de transformer l’horreur que je vis en quelque chose de positif. J’essaye de sauver des enfants et des personnes qui ont des problèmes de santé mentale », nous a-t-elle confié.

Au fur et à mesure des mois, on a l’impression qu’elle commence à remonter la pente. Elle raconte qu’elle essaye d’avoir une vie normale, de mettre à distance le militantisme dans lequel elle s’est engagée en parlant publiquement de sa détransition. Mais cela est impossible : la réalité de son corps détruit la rattrape quotidiennement. Et face à la caméra, elle pleure. Prisha pleure, et Prisha nous brise le cœur : « J’ai l’impression de m’être tuée moi-même. J’ai l’impression d’avoir tué l’enfant que j’étais. »



Aujourd’hui, elle vit dans un corps détruit. À cause des injections de testostérone, elle est atteinte du syndrome des ovaires polykystiques ; son cycle menstruel est irrégulier et elle ne sait pas si elle pourra avoir des enfants un jour. Elle souffre d’hypertension artérielle et a pris beaucoup de poids. Des poils épais ont poussé sur son dos, son torse, ses bras, et même ses pieds. Malgré l’arrêt des injections, ils ne partiront jamais d’eux-mêmes. Elle doit faire des séances de laser pour les éliminer.

Son vagin s’est atrophié au point qu’elle ne peut plus mettre de tampons. Elle saigne lors des rapports sexuels. L’hypertrophie de son clitoris lui provoque des douleurs aiguës au moindre frottement. Prisha n’a pas subi

d'opération dite de réassignation sexuelle ; pourtant, elle raconte qu'elle vit les effets irréversibles de la testostérone sur son sexe comme une véritable mutilation : « J'ai l'impression d'avoir été un objet d'expérimentation. J'ai l'impression d'être un monstre. Je me sens démolie. »

Prisha a mal. Elle a mal partout, tout le temps, et cela ne s'arrête jamais. Certaines douleurs sont diffuses et difficiles à identifier. Elle raconte que parfois, lorsqu'elle prend une grande respiration, ses côtes qui s'étendent sous l'effet du gonflement restent bloquées lorsqu'elle relâche son souffle ; alors elle doit les remettre en place manuellement. Ça fait mal et c'est terrifiant. Elle ne comprend pas à quoi cela est dû.

Sa voix s'est un peu améliorée depuis qu'elle a fait de la rééducation orthophonique, mais elle n'est plus tout à fait pareille. Dans le fond, ça reste une voix d'homme nasillarde. Ses cordes vocales sont douloureuses. Elle ne peut plus crier. Vivre une vie sans pouvoir crier, c'est terrible. Elle ne peut plus chanter. Même de banales chansons en famille, pour Thanksgiving, ça n'est plus possible. Pourtant elle adorait ça. Le chant était sa passion.

Elle parle souvent de sa nuque, de ses épaules, de son dos, de ses seins : « Mes seins me manquent tellement. Surtout tôt le matin ou tard le soir, à des heures où je suis simplement allongée seule dans mon lit. Je ne sais pas où mettre mes bras, j'aimerais les enrouler autour de mes seins, et les sentir, là, contre mes bras, avoir quelque chose à tenir. Alors je place un oreiller contre ma poitrine et cela remplit un peu le vide. C'est dur. » Elle parle d'une sensation de « seins fantômes »^{181}.



À l'époque où tout a commencé, elle vivait avec ses parents. Sa mère était toxicomane et alcoolique. Ses relations familiales étaient malsaines. Elle explique qu'elle n'a pas reçu l'attention dont elle avait besoin. Cette attention, elle l'a eue de la part de la communauté trans ; dès qu'elle a fait son coming out, on l'a tout de suite valorisée, applaudie, « aimée ».

Comme beaucoup de personnes trans, elle était atteinte de plusieurs pathologies psychiatriques lourdes : un trouble de la personnalité borderline et une anorexie. Elle raconte qu'elle n'avait aucune idée de ce à quoi elle ressemblait vraiment : « Ce qu'on a appelé “dysphorie de genre” n'en était pas. C'était en réalité de la dysmorphophobie, et cela venait de mon anorexie.

Je pensais que j'étais grosse alors qu'en réalité, j'étais dans un état de malnutrition grave. »

Prisha est loin d'être la seule dans ce cas. Un nombre conséquent de sources indiquent que les personnes trans présentent souvent des comorbidités psychiatriques.

Dans son livre-enquête *Time to Think : The Inside Story of the Collapse of the Tavistock's Gender Service for Children*, la journaliste Hannah Barnes révèle que c'était le cas de 70 % des personnes accompagnées dans la clinique du genre anglaise.

Une étude^{182} menée par une clinique du genre écossaise estime que 72,4 % de ses patients avaient déjà été diagnostiqués pour un problème psychiatrique. Une autre étude, réalisée dans des hôpitaux finlandais entre 2011 et 2021, a montré que 75 % des enfants accueillis dans le cadre d'un parcours de transition avaient déjà été suivis pour des troubles psychiques autres : 64 % d'entre eux souffraient de dépression, 55 % d'anxiété, 53 % de pensées suicidaires et de conduites autodestructrices, 26 % de troubles du spectre autistique, 13 % étaient psychotiques, 11 % présentaient des troubles de l'attention et 4 % étaient toxicomanes^{183}.

Angela Samfjord, psychiatre à l'hôpital de Göteborg en Suède, rapporte que « 80 % des femmes qu'elle a suivies ont plus d'un ou deux diagnostics psychiatriques, que 46 % s'automutilent, et que 20 % sont autistes^{184} ». ◆

Lorsqu'on se penche sur le sujet, on se rend compte que la question de l'autisme revient de façon récurrente. Selon de multiples études, dont une publiée dans la revue *Pediatrics*^{185}, les adolescents souffrant d'un trouble du spectre autistique sont beaucoup plus susceptibles que la population générale de se déclarer dysphoriques. En 2018, Christopher Gillberg, professeur en psychiatrie, considéré comme l'un des meilleurs spécialistes de l'autisme à l'échelle mondiale, a tiré la sonnette d'alarme concernant le nombre très élevé de jeunes autistes qui transitionnent^{186}.

Pour comprendre les raisons de cette surreprésentation des personnes autistes parmi les jeunes trans, nous avons contacté Sophie Robert, réalisatrice de films documentaires spécialisée dans la psychologie et la psychiatrie fondée sur les preuves. Son film *Le mur, la psychanalyse à*

l'épreuve de l'autisme (paru en 2011) lui a valu une renommée mondiale sur la question de l'autisme. Depuis, elle a réalisé une trentaine d'autres documentaires sur ce sujet qui la passionne. En 2022, elle a rendu public le premier volet d'un documentaire sur le transgenrisme : « Mauvais genre – une épidémie mondiale », où elle décortique d'une voix claire les raisons qui poussent les jeunes à transitionner.

Elle nous a expliqué qu'il existe plusieurs formes d'autisme ; c'est la raison pour laquelle on parle aujourd'hui de « troubles du spectre autistique ». Certaines formes comprennent un retard mental, d'autres non ; filles et garçons ne présentent pas exactement les mêmes difficultés. En général, les filles parviennent mieux à déployer des stratégies pour dissimuler ce handicap sur lequel elles ne mettent pas de nom, et elles sont largement sous-diagnostiquées par rapport aux garçons. « Face à ce problème de sous-diagnostic, la propagande de l'idéologie transgenre leur fournit une explication à leur mal-être », nous a expliqué Sophie Robert.

Selon elle, la première réponse qu'offre le transgenrisme aux adolescentes autistes est une réponse face au mal-être social : « Beaucoup d'entre elles sont indifférentes aux codes sociaux qu'elles jugent incompréhensibles, elles n'investissent donc pas les codes féminins. On les pousse à en déduire que cela vient du fait qu'elles ne sont pas des femmes. On leur dit : "Tu te sens en décalage avec les codes sociaux ? C'est parce que tu es trans." »

Laura B, une jeune autiste détrans, témoigne de cette confusion mentale : « Beaucoup de normes sociales m'étaient étrangères, et je détestais tout ce qui était "girly". Je me sentais différente des autres filles, tout en ne me sentant pas totalement connectée aux garçons non plus. Et je me sentais très isolée. Alors je me suis mise à penser que c'était la preuve que j'étais trans, mais maintenant je me rends compte que je suis juste autiste^{187}. »

Sophie Robert nous a expliqué que ces jeunes femmes sont souvent larguées à l'adolescence. Leurs problèmes de communication les isolent terriblement. Beaucoup tentent alors de paraître « normales » en imitant les codes sociaux des autres, mais de façon rigide et formelle, ce qui peut donner l'impression d'un « manque de naturel ». Celles qui croisent le chemin de personnes transidentifiées peuvent alors être amenées à se dire : « Je n'aime pas le rose, je préfère le sport et porter les cheveux courts, alors je suis un garçon. » Leur manque de flexibilité cognitive, couplée à la tendance à développer des « fixettes cognitives » (des obsessions qui leur permettent de

simplifier un monde trop complexe) peuvent finir par les ancrer dans un parcours médical et chirurgical.

À cela, il faut ajouter que les personnes souffrant de troubles du spectre autistique éprouvent des difficultés à comprendre et à détecter les signaux internes de leur corps (intéroception), à décrire leurs émotions et celles des autres (l'alexithymie), et à situer leur corps dans l'espace (proprioception). Elles ont également des problématiques sensorielles (une hyper ou hyposensibilité, ou les deux simultanément) qui peuvent affecter les cinq sens. En résumé, c'est l'ensemble du câblage neuronal du corps qui est complexifié et modifié.

Ces troubles sont très variables d'une personne à l'autre, mais ils sont récurrents dans les profils autistiques. Ce câblage neurologique si particulier entraîne un sentiment de décalage qui peut facilement être confondu avec la dysphorie de genre.

« En adhérant à cette idéologie, elles trouvent à la fois une explication logique à leur mal-être, et une communauté d'accueil qui leur envoie de l'“amour” en permanence – c'est le concept du *love bombing*. Elles sortent de leur isolement, et sont portées par une communauté, qui va les pousser à aller jusqu'au bout dans la démarche », analyse Sophie Robert.

Nous concluons que dans les milieux transgenristes – comme dans certains milieux féministes –, l'espace militant tente de se substituer aux espaces thérapeutiques. Et faute de savoir où se tourner, les femmes autistes, comme les femmes polytraumatisées, tombent dans le transgenrisme, à défaut d'avoir trouvé un autre endroit, plus adapté, qui puisse accueillir leur mal-être.



Sophie Robert nous a également parlé du grand décalage dont souffrent les personnes autistes entre leur maturité corporelle et leur maturité émotionnelle. Ce décalage peut créer une forme d'inconfort au moment de la puberté, et entraîner une forme de dysphorie (qui finit par se résorber à l'âge adulte). Cette réflexion fait écho à l'hypothèse développée par l'endocrinologue Nicole Athéa dans le documentaire *Lost in transition* diffusé par M6, selon laquelle l'avancement de l'âge de la puberté chez les filles crée un décalage entre leur maturité émotionnelle et leur corps, ce qui

pourrait créer une dysphorie de genre passagère.

Le fait que la puberté est de plus en plus précoce chez les filles est une réalité largement admise par le monde scientifique. L'âge moyen des premières règles chez les Américaines est aujourd'hui de 12 ans, alors qu'il était de 14 ans il y a un siècle. Plusieurs pistes d'explication existent : il est possible qu'un désordre hormonal advienne à cause de l'augmentation du poids des adolescentes, ou à cause de l'exposition à des perturbateurs endocriniens^{188}.

Plusieurs études affirment que l'avancement de l'âge de la puberté a connu un bond depuis l'épidémie de Covid-19^{{189}{190}}. Cette période a aussi connu une explosion des cas de dysphorie de genre qui a été attribuée à une surexposition aux réseaux sociaux des jeunes, et donc à un phénomène de contagion sociale.

Mais dans l'hypothèse où la dysphorie de genre aurait des causes biologiques, de nouvelles questions se posent. Et si certaines dysphories étaient dues à des dérèglements hormonaux ? Et si certaines dysphories étaient en fait le symptôme d'un problème médical plus large ? Une nouvelle façon de dissimuler certains troubles psychiatriques qui ont mauvaise presse, sous une étiquette dans l'air du temps ? Pourquoi les chercheurs ne se penchent-ils pas plus sérieusement sur ces pistes ?



Les médecins qui ont prescrit de la testostérone à Prisha savaient parfaitement qu'elle était atteinte de comorbidités graves ; c'est dans le même hôpital où elle était suivie pour son anorexie qu'on lui a fourni des injections dès le premier rendez-vous. Sa lettre de recommandation était déjà pré-écrite par le médecin ; il n'y avait qu'à ajouter son nom et son prénom dessus.

Alors qu'elle se mutilait et commettait régulièrement des tentatives de suicide, les médecins lui ont assuré que transitionner la sauverait de ses pulsions suicidaires. Alors elle a suivi leurs préconisations. Mais aujourd'hui, elle estime qu'elle n'était pas en pleine possession de ses capacités de discernement, et elle regrette : « Ils m'ont fait prendre des décisions qui ont affecté le reste de ma vie alors qu'à l'époque je ne voulais même pas vivre. Ce que je pense aujourd'hui, c'est que c'était en vérité beaucoup plus facile pour eux de trouver des traitements médicaux par rapport à la transidentité

que par rapport à l'anorexie et au trouble borderline. »

Il y a bien eu sa mère pour essayer de l'en dissuader, mais Prisha n'avait aucune confiance en cette femme elle-même amoindrie par des problèmes psychiques. Lors d'un rendez-vous médical en famille, les médecins ont affirmé à sa mère que leur fille se suiciderait si elle s'opposait à sa transition. « Préférez-vous avoir un fils vivant ou une fille morte ? » : la punchline préférée des médecins trans affirmatifs.

Dans l'une de ses vidéos, elle s'adresse directement aux parents d'enfants trans : « Ne laissez pas vos enfants croire qu'ils sont nés dans le mauvais corps. Parce qu'on m'a fait croire ça, j'en suis venue à prendre des médicaments et couper des parties de mon corps. J'aurais tellement aimé qu'à cette époque, un adulte vienne me voir et me dise "Tu es belle. Tu es parfaite. Il n'y a rien de mauvais en toi. Tu n'as pas besoin de chirurgie et d'hormones ; tu n'as pas besoin de te faire du mal". »

« Mes troubles ont commencé avec l'anorexie, et cela a continué avec l'idéologie transgenre », analyse Prisha. Après avoir connu les pro-ana^{191} et les protrans, elle affirme que ces deux communautés fonctionnent de la même façon. La différence, c'est la manière dont les médecins réagissent : ils essayent de vous sortir de l'anorexie alors qu'ils encouragent les transitions. Une épidémie se propage bien plus vite si elle est encouragée par ceux qui sont censés tenter d'y mettre un terme.



À l'âge de 22 ans, Prisha a finalement décidé d'arrêter les injections en secret. Elle n'osait pas le dire à son entourage qui était constitué exclusivement de personnes issues de la communauté. Pendant deux ans, elle a continué à se présenter comme un homme. Beaucoup de femmes détrans font ça, souvent parce qu'elles n'ont pas les moyens de se soigner, faire retirer les poils de leur visage... Alors elles préfèrent utiliser les toilettes et les vestiaires des hommes par peur de déranger les autres femmes.

Pour Prisha, un déclic s'est produit quand elle a rencontré son petit ami actuel et sa fille âgée de deux ans et demi. La petite l'a automatiquement considérée comme une femme et elle s'est même mise à l'appeler « maman ». « C'est à ce moment-là que je me suis dit que je ne pouvais plus continuer comme ça et que j'ai détransitionné socialement », raconte-t-elle. Alors elle

s'est débarrassée de son prénom trans, a changé de garde-robe, commencé le laser pour enlever sa barbe, et consulté des médecins dans l'espoir de faire machine arrière.

Toute sa vie tourne désormais autour de sa santé. Les cliniques du genre ne prennent pas en charge la détransition. Parce que des médecins l'ont charcutée, Prisha a du mal à faire confiance à ceux qu'elle consulte aujourd'hui. D'ailleurs, la plupart du temps, ils se révèlent incompétents. Alors, elle multiplie les rendez-vous. Les délais d'attente sont interminables. Son compte en banque ne suit pas la cadence. C'est très compliqué d'accepter de nouvelles injections d'hormones, même si cela est nécessaire pour rééquilibrer son système hormonal. Ça lui rappelle trop les injections de testostérone.

La dysphorie de genre n'a pas disparu. Elle s'est inversée. Aujourd'hui, Prisha a l'impression de vivre dans un corps d'homme alors qu'elle est une femme : « Adolescent, j'avais décidé que je ne voulais pas être une femme avant même avoir expérimenté ce que c'était que de l'être. Je n'avais aucune idée de ce que ça représentait, parce que j'étais une enfant. » Et oui, comment être sûr que l'on appartient au sexe opposé alors qu'on ne sait pas ce que ça fait ?

Aujourd'hui, elle poursuit en justice les médecins^{192} qui l'ont charcutée pour faute médicale ayant entraîné une détresse et pratiques commerciales déloyales. D'autres femmes comme Chloe Cole^{193}, Layla Jane^{194}, Susana Domínguez^{195} ou Keira Bell mènent comme elle des actions en justice.

Keira Bell, une jeune femme mise sous hormones à l'âge de 16 ans et ayant subi une mastectomie à 20 ans, a été l'une des premières à aller devant les tribunaux. Dans un premier temps, la Cour lui a donné raison en décembre 2020, statuant notamment qu'« un enfant de moins de 16 ans ne peut consentir à l'utilisation de médicaments destinés à supprimer la puberté que s'il est apte à comprendre la nature du traitement ». Elle a ensuite malheureusement perdu en appel, le tribunal ayant finalement statué que « c'est aux médecins et non à la cour de justice de décider de la compétence des mineurs à consentir ».

Certaines racontent qu'elles aimeraient elles aussi engager des actions en justice, mais que les avocats qu'elles consultent refusent leurs dossiers par peur des représailles de la communauté trans. C'est par exemple le cas de

Scott Newgent^{196} qui a été littéralement massacrée par un médecin considéré comme un ponte dans son domaine, le docteur Curtis Crane. Cet homme lui a accidentellement incisé la vessie durant son hystérectomie, puis a fait n'importe quoi lors de la phalloplastie qui s'est terminée en embolie pulmonaire, crise cardiaque, septicémie, un ligament qui sort du bras et des poils incarnés à l'intérieur de l'urètre. L'horreur.

TOUCHER AUX ENFANTS

L'entrisme de l'idéologie transgenre dans les écoles

Sur les conseils d'un endocrinologue qui figurait parmi les professionnels de santé « transfriendly » du site betolerant.fr, Catherine, c'est-à-dire Robert, a commencé à se supplémenter en hormones féminines. « Moi aussi j'ai mes règles ! » clame-t-il sur le « Discord de l'Amour ». Il raconte à qui veut bien l'écouter que les gels à base d'estriadiol 17 dont il se tartine l'avant-bras tous les matins lui donnent des crampes dans le bas-ventre.

Pour faire entendre sa voix, Robert a décidé de s'engager sur le terrain. Il a rejoint une association qui lutte contre la précarité menstruelle. L'équipe de bénévoles inclusif.ves-x et bienveillant.es-x l'a rapidement intégré.

Comme à l'asso LGBTQIA+ de Sylvie, il s'est vite rendu indispensable. Il prend régulièrement des RTT pour visiter des établissements scolaires afin de sensibiliser les enfants aux problématiques qui touchent les personnes menstruées (jadis nommées « femmes »).



Menue blonde aux yeux bleus hyperpétillants, le visage régulièrement traversé par un large sourire, Sophie Audugé dégage une aura particulière. C'est un peu l'archétype de la tante, de la prof, de l'amie qu'on aurait toutes voulu avoir. Elle a vécu mille vies avant d'être nommée déléguée générale et porte-parole de l'association SOS Éducation, créée en 2001 par un collectif de parents. Nous l'avons rencontrée avec Paola Carruolo, son acolyte chargée des relations institutionnelles. Attablées dans un restaurant italien du 6^e arrondissement de Paris, face à nos artichauts frits et notre carafe d'eau, nous les écoutons. Là, comme ça, l'homophobie, la transphobie et le fascisme dont une certaine presse les accuse, ne saute pas franchement aux yeux.

Ce qui nous intéresse particulièrement, c'est le fait que SOS Éducation défend l'école qui instruit et le respect de l'autorité parentale, lutte contre les politiques qui vont à l'encontre de l'intérêt de l'enfant, et s'oppose à

l'idéologie transgenre.

Madame Audugé nous raconte que l'idéologie transgenre a été introduite par les ABCD de l'égalité, un programme d'enseignement français proposé par Najat Vallaud-Belkacem, alors ministre des Droits des femmes, censé lutter contre le sexisme et les stéréotypes de genre. Selon elle, « une réécriture du genre pointait déjà son nez. Des personnes qui avaient une capacité à voir à un peu plus long terme avaient déjà imaginé le risque de ne pas reconnaître à la biologie la réalité du fait scientifique. Mais ils ont été interdits de parole, moqués, et traités de cathos réactionnaires. »

À l'époque, SOS Éducation ne s'était pas attardé sur le sujet, n'imaginant pas à ce moment-là à quel point ça allait tourner au vinaigre. C'est en septembre 2021, lors de la publication de la circulaire Blanquer^{197}, que l'association y est revenue.

Ce texte prévoit que l'élève puisse changer de genre et de prénom à l'école, sans que cela soit conditionné « à la production d'un certificat ou d'un diagnostic médical ou à l'obligation d'un rendez-vous avec un personnel de santé ». Ce qu'il faut comprendre, c'est que l'école est sommée de reconnaître qu'un enfant est ce qu'il dit qu'il est. « L'autodétermination, tu prôneras », susurre le troisième commandement. D'accord, et si l'enfant nous dit qu'il est un dinosaure, faut-il approuver ?

La circulaire Blanquer autorise également les enfants transgenres à utiliser les toilettes, les vestiaires et les dortoirs de l'internat du sexe opposé. Très concrètement, cela signifie que les filles peuvent se retrouver face à des zizis dans les espaces qui leur sont réservés. Ainsi, le 14 juin 2023, le Conseil départemental de la Seine-Saint-Denis, bon élève, présente fièrement sur son compte Twitter l'expérimentation de toilettes neutres au collège Albert-Camus de Rosny-sous-Bois. L'objectif affiché ? Garantir « un climat plus serein au sein de l'établissement » et une « surveillance simplifiée ». En fait, comme dans beaucoup de domaines, la France suit le monde anglo-saxon comme un petit mouton, avec un décalage de quelques années. Ce type de mesure existe déjà, dans des pays comme les États-Unis. Et devinez quoi ? Des drames sont arrivés.

En 2022, dans l'État de la Géorgie, une petite fille de 5 ans a été agressée sexuellement dans les toilettes neutres par un garçon se déclarant fille^{198}. En 2023, en Angleterre, dans l'école d'Essex, un adolescent a été arrêté par la

police à la suite du dépôt de quatre plaintes d'adolescentes qui l'accusaient d'agressions sexuelles dans les toilettes neutres^{199}.

Madame Audugé nous a raconté qu'à la première lecture de cette circulaire, elle a été stupéfaite : « Nous avons découvert un texte de onze pages, ce qui n'est pas du tout la taille d'une circulaire. En l'étudiant, nous nous sommes rendu compte que tout le narratif était idéologique. » Alors, elle produit une note dans laquelle elle synthétise ses recherches puis lance une pétition qui récoltera plus de 50 000 signataires. Dans la foulée, elle envoie la note au ministre de l'Éducation nationale. Cette note sera aussi envoyée à des élus : sénateurs, députés, maires. Certains lui répondront par l'insulte, d'autres l'inviteront devant un groupe parlementaire pour faire état de ses travaux.

Alarmée, SOS Éducation décide de lancer un recours en Conseil d'État afin de faire annuler cette circulaire qui acte un entrisme clair de l'idéologie transgenre au sein de l'école. Quelques mois plus tard, une audience est fixée. Elle sera annulée. Puis une deuxième ; annulée aussi. Le Conseil d'État rendra finalement sa décision le 29 décembre 2023, affirmant que « la circulaire n'a pas porté illégalement atteinte à l'exigence de protection de l'intérêt supérieur de l'enfant ».



Elle n'est pas la seule à s'inquiéter de l'entrisme de l'idéologie transgenre dans les écoles. Dans son ouvrage *Un prof ne devrait pas dire ça*, Eve Vaguerlant raconte qu'elle a assisté à une intervention de l'association « Règles élémentaires », où pas une seule fois le mot « femme » n'a été prononcé : « Il fut uniquement question de “personnes ayant un utérus”, car il ne faut pas oublier les hommes trans qui eux aussi ont leurs règles... Tout ceci fut expliqué à mes élèves de 5^e, âgés de 12/13 ans^{200}. »

Sur le site Internet de l'association, on peut par exemple voir la photographie d'une intervenante en milieu scolaire, présenter à une classe un visuel montrant ovaires et trompes de Fallope, affublé de la légende appareil生殖器 « féminin ». Féminin entre guillemets^{201}.

En mai 2023, c'est l'association OUTrans qui s'est fait remarquer lors d'une intervention devant des classes de 4^e à l'École alsacienne. Ses intervenants auraient « sèchement recadré » des élèves lorsqu'ils ont affirmé

qu'il est impossible qu'un homme soit enceint. Ils auraient également raconté aux élèves que « si un adolescent n'est pas bien dans sa peau, c'est qu'il est peut-être trans », et que « dire qu'il y a seulement deux sexes, c'est une représentation datée et c'est faux ». Des parents d'élèves, excédés de n'avoir pas été prévenus de l'intervention de cette association, ont affirmé au *Figaro* que cela s'apparentait à du « prosélytisme en faveur du transgenrisme »^{202}.

Il y a aussi le problème des manuels scolaires. Selon Eve Vaguerlant, dans le manuel *Le livre scolaire* de SVT de seconde, on raconte aux élèves que « l'identité sexuelle est le fait de se sentir homme ou femme (...). Elle est le résultat d'une construction dans laquelle interviennent des facteurs biologiques (sexe génétique et phénotypique), psychologiques et sociaux. La construction de cette identité est personnelle, et peut évoluer au cours de la vie »^{203}. Madame Audugé nous a de son côté rapporté qu'un langage comparable figurait désormais dans les manuels scolaires de seconde, chez Bordas et chez Nathan.



En France, un rapport de la Cour des comptes^{204} publié en 2022 estime qu'environ 1,6 million de mineurs souffrent de troubles psychiques. Ce même rapport estime qu'entre 2012 et 2022, le nombre de pédopsychiatres a baissé de 34 %. Les services de pédopsychiatrie sont surchargés et ne peuvent pas répondre à toutes les demandes. Les enfants sont laissés à la dérive... Inutile d'empirer les choses, non ? Est-ce trop demander à l'Éducation nationale de ne pas rajouter de la confusion sur la confusion ?

Et puis que leur arrivera-t-il quand la mode sera passée ? « Célébrer des enfants pour leur identité de genre ou leur orientation sexuelle est une mise en danger grave. Celui qui est valorisé aujourd'hui pour quelque chose sera moqué pour la même chose demain. Qui sera là pour protéger ces enfants lorsque ça arrivera ? » s'interroge Sophie Audugé.

Comment les enfants peuvent-ils apprendre à raisonner si on leur sert du révisionnisme scientifique à l'école ? Comment grandissent ceux qui, certes, ne transitionnent pas, mais qui adhèrent au culte ? Comment se construit-on quand on est déconnecté de la réalité au point de penser qu'un garçon peut être une fille et inversement ?

Une génération entière est en train de grandir avec l'idée que tout est flou

et relatif ; que toutes les idées se valent ; qu'il suffit de déclarer une chose pour qu'elle existe. Et l'école approuve. Pire, elle propage elle-même des élucubrations anti-réalité. Elle est en train de devenir un levier d'endoctrinement. « Les enfants, tu vampiriseras », chante le neuvième commandement.

« C'est prendre des enfants pour des imbéciles, or, ils ne le sont pas », s'exaspère Sophie Audugé. « Ils savent très bien que là-dessus on accepte un mensonge, alors qu'on n'accepte de mensonge aussi gros pour rien d'autre. Ils ne sont pas dupes les enfants, ils voient bien ce qu'ils voient. D'ailleurs quand une personne trans vient dans une école et qu'on demande à un enfant ce qu'il voit, l'enfant ne voit pas ce que la personne veut lui montrer, il voit ce qu'elle est. »

Elle fait peut-être référence à cette vidéo diffusée par le média Origines^{205}, où l'on voit par exemple un enfant dire innocemment « Bonjour, monsieur » à un homme travesti en femme qui lui répond « Alors moi c'est pas monsieur, c'est madame » ; puis un autre surenchérit « Vous êtes un monsieur », et le monsieur répond encore « noooooon ». Eh oui, quand on est en maternelle, on n'a pas encore appris à se mentir à soi-même.

« Maman, je suis né dans le mauvais corps »

Après une journée épisodique à prêcher la bonne parole dans les écoles, alors que le cadran de sa montre indique 20 h 40, Robert s'installe confortablement sur le canapé gris du salon pour consulter Télé 7 jours. Le documentaire Petite fille attire son attention. Ce soir, il visionnera l'histoire du petit Sasha sur Arte.

L'encart indique : « Sasha, né garçon, se vit comme une petite fille depuis l'âge de 3 ans. Le film suit sa vie au quotidien, le questionnement de ses parents, de ses frères et sœurs, tout comme le combat incessant que sa famille doit mener pour faire comprendre sa différence. Courageuse et intractable, Karine, la mère de Sasha, mène une lutte sans relâche portée par un amour inconditionnel pour son enfant. »

L'esthétique style film d'auteur donne une impression d'authenticité. Le réalisateur prend Robert par les sentiments à coup de contre-jours, de plans serrés, et de longs silences. Sasha pleure. Sasha joue. Sasha danse. Et Robert

verse une larme. « *La cause avance* », tweete-t-il.



Vous vous en souvenez peut-être, ce documentaire avait fait grand bruit en France. Ça avait fait pleurer dans les chaumières, mais peut-être pas pour les bonnes raisons.

Du trouble du petit Sasha, le documentaire ne nous apprend finalement pas grand-chose, si ce n'est qu'il a l'impression d'être une fille coincée dans un corps de garçon depuis l'âge de 3 ans. Il déteste ses parties génitales, il déteste le fait de ne jamais pouvoir être enceinte et il veut porter des jupes.

Le petit est quasiment mutique. En une heure et demie, on ne l'entend prononcer qu'une dizaine de phrases complètes. Peut-être est-ce la présence de la caméra qui l'impressionne ? Peut-être. Cette caméra ne semble pas impressionner sa mère qui est le véritable personnage central du documentaire. On a l'impression que c'est davantage sa thérapie à elle que la thérapie du petit qui se déroule sous nos yeux.

On apprend qu'elle venait de perdre une petite fille lorsqu'elle est tombée enceinte de son fils. À plusieurs reprises, elle parle de la déception qu'elle a ressentie à ce moment-là. Elle culpabilise : « Je me suis interrogée, “est-ce que c'est pas ta faute d'avoir tellement voulu une petite fille que c'est arrivé ?” Après je me suis dit “peut-être que Sasha a trouvé la méthode pour rester en vie : je vais vous faire croire que je suis un petit gars mais en fait pas du tout”, et puis ses testicules n'étaient pas descendus, il y a plein de trucs comme ça... Et pourquoi Sasha est le seul de mes enfants qui a un prénom mixte ? Je me dis que finalement c'était écrit, c'était comme ça. » Le trouble de l'enfant semble faire sens dans son système de croyances.



Lors d'une scène à l'hôpital Robert-Debré avec la docteure Anne Bargiacchi – qui pose le diagnostic de dysphorie de genre dès la première consultation –, la maman demande s'il est possible que la dysphorie de Sasha ait été induite par son désir d'avoir une fille. La docteure répond : « Non. Ça, on peut y répondre à l'heure actuelle. La dysphorie de genre, on ne sait pas à quoi elle est due, mais on sait ce à quoi elle n'est pas due, et ça on sait que ça, ça n'a pas d'incidence. »

Ah bon ? Quelles sont ses sources ? Existe-t-il une étude qui démontre qu'il est impossible que les enfants dysphoriques déclarent ce trouble pour répondre – consciemment ou pas – aux attentes de leurs parents ? Pas à notre connaissance.

Par contre, ce qu'on sait, c'est que certains parents, le plus souvent, des mères^{206}, peuvent induire des troubles chez leurs enfants, jusqu'à inventer des symptômes. Ils se posent en sauveurs, attirent la sympathie, et rendent toute séparation impossible. C'est ce qu'on appelle le syndrome de Münchausen par procuration (ou « *transhausen by proxy* »^{207}).

Nous ne sommes pas psychiatres et nous nous garderons bien d'affirmer que la mère de Sasha souffre de ce syndrome. Mais au vu de ses déclarations, la question mérite au moins d'être soulevée : « Je suis persuadée qu'on a tous un rôle à jouer dans la vie, une mission, un rôle à accomplir, et je me dis que Sasha, elle est peut-être là pour aider à faire changer les mentalités et que moi je suis là pour l'aider elle. C'est son combat, mais c'est le mien aussi. Je sais que ça sera le combat de ma vie. »

Dans le monde anglo-saxon, des personnalités critiques de l'idéologie transgenre s'interrogent sérieusement sur cette piste. Dans un article, le collectif de parents américains « *Parents with Inconvenient Truths about Trans* », dénonce le fait que des parents d'enfants trans sont « avides d'attention et de distinctions sur les réseaux sociaux, et finissent par créer un enfant "spécial", pour se sentir spéciaux»^{208} ».

Dans l'émission d'investigation BBC Newsnight^{209}, un ancien membre de l'équipe soignante de la clinique du genre anglaise Tavistock raconte qu'un enfant suivi dans son service lui a dit très clairement : « Ma mère veut que je prenne des hormones bien plus que je ne le veux. » Lorsque ce cas a été évoqué en réunion d'équipe, la manager a finalement décidé d'administrer le traitement, tout en reconnaissant que cela constituait une erreur clinique.



Nous comprenons qu'un petit qui pleure pendant des heures, c'est dur. Alors, pour que les pleurs cessent, on dit à Sasha qu'il a raison. Mais quelles seront les conséquences à long terme ? Comment se fait le développement cognitif quand on ne met pas de limites matérielles à nos fantasmes et qu'on ne nous dit pas qu'il faut apprendre à gérer nos frustrations ? Comment

grandit-on dans un univers mental confus, instable, où tout est mouvant et relatif ? Comment se construit-on quand on a 8 ans et qu'un médecin comme madame Bargiacchi vous raconte que le « sexe biologique » est un « terme pas très joli » ?

Ne serait-il pas possible de reconnaître sa souffrance tout en lui disant qu'il n'est pas une erreur de la nature ? « Dit-on à un garçon qui veut épouser sa maman (ou une fille son papa) que son désir peut se réaliser ? » demandent Caroline Eliacheff et Céline Masson^{210}. Pour ces pédopsys, « cette campagne vertueuse au nom du bien de l'enfant est en fait un déni de son droit à être protégé^{211} ». Car, oui, affirmer l'enfant dans son trouble, ça n'est pas l'aider à en sortir. C'est lui dire : tu as un problème, ça n'est pas de ta faute, mais tu seras un handicapé à vie.



Lors d'une consultation, la docteure Bargiacchi envisage l'administration de bloqueurs de puberté. Elle parle également de faire maturer les testicules de l'enfant *in vitro* au cas où il veuille un jour procréer. Au milieu des adultes qui dissertent sur ses parties génitales et sa descendance, le petit Sasha a l'air de ne rien comprendre. Normal, il est en CE1.

Les bloqueurs de puberté, dont parle madame Bargiacchi avec une légèreté insoutenable, permettent d'arrêter la production des hormones sexuelles responsables de la puberté. Leur substance active est la leuproréline ou la triptoréline. C'est à la fin des années 1990 qu'ils ont commencé à être utilisés pour bloquer la puberté d'enfants souffrant de dysphorie de genre, mais dont le système hormonal était parfaitement sain^{212}.

Ces médicaments sont originellement utilisés pour traiter des cas d'infertilité liés à l'endométriose, le cancer de la prostate, ainsi que pour castrer chimiquement les prédateurs sexuels, car ils suppriment tout plaisir et toute possibilité d'avoir une érection. Voilà ce qu'on administre aujourd'hui aux enfants. Des produits utilisés pour empêcher les pédocriminels de bander.

Ils peuvent également être utilisés pour retarder la puberté précoce chez certains enfants qui souffrent d'un dérèglement hormonal (le risque pour ces enfants est qu'ils ne dépassent pas la taille d'un mètre quarante à l'âge adulte). La question du rapport bénéfices/risques doit néanmoins toujours être très soigneusement étudiée, car ces médicaments sont très agressifs. La

période d'administration doit être la plus courte possible : deux ans maximum. Comme tous les autres médicaments utilisés dans les transitions, ils ne sont pas homologués pour. Pourtant, certains enfants trans les prennent parfois pendant six ans, à partir du moment où ils ont atteint le stade 2 de l'échelle de Tanner^{213}.

Il est difficile de savoir si le redémarrage de la puberté est possible une fois le traitement arrêté. Contrairement à ce que prétend madame Bargiacchi, les médecins ne s'entendent pas sur cette question. La seule certitude est que leur utilisation prolongée abîme la santé des enfants.

Si les parents de Sasha décident de lui infliger ce traitement, des maux de tête et des bouffées de chaleur apparaîtront. Son état émotionnel et sa dysphorie de genre seront susceptibles de s'aggraver^{214}. Sa fonction sexuelle sera réduite à néant. Il deviendra infertile^{215}. Il ne saura jamais ce que c'est que d'avoir un orgasme^{216}. Sa voix ne muera pas. À l'âge adulte, il ressemblera à un eunuque.

Il faut bien comprendre que les hormones sexuelles n'agissent pas uniquement sur les caractères sexuels. Elles sont par exemple essentielles à la santé osseuse. C'est l'un des drames des bloqueurs de puberté. C'est la raison pour laquelle ils détruisent le squelette^{217}. La réalisatrice suédoise Carolina Jemsby raconte avoir côtoyé un jeune homme, Léo, à qui l'on a administré ce type de traitement pendant quatre ans. À 15 ans, il ne peut désormais plus rester debout pendant plus d'une demi-heure. Il a fini par développer de l'ostéopénie (fragilisation osseuse)^{218}.

Pendant la puberté, les hormones sexuelles agissent aussi sur le développement cognitif. Si la production de ces hormones est perturbée, chez le petit Sasha, la myélinisation des axones (qui est une étape importante dans le développement nerveux) sera empêchée, l'empêchant ainsi de développer des capacités d'abstraction^{219}. La puberté n'est pas une maladie, c'est une étape de construction qui amène l'enfant vers la vie d'adulte. En évitant cette étape, l'enfant aura tout simplement manqué un passage important de son développement biologique, mais aussi psychique et social.

Alors, sera-t-il capable de choisir avec discernement si oui ou non il veut poursuivre sa transition ? Comment pourra-t-il faire des choix éclairés une fois la majorité atteinte ? Il fera ce qu'on lui dira de faire, le pauvre. C'est tout. Et il continuera à détruire son système hormonal. La clinique du genre

Tavistock (qui a pourtant fait transitionner des enfants pendant des années) affirme elle-même que « près de 100 % des enfants placés sous bloqueurs de puberté ont continué à prendre des hormones transsexuelles » à l'âge adulte^{220}, et que ces médicaments « entraînent les enfants sur un chemin à sens unique : celui de la transition médicale ».

Madame Bargiacchi présente les bloqueurs de puberté comme un simple bouton « pause » histoire de prendre le temps de réfléchir. Elle assure aux parents que ces médicaments n'entraîneront « aucune conséquence définitive » ; puis elle se contredit en évoquant une possible infertilité. Ne serait-ce pas un peu imprudent ?



En découvrant le scandale des bloqueurs de puberté, la question qui nous a frappées a été « Pourquoi ? ». La question préférée des enfants. Pourquoi la docteure Bargiacchi affirme-t-elle la perception de la réalité altérée de son patient ? Pourquoi des endocrinologues acceptent-ils de détruire le système hormonal d'enfants qui ne comprennent pas ce qui se joue ? Pour la gloire ? Peut-être croient-ils que dans quinze ans ils seront célébrés par la profession, reconnus comme des précurseurs... Peut-être y a-t-il quelque chose de pathologique chez eux aussi. Un besoin de se positionner en sauveurs pour se sentir exister ? Peut-être font-ils le parallèle avec les années Sida ou la lutte pour l'accès à l'IVG, croyant être à la pointe du progrès social ?

D'autres questions subsistent. Qui se demande si à 8 ans, Sasha est en capacité de comprendre les conséquences des traitements hormonaux sur son corps ? Quelqu'un a-t-il pensé à lui dire que les bloqueurs de puberté ne lui donneront jamais la possibilité d'être enceinte ? Sasha comprend-il ce que cela signifie de devenir stérile ? Comprend-il l'importance d'une constitution hormonale saine pour vivre en bonne santé ? Comprend-il ce que cela signifie que de ne jamais pouvoir avoir d'orgasme ? Comprend-il ce que cela signifie que d'avoir les os en miettes ? Lui a-t-on expliqué ce qu'est l'ostéoporose ? La destruction chimique de son squelette n'aggravera-t-elle pas ses problèmes de santé mentale ?

« N'y a-t-il pas quelque chose d'extrêmement grave, d'extrêmement immoral lorsqu'on s'attaque à l'intégrité physique d'enfants qui ne sont pas malades, sur des fondements idéologiques qui servent un projet politique totalement transhumaniste ? » comme se demande Sophie Audugé.

Et puis qui se préoccupe véritablement des intérêts de l'enfant au milieu de cette brutalité travestie en douceur ? Les parents à la ramasse ? Le médecin qui renie sa profession au point d'être capable de qualifier le « sexe biologique » de terme « pas très joli » ? Elle était où cette dame pendant les cours d'anatomie dispensés par la fac de médecine ? Sasha ira-t-il réellement mieux s'il prend ces médicaments ? D'autres solutions seraient-elles envisageables pour soulager sa détresse ?

L'**histoire du petit chaperon rouge qui se répète**

« *Je suis trop excitée !* » textote Sylvie à Roro, « *merci encore et à demain !* »

Catherine, c'est-à-dire Robert, sait décidément se faire aimer partout où il va. La CPE d'un collège où il intervient régulièrement pour parler des problèmes des personnes menstruées et autres femmes à pénis lui a demandé s'il n'avait pas un copain qui faisait du drag : « C'est pour ma collègue Karine de l'école maternelle d'à côté, elle cherche une idée originale pour animer la kermesse cette année. »

Quand Catherine-Roro en a parlé à Sylvie-Sylvain, ce dernier a sauté de joie. Le drag est sa passion, et il a tout de suite eu l'idée de proposer une session de lecture de contes pour enfants : « Comme ça on commence soft. »

*Perché sur ses plus hauts talons, titubant légèrement, tutu et jarretelles, Sylvie monte fièrement sur l'estrade. Il s'apprête à changer le monde. Aujourd'hui, la République, c'est lui. Parmi les livres sélectionnés : Rose, bleu et toi, d'Élise Gravel, et Le petit chaperon rouge de Perrault, un classique. C'est l'*histoire d'un grand méchant loup qui repère une petite fille, et qui revêt les vêtements de la bien-aimée grand-mère pour se faire passer pour elle*. Ainsi, le loup trompe la petite fille et l'emmène dans un lit pour la manger...*



Juin 2023, une quinzaine d'hommes exhibent leurs parties génitales en pleine rue, certains en tutus, peinturlurés aux couleurs LGBT, d'autres montés sur des vélos²²¹. Les trottoirs sont noirs de monde. Au premier rang : des enfants. À un moment, l'un des adultes va saluer une femme dans la

foule, approchant ainsi son sexe nu à quelques centimètres des visages des enfants. Cette scène, c'était à la Pride de Seattle^{222}.

Durant le même événement, des hommes à moitié nus, parés d'accessoires aux connotations sadomasochistes, se sont exhibés devant des enfants. Une vidéo montre une petite fille tenant un drapeau gay d'une main, tendant l'autre vers deux hommes à genoux, déguisés en chiens, dont la nudité est à peine masquée par un attirail de cache-sexe, muselières, et harnais^{223}. Ambiance sadomaso pédophile qui rappelle une campagne publicitaire Balenciaga^{224} où une enfant tient un ours en peluche criblé d'accessoires sexo en cuir.

En France, le phénomène commence à arriver. À la fête de la musique de Lyon, un homme maquillé comme une voiture volée, portant perruque, talons et string en simili cuir, se trémoussait devant une foule d'adultes qui ont eu la lumineuse idée, ce jour-là, d'emmener leurs enfants assister à ce « spectacle »^{225}.

Il fut un temps où nous conspuions collectivement les pédocriminels qui allaient exhiber leurs pénis dans des parcs remplis d'enfants. Désormais ils n'ont plus besoin de se cacher dans un buisson en attendant l'heure de la sortie de l'école. Il leur suffit de se rendre à la Gay Pride. Leur paraphilie sexuelle sera acceptée, accueillie et célébrée. Ils pourront montrer leurs quéquettes à des mineurs, sous l'œil complice des parents.

Les Gays Prides avec leurs drag-queens ont toujours ressemblé à des antichambres de clubs échangistes à ciel ouvert. La grande nouveauté, c'est la présence massive d'enfants : ils n'ont rien à faire là. Que se passe-t-il donc dans la tête des parents ? Besoin de se sentir cool, intersectionnel, *woke* ? D'être bien vu ? Une envie pressante de gagner son ticket vers le Grand Camp du Bien ?

Les enfants doivent rester en dehors des lubies identitaires et sexuelles des adultes. Et quand ce sont leurs parents qui les y exposent, c'est encore pire. Car pour un enfant, le parent est la référence, le cadre, l'indicateur qui lui enseigne ce qui est bon pour lui et ce qui est mauvais. Exposer son enfant à des scènes sexuelles, c'est lui apprendre que c'est normal qu'un adulte lui montre son zizi.



La présence des drag-queens ne se limite pas aux Prides. En France et partout en Occident, certaines écoles et bibliothèques trouvent de bon goût de solliciter ces hommes déguisés en « hyperfemme » pour conter des histoires à des enfants. Le drag semble être devenu l'équivalent de la princesse ou du clown pour mômes que les parents bobo *woke* paient pour animer les anniversaires de leurs rejetons.

Lorsqu'on écoute les progressistes, les drags seraient invités pour aider les enfants « à déconstruire les stéréotypes de genre ». Très bien. Mais dans ce cas, pourquoi ne pas plutôt convier une camionneuse ou un danseur d'opéra ? Pourquoi cette obsession pour les hommes travestis en femmes ?

Quand certains adultes commencent à dire qu'ils trouvent ça louche, la gauche intersectionnelle *queer* inclusive hurle à « la panique morale ». À Rennes, un militant de droite du groupe L'Oriflamme a même été condamné à 4 mois de prison et 500 euros d'amende pour « provocation publique à la haine et la violence en raison de l'orientation sexuelle ou de l'identité de genre » et « organisation de manifestation sans autorisation »^{226}. Il avait déployé une banderole où figurait l'inscription « À nos enfants, inculquez nos racines, n'imposez pas les dragqueens ».

Cette condamnation nous a choquées, car il est évident que même lorsque les drags ne font que lire des histoires, une telle pratique comporte une certaine charge sexuelle. Avant que *Drag Race* ne devienne un show télé populaire et que RuPaul crie au monde son fameux « nous sommes tous nés nus, le reste n'est que du drag », le drag était considéré comme un loisir d'adultes. Tout le monde avait conscience qu'au-delà de l'aspect artistique, le travestissement était aussi une source d'excitation sexuelle pour certains hommes qui s'y adonnent.

Cette ambiance nous rappelle méchamment les années post-68. À l'époque, certains intellectuels et journaux français comme *Libération* faisaient la promotion de la « pédophilie heureuse et non violente »... Ceux qui s'y opposèrent furent accusés de faire partie de « la tyrannie bourgeoise »^{227}. Panique morale, tyrannie bourgeoise : même combat à cinquante ans d'intervalle. On reproche toujours les mêmes choses aux gens sains d'esprit.



Un certain nombre de transactivistes ont été arrêtés pour des crimes sexuels sur des mineurs. Cela ne signifie pas que toute personne trans est pédophile. Loin de là. Ce qu'il faut comprendre, par contre, c'est que l'idéologie transgenre et ses dérives ouvrent une brèche intéressante pour l'avancée des revendications pédophiles.

Entre 2022 et 2023, de nombreux crimes pédocriminels ont été perpétrés par des personnes transidentifiées.

Carlos Arturo Aparicio Hernandez, qui avait été présenté dans un article du *New York Times* comme un « activiste transgenre des droits humains » a été arrêté pour avoir sodomisé de force un jeune garçon mineur qu'il avait rencontré via Facebook^{228}.

L'homme transféminin Diana Elizabeth Guevara a lui aussi été arrêté par la police pour avoir agressé sexuellement des garçons mineurs, après avoir bénéficié d'une certaine exposition médiatique pour faire la promotion des opérations de « réassignation sexuelle »^{229}.

Un homme transféminin nommé Matthew Marina Volz a été arrêté, car il faisait tourner sa fille dans des films « pornos transgenres faits maison »^{230}.

En Écosse, Andrew Miller, un homme travesti en femme a enlevé et agressé sexuellement une jeune fille qui rentrait chez elle en sortant de l'école^{231}. Et il y a bien d'autres cas.

Certains commettent des actes pédophiles après leur transition, d'autres se servent de l'idéologie transgenre afin de transitionner en prison. Cela leur permet d'obtenir un nouvel état civil une fois qu'ils sont libérés, et d'être plus difficilement trouvables dans les registres des délinquants sexuels. Malin.

Ceri-Lee Galvin est la fille de Clive Bundy, un délinquant sexuel qui l'a violée toute son enfance. Son père envoyait des photos d'elle à d'autres pervers. Elle témoigne : « Mon père n'est pas une femme et je refuse de le reconnaître ainsi. Il a changé son genre en prison pour rendre sa vie plus facile. Mais ça ne devrait pas être une option pour ceux qui ont été condamnés pour des viols sur enfants de dire que soudainement ils veulent être des femmes^{232}. »

Clive Bundy s'est rebaptisé Claire Fox. Il a volé ce nom à une femme politique britannique critique de l'idéologie trans. Interviewée à ce sujet, cette militante explique que certains pédophiles ont pour habitude de prendre des

noms de personnes connues : cela les rend plus difficiles à trouver sur Google^{233}...



Le novice dira que nous sommes alarmistes, et le factchecker en carton spécialiste du « débunkage d’ intox » que nous sommes complotistes. Pourtant, certaines associations trans ont entretenu des liens avec la sphère pédophile. Les drag-queens et les individus isolés ne sont que la partie immergée de l’iceberg.

C’est le cas de l’association transgenre Mermaids. Le docteur Jacob Breslow qui siégeait à son conseil d’administration a dû démissionner à la suite de la découverte d’une conférence qu’il avait donnée à B4U-ACT, une organisation qui se bat pour l’avancée des droits des pédophiles^{234}.

Certains membres de la WPATH^{235} étaient des membres actifs du forum *The Eunuch Archive* où l’on trouve plus de 3 000 récits pédopornographiques ; ces membres évoquaient leur envie de rencontrer de jeunes hommes pour les féminiser, les castrer, les mutiler^{236}...

Dans un article sur un film qui parle de la transition d’un enfant, le lobby pour les droits des pédophiles Krumme 13 explique en quoi il juge important de soutenir l’avancée des droits trans : « Celle-ci est importante parce que les relations pédosexuelles ne sont pas concevables sans une sexualité enfantine autodéterminée. » Nous y voilà. Si un enfant peut consentir à « changer de sexe », alors pourquoi ne pourrait-il pas consentir à une relation sexuelle^{237} ?



Côté politique, ce n’est pas plus rassurant. Stacie-Marie Laughton, le premier homme transféminin élu en tant que représentant démocrate du New Hampshire, a été arrêté pour exploitation sexuelle d’enfants et possession de pornographie pédophile^{238}.

Un autre politicien transféminin américain, représentant démocrate du Minnesota, Leigh Finke, a proposé de supprimer une clause protectrice qui indiquait que le respect de l’orientation sexuelle des personnes devait exclure les relations entre adultes et enfants^{239} ! Cela n’a pas empêché le magazine *USA TODAY* de le nommer « femme de l’année ».

Gordon Pike, dirigeant de prison et membre du conseil d'administration du centre LGBT de Glasgow, a quant à lui contribué à faire passer la loi permettant aux prisonniers trans d'être incarcérés en fonction du genre qu'ils déclarent. La police a retrouvé plus de 22 000 images pédophiles sur ses disques durs^{240}.

Mais alors pourquoi certaines personnes affiliées à l'idéologie transgenre ont-elles un penchant pédophile ? Le livre allemand *Die Lust am Kind : Portrait des Pädophilen* de Rüdiger Lautmann, universitaire LGBT qui a beaucoup fricoté avec la sphère pédophile allemande, apporte un éclairage quant aux liens entre la pédophilie et l'identité de genre. Il affirme que les enfants sont désirés par des adultes, car ils ne sont pas encore totalement mâles ou femelles. Le pédophile serait en fait le parfait bisexuel, car l'enfant étant androgyne, il est « non binaire » par nature. L'enfant est érotisé en tant qu'objet qui n'est ni femme ni homme, ou un peu des deux à la fois.



Genevieve Gluck, la fondatrice du média *Reduxx*, magistrale source d'énormément de cas que nous présentons ici, nous a expliqué qu'il existe indéniablement un courant sous-marin pédophile en lien avec le transgenrisme : « L'homme qui est souvent crédité pour avoir instauré le terme identité de genre est John Money, un sexologue et psychologue qui disait qu'il fallait montrer de la pornographie aux jeunes enfants pour les assister dans leur transition. » Ce John Money a également inventé le terme « chronophilie » pour parler des préférences sexuelles en fonction de l'âge des gens.

Illustrons son propos avec un cas concret : Joseph Roman est un pédocriminel qui a carrément centré sa défense devant la cour en expliquant qu'il était « trans-age », et qu'il n'était donc pas responsable d'un viol sur mineur, car il serait un enfant bloqué dans le corps d'un adulte^{241}. Cet homme est ce qu'on appelle un autopédophile. Une étude menée sur 233 pédocriminels^{242} révèle que 49,1 % d'entre eux disent être excités lorsqu'ils s'imaginent être dans un corps d'enfant. Un affreux mélange d'autogynéophile et de pédophilie.



Après tout, ces gens sont plutôt logiques. Pourquoi la date de naissance serait-elle une donnée immuable alors que le sexe ne l'est pas ? Pourquoi s'emmerder avec les constructions sociales que sont le temps, les montres et les calendriers ? Pourquoi une femme liftée ne pourrait-elle pas demander une modification de sa date de naissance sur sa carte d'identité ?

« Nous affirmons que le sentiment d'être né dans le mauvais corps est parfaitement normal », susurre le quatrième commandement. Si l'on valide la dysphorie de genre, pourquoi ne pas valider la dysphorie d'âge ? Soyons *age-fluid*, soyons trans-chronologique, adoubons les hommes qui deviennent des petites filles !

La pente est glissante, n'est-ce pas ? Alors, vas-tu ouvrir les yeux ou prendre le toboggan et les fermer ?

LA RESPONSABILITÉ DES MÉDECINS

Catherine, anciennement Robert, fête son premier anniversaire trans. Ça fait maintenant six mois qu'il se tartine d'œstrogènes, et deux petits seins pointent le bout de leur nez sur son torse poilu. Il remplira bientôt un bonnet A. Mais les hormones ne le féminisent pas tant que ça. Il ressent encore le besoin d'aller plus loin.

Son benchmark de la transition l'a amené à s'intéresser de près à l'hôpital GrS de Montréal qui vend les opérations trans comme « bien plus qu'une expérience chirurgicale ». Robert devra payer de sa poche, mais il veut le top du top !

Il râvasse devant les photos de l'Asclépiade, la grande maison de convalescence en briques rouges attenante à l'hôpital. L'endroit est pourvu de tout le confort nécessaire : « Des salles communes comme la salle à manger, le salon et la véranda sont à votre disposition pour y prendre vos repas, relaxer, recevoir vos proches et même y rencontrer d'autres patients ayant subi le même type de chirurgie. Des téléviseurs et un accès Internet gratuit seront à votre disposition pendant votre séjour. »

À l'Asclépiade, un personnel soignant présent 24 h/24 prodigue des soins post-vaginoplastie. Robert bande déjà à l'idée de passer deux semaines à se faire chouchouter par des infirmières qui l'appelleraient « madame ». Sauf que justement, malgré les hormones, il bande encore et c'est un élément fondamental. « Un pénis, ça ne repousse pas comme la queue d'un lézard », se dit-il avec clairvoyance. « Mais en même temps, je peux continuer à jouir du cul avec ma prostate. Haaaaaaaaaa, je sais plus. »

Quand les médecins confortent leurs patients dans leur perception altérée du réel

Dans certains pays, les chirurgies trans EXPLOSENT. Aux États-Unis, en 2016, 3 256 personnes, dont 46 % de femmes, ont subi une opération dite de « réassignation sexuelle ». En 2017, leur nombre est monté à 8 304, dont

70 % de femmes^{243}. En 2020, si l'on prend en compte tous les types de chirurgie de transition (visage, torse, organes génitaux), 16 353 opérations ont été réalisées^{244}. Le pays compte environ soixante-cinq cliniques du genre^{245}.

Les universités américaines participent à cette démocratisation du « changement de sexe ». Au moins 178 d'entre elles proposent des assurances santé couvrant les traitements hormonaux de transition, et 150 remboursent également les chirurgies trans^{246}.

Selon la journaliste Abigail Shrier, l'Obamacare est en partie responsable de cela ; elle affirme qu'en 2010, cette réforme a « indirectement contraint les compagnies d'assurance maladie à prendre en charge les hormones et les interventions chirurgicales en leur interdisant de pratiquer une discrimination fondée sur l'orientation sexuelle et l'identité de genre^{247} ».

Elle a bon dos la « lutte contre les discriminations ». Accepter le langage transgenriste qui dit que des femmes peuvent être des hommes, que des hommes peuvent être des femmes, et que si l'on n'est pas d'accord, on discrimine, c'est accepter qu'on encourage des gens à littéralement se faire couper les parties génitales.



Au Canada, avant 2009, seulement six opérations de « réassignation sexuelle » étaient réalisées chaque année. De 2010 à 2016, leur nombre était de 900, soit 150 opérations chaque année, pour un coût total de 9 millions de dollars aux frais des contribuables^{248}. Et chaque année, ça augmente. Dans le seul Etat du Québec, de 2019 à 2021, environ 1 500 chirurgies de « réassignation sexuelle » ont été comptabilisées par le ministère de la Santé et des Services sociaux^{249}.

Le GrS de Montréal, hôpital spécialisé dans les chirurgies trans, affirme avoir pratiqué près de 10 000 interventions chirurgicales trans au cours des vingt-cinq dernières années, soit une moyenne de 450 opérations par an. À l'heure où nous écrivons ces lignes, il déclare effectuer 1 200 opérations de « réassignation sexuelle » chaque année^{250}. Cet hôpital reçoit des personnes du monde entier. C'est là-bas que Madeline Le Pollès a fait sa vaginoplastie.

Le Canada connaît actuellement une flambée des mammectomies. En ne prenant en compte que les chiffres des hôpitaux du secteur public, et hors

Québec, de 2018 à 2023, 4 071 mammectomies ont été effectuées, dont 602 sur des mineures (la plus jeune avait 14 ans)^{251}. Mais il est difficile de savoir exactement combien sont pratiquées chaque année, car les « patientes » se font souvent opérer dans des établissements privés qui ne publient pas leurs chiffres comme la Clinique McLean de Mississauga, spécialisée dans les « chirurgies du torse ». À titre indicatif, la docteure Armstrong qui y officie déclare couper 250 paires de seins chaque année^{252}.

Les transitions se sont tellement démocratisées que sur des sites comme www.getplume.co, une sorte de Doctolib express de la transition, on peut consulter des médecins en visio et obtenir hormones et attestations psychiatriques en un seul rendez-vous.



L’Amérique du Nord suit les recommandations de l’Association mondiale des professionnels de la santé transgenre (WAPTH) qui préconise d’appliquer le principe de la « thérapie » affirmative. Cette thérapie, qui consiste à affirmer bêtement l’auto-diagnostic du patient, est basée sur un protocole en quatre étapes mis au point par une clinique néerlandaise dans les années 1990 : transition sociale, bloqueurs de puberté, hormones contraires, chirurgie. Y compris pour les mineurs, et sans obligation d’un diagnostic psychologique^{253}.

Mal au ventre ? C’est forcément un cancer du pancréas, rien à voir avec la raclette de ce midi ! Pieds qui puient ? Certes, j’oublie toujours de laver mes chaussettes, mais cela n’explique pas tout : hyperhidrose plantaire ! Envie de porter des robes alors que je suis un garçon ? Facile : dysphorie de genre !

Si Robert dit qu’au fond de lui il a toujours su qu’il était Catherine, alors Robert a toujours été Catherine et aucun doute n’est permis. Il faudrait le croire et l’encourager à modifier son corps sans évaluer son sens du discernement, ni poser aucune question exploratoire.

Dans leur ouvrage *La fabrique de l’enfant-transgenre*, Caroline Eliacheff et Céline Masson écrivent que dans le cadre de la thérapie affirmative, « la chirurgie est censée guérir le psychisme malade d’un corps sain ». C’est paradoxal. Validerait-on le trouble d’une anorexique en lui proposant une liposuccion et des diurétiques pour lui faire perdre du poids ? Conforterait-on un schizophrène dans l’idée qu’il est bien suivi par des méchants ? Non.

Alors pourquoi les personnes dysphoriques sont-elles les seules que le corps médical conforte dans leur perception altérée du réel ? Est-ce vraiment ça, le soin ?

Pour certaines personnes, comme Madeline et Alexandra, la chirurgie et les hormones semblent être la seule solution pour atténuer les souffrances. Mais elles ont pris le temps. Et elles ne se mentent pas à elles-mêmes. Elles savent très bien qu'elles ne sont pas réellement des femmes.

Le docteur Ray Blanchard, pourtant critique de la thérapie affirmative, pense que la chirurgie « est indiquée pour certains patients dysphoriques de genre », car cela a atténué leur trouble^{254}. Mais où placer la limite ? Les conséquences de ces interventions sont telles que le rapport bénéfices/risques doit être très sérieusement étudié, et seuls des risques graves pour la santé psychique peuvent justifier d'y recourir.

Prudence, Robert.

Quand des hôpitaux publics se livrent à des expérimentations médicales sur des enfants

En 1994, au Royaume-Uni, la clinique Tavistock a ouvert un service dédié aux transitions de genre : le Gender Identity Development Service (GIDS). Ce service, financé par des fonds publics, a fermé ses portes en 2022 à la suite de faits très graves.

Au début de ses activités, il proposait principalement un accompagnement basé sur la parole, puis progressivement, il a commencé à prescrire des traitements hormonaux. De 50 enfants suivis en 2007, le GIDS est passé à 5 000 en 2020^{255}. Le personnel médical était débordé.

Entre 2014 et 2017, il a administré des bloqueurs de puberté à au moins 800 mineurs, dont 230 étaient âgés de moins de 14 ans^{256}. En 2018, les prescriptions sont montées à peu près à 300 par an^{257}. « Au moins », « à peu près » : ce vocabulaire est bien vague... La santé de milliers d'enfants mériterait mieux que ça. Mais la clinique Tavistock elle-même reconnaît être incapable de fournir des chiffres exacts...

Il aura fallu beaucoup de lanceurs d'alerte avant que cet établissement ne soit fermé. C'est Michael Biggs, professeur en sociologie et membre de la « Society for Evidence-based Gender Medicine » (SEGM) qui s'est exprimé

en premier en 2019 ; la même année, le docteur en psychiatrie exerçant au sein de Tavistock, David Bell, lui emboîte le pas^{258}.

En 2019 toujours, l'émission d'investigation BBC Newsnight révélait que des soignants de Tavistock avaient déjà tiré la sonnette d'alarme en interne, concernant notamment l'administration de bloqueurs de puberté au bout d'une ou deux consultations. Cela paraît légèrement précipité compte tenu du fait que, sur le long terme, ces médicaments détruisent l'ossature et empêchent le cerveau de se développer normalement.

Ces soignants n'ont pas été entendus par leur hiérarchie. Pire, certains déclarent avoir subi menaces et intimidations, ce qui a conduit quarante d'entre eux à démissionner sur une période de trois ans. « Nous sommes peut-être en train d'administrer des traitements à des enfants gays, des enfants autistes, des enfants en état de stress post-traumatique. Et si c'est le cas, alors nous sommes en train d'abîmer des enfants vulnérables », a déclaré l'un d'entre eux^{259}.

En 2022, le NHS^{260} finit par commander un rapport à la docteure Hilary Cass, ancienne présidente du Royal College of Paediatrics and Child Health^{261}. Ce rapport conclut à d'importantes défaillances concernant le manque de prise en compte des comorbidités psychiatriques des enfants, le manque de suivi sur le long terme, ainsi que le manque de connaissances scientifiques concernant les traitements administrés aux enfants^{262}. Ouch. On appelle ça de l'expérimentation médicale sur mineurs ça, non ?

En 2023, le livre *Time to Think : The Inside Story of the Collapse of the Tavistock's Gender Service for Children*, de la journaliste Hannah Barnes, tombe comme un couperet. Elle révèle par exemple que les médecins mentaient sur l'action soi-disant irréversible des bloqueurs de puberté, et qu'un tiers des patients présentaient des traits autistiques (contre moins de 2 % dans la population générale), sans que cela soit pris en compte. Certains enfants s'identifiaient comme coréens ou japonais ; au moins l'un d'entre eux était atteint d'un trouble de la personnalité multiple, il avait « trois alter ego différents, dont deux parlaient avec un accent australien ». Comment peut-on penser qu'un petit atteint d'un tel trouble peut consentir à « changer de sexe » ?

La même année, on a appris de la bouche d'anciens membres du personnel soignant que, sur les murs de la salle d'attente, étaient affichés des

visuels propagandistes qui expliquaient par exemple que le sexe était un spectre^{263}. Mais bien sûr, et la terre est plate tant qu'on y est.

Aujourd'hui, la clinique Tavistock est poursuivie par plus de 1 000 familles^{264} qui estiment qu'on leur a menti concernant les dommages irréversibles des transitions médicales sur la santé de leurs enfants.

Pourquoi n'a-t-on pas largement entendu parler de ce scandale sanitaire en France, alors que l'épidémie trans y est en pleine flambée ?



Au Royaume-Uni, la clinique Tavistock n'est pas la seule à avoir connu des dysfonctionnements graves. Entre 2016 et 2019, trente-cinq psychologues, qui exerçaient dans trois cliniques du genre différentes, ont démissionné, car ils estimaient être poussés à diagnostiquer la dysphorie de genre de façon abusive et redoutaient d'être « étiquetés transphobes » s'ils émettaient des réserves. L'un d'entre eux a également affirmé anonymement craindre d'avoir été « aux premières loges d'un scandale sanitaire^{265} ».

Des soignants lanceurs d'alerte, il y en a eu plein d'autres. En 2015, le docteur Kenneth a été viré de son poste de chef de service du Gender Identity Service du centre de toxicomanie de Toronto (CAMH) pour s'être opposé à la thérapie affirmative. Il a finalement obtenu que la CAMH reconnaisse son erreur publiquement et lui verse un demi-million d'euros en compensation du préjudice subi^{266}.

Dans le documentaire suédois *The trans train*, le docteur Christopher Gillberg, psychiatre suédois de renommée internationale, grand spécialiste de l'autisme, qualifie la transition des enfants d'« un des plus grands scandales de l'histoire de la médecine », et demande « une suspension immédiate de l'utilisation des bloqueurs de puberté en raison de leurs effets inconnus à long terme ».

En juillet 2023, alors que l'Endocrine Society^{267} déclarait que « les soins d'affirmation de genre améliorent le bien-être des personnes transgenres et de diverses identités de genre et réduisent le risque de suicide », une vingtaine de médecins et de chercheurs engagés dans le domaine des soins aux personnes transgenres ont réagi via une tribune publiée dans le *Wall Street Journal*^{268} (reproduite intégralement dans les pages du *Figaro*^{269}).

Ils disent avoir été « surpris par les affirmations de l'Endocrine Society » et rappellent que « de plus en plus de pays européens et d'organisations professionnelles internationales recommandent maintenant la psychothérapie plutôt que les hormones et les chirurgies comme traitement de première ligne pour les jeunes dysphoriques de genre ».



En 2023, ce sont les professeurs Jonas F. Ludvigsson et Mikael Landén, membres de l'hôpital Karolinska, qui publient une étude choquante^{270}. Financée par des fonds publics, cette étude est probablement la plus sérieuse de toutes celles qui concernent les effets des traitements hormonaux sur les enfants qui se disent trans. Avec l'aide d'une équipe de quatre autres chercheurs, Jonas F. Ludvigsson et Mikael Landén ont analysé 9 900 publications portant sur l'efficacité de la transition médicale sur la santé et le bien-être des enfants. Ils affirment n'avoir relevé que vingt-quatre études remplissant les conditions nécessaires pour être considérées comme recevables.

Ce que nous disent ces professeurs, c'est qu'on n'a aucune idée, absolument aucune *fucking* idée de ce que produit l'administration d'hormones trans sur les enfants. Ils affirment que les bloqueurs de puberté auraient « certainement un impact au niveau du développement osseux » et doivent être considérés « comme un traitement expérimental plutôt qu'une procédure standard. C'est-à-dire que le traitement ne doit être administré que dans le cadre d'un essai clinique sous consentement éclairé ».

« Traitement expérimental sur des enfants » : les termes sont enfin posés. Et dit comme ça, c'est-à-dire dit avec les bons mots, et pas avec des termes farfelus qui veulent enjoliver le réel, ça fait bien froid dans le dos. Peut-être les transgenristes détestent-ils les sales « TERFs » que nous sommes, etc., etc., bla-bla-bla, mais ils pourraient au moins reconnaître que ça, c'est grave, c'est très grave. Parce qu'un enfant, c'est sacré.

Selon ces médecins, la dysphorie de genre est un trouble encore très mal connu, et la priorité absolue est d'élucider la question de la contagion sociale, et de mener des essais cliniques afin de découvrir les effets des traitements hormonaux à long terme. La base : comprendre le trouble et comprendre les effets des traitements qu'on administre. Sans cela, comment prétendre qu'on « soigne » ??

L'hôpital Karolinska a publié le résumé de cette étude sur son site Internet^{271}. Nous en déduisons que cet hôpital, qui était jusqu'alors le plus gros pourvoyeur d'hormones de transitions pour enfants en Suède, reconnaît s'être livré à des expérimentations médicales sur des enfants, avant de décider d'arrêter, en 2021, à la suite de la publication de cette étude.



Ça fait beaucoup tout ça, non ? Beaucoup de lanceurs d'alerte, beaucoup d'inquiétudes, beaucoup d'aveux de médecins qui estiment avoir été poussés à détruire des personnes vulnérables, beaucoup de craintes qu'un scandale sanitaire soit en cours à l'échelle mondiale. C'est ce qu'ont pensé les autorités anglaises^{272}, suédoises^{273}, norvégiennes et finlandaises. Entre 2020 et 2023, ces quatre pays qui étaient pourtant des pionniers de la transition médicale ont renoncé au protocole néerlandais basé sur la thérapie affirmative. Désormais, ils freinent des quatre fers, appellent à la vigilance, et préconisent la thérapie par la parole.

Le NHS insiste sur la nécessité de réintroduire les notions biologiques, et menace les familles qui ne suivront pas ses recommandations de les soumettre à des enquêtes des services de la protection de l'enfance^{274}. Ouch.

Alors pourquoi certains médecins s'obstinent-ils à ne pas vouloir comprendre ? Est-ce si difficile que ça d'affirmer à un patient « je pense que vous vous trompez », ou bien « nous allons prendre le temps » ? Après quoi les endocrinologues et les chirurgiens courrent-ils ? La reconnaissance de leurs pairs peut-être ? La gloire éternelle ? Y en a-t-il qui souffrent d'un syndrome de Münchausen^{275} par procuration comme certains parents ?

« Vos scientifiques étaient si préoccupés par le fait de savoir si, oui ou non, ils pouvaient, qu'ils ont oublié de s'arrêter un moment pour se demander si, oui ou non, ils devaient », affirme le mathématicien Ian Malcolm, qui s'oppose à ce qu'on fasse renaître des dinosaures éteints dans *Jurassic Park*.

La France foncerait-elle droit dans le mur ?

Ding ding ding... Nous sommes à l'été 2022 et nos messageries débordent de notifications. Nos communautés sont outrées par la nouvelle campagne d'affichage du Planning familial qui présente une femme avec un ventre rond, une calvitie et une moustache. Sur le visuel, figure la phrase :

« Au Planning, on sait que des hommes aussi peuvent être enceints. »

Nous rions jaune. Dans les années 2000, le Planning familial c'était l'endroit où on pouvait se renseigner sur la contraception, les maladies sexuellement transmissibles et l'avortement. En 2024, cette association, qui recevrait selon le journal *Le Point* 2,8 millions de fonds publics chaque année^{276}, est désormais un instrument de propagande transgeniste. Et c'est clairement assumé.

Dans son plan stratégique 2023/2025, le Planning déclare militer pour que les mineurs aient accès aux bloqueurs de puberté sans l'accord de leurs parents « sur le modèle de la loi du 4 juillet 2001 » qui permet aux mineurs d'avorter sans l'autorisation de leurs parents^{277}. Avec un aplomb extraordinaire, le Planning réclame aussi la reconnaissance du genre « non binaire », la dépathologisation de la transidentité (tout en demandant un accompagnement MEDICAL pour les personnes trans), la gratuité des *binders*, et la reconnaissance du mégenrage^{278} comme une violence tant qu'on y est.

Quelques mois avant la publication de la campagne d'affichage qui nous a fait hurler, la journaliste Laure Daussy, de *Charlie Hebdo*, s'était intéressée aux dérives du Planning, et particulièrement à son Lexique trans délivrant^{279} qui affirme par exemple qu'« un pénis est un pénis, pas un organe sexuel mâle ». De notre côté, nous avions déjà remarqué des éléments de langage éloquents, comme dans un post Facebook, datant de 2020, de l'antenne marseillaise, qui parle de « personnes à utérus » pour désigner les femmes^{280}. On rappelle que ces gens sont financés par des fonds publics, hein.

Cette campagne d'affichage était de trop, et nous avions décidé d'interpeller la Première ministre Elisabeth Borne dans une tribune publiée par le journal *Marianne*^{281} – qui est évidemment restée lettre morte...



Le 8 mars 2023, pendant que #NousToutes nous bassinait avec les « femmes trans », les « personnes LGBTQIA+ », et les « violences de genre »^{282}, nous découvrions le témoignage d'Axelle, publié par la chaîne de podcasts « Rebelles du genre ».

Cette jeune femme explique que le Planning familial de Grenoble lui a

prescrit des injections de testostérone alors qu'elle avait 18 ans. Elle raconte qu'après lui avoir demandé ses pronoms, une médecin lui a prescrit des hormones dès la première consultation. Puis, le suivi s'est fait principalement à distance ; quatre ans durant, on lui envoie ses renouvellements d'ordonnances par e-mail. Alors qu'elle se plaint à plusieurs reprises de douleurs vulvaires et utérines, la médecin lui assure que ça n'est rien. Ces douleurs ont heureusement cessé lorsqu'elle a décidé de ne plus s'injecter de testostérone.

Axelle affirme que la plupart des personnes trans grenobloises allaient là-bas, car l'endroit était connu pour distribuer des hormones facilement. Nous avons trouvé confirmation de ces propos sur le site Internet bddtrans.fr où il est indiqué qu'au Planning familial de Grenoble, « il suffit de prendre rendez-vous avec une généraliste qui bosse là-bas. Elle va parler un peu et donner une ordonnance pour une prise de sang. Rendez-vous la semaine suivante et obtention des hormones^{283} ».

Aux États-Unis, l'équivalent du Planning familial (Planned Parenthood) est devenu l'un des plus gros prescripteurs d'hormones trans du pays^{284}. La France prendrait-elle le même chemin ? Toc toc madame la ministre de la Santé, c'est pour dire qu'on a un gros problème.



À l'hôpital public, ça n'est pas mieux. Il existe *a minima* dix unités spécialisées dans l'accueil des moins de 20 ans se déclarant trans (Lille, Rouen, Tours, Bordeaux, Lyon, Toulouse, Marseille, et quatre à Paris). Dans certaines de ces unités, il faut compter plusieurs mois pour obtenir une première consultation, d'autres ont fermé la prise de rendez-vous tellement l'afflux est important. « Des enfants à partir de 10 ans viennent nous voir après avoir visionné des émissions à la télévision. Ces dernières agissent comme un révélateur », a déclaré la docteure Agnès Condat, pédopsychiatre à la Pitié-Salpêtrière à *Marianne*^{285}. Un « révélateur » ? Vraiment ? Ou bien une incitation à suivre une mode et la réponse facile à tous les maux ? Madame Condat a-t-elle connaissance des études de la docteure Littman que nous avons citée précédemment, concernant la contagion sociale et la dysphorie de genre d'apparition rapide ?

La politique de ces services s'inscrit dans une logique trans affirmative,

comme l'a démontré le documentaire *Petite fille*. Selon le journal *Marianne*, à l'hôpital Robert-Debré où est suivi le petit Sasha, des membres des associations idéologues OUTrans et Acceptess-T, qui militent pour l'auto-diagnostic du patient, participeraient aux réunions pluridisciplinaires^{286}. Sauf que des idéologues qui réinventent le réel à leur sauce n'ont rien à faire dans des hôpitaux. La médecine est censée être une science qui se base sur des faits concrets, observables, quantifiables, mesurables, et pas sur des théories conceptuelles qui disent que tout est flou et relatif. Par définition, là où commence l'idéologie, s'arrête la médecine. Les deux ne peuvent pas cohabiter.



Combien d'enfants « trans » sont actuellement sous bloqueurs de puberté dans notre pays ? Nous ne savons pas exactement. Les seules données dont nous disposons sont celles de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière. Entre 2012 et 2022, 239 jeunes âgés de 3 à 20 ans (avec un âge moyen de 14,5 ans) y ont été suivis, dont 68 % de filles, 31 % de garçons, et 1 % de personnes intersexes. 6 % d'entre eux sont confiés à l'Aide sociale à l'enfance (ASE)^{287}.

La Pitié-Salpêtrière a administré des bloqueurs de puberté à 26 de ses petits patients (soit 11 %), et des hormones contraires à 105 d'entre eux (soit 44 %). 30 jeunes filles âgées de plus de 16 ans y ont subi une ablation des seins. Cinq jeunes majeures ont subi une ablation de l'utérus et des ovaires. Une jeune femme a subi une métoïdioplastie à l'âge de 20 ans ; un jeune homme a subi une vaginoplastie après sa majorité^{288}.

Comme à la clinique du genre Tavistock, ces jeunes manifestent tout un cocktail de comorbidités psychiatriques : 28 % ont déjà été hospitalisés en psychiatrie ; 60 % présentent des signes de dépression ; 41 % des troubles anxieux généralisés et phobies sociales ; 9 % des troubles du spectre autistique ; 10 % un état de stress post-traumatique ; 7 % sont anorexiques ; 5 % souffrent de psychoses^{289}.



Nous sommes entrées en contact avec la maman d'une adolescente suivie au centre hospitalier public lyonnais Le Vinatier, qui est spécialisé dans la santé mentale, et où se trouve une cellule d'accueil et de soins pour les moins

de 20 ans qui se disent trans. Dans cet hôpital, des médecins ont lourdement insisté pour prescrire bloqueurs de puberté, hormones contraires, et pourquoi pas une mammectomie tant qu'on y est, à sa fille, Capucine.

La petite Capucine avait 7 et 8 ans lorsqu'elle a été victime d'inceste, et 11 ans lorsqu'on lui a diagnostiqué un trouble du spectre autistique. Sa maman, Anne, nous a raconté qu'en avril 2021, alors qu'elle était en déplacement professionnel à l'étranger, Capucine a eu ses premières règles, alors qu'elle était déjà plongée dans un état dépressif depuis plusieurs mois.

« Si j'ai encore mes règles demain, je sors pas », écrit-elle à sa mère le troisième jour de ses règles qu'elle supporte mal. Puis le lendemain : « Ça t'est déjà arrivé de te dire que tu te sentirais mieux dans le corps d'un mec ? » Elle évoque ensuite des exemples de personnes trans qu'elle aurait vues sur TikTok et dans des mangas. Quelques jours plus tard, elle demande à sa mère de la genrer au masculin et de l'appeler Maé. Cela est arrivé de façon très soudaine. Capucine n'avait jamais exprimé l'envie d'être un garçon dans l'enfance ; elle avait même des goûts correspondant aux stéréotypes féminins. Croyant « alléger ses souffrances », la maman accepte, et lui achète même des *binders*.

Le 20 octobre 2021, elle emmène son enfant au centre hospitalier Le Vinatier. En amont de la consultation, elle prend le soin de transmettre le dossier médical de sa fille qui atteste de ses antécédents psychiatriques et de ses ordonnances actuelles d'antidépresseurs. Lors de l'entretien, le père, exceptionnellement présent, et la mère de l'enfant insistent sur ses antécédents. La psychologue écoute avec attention. La psychiatre se met à parler de bloqueurs de puberté, d'hormones contraires, et de chirurgie.

La mère, lucide, affirme que cette proposition ne lui semble pas adaptée, d'autant plus que sa fille prend déjà la pilule en continu pour ne pas subir l'inconfort des menstruations. L'enfant sera ensuite vue trois fois par la psychologue sans qu'aucun retour ne soit fait aux parents. Puis cette psychologue finira par quitter le service...

En février 2022, la jeune Capucine est de nouveau vue par la psychiatre, seule cette fois-ci. À la suite de cet entretien, lorsque la maman demande comment va se dérouler l'évaluation diagnostique de Capucine, la psychiatre répond qu'« il n'y a pas d'évaluation, c'est un auto-diagnostic ». Nous y voilà : auto-diagnostic du patient, proposition de traitements hormonaux dès

le premier rendez-vous. C'est exactement comme cela que ça se passait à la clinique du genre anglaise Tavistock où un scandale sanitaire a éclaté.

Heureusement, Anne est une maman qui a les pieds sur terre. Lors de chaque rendez-vous avec la psychiatre, elle doit réaffirmer son opposition à ce que sa fille transitionne médicalement, et qu'elle souhaite que son enfant soit accompagnée sur la question du rapport au corps et du traumatisme des violences sexuelles.

L'enfant est finalement prise en charge par une nouvelle psychiatre plus mesurée, mais qui lui propose quand même de la testostérone.

Le fait de devoir batailler sans cesse pour que son enfant soit prise en charge correctement a fini par épuiser Anne. Elle doit gérer la situation seule sans le papa, et batailler incessamment pour trouver des professionnels de santé qui n'insisteront pas à chaque rendez-vous pour couper les seins de sa fille et lui administrer des traitements qui la rendront stérile et provoqueront des problèmes de santé irréversibles.

Un jour, elle finit par craquer et déclare au psychiatre : « Il me reste deux solutions, me mettre dans un puits ou monter sur une grue. » Ni une ni deux, dans un document que nous avons pu consulter, le CMPE a affirmé envoyer un signalement aux services sociaux, basant également son argumentaire sur le fait que la maman aurait « mégenré son fils ».

Au moment où nous bouclons l'écriture de ce livre, Anne tente de garder le lien avec sa fille en l'appelant Maé et en parlant d'elle au masculin. La petite est toujours dans un état préoccupant. Elle s'alimente mal, a de très gros problèmes d'hygiène, et réclame toujours une transition médicale. Comment peut-on sérieusement penser qu'une ado de 15 ans qui ne mange que des céréales, ne sort pas de son lit, est addict à TikTok, et prend à peine une douche par semaine, a les capacités de discernement suffisantes pour décider de se faire couper les seins ? Y aurait pas un ministre pour lire notre livre et faire quelque chose ? C'est quoi cette horreur ?

La situation de cette famille, totalement abandonnée et maltraitée par le service public, nous a révoltées. Et combien d'autres sont dans cette situation ?

Dans le secteur privé, ça n'est pas mieux. Endocrinologues et chirurgiens s'organisent pour faire transitionner des jeunes vitesse grand V en envoyant leur patientèle vers des confrères et consœurs qui fourniront des attestations

en vingt minutes^{290}.



Avant de se lancer dans une course à la transition avec la frénésie des nouveaux convertis, la France ferait bien d'ouvrir les yeux sur l'exemple du Royaume-Uni et des pays d'Europe du Nord.

Nous enverrons ce livre à des ministres, à des députés, à des gens qui ont le pouvoir de faire changer les choses. Ils seront prévenus.

Si un scandale sanitaire advient en France ; si dans dix ou quinze ans on se rend compte que des enfants et des adultes vulnérables ont été mutilés à la chaîne, qu'on a pratiqué des thérapies de conversion sur de jeunes homosexuels en leur faisant croire qu'ils deviendraient hétéros en transitionnant, plutôt que de les aider à accepter leur homosexualité ; si les services d'endocrinologie et de psychiatrie se retrouvent saturés par des demandes de personnes qui ont été amputées et détruites chimiquement, ils ne pourront pas dire qu'ils ne savaient pas. Maintenant, il faut se réveiller et limiter la casse.

PARTIE 2

LE TRANSGENRISME PART EN CROISADE !

Par quel tour de magie une idéologie si déconnectée du réel a-t-elle réussi à s'imposer aussi bien dans les entreprises que dans les universités, les lois et les institutions telles que l'Union européenne et les Nations Unies ?

Il faut bien l'admettre, le lobby trans travaille excessivement bien. Car pour faire gober si rapidement à tant de gens que le sexe est une construction sociale lorsqu'il suffit d'un rapide coup d'œil dans son slip pour vérifier que non, il faut faire preuve d'une grande motivation, de très belles qualités organisationnelles et d'une remarquable efficacité.

Contrôle du langage, terreur, lobbying universitaire, institutionnel et législatif : nous allons maintenant analyser les méthodes du transgenrisme et les moyens financiers sur lesquels il s'appuie. Une évolution si rapide ne se fait évidemment pas sans financements. Le lobbying associatif transgenre acharné est grassement financé par quelques individus et industries qui y voient leur intérêt...

AS-TU DÉJÀ ENTENDU PARLER DE « PERSONNE À TROU DU DEVANT » ?

Incessamment affalé sur son canapé en talons et tutu, nuisette et paillettes, Robert glane son ticket gagnant vers le Grand Camp du Bien grâce à sa présence active sur Twitter. Dans l'univers trans, il existe un petit jeu secret qui consiste à placer le maximum de mots-clefs faire-valoir en un minimum de temps. Tous les soirs, Robert joue.

« Toutes les personnes à trou du devant ne sont pas des personnes menstruées, et toutes les personnes menstruées ne sont pas des femmes ! » tweete-t-il. + 2 points. Bravo Robert ! Continue !

« A tous-tes-x mes adelphes agenres : vous êtes valides-x ! N'écoutez pas celleux qui vous disent le contraire. » + 5 points. You go girl !

« La destruction de la société hétéropatriarcale cis-normative et la lutte pour les droits des personnes LGBTQQIP2SAA ne pourront se faire sans l'inclusion des personnes racisées et de genre queer, seulement si des safe-spaces en non-mixité choisie sont mis en place, incluant nos allié-es-x, asexuel-les-x et aromantiques. » Oula, rien compris, mais + 10 quand même. Bon toutou Roro.



Pour nous qui venons du féminisme, cette mascarade à base de points médians et de « personnes menstruées » est dure à avaler. Urgh. Se battre contre les violences conjugales et militer pour une meilleure prise en charge médicale des femmes reste important pour nous. Mais les histoires d'« *adelphes agenres valides-x* » : au secours ! C'est quoi cette novlangue ?

Tu as peut-être entendu parler des personnes menstruées, des personnes à utérus et des personnes à trou du devant ailleurs que dans notre ouvrage. Jadis, nous les nommions *femmes*.

Aujourd'hui, la Grande Chapelle du transgenrisme veut bannir

l'utilisation de ce mot lorsqu'il s'agit d'évoquer des sujets pourtant spécifiquement féminins comme les menstruations, les mycoses vaginales, la grossesse ou l'endométriose. Utiliser le mot femme serait transphobe, car les femmes transidentifiées qui se disent « hommes trans » ou « non-binaires » peuvent aussi avoir leurs règles.

Les transgenristes ont inventé leur propre novlangue, concept théorisé par George Orwell dans son roman dystopique *1984*. La novlangue efface certains mots, tout en en créant d'autres qui n'ont aucune consistance. C'est un instrument de destruction de la pensée, car lorsque vous ne pouvez nommer clairement, vous ne pouvez penser clairement. Cette dystopie est actuellement en train de s'imprimer dans le réel. La novlangue transgenre commence à envahir les médias, les écoles, les institutions étatiques, les sphères militantes, la recherche universitaire, les villes, les campagnes... Nous vivons une crise sémantique.

Dans un article^{291} du journal *Libération* daté du 11 mars 2021, Elise Viniacourt nous raconte que « la majorité des personnes menstruées ressentent des symptômes liés à leurs menstruations ».

Dans un article de France 3^{292} datant du 4 mai 2023, on peut lire qu'« une personne menstruée sur dix serait atteinte d'endométriose en France ». Toujours sur le même sujet, le site endofrance.org écrit que l'endométriose toucherait « 1 personne menstruée sur 10 ».

Dans un article de blog intitulé « Femme n'est pas le principal objet du féminisme^{293} » publié par Mediapart, la « militant.e » (c'est ainsi qu'elle se présente) Juliet Drouar parle de « personnes sexisées » ; mieux encore, elle tente d'introduire le terme « personnes femmes ». En plus de vider le mot *femme* de son sens, elle change également sa nature : il ne serait plus un nom commun, mais un adjectif. Lorsqu'on change la définition d'un mot, au mieux, on bouleverse un équilibre, au pire, on manipule des foules. « Mal nommer un objet, c'est ajouter au malheur de ce monde », écrivait Albert Camus en 1944.

Cette liste est très loin d'être exhaustive. Sans bruit, le mot femme commence à disparaître discrètement. Des néologismes farfelus apparaissent. Et certains mots sont proscrits. En juin 2023, l'agence de presse AP a annoncé que sa ligne éditoriale interdit désormais de parler du transgenrisme en tant qu'« idéologie^{294} ». « Ne voyez-vous pas que le véritable but de la

novlangue est de restreindre les limites de la pensée ? À la fin, nous rendrons littéralement impossible le crime par la pensée, car il n'y aura plus de mots pour l'exprimer », écrivait Orwell.



Le mot femme disparaît, et le vocabulaire scientifique et médical avec.

Dans un livret médical^{295}, l'hôpital NHS de Brighton (Sussex, Royaume-Uni), somme les sages-femmes de préférer les termes « lait humain », « lait des seins/du torse », ou « lait provenant du parent allaitant » au lieu de *lait maternel*. Toujours dans le même livret, on demande au personnel de parler de « trou du devant » ou d'*« ouverture génitale »* pour désigner le vagin. Trou du devant, tu as bien lu.

Dans un rapport datant du 20 mai 2022^{296}, le ministère de la Santé canadien évoque la santé des « personnes menstruées ».

Et la France n'est pas épargnée.

Dans son lexique trans^{297}, le Planning familial désigne le sexe comme un « construit social basé sur des observations moyennes des différences biologiques entre les genres. Il est communément admis scientifiquement que le sexe est un spectre. *Peut également désigner l'appareil génital.* » Parmi les « termes à ne pas utiliser », l'institution cite les mots « mâle/femelle » et « masculin/féminin ».

Sur son site Internet^{298}, le département « Psychiatrie et neurosciences » du GHU de Paris nous parle du sexe « assigné à la naissance ». Dans un document relatif aux parcours de transition des personnes transgenres^{299}, publié le 7 septembre 2022, la Haute Autorité de Santé (HAS) nous parle également de sexe « assigné ».

Dans une fiche pratique concernant le respect des droits des personnes trans^{300}, publiée en novembre 2019, le gouvernement français parle encore de « sexe assigné à la naissance ». Dans un rapport de décision du défenseur des droits^{301} datant du 18 juin 2020, devinez quoi... « sexe assigné à la naissance » !

Quelle fatigue ! À la naissance, personne n'assigne rien à personne, en dehors des rarissimes cas d'intersexuation, tu es mâle ou tu es femelle, point. Si ça continue comme ça, on nous parlera bientôt de date de naissance, de

poids, de taille et de pouls cardiaque assigné. Les réalités biologiques, physiques, matérielles ne sont pas relatives ; elles sont, point – jusqu'à preuve du contraire.



Comment décrire l'ampleur de l'importance du langage ? C'est une racine, un socle. Le langage n'est pas qu'un objet extérieur, il fait partie de nous. Il est une structure externe, parce qu'il permet de communiquer et de faire société, et interne, parce qu'il permet la pensée.

Le langage nous permet de décrire ce que nous observons, ce que nous mesurons, ce que nous touchons. Dans son ouvrage *Le cru et le cuit*, Claude Lévi-Strauss décrit le phénomène suivant : les peuples qui ne cuisent pas leur nourriture n'ont pas de mot pour exprimer ce qu'est la cuisson. En France, on parle de faire frire les aliments ; cuire à la vapeur, à l'eau, à l'étouffée, à feu doux, à feu vif ; griller, rôtir, braiser...

Le linguiste Roman Jakobson parle de fonction référentielle lorsqu'il s'agit de décrire le monde de manière factuelle, sans impliquer nécessairement d'émotions, d'opinions ou de jugements. Elle a été la première et unique fonction du langage chez Homo Sapiens pendant des millénaires. C'est une fonction primitive. Profondément inscrite dans nos cerveaux. Et le transgenrisme voudrait nous en priver.

Un aller-retour permanent existe entre langage et pensée. La pensée s'exprime par le langage, et le langage permet de penser. Aujourd'hui, le langage a plusieurs fonctions : délivrer des informations matérielles et objectives, exprimer des sentiments, interpeller, créer des liens sociaux, donner des ordres, manipuler, faire rire, compter, exprimer une forme d'art et de poésie... Au fil des millénaires, nous avons développé des capacités d'abstraction. Qui dit pensée abstraite, dit langage abstrait, et l'avènement d'un nouveau monde : celui des concepts.

Notre hypothèse est qu'à partir du moment où nous avons développé des capacités de langage – et donc de pensée – abstraites, une nouvelle relation s'est instaurée entre notre perception du monde et sa réalité matérielle. Non contents de décrire le monde, nous avons voulu le façonner à notre image. Nous avons voulu donner corps aux concepts. Nous avons cru qu'il suffisait de nommer quelque chose pour qu'il existe. Car si nous pouvons décrire le

réel, alors pourquoi le réel ne pourrait-il pas s'adapter à ce que nous aimerais qu'il soit ? Pourquoi ne pas se payer le luxe d'habiter un monde modelé selon nos vues de l'esprit ?

Ainsi sont nées les fusées, ainsi est né le surréalisme, ainsi est né le transgenrisme. Grâce à nos capacités d'abstraction, nous avons créé le meilleur comme le pire.

Le langage crée des images mentales. Les termes comme « personnes à utérus » découpent les femmes en morceaux. Les termes comme « réassignation sexuelle » changent ta perception de la réalité – il est plus juste de parler d'« ablation des parties génitales », car c'est un terme scientifique factuel.

Lorsque les transgenristes veulent nous forcer à adopter leur novlangue, ce sont nos cerveaux qu'ils visent. Ils touchent à ce qu'il y a de plus intime en nous : notre perception du monde ; notre rapport au réel et cette petite voix intérieure avec laquelle nous dialoguons en permanence.

Par le langage, ils colonisent notre monde intérieur. Lorsque l'ennemi vient de l'extérieur, il est facile à identifier et donc à éliminer. Mais lorsqu'un virus te pénètre et colonise chacune de tes cellules, il est plus difficile à combattre.

Forcer l'autre à adopter un certain langage est une forme de domination « soft ». Le concept transgenriste de « mégenrage » est un superbe exemple. Mégenrer signifie « mal genrer ». Par exemple, si tu dis que Robert qui veut s'appeler Catherine est « content » et non « contente » d'avoir un nouveau sac de sport rose, tu « mégenres » Robert.

Dans un article publié sur femelliste.com, Anissia Docaigne-Makhrova, juriste et militante féministe, écrit : « Et puisque c'est sur le terrain de la grammaire que les transactivistes nous amènent, jouons le jeu jusqu'au bout. Si l'on peut choisir ses pronoms à la troisième personne, peut-on également choisir d'autres éléments grammaticaux ? (...) Puis-je également choisir mes adjectifs épithètes ? Puis-je exiger que, conformément à la perception que je me fais de moi-même, chaque personne qui parlerait de moi en ma présence ou en mon absence précise après mon prénom et mes pronoms, “drôle et libre” ? »

Si tu cèdes à la dictature sémantique des transgenristes, tu participes à leur prosélytisme, même si au fond de toi, tu n'y crois pas. Evidemment que tu

veux te protéger des attaques. Evidemment que tu ne veux pas faire de la peine à Robert. Évidemment que l'instinct grégaire te travaille et que tu veux appartenir au Grand Camp du Bien.

Évidemment que ces gens ont le droit d'avoir leurs croyances, aussi délirantes soient-elles. Mais tu n'es pas dans l'obligation de t'y soumettre. Accepter la novlangue transgenriste, c'est accepter que des concepts irrationnels fassent *loi*. C'est accepter l'extinction de la pensée et la distorsion du réel. C'est renoncer à la clarté. C'est renoncer à la seule possibilité de socle commun qu'est la pensée logique et raisonnable.

ILS VONT JUSQU'À NOUS JETER DU CACA AU VISAGE

« Transphobe dégage ! Transphobe dégage ! » gronde une foule de deux cents personnes opposées à la venue de Posie Parker à Genève. Robert et Sylvain ont fait le déplacement. Habillés en Catherine et Sylvie, ils arborent des t-shirts « Fuck TERFs » commandés sur Etsy.com.

« Go away, go away ! » commencent-ils à scander en s'alignant sur les chœurs des manifestants aux cheveux roses et bleus comme leurs drapeaux. Robert est tout rouge. Une goutte de liquide séminal perle au bout de son gland et vient s'écraser contre son caleçon. « T'es toute rouge Catherine, ça va ? » lui crie Sylvie-Sylvain à l'oreille. « Ça va », répond-il, paralysé par la vue de l'objet de ses fantasmes les plus secrets.

Encore plus blonde qu'il ne l'imaginait, encore plus sexy que dans ses branlettes les plus folles, la Vénus de ses rêves vient d'apparaître en combinaison noire saillante et lunettes de soleil blanches. « No woman has a penis, no man has a vagina! » scande-t-elle avec aplomb devant les femmes venues participer à son événement.

Une énième goutte de liquide séminal vient s'écraser sur le tissu déjà moite du caleçon de Robert. « Une femme trans est une femme ! » hurle-t-il en priant très fort pour que Sylvain ne grille rien.



Ce jour-là, à Genève, malgré la présence de deux cent militants, les transgenristes ne réussirent pas à faire annuler l'événement *Let Women Speak*^{302}. Le principe de ces événements organisés par Posie Parker est d'inviter des femmes à prendre le micro dans l'espace public pour exprimer leurs désaccords avec l'idéologie transgenre.

Quelques mois plus tôt, la militante avait dû mettre un terme à sa tournée en Nouvelle-Zélande, après avoir subi des attaques physiques dans la ville d'Auckland^{303}. C'était le 27 mars 2023. Plusieurs centaines de militants transgenristes s'étaient mobilisés afin de tenter d'empêcher la tenue de cet

événement. Et ils ont réussi. Par la violence. Les vidéos sont impressionnantes.

On voit d'abord Posie Parker sur une estrade, protégée par une armada de barrières et de policiers, se faire asperger de jus de tomate. Puis, face à plusieurs centaines de personnes en délire, peut-être des milliers, les officiers de police décident finalement de l'exfiltrer. Elle est sauvagement bousculée et reçoit encore divers liquides sur le visage sous les hurlements et les insultes.

En marge, des femmes venues la soutenir seront également agressées physiquement, dont une dame âgée de 71 ans, frappée par une personne de 21 ans, qui plaidera d'ailleurs coupable^{304}.

Cinq jours plus tard, ça a été au tour de Chris Billboard, militant contre les transitions chirurgicales et hormonales pour les enfants. Il a été agressé physiquement par des militants transactivistes alors qu'il était venu s'exprimer très calmement, presque discrètement, lors d'une manifestation pro trans^{305}. Ces agressions physiques sont monnaie courante dans le monde anglo-saxon.

En France, en 2021 et 2022, les femmes du collectif Résistance lesbienne ont été frappées alors qu'elles manifestaient lors de la Gay Pride pour rappeler que les lesbiennes n'aiment pas les pénis^{306}. Le 7 mars 2021, les femmes du collectif CAPP accompagnées d'autres militantes ont été la cible de coups et de jets d'œufs. Marguerite, présente à leur côté, a reçu un œuf en plein visage alors qu'elle tenait une pancarte « Vive le sexe féminin^{307} ».

En 2022, Caroline Eliacheff et Céline Masson, auteures du livre *La fabrique de l'enfant-transgenre*, ont subi intimidations, menaces et agressions à plusieurs reprises. En décembre, lors d'une conférence au café laïque de Bruxelles, elles ont été la cible de jets d'excréments de la part d'une vingtaine d'individus cagoulés. Vous avez bien lu Messieurs-Dames : du caca. Un collage « café transphobe raciste » a été placardé sur la façade du lieu. « Après les jets de matière fécale, ils ont renversé les chaises, bousculé tout le monde et tenté de s'approcher du fond de la salle, avant que des personnes ne s'interposent pour les empêcher de s'en prendre aux conférencières », a relaté Florence Bergeaud-Blackler, organisatrice de l'événement, au journal *Le Figaro*^{308}.

Le 20 novembre 2022, la docteure Eliacheff devait intervenir dans un

colloque organisé par la mairie de Paris, mais l'événement a été déprogrammé : « La mairie est engagée contre toutes les discriminations et contre la transphobie », a déclaré la municipalité de Paris-Centre^{309}.

En anglais, on appelle ça la « cancel culture », c'est-à-dire la culture de l'annulation. On vous déprogramme, on vous efface, on fait comme si vous n'existez pas. Nous en avons déjà fait les frais nous aussi.

Le 15 avril 2023, la participation de Marguerite à un colloque en soutien aux femmes afghanes et iraniennes, organisé par le Comité Laïcité République avait été annulée. Les levers de boucliers avaient fait céder les organisateurs : appel à une manifestation « contre la transphobe Marguerite Stern » diffusé par un site d'extrême gauche ; menaces de militants de venir armés « d'œufs pourris et de battes de baseball^{310} », et déclaration accusatoire de l'adjointe à la mairie de Nantes en charge de la lutte contre les discriminations Mahaut Bertu : « À titre personnel, je ne partagerai jamais les positionnements politiques qui réduisent les femmes à des “femelles” (...) Je n'accepterai jamais la transphobie^{311}. » La conférence avait finalement été reprogrammée à une date ultérieure dans les locaux du Sénat.

« Qui ne peut attaquer le raisonnement attaque le raisonnable », disait Paul Valéry.



Pour en arriver à ce type d'extrémité, il faut d'abord que tout un contexte soit installé. Si les agressions physiques et les pratiques fascistes se multiplient, c'est parce que l'esthétique de la violence fait partie du transgenrisme.

Nous connaissons par cœur la mécanique bien huilée des transgenristes, car nous en faisons les frais depuis quatre ans. Cela commence par de banales méchancetés. Des classiques « crève sale pute », « connasse suicide-toi », à des messages plus originaux comme « ne te pointe pas à la manif d'aujourd'hui si tu ne veux pas recevoir du sperme de meuf trans dans ta tronche »^{312}.

Ensuite, pour justifier leurs attaques, les transgenristes mettent en place toute une rhétorique mensongère basée sur l'inversion. Ils expliquent que tout propos dissident serait « violent », et qu'il est donc légitime de répondre par la violence. Ils vous menacent tout en se déclarant victimes. Vous risquez de

recevoir œufs et excréments sur le visage à chacune de vos apparitions publiques, et alors que vous ne faites qu'énoncer des réalités biologiques, c'est vous qui passez pour une fasciste.

On vous explique que les personnes trans sont blessées par vos propos. Et parce que ces personnes culmineraient au sommet de la pyramide des oppressions, leurs ressentis devraient faire loi. Alors, si ces personnes vont mal et se suicident, c'est de votre faute. On vous accuse d'avoir « du sang sur les mains » et d'être responsables du « génocide trans ». Affirmer qu'être une femme est une réalité biologique vous confère soudainement le même statut qu'un responsable rwandais impliqué dans le massacre des Tutsis.

Il est intéressant d'analyser le transgenrisme à travers le prisme du phénomène de psychose collective ou d'hystérie de masse. La psychose collective émerge d'une contagion émotionnelle qui plonge les individus dans un état affectif et passionnel où la raison et l'intelligence perdent leur place. Elle crée des foules irrationnelles, impulsives et déchaînées et peut toucher des petits groupes de quelques personnes jusqu'à des centaines de milliers, voire des millions. Le professeur Georges Heuyer, psychiatre et auteur d'un ouvrage sur le sujet, explique que « les psychoses collectives désignent des convictions fausses et irréductibles au raisonnement^{313} ». D'autres médecins ont également évoqué le concept de « folie communiquée », ce qui nous semble pertinent dans le cas du transgenrisme.

S'il est vrai que les personnes trans subissent des violences parce qu'elles sont trans, parler de « génocide trans » est objectivement faux, voire délirant. Les militants trans se complaisent dans une culture de la victimisation. « Or, que fait-on lorsqu'on se sent collectivement en danger de mort à tout instant ? On se met en ordre de bataille, on s'organise, et on riposte », déduit Pierre Valentin, essayiste auteur de l'ouvrage *Comprendre la révolution woke* dans un entretien pour le magazine *L'Incorrect*^{314}.



Les premières victimes de la violence des transgenristes sont les féministes qui critiquent leur idéologie. Pour les désigner, ils ont inventé l'étiquette « TERF » (Trans-Exclusionary Radical Feminist^{315}). Ce terme autour duquel ils cultivent tout un imaginaire sombre est utilisé pour discréditer et menacer. Si vous êtes une TERF, vous êtes une SS Féministe qui dit qu'un pénis de femme ça n'existe pas = nazi.

En France, nous pouvons citer les femmes du collectif « Féminicides par compagnons ou ex » qui font un travail d’archivage depuis 2016. Elles sont harcelées et qualifiées de TERFs, car elles n’incluent pas les « femmes trans » dans leur décompte – alors même qu’aucun homme transidentifié n’a été tué par son conjoint ou ex en France depuis 2016^{316}. D’autres femmes encore se sont vues être affublées de cette étiquette : Sophie Robert, la réalisatrice du documentaire *Mauvais genre* ; Antastesia, une youtubeuse féministe, les députées Astrid Panosyan-Bouvet, Aurore Bergé et Caroline Yadan (car elles ont eu le malheur de nous recevoir) ; la photographe Pauline Makoveitchoux qui a vu l’une de ses expositions être vandalisée à Vitry-sur-Seine, car elle n’incluait pas de « femmes à pénis ».

Dès que vous recevez cette étiquette, il est établi que vous méritez la peine capitale. Le 8 mars 2023, la manifestation « féministe » de Paris laissait derrière elle des tags tels que « Fachos au feu, TERFs au milieu » ; « Feu aux TERFs » ; « Sauve 1 trans tue 1 TERF » ; « TERF meurt » ; « Mort aux TERFs »^{317}. Une façon très subtile de nous menacer de mort indirectement. Car dans le petit milieu politique, médiatique et militant, on sait très bien qui sont les TERFs en France.

Parfois, les menaces sont proférées *ad hominem*. En 2022, l’artiste Apolonia Sokol dévoile un tableau représentant la décapitation de Marguerite Stern^{318}. Lors d’une soirée publique à la Mutinerie, la militante Hanneli Escurier debout sur un ring de boxe fait mine de frapper le nom de Dora Moutot inscrit sur une pancarte.

Lorsque tout ce petit monde militant hypercélébré, car hyper « discriminé », lance une chasse aux sorcières, certains médias et personnalités politiques de gauche suivent au galop. Alors, la terreur se normalise et s’institutionnalise. Des élus de la République se mettent à leur tour à vous traiter de « transphobes » et de « TERF ». En France, la sénatrice Mélanie Vogel, la députée Ségolène Amiot, le député Raphaël Gérard et le député Andy Kerbrat ont participé à cette vindicte populaire en citant directement nos noms, parfois jusque dans les rangs mêmes de l’Assemblée nationale. Nous ne comptons plus les articles de presse qui nous qualifient de « TERFs » et de « militantes anti-trans ».

Wikipédia, Twitter, Facebook et Instagram s’y mettent aussi. Certaines fiches Wikipédia sont changées de façon mensongère. Une certaine forme de révisionnisme se met en place. Et quand une réputation se fait, c’est difficile

d'aller contre. Les moutons suivent. On leur fait comprendre que s'ils continuent de s'associer à toi d'une manière ou d'une autre, ils seront les prochaines victimes. Alors les moutons se rangent du côté du Grand Camp du Bien. Ne pas faire de vagues. Vouloir être une bonne personne. Tout ça.

Cette attitude nous rappelle le conte d'Andersen *Les habits neufs de l'empereur*. Dans ce conte, deux escrocs doivent livrer des vêtements confectionnés dans une étoffe extraordinaire, invisible pour les personnes sottes. Par crainte d'être perçus comme ignorants, l'empereur et ses sujets prétendent tous voir et admirer ces vêtements qui n'existent pas. Les escrocs vont jusqu'à aider le roi à enfiler le vêtement invisible. Mais un enfant innocent proclamera que l'empereur est nu, mettant ainsi en lumière la supercherie et soulignant l'absurdité de la situation où tout le monde faisait comme si l'empereur était très bien habillé. C'est exactement ce qui se joue avec l'idéologie transgenre. Tout le monde voit qu'un homme qui se prétend femme n'en est pas une, mais on fait comme si, de peur de passer pour sot. On participe au système...

Parce que tout le monde suit sans broncher, un jour tu te réveilles et tu réalises que bye bye les « amies » féministes. Bye bye les employeurs de gauche. Et bye bye le statut de nouvelle icône féministe. Tu n'es plus invitée nulle part. Le téléphone arrête de sonner. Dora a perdu absolument tous ses partenaires commerciaux à cause du harcèlement des transgenristes. Vous faire perdre votre emploi est l'une de leurs techniques chères. Et les gens suivent... de peur de ne pas paraître assez progressistes...

Parmi les femmes ayant perdu leur emploi, parce que considérées comme TERFs : Amy Eileen Hamm, infirmière, a fait l'objet d'une enquête du British Columbia College of Nurses^{319}, après avoir déclaré sur les réseaux sociaux que le sexe était une réalité biologique^{320}.

Pamela Ricard, professeure de mathématiques dans le Kansas, a été suspendue pour avoir choisi de ne pas utiliser le prénom et les pronoms transgenres d'un élève^{321}.

En Suède, une enseignante a été licenciée pour avoir refusé d'employer des pronoms neutres^{322}.

Enoch Burke, un enseignant irlandais, a été incarcéré durant 107 jours pour avoir refusé de faire usage du pronom trans d'un élève^{323}.

En 2020, Sasha White, une femme américaine a perdu son poste au sein de l'agence littéraire Tobias Literary Agency, au motif qu'elle avait retweeté et commenté des propos affirmant qu'un homme transidentifié victime de violences n'en demeure pas moins un homme pour autant^{324}.

En décembre 2019, Maya Forstater, une femme anglaise qui occupait un poste dans l'ONG américaine Centre for Global Development, a vu son contrat ne pas être renouvelé au motif qu'elle aurait tenu des propos jugés transphobes par la direction. Maya Forstater avait simplement déclaré sur Twitter : « Je pense que les personnes mâles ne sont pas des femmes (...) Je ne pense pas qu'être une femme soit une question d'identité ou de sentiments féminins. C'est de la biologie^{325}. » Après avoir gagné son procès, elle a finalement perdu en appel.

C'est d'ailleurs à la suite de cette affaire que J.K. Rowling, célèbre auteure de la saga *Harry Potter*, est devenue la cible favorite des transgenristes. En 2019, elle tweete son soutien à Maya Forstater avec cette déclaration : « Habillez-vous comme vous le souhaitez. Appelez-vous comme bon vous semble. Couchez avec n'importe quel adulte consentant. Vivez votre meilleure vie dans la paix et la sécurité. Mais forcer les femmes à quitter leur travail pour avoir maintenu que le sexe est réel ? »

Depuis, elle réaffirme régulièrement qu'être une femme est une réalité biologique. Cela lui vaut des épisodes qu'on imagine douloureux, comme le fait d'être exclue de différents projets relatifs à sa propre œuvre. Début 2022, elle sera exclue d'une émission célébrant le 20^e anniversaire du premier film *Harry Potter* sur la chaîne HBO Max, alors que tous les acteurs phares seront présents^{326}. En août 2023, le directeur d'une exposition Harry Potter au musée de la pop culture de Seattle annonce que toute référence à la romancière sera bannie à cause de ses propos soi-disant « haineux »^{327}.

J.K. Rowling est également régulièrement l'objet de menaces et d'appels à la haine. En 2022, un homme transidentifié nommé Gretchen Felker-Martin a publié un livre qui décrit une chasse aux « TERFs » dans lequel J.K. Rowling meurt brûlée vive.



Il y a les agressions physiques, les menaces, le harcèlement en meute, les pertes d'emploi, la *cancel culture* et puis il y a les appels à prendre les armes

et les tueries. Les prémisses d'un terrorisme trans.

Le 7 mai 2019, Alec McKinney, un jeune homme transidentifié âgé de 17 ans, entre dans une école de la région de Denver, accompagné de son camarade Devon Erickson, et ouvre le feu. Un mort et huit blessés. Monsieur McKinney reconnaîtra les faits et déclarera avoir voulu se venger des moqueries de ses camarades en raison de sa transidentité^{328}. Il sera condamné à la prison à vie.



Le 27 mars 2023, une femme transidentifiée de 28 ans nommée Audrey Hale qui se faisait appeler « Aiden » entre dans une école catholique et tue six personnes avec une arme à feu avant d'être abattue par la police^{329}. Elle laisse derrière elle un manifeste dont le contenu n'a pas été révélé.

Dans la foulée, le « Trans Résistance Network », un collectif transgenriste dont le but est de faciliter « la survie à long terme et le bien-être de personnes de genres divers dans un environnement plus extrême » a justifié cet acte en affirmant qu'il résulterait d'une « véritable avalanche de législation anti-trans » constituant « rien moins que l'éradication génocidaire des personnes trans de la société^{330} ».

Quelques jours plus tard, le magazine français *Néon* trouvera de bon goût de s'inquiéter de la « hausse de la transphobie aux États-Unis ». La montée du « terrorisme trans » – terme mis entre guillemets – est utilisée comme pour décrédibiliser une inquiétude légitime^{331}. Plusieurs médias américains s'excuseront d'avoir « mégenré » la criminelle^{332}. Quel sens des priorités !

Ce qu'il faut comprendre, c'est que cette tuerie s'inscrit dans un certain contexte. Quatre jours plus tard, le 1^{er} avril, devait se tenir une manifestation en l'honneur du « Trans day of vengeance^{333} ». Le Trans Radical Activist Network (TRAN), qui était à l'origine de cette manifestation, a finalement décidé de l'annuler, invoquant des menaces reçues, et un risque pour la sécurité des manifestants^{334}.

Dans un communiqué publié quelques jours après la tuerie de Nashville, le TRAN s'est quand même déclaré « horrifié » par cet acte de violence, et a rejeté tout lien « entre cet horrible événement et le nôtre ». Mais on ne comprend pas très bien : dans ce cas, qu'entendent-ils par « vengeance » ? Le groupe a expliqué que cela signifiait « riposter avec véhémence ». Ah. Et

jusqu'à quel stade la « véhémence » peut-elle aller ?

Quelles horreurs pourraient apparaître lors des prochains « Trans day of vengeance » ? Lorsque les statistiques des différents services hospitaliers démontrent que la majorité des personnes qui se disent trans présentent des troubles psychiatriques parfois graves, on s'inquiète. Rappelons que selon Hannah Barnes, 70 % des personnes suivies chez Tavistock étaient atteintes de troubles psy^{335} ; selon une étude menée par une clinique du genre écossaise, la proportion était de 72,4 %^{336} ; et selon une autre étude réalisée dans des hôpitaux finlandais pour enfants, la proportion était de 75 %.

Le combo troubles psychiques + emprise sectaire + culture de la victimisation + désignation d'ennemis à combattre + esthétique de la violence est nécessairement explosif et dangereux. Une étude du journal scientifique *Front Psychiatry* explique qu'au Canada, pendant le Covid, « les jeunes transgenres et “gender-diverse” ont émergé comme le groupe avec le plus gros risque de radicalisation violente^{337} ».

L'esthétique de la violence et de la défense armée font partie de la culture trans. Sur Etsy, sont mis en vente des stickers représentant le drapeau trans, avec des phrases comme « Defend equality » ou « Arm trans women » surplombées de kalachnikovs^{338}. Sur Tumblr et Instagram, le combattant de MMA transidentifié Alana McLaughlin (ou Lady Ferai), s'exhibe avec un t-shirt « End trans génocide », puis avec un couteau de trente centimètres et une arbalète sur fond de drapeau bleu blanc rose (couleurs du drapeau trans). Sur le site abetterway2a.com, on peut trouver stickers et sweatshirts arborant la phrase « gun rights are trans rights^{339} », avec une jolie kalachnikov bleu blanc rose, ou bien encore des t-shirts « It was never about hunting^{340} » aux couleurs LGBTQIA+^{341}.

On continue ? À Paris, en 2021, lors d'une manifestation féministe, on a vu un homme défiler avec un t-shirt « Kill the TERF^{342} ». T-shirt et sweatshirt évidemment en vente sur de nombreuses plateformes comme tshirt-center.com^{343} ou eco-tshirt.com^{344}.

Le 8 juillet 2023, un homme transidentifié connu sous le nom de Sarah Jane Baker a hurlé dans un micro lors d'une manifestation : « Si vous voyez une TERF, frappez-la dans sa putain de face. » Bien qu'il ait reconnu les faits tout en s'excusant et en affirmant avoir « des amis TERFs », la justice anglaise a innocenté monsieur Baker, considérant que ses propos ne

constituaien pas un appel à la violence^{345}. Ce dernier sortait à peine de prison, après avoir purgé une peine pour l'enlèvement et la torture de son frère et de sa belle-mère. Le collectif « Free Sarah Jane Baker » avait déclaré : « Le cas de Sarah est une préoccupation pour tous ceux qui croient en la liberté d'expression^{346}. »

Dire qu'un pénis de femme ça n'existe pas serait violent, mais appeler à tuer des femmes relèverait de la liberté d'expression ? Faut arrêter...



Si on ne peut pas parler de « régime totalitaire transgenre », on peut clairement parler d'un « totalitarisme d'atmosphère ». Cette expression est empruntée à Nathalie Heinich, l'auteure de *Le wokisme serait-il un totalitarisme ?*, qui met en garde contre la tendance totalitaire de mouvements tels que le transgenrisme.

Certaines citations de la philosophe Hannah Arendt, qui a beaucoup écrit sur le totalitarisme lié au nazisme, résonnent de manière troublante avec la réalité actuelle et cela nous préoccupe. Elle écrivait : « Le sujet idéal de la domination totalitaire n'est ni le nazi convaincu ni le communiste convaincu, mais des gens pour qui la distinction entre fait et fiction (c'est-à-dire la réalité de l'expérience) et la distinction entre vrai et faux (c'est-à-dire les normes de la pensée) n'existent plus^{347}. » Pour expliquer comment le nazisme a réussi à s'installer, elle disait : « Dans un monde toujours changeant et incompréhensible, les masses avaient atteint le point où elles croyaient simultanément tout et rien, où elles pensaient que tout était possible et que rien n'était vrai^{348}. »

Bernard Bruneteau, auteur d'un livre intitulé *Le bonheur totalitaire*, explique les raisons pour lesquelles certaines personnes adhèrent à des idées totalitaires. Il explique que les régimes totalitaires promettent un monde meilleur, soulignant qu'en dépit des exclusions, il y a également des catégories d'inclus, des « bénéficiaires ». Bruneteau parle de la création d'opportunités, car le totalitarisme engendre des structures d'encadrement et de sociabilité. De nouveaux postes voient le jour et certaines personnes trouvent une nouvelle importance sociale dans ce système. Et c'est vrai que tout un écosystème « féministe, inclusif, transgenriste, woke » a émergé. Il suffit de consulter des plateformes comme genderjobs.org pour constater que

ceux qui adhèrent à cette idéologie ont de nombreuses opportunités professionnelles à saisir.

On pourrait également considérer le transgenrisme comme une forme de dérive sectaire. L'idéologie transgenre rappelle, par certains aspects, la secte Heaven's Gate, un mouvement sectaire des années 90 tristement connu pour le suicide collectif de trente-neuf de ses adeptes qui pensaient rejoindre un vaisseau spatial. Dans cette secte, il était important d'être de genre neutre, car, pour eux, le monde spirituel était un monde sans sexe. Un certain nombre d'adeptes se sont donc castrés.

Il y a aussi eu le cas du clarisme en Suisse qu'on pourrait considérer comme « une religion trans » du début du xx^e siècle. Le clarisme élaborait la théorie selon laquelle le corps est constitué de cellules bisexuelles animées par le désir de transcender la différence des sexes, soi-disant à l'origine de toutes les souffrances. Il fallait donc aspirer à devenir hermaphrodite pour devenir un être supérieur. Au xvii^e siècle, il y a également eu le cas de la secte chrétienne russe Skoptsy, qui préconisait la castration des hommes et la mastectomie pour les femmes.

En 2011, le député UMP Jean-Marc Nesme avait écrit à la mission interministérielle de lutte et de vigilance contre les dérives sectaires pour dénoncer « la promotion de l'idéologie du “gender” ». Dans sa lettre au président de la Miviludes, il expliquait que « derrière l'utilisation de l'expression “genre” au lieu du mot “sexe” se cache une idéologie qui cherche à éliminer l'idée que les êtres humains se divisent en deux sexes, c'est-à-dire en deux identités sexuelles distinctes^{349} ».

Il n'y a apparemment pas eu de suite.

LE LOBBYING TRANS

Comment le transgenrisme s'impose dans les universités

Depuis que Robert est devenu Catherine, il a tissé une nouvelle relation avec sa fille Elsa. Elle l'appelle affectueusement « papmam ». Ensemble, ils font des « trucs de meufs ». Constatant le manque de compétences de son « papmam » en matière d'aménagement intérieur, Elsa a volé à son secours pour l'aider à parfaire l'installation d'un dressing sur mesure qui accueillera sacs à main, escarpins, et autres accessoires secrets...

Robert sera bientôt à la retraite et Elsa voit bien qu'il a besoin qu'on le prenne par la main. Alors, elle lui a suggéré de s'inscrire en master d'études de genre à Paris 8 ou à la Sorbonne. Mais l'intitulé du master de l'université de Toulouse semble tout aussi croustillant : « Genre, Egalité et Politiques Sociales ». « Ça ferait trop classe », songe Robert qui se rêve déjà en philosophe du genre perché sur ses grands airs conceptuels.

C'est qu'il veut « valider ses acquis » et pouvoir briller dans les dîners ! Chaque fois qu'on lui parle de certaines théoriciennes queers ou féministes, comme Judith Butler ou Simone de Beauvoir, il fait mine de les avoir lues, mais il ment. Il a déjà essayé de lire Butler tout seul, mais il n'a vraiment rien capté.

Tel un perroquet, il caquète parfois : « On ne naît pas femme, on le devient. » C'est la seule phrase venant d'un essai féministe qu'il connaît. Faut dire que son kiff, à Roro, c'est plutôt les romans de Marc Lévy. « De la littérature de gonzesse », pense-t-il. Ce qui prouve encore une fois qu'il est vraiment intérieurement une femme !



Lorsque certaines de nos amies féministes nous ont annoncé qu'elles entamaient un master en études de genre, tout d'abord nous n'y avons pas prêté attention. Mais lorsque nous avons commencé à plonger dans ce sujet

pour la rédaction de ce livre, leur bon souvenir s'est rappelé à nous. Nous nous sommes dit que c'était peut-être là-bas, à Paris 8, ou à la Sorbonne, qu'on leur avait retourné le cerveau avant qu'elles ne nous claquent la porte au nez. Les *Gender Studies*^{350}, comme on les appelle, promeuvent l'idéologie transgenre, et elles ont totalement gangrené le monde de la recherche universitaire.

Dans les années 60, avaient d'abord été créés les *Women's Studies*^{351} : des programmes qui abordaient des sujets tels que l'égalité des sexes, l'histoire des femmes, la théorie féministe, les questions de santé féminines et la politique autour des droits des femmes. Puis peu à peu les *Women's Studies* ont été ringardisées et réintitulées *Gender Studies*.

Les *Gender Studies* examinent les constructions sociales, culturelles, historiques et politiques du genre^{352}. Dans ce domaine, une femme peut tout à fait avoir un pénis, il n'est plus question de parler de biologie ou de sexe, et gare à ceux qui essayeraient !

Le monde universitaire est devenu de plus en plus militant. C'est ce que dénonce la sociologue Nathalie Heinich, auteure d'un livre intitulé *Ce que le militantisme fait à la recherche*. Elle fustige les *Gender Studies* qu'on voit fleurir partout : thèses, colloques, revues, et dénonce ses lieux communs faits d'une bouillie de mots-clefs comme « genre », « domination », « pouvoir ».

Elle explique qu'il y a actuellement une confusion des arènes. Pour elle, ce n'est pas le militantisme en tant que tel qui est critiquable, mais le fait qu'il prenne de l'espace dans la recherche universitaire. Elle rappelle logiquement qu'un enseignement ou un article devrait s'affranchir de toute visée politique ou morale au profit de la seule visée épistémique. Selon elle, cette autonomie lentement conquise est aujourd'hui mise à mal.

Nathalie Heinich fait la distinction entre l'énergie émotionnelle du militant, et l'énergie intellectuelle du chercheur qui devrait être capable de se séparer de ses émotions pour aboutir à la recherche d'un savoir objectif. Elle explique que le rôle du chercheur est de donner à voir le monde tel qu'il est, et non tel qu'il voudrait qu'il soit. « Comme disait André Gide, on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments, on ne fait pas de bonne science avec de bonnes causes », écrit-elle^{353}.



Madame Heinich n'est pas la seule universitaire à dénoncer le fait que son milieu décroche progressivement du réel en s'enfonçant dans des élucubrations anti-sciences. En 2019, Christopher Dummitt, un historien expert en *Gender Studies* enseignant à l'université Trent au Canada, a fini par avouer qu'il avait lui-même participé au *grand n'importe quoi* en falsifiant les conclusions de ses recherches au service de cette idéologie politique. Il racontait par exemple des bobards comme : « Il n'y a pas de fondation historique de la différence sexuelle enracinée dans la biologie ou autre base solide dont l'existence aurait été antérieure à son appréhension culturelle. »

Dans un réveil difficile, il explique : « Je ne cessais de le répéter : “le sexe n'existe pas”. Je le savais, un point c'est tout. Parce que j'étais historien du genre. (...) Mes recherches ne prouvaient rien, dans un sens comme dans l'autre. (...) Et personne, à aucun moment de mes études supérieures ou du processus de publication de mes articles de recherche, ne m'a demandé de faire preuve d'ouverture d'esprit^{354}. »

Deux ans plus tôt, en 2017, trois chercheurs, James Lindsay, Helen Pluckrose et Peter Boghossian, s'étaient justement amusés à piéger des revues scientifiques en écrivant des articles faux et complètement perchés de *Gender Studies*, révélant ainsi l'aveuglement et le manque de sérieux du monde de la recherche.

L'une de leurs fausses études publiées dans le *Cogent Social Sciences* s'intitulait « Le pénis conceptuel en tant que construction sociale ». L'article explique que le pénis est responsable du réchauffement climatique^{355}. Les chercheurs disent à son sujet qu'il s'agit « d'un papier de 3000 mots d'inepties totales se faisant passer pour de l'érudition universitaire »^{356}. Une autre « étude », publiée dans *Sexuality and culture*, traite de l'impact de l'usage de godemichet anal par les hommes sur leur transphobie. Le papier conclut que cette pratique aiderait les hommes à être moins hostiles aux transsexuels^{357}. Et c'est passé comme une lettre à la poste. Dernière énormité : la revue *Gender, Place and Culture* les a très sérieusement laissé publier un article au sujet de la culture du viol canine et de la « performativité queer au sein des parcs à chiens de Portland »^{358}.



En soi, ces théories *queers* frappadingues sont marrantes et on pourrait se

dire qu'après tout pourquoi pas. Sauf qu'en plus de raconter n'importe quoi, les transgenristes censurent tous ceux qui ne s'alignent pas. Les intellectuels, les chercheurs et les professeurs qui s'y opposent font face à de gros problèmes. Et malheureusement les universités, par manque de courage, ne prennent pas toujours leur défense. Pourtant, s'il y a un lieu où le débat devrait être bienvenu, c'est bien le monde universitaire. Mais le débat sur ce sujet est devenu impossible. Interdit.

En France, en 2022, la direction de Science Po Reims a annulé le séminaire « Biologie, évolution et genre » qui défendait une approche évolutionniste des rapports homme-femme sous la pression de militants. « Darwin est tabou, y compris à Sciences Po », a déploré l'intervenant Leonardo Orlando, chercheur en études cognitives. « Enseigner un cours sur le genre faisant intervenir la biologie est le tabou ultime », ajoutait Peggy Sastre, docteure en philosophie^{359}. En 2019, c'est la branche bordelaise de Sciences Po qui avait aussi cédé aux demandes des activistes *queers* en annulant une conférence de la philosophe Sylviane Agacinski, qui s'opposait aux technologies reproductives, en l'accusant d'homophobie et de transphobie^{360}.

Et c'est partout pareil dans le monde occidental. En 2022, l'université Harvard a annulé la conférence de la philosophe Devin Buckley au sujet du romantisme anglais, car il a été découvert que celle-ci faisait partie des membres de l'association « Women's Liberation Front » qui défend le fait qu'être une femme est une réalité biologique^{361}.

En 2021, la professeure Donna Hughes, pourtant directrice du programme « *Gender and Women's Studies* » de l'université de Rhode Island aux États-Unis, a vécu une campagne de harcèlement après avoir écrit un article pour le média féministe 4W, dans lequel elle qualifie le transgenrisme de « trans-sex fantasy ». Au lieu de défendre son droit à la liberté d'expression hors du cadre universitaire, la direction a communiqué en disant qu'elle ne soutenait pas les opinions « anti-trans »^{362}.



Certains se font carrément virer. C'est le cas d'Allan Josephson, le directeur de la division de psychiatrie et psychologie adolescente et enfantine de l'université de Louisville, qui s'est fait jeter après quinze ans de bons et loyaux services en 2019, car celui-ci avait donné une conférence critique sur

le traitement actuel de dysphorie de genre à la fondation de droite conservatrice Héritage. Il a attaqué l'université en retour^{363}.

Même son de cloche en Angleterre. La philosophe et professeure britannique Kathleen Stock, auteure du livre *Material girl, why reality matters for feminism*, n'a pas été virée, mais elle a été poussée à la démission par l'Université de Sussex en 2021^{364}. Lors d'un entretien, elle nous a expliqué avoir fait face à du harcèlement et de la diffamation pendant trois ans, dans le but de la faire virer ou de la pousser à démissionner.

« À un moment, ils venaient sur le campus tous les jours, portant des masques, placardant des affiches avec mon nom dessus, mettant des autocollants partout dans les toilettes, déclenchant des fusées éclairantes, écrivant des graffitis et distribuant des manifestes à mon sujet. Finalement, cela a marché et j'ai arrêté », nous a-t-elle expliqué.

Selon elle, « les groupes militants LGBT entretiennent des liens étroits avec la direction de l'université, parce qu'ils sont en compétition pour les candidatures d'étudiants, ils veulent donc avoir l'air progressistes d'une manière qui attire les jeunes étudiants idéalistes ».

Parfois, les liens d'intérêts vont même plus loin que ça. Certains transgenristes fortunés financent les universités afin d'y propulser leur idéologie. C'est déloyal, mais ça marche. James Pritzker, qui se fait désormais appeler « Jennifer », est l'un des héritiers des hôtels Hyatt. La famille Pritzker est l'une des familles les plus fortunées et proches du pouvoir aux États-Unis. « Jennifer » a créé la fondation TAWANI, et avec son argent, il finance à hauteur de 2 millions de dollars la première chaire d'études sur les transgenres à l'université de Victoria, en Colombie-Britannique^{365}.

Il n'y a bien sûr aucun mal à financer des études sur les personnes transgenres ; c'est même un besoin. Mais il serait préférable que celles-ci soient impartiales et n'imposent pas une seule et unique façon de penser...

En 2023, Pritzker a aussi décidé d'allouer 2 millions de plus pour encourager l'éducation LGBTQIA+ et les instituts de recherche sur le sujet trans. L'université du Minnesota, l'Institut pour l'égalité de l'Illinois, ou encore le William Institute de l'université de droit de Californie en bénéficient^{366}. L'école de médecine de l'université de Chicago s'appelle carrément la « Pritzker school of Medicine », ce qui en dit long sur l'influence du clan Pritzker.

Pour rester en bons termes avec leurs généreux donateurs, les universités sont parfois prêtes à empiéter sur leur code éthique... Ainsi, on se retrouve avec d'étranges chasses aux sorcières au sein des universités. *Le Times* a révélé que la secrétaire générale de l'University and College Union, qui est le principal syndicat britannique pour les travailleurs dans l'enseignement supérieur, recueillait des informations sur de présumés « transphobes et activistes critiques du genre » travaillant dans les universités^{367}.



Dans ce contexte d'influence financière, de flicage et de *cancél culture*, pas étonnant que les papiers de recherche qui ne vont pas dans le sens de la thérapie d'affirmation de genre soient menacés d'être censurés. Par exemple, un article publié dans le journal de recherche « *Archives of Sexual Behavior* » sur la dysphorie de genre d'apparition rapide signé par Suzanna Diaz et Michael Bailey a été retiré^{368} à la suite de la publication d'une lettre ouverte signée par plus de 100 universitaires-militants qui demandaient son retrait ainsi que la démission du sexologue Kenneth Zucker qui était à la tête du journal^{369}.

Orwell avait peut-être vu juste quand il écrivait que « les intellectuels sont portés au totalitarisme bien plus que les gens ordinaires ». Heureusement, quelques voix commencent à s'élever ici et là. En France, en 2022, le Collège de Philosophie et l'Observatoire du décolonialisme ont organisé un colloque pour lutter contre ce type d'idéologies qui menace de détruire l'enseignement et la recherche.

Si on ne peut plus enseigner aux élèves qu'il existe deux sexes sans se faire traiter de transphobe, il ne faudra pas s'étonner quand $2 + 2 = 4$ deviendra un calcul raciste, sexiste, homophobe et transphobe.

Comment le transgenrisme met la pression aux entreprises et aux médias

Au bureau, les employés de Robert se sont progressivement habitués à l'appeler madame. Quelques semaines après son coming out, ils en parlent encore. Ça gossip grave autour de la machine à café. « Moi je le trouve hyper courageux », lance l'un d'entre eux. « CourageuSE », corrige une collègue zélée.

Avant de partir à la retraite pour devenir étudiant philosophe expert du

genre, Robert a bien l'intention de laisser sa marque. Comme un chien, il faut qu'il laisse l'odeur de sa pisse. Il est très content des services de son asso LGBTQIA+, mais il estime qu'il faut encore « éduquer » ses employés. Il trouve que ça ne va pas assez vite ! Il aimeraient qu'ils écrivent désormais leurs pronoms dans leur signature e-mail et sur leurs badges. Il a secrètement décidé que seuls ceux qui obéiront se verront offrir une augmentation.

Robert a aussi envie de nouveauté. Il veut élargir son catalogue de ventes. Il en a plein cul de vendre des assurances pour automobile au bout d'un moment. Il veut innover ! Lors d'une réunion devant ses managers, il annonce que l'entreprise développera dorénavant une assurance santé pour les personnes qui souhaitent transitionner. Il espère en faire la promotion à travers une pub télé, et rêve de s'offrir un influenceur trans du moment.



Barbe, torse plat avec cicatrices de mastectomie et gros ventre de femme enceinte : en 2022, pour célébrer le jour de la fête des Mères, la marque Calvin Klein a publié une photo d'une femme transmasculine enceinte, femme que les médias appellent désormais « homme enceint^{370} ». Le concept de l'homme enceint connaît son petit succès subversif. En 2021, la marque Jean Paul Gaultier avait déjà publié sur son compte Instagram des emojis « hommes enceints » vêtus de la fameuse marinière^{371}.

Si au pays du transgenrisme, les hommes peuvent être enceints, ils peuvent aussi avoir leurs règles ! C'est en partant de ce postulat que la marque de culottes de règles Moodz a fait une campagne de pub dans le métro où l'on pouvait lire « Moodz, sous-vêtements menstruels pour Tous.tes^{372} ». Les marques de sport s'y mettent aussi, sur le site de Nike, dans la section maillots de bain pour femme, certains sont portés par des hommes^{373}. Le monde de la mode a probablement été l'une des premières industries à célébrer l'idéologie transgenre, à travers la starification d'hommes transféminins recrutés par des agences de mannequins comme Andreja Pejić depuis les années 2010.

Ce qui nous a encore plus surpris, ça a été de voir des marques comme Ikea se mettre à donner des leçons de transgenrisme à leurs clients à travers leurs réseaux sociaux. Dans une story, Ikea explique qu'« il ne faut pas

hésiter à demander à une personne que vous ne connaissez pas encore quels sont ses pronoms^{374} ».

Dans la même veine, Uber s'est soudainement mis en tête d'éduquer ses voyageurs avec une campagne d'affichage qu'on pouvait voir sur les abris de bus : « Des propos transphobes c'est inadmissible sur les réseaux sociaux comme dans un Uber. Ni dehors ni à bord^{375}. » Mais quel est le rapport avec la choucroute ? Ces informations ne sont d'aucune utilité quand on a besoin de nouvelles étagères ou d'une course en taxi.

Très moralisatrice aussi, l'une des plus populaires applications de dating, Bumble, a demandé à tous ses membres « de revoir leurs paramètres de genre »^{376} : « neutrois, cis, two spirit, polygender », etc. Désormais, quasiment toutes les applis de rencontre proposent pléthore de pronoms. Bon.



Les réseaux sociaux sont aussi gangrenés. Tout ce qui est mis en lumière y est désormais considéré comme transphobe. Fallait voir nos têtes lorsque Twitter a retiré des tweets de Marguerite tels que « Les femmes n'ont pas de pénis » ou « Les taureaux ne peuvent pas devenir des vaches même si on leur greffe des mamelles » au prétexte que cela constituerait un appel à la haine^{377}.

La militante féministe Posie Parker, opposante à l'idéologie transgenre, explique de son côté qu'elle a été censurée par Patreon, TikTok, EventBrite, Change.org, Linkedin, Linktree, Facebook, Instagram^{378}... Le monde de la tech a totalement cédé à la transmania et censure toute opposition sous prétexte de « transphobie ».

Les marques pour enfants ne sont pas en reste. Désormais dans le jeu vidéo *Les Sims*, il est possible d'habiller ses personnages avec des vêtements « trans affirmatifs ». On peut par exemple enfiler un *binder* à son personnage pour effacer sa poitrine^{379}. Barbie a lancé sa première poupée transgenre^{380}. Mais c'est quoi une Barbie trans au fait ? Une Barbie qui aurait des seins, une jupe, et un léger relief entre l'entrejambe comme Ken ? À vérifier.



La liste des marques faisant la promotion de l'idéologie transgenre est très longue. Et le pire, c'est que cela n'est pas toujours financièrement rentable.

Le partenariat entre la marque de bière *Budweiser* et l'influenceur transféminin Dylan Mulvaney, (plus de 10 millions d'abonnés sur TikTok), aurait fait perdre 395 millions de dollars de ventes à la marque, suite au scandale provoqué^{381}. Le supermarché Target, qui possède plus de 1 948 magasins aux États-Unis, aurait perdu 14 milliards de dollars de valorisation boursière après avoir produit une ligne de vêtements célébrant le transgenrisme durant le mois des fiertés^{382}. La collection distribuée partout aux États-Unis proposait des maillots de bain permettant de masquer les parties génitales des hommes, avec des slogans comme « soigner la transphobie, pas les personnes trans », « les trans existeront toujours » ou « trop queer pour être là », ainsi que des livres pour enfants autour de la non-binarité.

Mais voilà, cela ne plaît pas à tout le monde. Lorsque nous l'avons compris, nous nous sommes demandé pourquoi autant de marques adhèrent à cette idéologie si ça fait perdre du fric. Nous nous sommes rendues compte que les entreprises internationales développent de plus en plus des « politiques de diversité et d'inclusion » ; c'est une nouvelle norme managériale. Ambiance tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil. Il faut être inclusif, bienveillant, et inscrire ses pronoms sur son badge sans broncher, sans réfléchir à l'idéologie hors-sol qui se cache derrière. Il faut que les entreprises puissent offrir des assurances qui permettent de rembourser les transitions de genre aux employés *queers*. Sans ça, c'est une mauvaise note assurée !

Les entreprises sont notées selon leur niveau d'inclusivité à travers « le système d'indice d'égalité des entreprises » (CEI). Le CEI a été créé par la Human Rights Campaign (HRC), l'une des associations – ou devrions-nous dire l'un des lobbys politiques – LGBT+, les plus puissantes du monde, financée entre autres par la fondation Soros et par celle du laboratoire pharmaceutique Gilead qui produit certains médicaments à destination des personnes trans.

La Human Rights Campaign publie des fiches d'évaluation des plus grandes entreprises américaines et attribue des points en fonction du niveau d'adhésion à leur indice d'égalité des entreprises. Les entreprises qui obtiennent 100 points remportent le titre de « meilleur endroit où travailler pour l'égalité LGBT ». Ce classement a beaucoup d'influence ; c'est un outil politique efficace.

Il existe tout un tas de critères divers et variés pour gagner des points, dont une « politique de non-discrimination de l'identité de genre », des bénéfices « trans-inclusifs », une culture d'entreprise inclusive, un code vestimentaire fluide en matière de genre, et la prise en compte de la responsabilité sociale de l'entreprise, ce qui peut inclure le fait de diriger des campagnes de pubs vers des clients LGBT ou de contribuer à des causes sociales LGBT. Evidemment, tout n'est pas à jeter, c'est une bonne chose que tout le monde puisse bosser sans subir de discriminations. Tout le problème réside dans le fait que si on ne se plonge pas profondément dans le sujet, on ne voit pas le mal.

Chaque année, le HRC envoie des représentants dans les entreprises pour les aider à changer les choses pour obtenir plus de points. Et on peut dire que le HRC a bien bossé, car en 2000, seulement 3 % des entreprises du classement Fortune 500 incluaient l'identité de genre dans leurs politiques de non-discrimination, alors qu'en 2024, elles étaient 83 %^{383}. Le HRC a aussi créé un « index d'égalité en santé », qui évalue les hôpitaux et les cliniques. Évidemment, si une clinique propose un suivi pour transitionner, elle gagne des points !



Le fait que beaucoup de marques adhèrent à cette idéologie n'est pas arrivé en un claquement de doigts ; un véritable travail de lobbying de fond a été mené, avec de gros moyens.

En 2017, un scandale médiatique avait éclaté aux États-Unis alors qu'un élève d'une école en Virginie, se qualifiant de « femme trans », n'avait pas eu le droit d'aller dans les toilettes des filles. La Human Rights Campaign avait alors réussi à faire signer une lettre de soutien à cinquante-trois entreprises, dont Airbnb, Amazon, Apple, eBay, Dropbox, Tumblr, Twitter, Yahoo, s'engageant à laisser les personnes transgenres utiliser les toilettes correspondant à « leur genre »^{384}.

Le changement ne vient pas de petites associations. Le système d'indice d'égalité des entreprises (CEI) fait partie du mouvement ESG (Environnemental, Social et de Gouvernance d'entreprise) qui a été encouragé par les plus gros fonds d'investissement du monde comme BlackRock, Vanguard et State Street Bank. Les fonds ESG investissent dans des entreprises qui ont de « bonnes valeurs », c'est-à-dire des entreprises qui

privilégient l'égalité raciale, l'égalité des sexes, s'opposent aux combustibles fossiles, etc. Ce qui semble être une très bonne chose. Sauf que... si l'on n'adhère pas sur toute la ligne aux valeurs progressistes, on se tape une mauvaise note du CEI, et on risque de perdre des financements...

Alors, perdre quelques clients pour garder au chaud ses investisseurs en les caressant dans le sens du poil est parfois plus rentable. « Il faut forcer les comportements, et chez BlackRock, nous forçons les comportements », expliquait Larry Fink, le PDG de BlackRock, lors d'une conférence du *New York Times* en 2017, en parlant de l'ESG et de sa politique de diversité^{385}.

L'entrepreneur Vivek Ramaswamy, candidat aux futures élections présidentielles, explique dans son livre *Inside Americas Social Justice Scam [Woke Inc : L'arnaque de la Justice sociale américaine]* que les grands gestionnaires de fonds comme BlackRock font pression sur les équipes de direction et les conseils d'administration des entreprises. Ils déterminent la rémunération et les primes des dirigeants, ainsi que les personnes qui sont réélues ou reconduites dans les conseils d'administration.

Qui aurait envie de se faire remplacer car il aurait refusé de mettre en place un partenariat avec un influenceur trans « pour créer un monde plus inclusif » ? Personne.

En dehors du CEI de la Human Rights Campaign, de nombreuses autres initiatives du même acabit existent, comme la coalition Open for Business, qui regroupe des entreprises telles que Google, Accenture, American Express et Microsoft. Le rapport de la coalition Open for Business tente de prouver que l'inclusivité LGBT est nécessaire à la croissance économique. On peut y lire que « l'inclusion LGBT est associée à de plus grandes levées de fonds » et que « la puissance de dépense du consommateur LGBT est grande ». Le marché des consommateurs LGBT y est estimé à « 917 milliards de dollars de pouvoir d'achat », avec une augmentation de « 73 milliards de dollars dans les 12 mois à venir »^{386}.



Parce que les entreprises ont besoin de financements, nous sommes donc logiquement allées fouiner du côté du monde bancaire. Nous y avons par exemple découvert l'existence de l'Interbank LGBT Forum. Les membres de ce comité font partie de banques comme Barclays, JPMorgan Chase & Co,

Goldman Sachs, HSBC, BNP Paribas, etc.

En 2019, Goldman Sachs a lancé sa « *Gender Pronoun Initiative* », afin que leurs employés puissent s’auto-identifier. En 2021, la Financial Conduct Authority (FCA), une instance de régulation du secteur financier britannique, a voulu imposer aux compagnies de comptabiliser leurs employés hommes qui s’identifient en tant que femmes comme des femmes. Pas étonnant quand on sait que l’un de ses directeurs exécutifs, Sheldon Mills, est aussi membre du conseil d’administration de Stonewall, une asso LGBTQIA+ très influente en Angleterre.

Mais grâce au travail de certaines associations opposantes, comme *Sex Matters*, la FCA a dû laisser tomber son projet, laissant le choix aux entreprises de décider si leurs datas allaient être comptabilisées en fonction du sexe ou du genre^{387}.

Le World Economic Forum, aussi appelé Forum de Davos, qui réunit chaque année des patrons de multinationales, des puissants responsables politiques et des banquiers, est aussi tombé dans la transmania. Sur son site Internet, un article explique aux entreprises comment créer un « trans inclusive workspace »^{388}. Il y est recommandé de laisser les personnes trans utiliser les toilettes correspondant à leur « genre » et de créer des politiques de soutien dans les procédures d’affirmation de genre. Corinna E. Lathan, entrepreneuse américaine derrière la biotech *AnthroTronix*, raconte dans un texte intitulé « *What Davos Taught Me About Supporting My Transgender Child* » – *Ce que Davos m'a appris sur la façon de soutenir mon enfant trans* –, que, après avoir suivi les conférences du Forum de Davos sur le sujet trans, elle avait accepté que sa gamine de 11 ans lui annonce d’abord être bi, avant de se rétracter un mois plus tard pour se déclarer hétéro, mais transgenre^{389}.



Mais convaincre les business ne suffit pas, il faut aussi « éduquer » les médias à répandre la bonne parole transgenriste. L’association américaine qui s’occupe de cette partie du lobbying se nomme GLAAD (Gay & Lesbian Alliance Against Defamation), et ce n’est pas tout à fait ce qu’on appellerait une « petite asso ». En 2020, GLAAD a été financée à hauteur de 17 millions de dollars pour l’année par plusieurs fonds et donateurs^{390}. Son slogan est « Mener la conversation. Former le narratif médiatique. Changer la culture ».

GLAAD travaille avec les médias et les productions de cinéma afin de leur apprendre à couvrir « correctement » le sujet trans. En association avec l'agence de presse *Associated Press* (AP), elle a créé un guide et un lexique afin que les journalistes se familiarisent avec les bons termes. Par exemple, quand le sportif *Bruce Jenner* est devenu *Caitlyn Jenner*, GLAAD a envoyé un document aux journalistes expliquant comment parler de sa transition : « Utiliser le nom et le prénom que la personne transgenre préfère. » « Ne pas utiliser le terme transsexuel ou travesti. » « Ne pas spéculer sur les procédures médicales des personnes trans. Cette information est privée et n'est pas pertinente. »^{391}

GLAAD n'apprécie pas du tout quand certains médias lui désobéissent et publient des papiers qui questionnent l'idéologie transgenre. En 2023, elle a fait circuler un gros bus qui diffusait le message suivant « Cher NY TIMES, arrête de questionner le droit des personnes trans d'exister et d'accéder à l'aide médicale », dans la rue, devant les bureaux du journal. Cette campagne avait été soutenue par une centaine d'organisations^{392}.

Bien heureusement pour GLAAD, d'autres médias sont plus dociles. Comme le *Guardian*, qui a empêché plusieurs de ses journalistes de faire leur travail. Après en être partie, la journaliste Hadley Freeman a raconté que le *Guardian* avait refusé qu'elle interviewe la romancière J.K. Rowling ou la sportive Martina Navratilova au sujet de leurs prises de position critiques du genre. Elle n'a pas eu le droit d'enquêter non plus sur l'association trans Mermaids qui était pourtant au cœur d'une affaire^{393}.

En France, c'est l'association AJL (association des journalistes lesbiennes, gays, bi.e.s, trans et intersexes) qui a publié un rapport sur la façon dont la presse française couvre le sujet trans. *Le Figaro*, *Marianne* et *L'Express* seraient de très mauvais élèves^{394}. Son kit « Respecter les personnes trans » explique qu'il ne faudrait pas utiliser certains termes comme « théorie du genre », car « tout comme les licornes, cette fameuse théorie n'existe pas »^{395}. On se demande pourquoi on se ferait chier à écrire un livre sur le sujet dans ce cas.

Certains médias ont signé la charte de AJL, comme *Le Monde*, *L'Équipe* ou *Libération*. Depuis, sur Instagram, *Le Monde* n'hésite pas à répondre aux commentaires de personnes mécontentes de la direction que prend le journal et affirme par exemple que « les hommes peuvent avoir leurs règles ». *Le*

Monde s'amuse aussi à remplacer le mot « sexe » par le mot « genre » dans certains articles.

Les entreprises les plus puissantes du monde, et ceux qui détiennent le capital, soutiennent activement l'idéologie transgenre. Nous sommes très loin du mouvement de justice sociale propulsé par un tout petit groupe d'opprimés marginaux fauchés qu'on essaye de nous vendre. Le transgenrisme tente de se faire passer pour une « contre-culture », lorsqu'il est en réalité un mouvement soutenu par la crème du capitalisme.

Comment le transgenrisme pénètre dans les lois

Robert est au bureau. C'est l'heure d'aller prendre son café à la machine. Aujourd'hui, il porte une jupe en coton bleue. Ses cheveux ont poussé. Il peut désormais les relever en une mince queue de cheval. Comme d'usage, ce matin il s'est levé trois quarts d'heure plus tôt pour se faire un contouring devant un tuto make-up.

Tandis qu'il traverse le bâtiment en boitant, les pieds couverts d'ampoules dans ses nouveaux escarpins, il se rêve en dame chic. Au passage, il congratule ses employés qui affichent leurs pronoms sur leurs badges.

« Comment ça va, mon gars ? » – ça, c'est Marcus qui vient de le sortir de sa rêverie à coup de grosses tapes sur l'épaule. « Putain, mais il me les casse lui ! » fulmine Robert intérieurement. « C'est Catherine, Marcus », répond-il en tirant tout ce qu'il peut sur ses cordes vocales pour produire une voix féminine.

Marcus est l'un des actionnaires de la boîte. Robert lui a déjà expliqué dix mille fois que maintenant il s'appelait Catherine et souhaitait être genré au féminin, mais Marcus n'en a rien à cirer. Robert a l'impression que quoi qu'il fasse, jupe et contouring ou pas, pour Marcus, il restera toujours Robert, son « gars sûr », avec qui il boit des bières en causant des dividendes de la boîte.

Robert l'a pourtant prévenu : « Si tu continues, ça va mal se passer ! » Mais Marcus ne le prend jamais au sérieux, pensant avec affection que son vieux bon Roro est vraiment un doux taré.

Le lendemain, Robert découvre qu'après la dernière assemblée générale, Marcus a envoyé un message au directeur financier au sujet du versement des bénéfices distribuables, en utilisant son « deadname ». Il bouillonne ! Ça lui monte au crâne ! C'est la fois de trop ! Il ne peut pas accepter ça une seconde de plus ! Il a entendu dire qu'à l'étranger, certaines personnes ont écopé d'amendes pour avoir mégenré des personnes trans, alors pourquoi pas en France ? Il veut que Marcus soit puni !

Ça tombe bien, ce soir y a réu avec son asso LGBT. Il peut enfin se livrer. Tous les membres sont outrés. Ils décident à l'unanimité qu'un financement soit alloué à la défense de Catherine, femme trans mégenrée sur son lieu de travail. Une plainte sera déposée contre Marcus pour « insultes et appels à la haine transphobe ».

« Tu sais que le délit de mégenrage n'existe pas encore en France, tu risques donc de perdre », lui glisse quand même Sylvie-Sylvain. Mais cela n'a pas d'importance pour Robert, car ça ne lui coûte rien ; l'asso qui est financée par la région Île-de-France paye une armée d'avocats pour lui. Et puis comme elle a déjà gagné des combats juridiques en portant des cas jusque devant la Cour européenne des droits de l'homme qui est acquise à la cause, il y a peut-être un espoir. Robert rêve déjà d'un cas de jurisprudence portant son nom. Il se fantasme en héroïne dont le combat juridique marquera l'histoire des droits trans.



Nous nous sommes rapidement rendu compte que pour comprendre le phénomène transgenre, il allait falloir s'intéresser à l'aspect législatif. Car il se trame un paquet de choses, dans l'ombre, en dehors des feux des projecteurs. Les « droits transgenres » se présentent comme une nouvelle étape dans la bataille pour les droits civiques. « Trans rights are human rights », peut-on lire sur les panneaux des manifestations transgenristes. Mais de quoi parle-t-on réellement quand on parle de « droits trans » ? Quelles sont les demandes ? Et comment ces « droits » ont-ils été acquis ?

Depuis 2016, en France, il est possible d'avoir la mention femme inscrite sur ses papiers d'identité tout en ayant un pénis. Eh oui, on peut être biologiquement un homme et administrativement une femme. Au-delà de la blague, un pénis de femme est une réalité juridique. Alors, par quel tour de

magie en est-on arrivé à cette fiction légale ?

Il faut d'abord comprendre que c'est encore une histoire de thunes. De nombreuses associations, grassement soutenues par des fonds privés et publics, travaillent depuis des années à faire passer des lois pour les « droits trans ». On nous traite de complotistes quand on dit ça, mais à ce stade, tu dois commencer à comprendre que le « lobby trans » est une réalité.

Aux États-Unis, une nébuleuse d'ONG financées par de riches philanthropes s'emploie à créer projets de loi et plans stratégiques : l'American Civil Liberties Union, la Human Rights Campaign, le Transgender Law Center, le National Center for Transgender Equality, Global Action for Trans Equality (GATE), le Movement Advancement Project, etc. Ces associations contribuent à façonner les politiques trans du monde entier.

En Europe, ce sont Transgender Europe, ILGA^{396} et IGLYO^{397} qui mènent la danse. Ces associations sont appuyées par l'Union européenne. Ce sont elles qui ont influencé toutes les institutions européennes et l'ONU qui adoptent aujourd'hui des politiques très favorables à l'idéologie transgenre. En 2009 déjà, le Conseil de l'Europe publiait un rapport intitulé « Droits de l'homme et identité de genre », qui commençait par la phrase : « L'identité de genre est l'un des aspects les plus fondamentaux de la vie. »

L'Europe exerce une véritable pression sur les États membres pour qu'ils mettent en œuvre des politiques transgenristes ; et elle réprimande ceux qui résistent, comme la Bulgarie ou la Hongrie. « Le genre est le dernier grand message idéologique de l'Occident envoyé au reste du monde », explique Éric Marty, professeur de littérature française, dans son livre *Le Sexe des modernes*^{398}. Et c'est vrai, la question du genre est devenue un enjeu géopolitique pour l'Europe. D'ailleurs, la Russie, qui prend une position inverse et va, il faut le dire, jusqu'à persécuter les personnes transgenres, a interdit les transitions depuis 2023, considérant celles-ci comme faisant partie du déclin occidental.

En France, ce sont des associations comme STOP Homophobie, SOS homophobie, Mousse, Act Up-Paris, OUTtrans, Acceptess-T et TRANS SANTÉ France qui font le travail de lobbying. Avant elles, il y a eu le Groupe Activiste Trans (GAT) et l'Association Nationale Transgenre (ANT). Beaucoup sont regroupées dans les collectifs Existrans et

Toutesdesfemmes.fr. Elles déposent à tout-va des plaintes pour « transphobie », rédigent des rapports pour le gouvernement sur la santé trans et vont convaincre députés et sénateurs. Certaines sont financées par les régions.



L’histoire de l’évolution des droits trans est une histoire internationale, mais nous allons nous concentrer ici sur le cas de la France. Tout commence dans les années 1970.

La possibilité de changer de sexe sur ses papiers d’identité en France naît à la suite de la demande d’un homme qui se faisait appeler « Mademoiselle B ». En 1972, cet homme part au Maroc afin de subir l’ablation de ses organes génitaux et la création d’une cavité vaginale, car le Conseil de l’Ordre des Médecins refusait alors le statut thérapeutique aux opérations aujourd’hui dites de « réassignation sexuelle ». L’ablation de la verge et des testicules était interdite par la loi et pouvait être poursuivie par la justice ; elle était perçue pour ce qu’elle est : une castration.

C’est alors qu’en 1978, Mlle B. assigne en justice le procureur de la République. Il considère être une femme et il souhaite pouvoir épouser un homme. À l’époque le mariage gay n’existait pas, et « Mademoiselle B. », qui se voyait comme une « victime d’aberration de la nature », voulait être reconnu administrativement comme une femme pour pouvoir se marier. « Une nouvelle occasion est donnée à la Cour de cassation de faire entrer les transsexuels dans la normalité, en leur accordant la rectification de leur état civil », a-t-il déclaré^{399}. Demande refusée.

Un an plus tard, en 1979, à Paris, seront pratiquées les premières opérations officielles de « réassignation sexuelle » en France par le chirurgien Pierre Bizet. En 1980, un service spécialisé dans ce protocole appelé « transformation hormono-chirurgicale » (THC) est mis en place par ce chirurgien ainsi que par le professeur Breton, psychiatre, et le professeur Luton, endocrinologue^{400}.

Des années 1970 aux années 1990, malgré l’ouverture du premier service français de chirurgie de réassignation sexuelle validé par le Conseil de l’Ordre des Médecins, la Cour de cassation continue à s’opposer aux demandes de modification de la mention relative au sexe sur l’état civil des

transsexuels. Les demandes sont déboutées par les juges qui répondent que le sexe dit « psycho-social » ne peut primer sur le sexe biologique. À l'époque, il est encore clair pour tout le monde que le sexe est un élément déterminé par des critères objectifs et immuables.

À partir de 1980, le transsexualisme est médicalement reconnu en France. On peut désormais avoir accès à une ablation du pénis, à la construction d'un néo-vagin et à un traitement hormonal. Mais aux yeux de la loi, il ne s'agit pas d'un véritable changement de sexe ; bien qu'ayant perdu certains caractères de son sexe d'origine, le transsexuel n'est pas pour autant considéré comme étant du sexe opposé.

Mlle B. ne lâchera pas l'affaire et saisira la Cour européenne des droits de l'homme. Son plaidoyer tournera autour de la violation de l'article 8 de la Cour européenne des droits de l'homme qui indique que : « Toute personne a droit au respect de sa vie privée et familiale, de son domicile et de sa correspondance. » La question suivante va donc se poser : « Le refus à un transsexuel souhaitant modifier la mention de son état civil relative à son sexe constitue-t-il une violation de l'article 8 ? »

En 1992, la Cour européenne des droits de l'homme conclut à une violation du droit au respect de la vie privée de Mlle B. Ayant toujours la mention homme sur ses papiers, il ne pouvait cacher son passé et subissait donc des discriminations. Selon la logique de la Cour européenne des droits de l'homme, en refusant de consentir à la demande de Mlle B., les autorités françaises l'auraient obligé à révéler des informations d'ordre personnel et intime à son sujet.

La Cour européenne a donc considéré qu'une transformation hormono-chirurgicale relevait de « la vie privée ». Mais pourquoi le concept de « vie privée » devrait-il primer sur la réalité biologique ? Pourquoi privilégier le mensonge sur les papiers plutôt que de punir toute personne faisant preuve de discrimination envers cet homme ? Pourquoi créer une fiction légale au lieu d'essayer de faire changer les mentalités ? Le droit devrait-il avoir pour fonction de cacher les vérités qui gênent ? Mais d'un côté, cette décision peut se comprendre, car l'état civil doit, pour des raisons de sécurité, servir à s'assurer de l'identité d'une personne. Et, au premier abord, l'apparence de certains hommes transidentifiés est parfois trompeuse...

Dans un arrêt du 25 mars 1992, la France sera donc condamnée par la

Cour européenne des droits de l'homme^{401}. Mlle B. gagne son procès et recevra 100 000 francs pour « dommage moral ».

Quelques mois plus tard, en décembre 1992, la France opère un revirement de jurisprudence basé cette fois-ci sur l'exemple d'un autre cas, celui de René X, un homme transsexuel souhaitant lui aussi devenir une femme sur ses papiers.

À ce moment-là, ce qui se passe juridiquement, c'est que notre pays entaille sérieusement un concept juridique intitulé « l'indisponibilité de l'état des personnes », principe légal selon lequel un individu ne peut disposer de manière pleine et entière de sa personnalité juridique. Il est possible d'opérer certaines modifications sur sa personnalité juridique, mais pas tout. Par exemple, on peut changer de situation matrimoniale ou de nationalité, mais pas par simple déclaration personnelle. Par exemple, nous ne pouvons pas dire que nous sommes mariés si nous ne le sommes pas (même si nous ressentons être marié à quelqu'un). Nous ne pouvons pas dire que nous sommes de nationalité allemande parce qu'on a vécu en Allemagne et qu'on « se ressent » de nationalité allemande, même si on parle la langue.

Jusqu'en décembre 92, donc, le principe d'indisponibilité de l'état des personnes bloquait la possibilité de changer son sexe à sa guise sur ses papiers. Mais à la suite de la jurisprudence provoquée par René X., le principe du respect de la vie privée primera sur le principe de l'indisponibilité de l'état des personnes. Et les transsexuels pourront dès lors demander le changement de sexe sur leurs papiers – à condition de passer par une transition médicale complète.

1992 constitue un véritable décrochage : la définition légale de ce qu'est la sexuation n'est désormais plus en lien avec la réalité biologique. Pour arranger une minorité qui subit des discriminations, on a complètement redéfini ce qu'est le sexe, passant d'une définition scientifique à une définition floue, sans prendre la mesure des conséquences de ce changement majeur.

Ainsi, une fiction légale qui permet aujourd'hui à Robert d'oser attaquer Marcus en justice pour l'avoir genré au masculin commença à prendre racine. Ainsi, le juridique devint un outil au service de l'effacement de la réalité biologique.



Une fois le droit au changement de sexe administratif acquis par les associations transgenristes, l'étape suivante a été de chercher à faire remplacer la notion de sexe par le concept d'identité de genre dans les lois. Et les institutions européennes y sont allées à fond.

En 2007, c'est la naissance des « Principes de Jogjakarta » : une série de principes juridiques sur l'application du droit international relatif aux droits à l'orientation sexuelle et à l'identité de genre. Rédigé par un groupe d'« experts », ce texte influant aurait été inspiré par l'*International Bill of Gender Rights (IBGR)*^{402}, texte datant de 1993, rédigé par un collectif d'hommes travestis. Il promeut l'autodéclaration de genre^{403}, c'est-à-dire l'idée que si Robert dit qu'il est Catherine, alors Robert est Catherine, sans même avoir à prendre des hormones ou faire de la chirurgie.

C'est encore un sacré glissement. Ces principes sont rédigés de telle façon qu'il y a une confusion complète entre le sexe et le genre. Par exemple, ils définissent l'homosexualité comme une attraction pour le même *genre* et non le même *sexe*. Nous nous éloignons dès lors du transsexualisme considéré alors comme pathologie, pour aller vers le transgenrisme.

Les principes de Jogjakarta ont grandement influencé les institutions européennes. Ils ont même été présentés devant le Conseil des droits de l'homme des Nations unies. En 2009, Thomas Hammarberg, commissaire aux droits de l'homme du Conseil de l'Europe publie un rapport « Droits de l'homme et identité de genre ». Ce rapport émet douze recommandations aux États membres. La définition de l'identité de genre qui y est proposée vient directement des Principes de Jogjakarta et le principe d'autodétermination est au centre des propositions^{404}.



À partir de ce moment-là, tout s'accélère dans les institutions européennes. En 2010, le Conseil de l'Europe met en place une unité intitulée Sexual Orientation and Gender Identity Unit (SOGI Unit) dans le but de soutenir les politiques gouvernementales en faveur des droits LGBT.

En 2015, il en remet une couche à travers sa « Résolution 2048 », qui recommande d'adopter des politiques d'autodétermination, de créer la possibilité d'un troisième sexe ou sexe neutre, et de dépsychiatriser les transidentités^{405}. Sur ce dernier point, en France, la ministre de la Santé

Roselyne Bachelot avait déjà pris les devants. En 2010, elle a fait retirer « les troubles de l'identité de genre » de la liste des affections psychiatriques tout en s'assurant que les traitements et opérations des transsexuels continuent à être pris en charge par la Sécurité sociale et qu'ils obtiennent l'ALD (Affection Longue Durée)...

Mais si Robert n'est pas malade, pourquoi devrions-nous lui payer des chirurgies avec nos cotisations ? Pourquoi les chirurgies esthétiques des femmes qui se sentent mal dans leur peau ne seraient-elles pas remboursées elles aussi ?

La « Résolution 2048 » recommande également aux États d'abolir ce qu'ils appellent « la stérilisation forcée » (c'est-à-dire la transition médicale) pour obtenir le changement de sexe à l'état civil. Il faut noter qu'un an avant, en 2014, l'ONU publiait un rapport proscrivant la stérilisation forcée des individus^{406}. Cette proscription, qui semblait alors tout à fait justifiée, a été instrumentalisée pour servir l'avancée des lois sur « l'autodétermination du genre ».

En 2016, bingo, c'est encore pour notre pomme. La France s'aligne sur cette proposition européenne. Les députés Erwann Binet et Pascale Crozon ainsi que la sénatrice Esther Benbassa utilisent le projet de loi de modernisation de la justice du XXIe siècle pour simplifier le changement de sexe à l'état civil^{407}. Grâce à cet amendement, on peut désormais transitionner sans avoir à suivre un traitement médical. Il est écrit dans le texte que « le fait de ne pas subir des traitements médicaux, une opération chirurgicale ou une stérilisation ne peut motiver le refus de faire droit à la demande ».

Qualifier de « stérilisation forcée » le fait qu'on attende de toi que tu ailles jusqu'au bout de ta démarche, et que tu fasses un « changement de sexe » médical si tu veux changer de sexe à l'état civil est un procédé très malin pour se placer en victime. Les transgenristes aiment pratiquer la rhétorique de l'inversion. Si tu les accuses de manque de cohérence, ils répondront régulièrement par « je suis une victime ». Pourtant, personne ne force personne. On te donne juste des conditions logiques à remplir pour accéder au changement de sexe. Tenir à sa bite tout en voulant se faire appeler madame, ça n'est pas cohérent.

Bien que cela soit désolant, nous notons qu'il ne s'agit pas encore d'une

complète autodétermination de genre. Il ne suffit pas de se rendre à un guichet et de demander à une opératrice de changer votre sexe à l'état civil comme on se fait renouveler un passeport périmé ; il faut encore que la demande soit acceptée par le tribunal. C'est donc une réforme à mi-chemin où l'on passe d'une exigence de reconnaissance médicale à une exigence de reconnaissance sociale.

Certains transgenristes demeurent néanmoins mécontents. Ils estiment qu'autoriser Robert à changer de sexe à l'état civil tout en gardant sa bite, c'est bien, mais qu'il devrait aussi pouvoir garder sa barbe. L'association Acceptess-T s'est donc lancée dans « une bataille judiciaire pour un changement d'état civil non fondé sur l'apparence »^{408}. Ça, c'est une vraie cause importante !

Malgré tous ses efforts, la France est encore parfois considérée comme une mauvaise élève par l'Europe. En 2017, elle a été sanctionnée par la Cour européenne des droits de l'homme^{409}, car elle soumettait jusqu'en 2016 le changement d'état civil à la preuve du « caractère irréversible du changement de l'apparence physique ». Si la France a été punie, c'est parce que trois ressortissants ont porté plainte contre l'État : A. P., Émile Garçon et Stéphane Nicot n'ont apparemment pas pu obtenir leur changement de sexe à l'état civil en gardant leur bordel...



En 2018, la Cour européenne des droits de l'homme, bonne élève, publie elle aussi son petit manuel en matière de « non-discrimination » qui rappelle que « l'identité de genre » est protégée en Europe^{410}.

La même année, un rapport adopté par le Parlement européen à 41 votes contre 8 fait la promotion de l'autodétermination^{411}. Il faut savoir que dans le monde, des dizaines de pays comme l'Espagne, l'Allemagne, la Suisse, le Portugal, la Nouvelle-Zélande ou la Colombie ont déjà autorisé le principe d'autodétermination. Et évidemment quelques malins en ont déjà profité pour changer de sexe afin de bénéficier d'une retraite anticipée (comme en Suisse où les femmes ont ce privilège un an plus tôt), ou pour échapper au service militaire.

Nous craignons qu'une loi sur l'autodétermination totale ne finisse par passer en France. En 2020, le défenseur des droits Jacques Toubon^{412}

publiait un rapport contenant plusieurs recommandations visant à effacer la notion de sexe. Il préconisait que la procédure de changement de sexe à l'état civil soit désormais « déclaratoire, accessible et rapide », et proposait que cela puisse être fait via une simple attestation sur l'honneur. Une blague aussi grosse que celle du papier qu'on signait pour s'autoriser soi-même à sortir pendant les confinements. Ledit rapport proposait également que tous les espaces deviennent mixtes (W. C., vestiaires, prisons), réclamait la création de cliniques du genre en France, et suggérait de changer la définition des mots « père » et « mère »^{413}...

Actuellement, en France, les transgenristes cherchent aussi à faire passer des lois « anti-discriminations » pour qu'un homme biologique qui se déclare femme puisse être incarcéré dans une prison de femme, ou jouer dans les sports féminins.

Ils cherchent également à incriminer les médecins qui ne confirment pas l'auto-diagnostic de dysphorie de genre de leurs patients tels des bén-i-oui-oui. Ces médecins pourraient désormais écoper d'une condamnation pour « thérapie de conversion » s'ils ont le malheur de questionner la transidentité d'un patient.

La loi est déjà passée en France en 2022^{414}. Originellement, le but de la proposition législative était d'interdire les thérapies de conversion des personnes homosexuelles. Mais elle a été amendée d'un passage sur « les conversions d'identité de genre ».

Cela est absurde, car transitionner est parfois justement une forme de thérapie de conversion d'homo à hétéro comme nous l'avons évoqué précédemment. Par exemple, en Iran où l'homosexualité est punie, les transitions sont encouragées. Dans ce pays, il vaut mieux être un « homme trans » en couple avec une femme, qu'une femme lesbienne. En 1978, l'ayatollah Khomeyni a d'ailleurs édicté une fatwa autorisant les personnes gays à changer de sexe. Depuis, le gouvernement iranien finance jusqu'à la moitié du coût des opérations.



Tu l'auras compris : l'une des stratégies des transgenristes pour faire passer des lois allant dans leur sens est de s'accrocher aux wagons de réformes plus populaires. Un document intitulé *Bonnes pratiques en matière*

de reconnaissance légale du genre pour les jeunes, créé par Dentons, le plus grand cabinet d'avocats du monde, ainsi que par la fondation Thomson Reuters et IGLYO^{415}, donne des directives claires en ce sens. En France, en Irlande, au Danemark et en Norvège, des modifications législatives concernant la reconnaissance légale du genre ont effectivement été adoptées en même temps que d'autres réformes plus populaires.

Une autre recommandation de la fondation Thomson Reuters et IGLYO est « d'éviter une couverture et une exposition excessive dans la presse ». C'est probablement la raison pour laquelle le contenu de ce chapitre n'est pas arrivé jusqu'à vos oreilles avant. Les transgenristes sont malins, car ce qu'ils prônent est tellement peu aligné avec ce que pense le peuple, que si celui-ci était davantage informé, il serait plus compliqué de faire avancer leur agenda. Notons que c'est un peu gonflé de la part de Thomson Reuters, entité soi-disant fondée dans le but de promouvoir le journalisme indépendant, les droits humains et l'accès à l'information dans le monde entier.

Le document explique aussi qu'il faut « prendre de court le programme gouvernemental » et publier des propositions législatives transgenristes avant qu'il n'ait eu le temps d'élaborer les siennes. De la manipulation pure et dure.

Un autre document établi pour aider les transgenristes à faire avancer leurs « droits » est celui du Transgender Law Center (ONG transgenriste), et de Lake Research Partners (cabinet de stratégie politique) et d'ASO communications. Le document intitulé *Race Class (Gender) Narrative Messaging Template*, « *Créer un narratif race-classe-genre* », explique que lier la question du genre aux questions de race est stratégiquement important afin qu'elle soit associée à d'autres types de discriminations dans l'imaginaire collectif.

Le document tisse un narratif victimaire et donne des exemples précis de phrases à utiliser. Sortez les violons : « À travers nos races, nos origines et nos genres, nous voulons être traités avec dignité et respect. Cependant, aujourd'hui, certains politiciens font pression pour des lois qui restreignent nos libertés en raison de la couleur de notre peau, de ce que nous avons dans nos porte-monnaie, ou simplement parce que nous sommes transgenres. »

Il est également recommandé de faire des comparatifs comme : « Les écoles donnent des instructions aux enfants noirs sur la manière de coiffer leurs cheveux et renvoient les filles chez elles en raison de leurs vêtements.

De la même manière, les politiciens excluent les enfants transgenres des soins de santé, de l'école ou des sports. » Il y a une erreur de logique dans tout cela : lorsqu'un enfant noir porte une afro, il n'enlève rien à personne. Par contre, lorsqu'un garçon se retrouve dans les vestiaires des filles, la sécurité et l'intimité de ces dernières sont largement mises à mal. Comparaison absurde donc.



Parmi les demandes juridiques des transgenristes, il y a aussi le fait de reconnaître « la paternité ou la maternité trans ». Ils veulent changer les définitions juridiques des mots *mère* et *père* et qu'une mère biologique puisse être reconnue comme père lorsque celle-ci se considère comme un homme trans, et vice versa. En 2022, en France, un homme transféminin devenu femme à l'état civil a été reconnu comme mère de son enfant, qu'il avait conçu avec son pénis avant d'être opéré. « Claire » est donc biologiquement le père, mais il figure désormais comme mère sur l'acte de naissance de sa fille, lorsque l'enfant a évidemment déjà une mère biologique^{416}. Énième fiction légale.

Le pire est probablement que les transgenristes réclament ardemment que les enfants puissent transitionner sans l'accord des parents... Certains font un parallèle avec l'avortement : s'il est possible d'avorter sans l'accord de ses parents, alors pourquoi ne pas pouvoir prendre des bloqueurs de puberté et se faire couper les seins dans les mêmes conditions ? Sauf qu'avorter ne modifie pas ton corps à jamais... Ce ne sont pas du tout les mêmes conséquences.

Pourtant, la loi de 2022 au sujet de l'interdiction des thérapies de conversion va dans leur sens. Elle indique que « lorsque l'infraction est commise par une personne titulaire de l'autorité parentale sur le mineur, la juridiction de jugement se prononce sur le retrait total ou partiel de l'autorité parentale ou sur le retrait de l'exercice de cette autorité en application des articles 378 et 379-1 du Code civil ». Jeanne Cooper, mère d'une jeune fille vivant à Chicago aux États-Unis, a perdu la garde de son enfant car celle-ci a insisté sur le fait qu'elle était un garçon et non pas une fille, tandis que sa mère refusait de la considérer autrement que selon son sexe biologique^{417}.

En viendrons-nous à de telles extrémités en France ?



Bien que nous critiquions les récents « droits trans », nous ne nions pas que les personnes transidentifiées souffrent de véritables discriminations et qu'il est normal qu'elles se battent pour obtenir une protection. Mais pour revendiquer leurs droits, les transgenristes clament des slogans comme « Les personnes trans existent ! » ou « Nous ne serons pas effacés ». Comme si les opposants à leur idéologie souhaitaient leur disparition. La philosophe Jane Clare Jones répond : « Nous ne débattons pas de votre existence. Nous débattons de savoir si vos croyances métaphysiques sur l'identité de genre doivent devenir la base de la loi et des politiques publiques, en effaçant la reconnaissance politique du sexe et l'existence des femmes comme une classe spécifique dans le droit^{418}. »

Il existe dans le monde d'autres réponses juridiques qui nous semblent plus justes que la réponse occidentale. Il y a peu de pays où l'on voit autant d'hommes transféminins qu'en Thaïlande. Pourtant, pour ces « ladyboys » il n'est pas possible de changer juridiquement de sexe, car dans ce pays, le sexe reste une donnée biologique. Mais pour s'assurer qu'ils ne subissent pas de discriminations, en 2015, une loi est passée afin de protéger « ceux qui ont une apparence différente de leur sexe de naissance ». Ainsi la Thaïlande a trouvé une solution simple pour ne pas s'engouffrer dans la fiction légale occidentale, tout en protégeant les personnes trans.

Nous sommes pour une solution à la thaïlandaise. Notre problème n'est pas l'existence des personnes trans. Notre problème est qu'une poignée d'hommes parvient à se faire passer pour une minorité vulnérable, en s'appropriant l'identité féminine et en dissimulant cela sous le terme de « progrès ». Et quand des femmes disent non, ils retournent ça en « incitation à la haine » et en « discrimination ». Et c'est en train de marcher.

Le lobby trans bosse excessivement bien. Bien joué, vraiment.

Qui finance le développement du transgenrisme à l'international ?

Après des années de métro-boulot-dodo, Robert, prêt à se lancer dans une nouvelle aventure post-retraite, décide de remettre son association LGBT sur les rails. Malgré les subventions de l'Ile-de-France, il pense que l'asso ressemble plus à une soirée pyjama géante qu'à une organisation ambitieuse.

Robert a fait des business plans et des levées de fonds toute sa vie, il veut mettre à profit son expertise de chef d'entreprise pour l'association. « Les

amis, si on veut que l'idéologie transgenre décolle en France, on doit viser haut, genre très haut, comme les Américains ! Il faut organiser des grosses levées de fonds auprès de grands acteurs philanthropiques internationaux ! » explique-t-il lors d'une réunion devant les autres adhérents.

Les idées fusent dans la salle : « On pourrait demander des financements à Transgender Europe, ils ont du blé eux ! » propose Sylvie-Sylvain.

Une nouvelle ère s'annonce pour l'association désormais prête à viser les étoiles !



Si la transmania progresse aussi vite, c'est parce qu'il y a beaucoup d'argent derrière. Et ce ne sont pas ces cagnottes en ligne pour financer les transitions d'individus isolés qui financent le mouvement. Ce sont de richissimes « philanthropes », à travers un micmac de fondations et d'ONG.

C'est la journaliste Jennifer Bilek qui nous a ouvert les yeux là-dessus. Elle enquête sur le sujet depuis des années et a été à l'avant-garde de la mise en lumière de ces mécanismes de financement via son blog qui explore les liens entre transgenrisme, technologie et capitalisme^{419}.

Plongeons directement dans le grand bain des chiffres, car ils parlent d'eux-mêmes.

Aux États-Unis, en 2021, selon un rapport de LGBT Funders, 36 millions de dollars ont été distribués pour soutenir les revendications transgenristes^{420}. Comparativement, en 2012, cette somme n'était que de 4 millions de dollars. Un autre rapport, The Global Philanthropy Project, nous apprend que le financement des droits en matière d'identité de genre au niveau mondial représentait plus de 13 millions de dollars en 2020, montrant une augmentation de 6 % par rapport à l'année précédente^{421}.

Maintenant, la question qui tue est : d'où vient tout cet argent ? Et surtout, où diable va-t-il ? Pourquoi autant de dollars pour une si petite minorité de personnes confrontées à des problèmes identitaires ? Pourquoi tant de gens en ont-ils soudainement quelque chose à cirer ? Y aurait-il des profits à encaisser... ?

On vous dévoile les coulisses de cette comédie financière.

◆

Il faut d'abord comprendre les mécanismes de cette organisation bien huilée. Tout est minutieusement organisé. C'est très simple. En premier lieu, des individus fortunés créent des fondations. Ensuite, ces fondations iront distribuer leurs ressources à des ONG pro trans qui agissent dans divers domaines tels que le politique, le juridique, le médical, le médiatique, etc.

Chaque ONG a un rôle spécifique. Par exemple, la WPATH élabore des normes de soins pour la prise en charge médicale des personnes transgenres. GLSEN se charge de diffuser le concept d'identité de genre dans les écoles. GLAAD fait la police du langage dans les médias. Le Transgender Law Center s'emploie à proposer des projets de loi. Puis une partie de ces fonds distribués aux ONG par les fondations seront parfois alloués à des associations locales.

◆

La toute première « philanthrope » à avoir financé l'idéologie transgenre fut Reed Erickson, une femme transmasculine ayant transitionné médicalement en 1963. Héritière du commerce de sa famille et investisseuse, elle était à la tête d'une fortune de plus de 40 millions de dollars lorsqu'elle a créé la Erickson Educational Foundation. C'est par le biais de cette fondation qu'elle a financé les premières associations transgenres du pays, soutenu la tenue de colloques sur le sujet et injecté de l'argent dans des hôpitaux qui ouvraient les premiers services de réassignation sexuelle (comme la Gender Identity Clinic [GIC] du Johns Hopkins Hospital de Baltimore).

Actuellement, le principal « bienfaiteur » de la cause transgenre est vraisemblablement Jon Stryker, un homme gay, petit-fils de l'inventeur du lit d'hôpital. Il a hérité de la Stryker Corporation, une entreprise américaine spécialisée dans la fabrication d'équipements médicaux qui, en 2022, a généré un chiffre d'affaires d'une valeur de 18,44 milliards de dollars^{422}.

Une part significative de la fortune de Jon Stryker est réinvestie dans la fondation Arcus qu'il a créée pour soutenir deux grandes thématiques : la préservation des grands singes et la cause LGBT. Un choix curieux, car antinomique : nature contre transhumanisme, industrie pharma et capitalisme. En 2021, la fondation a alloué 33 millions de dollars à des bourses^{423}, dont une partie substantielle est redistribuée chaque année à des ONG œuvrant à

normaliser et institutionnaliser le transgenrisme.

En 2015, Arcus s'était engagée à verser 15 millions de dollars sur les cinq années suivantes à des ONG transgenristes à travers la « Global Trans Initiative » afin qu'elles se battent « pour leurs droits »^{424}. Parmi les bénéficiaires de ces bourses, on trouve le Transgender Law Center, le Trans Justice Funding Project, le Victory Fund, ACLU, Human Rights Watch, GLSEN, le Center for American Progress, Tides Foundation, Borealis Philanthropy, le Movement Advancement Project, Stonewall UK, etc. Si la fondation Arcus finance pratiquement tout l'écosystème associatif transgenriste aux États-Unis, son influence s'étend bien au-delà des frontières américaines car elle soutient également Transgender Europe et ILGA-Europe.

La fondation Arcus finance également l'American Psychological Association, qui s'emploie à orienter, voire dicter aux psychologues comment traiter les personnes dysphoriques^{425}. Elle finance également des groupes religieux, tels que certaines églises luthériennes et presbytériennes. C'est peut-être pourquoi une vidéo diffusée largement sur Twitter montrait la pasteure de l'Église luthérienne communautaire d'Edina récitant : « Je crois au dieu non binaire dont les pronoms sont pluriels. Je crois à Jésus-Christ, son enfant, qui portait une fabuleuse tunique et qui avait deux pères, et qui voyait tout le monde comme un frère ou une sœur, enfant de Dieu^{426}. » Un étrange mélange de conservatisme et de progressisme.

Un autre grand financier de la cause transgenre est l'homme transféminin Jennifer Pritzker, ancien militaire et héritier des hôtels Hyatt. Les membres de la famille Pritzker sont extrêmement puissants sur le sol américain et occupent des postes politiques. Anciennement « James », Jennifer a créé la fondation TAWANI afin de financer l'idéologie à laquelle il a lui-même adhéré. S'il soutient lui aussi des ONG qui défendent l'identité de genre comme GLAAD, ACLU, le National Center for Transgender Equality (NCTE), etc., il y injecte toutefois moins d'argent que Stryker. Il préfère diriger ses fonds directement vers les universités ou les cliniques. Il a investi 2 millions de dollars pour créer la première chaire d'études sur le transgenrisme à l'Université Victoria en Colombie-Britannique et 6,5 millions dans le programme sur la sexualité humaine de l'Université du Minnesota. Il finance aussi à hauteur de 1 million de dollars l'hôpital pédiatrique de Lurie, qui a une unité pour les enfants dits « trans »^{427}.

Parmi les bienfaiteurs de la cause transgenre, on retrouve en bonne place

le très influent George Soros. Avec son réseau de fondations Open Society Foundations (OSF), il finance diverses ONG transgenristes telles que l'ACLU, Human Rights Watch, Global Action for Trans Equality, ainsi que le Planned Parenthood, qui est devenu aux États-Unis l'un des principaux distributeurs d'hormones de transition. En 2015, l'OSF a publié un document intitulé *License to Be Yourself : Trans Children and Youth [Licence d'être soi-même – Enfants et jeunes transgenres]*, poussant à diagnostiquer la transidentité chez les enfants^{428}. Selon *Le Monde*, l'OSF est le plus grand donateur en faveur des droits humains dans l'Union européenne, ayant distribué plus de 200 millions d'euros sur le Vieux Continent en 2021^{429}. Cette influence considérable pourrait peut-être expliquer pourquoi nous nous retrouvons aujourd'hui avec des politiques européennes transgenristes.

Au total, on compte environ une vingtaine de philanthropes qui financent activement la cause transgenre, parmi lesquels Tim Gill avec la Gill Foundation ; MacKenzie Scott, l'ex-femme de Jeff Bezos et troisième femme la plus riche du monde ; Peter Buffett, fils du célèbre homme d'affaires Warren Buffett, avec sa NoVo Foundation ; ou encore Roy P. et Sheri Disney, héritiers de Walt Disney.

Ce réseau de philanthropes est bien organisé. En 2015 avait été créée la « Global Trans Initiative » qui avait récolté plus de 20 millions de dollars pour la cause. En 2023, LGBT Funders a initié une nouvelle campagne de financement intitulée « Trans Futures Funding Campaign »^{430}. La Fondation Ford s'est engagée à verser 10 millions de dollars sur les cinq prochaines années, tandis que l'État de Californie a contribué à hauteur d'un million de dollars.



Les transgenristes savent aller gratter des thunes partout. Y compris là où à la base on ne parle pas d'eux. De manière surprenante, ils réussissent parfois à accaparer des fonds destinés à d'autres causes. Tu commences peut-être à comprendre que leur technique est toujours la même : parasiter ce qui existe déjà, se glisser dans des brèches. Un peu comme dans la sphère législative.

Dans son documentaire intitulé *The Greatest Lie Ever Sold*, la commentatrice politique conservatrice américaine Candace Owens mène

l'enquête sur les fonds alloués au mouvement Black Lives Matter. Elle révèle que sur 12 millions de dollars récoltés, 2,6 millions ont été attribués à des organisations transgenres. À cela, il faut ajouter le fait que Black Lives Matters a également financé des projets immobiliers pour les personnes trans, et participé au développement de quartiers transgenres, à l'instar du « Transgender District » de San Francisco. Il s'avère que l'une des cofondatrices de Black Lives Matter, Janaya Khan, est devenue « non binaire ».

Un autre exemple dans la même veine : Wikipédia. Si toi aussi, comme Dora, tu avais l'habitude de leur donner dix euros par an, sache qu'une partie de ton argent aura probablement servi à financer l'avancée de l'idéologie transgenre. Eh oui, chaque année, la Wikimedia Foundation, l'ONG derrière Wikipédia, organise une collecte de dons, officiellement dans le but de soutenir le fonctionnement de la plateforme. Sauf qu'une partie de cette collecte est allouée au financement de différentes causes à travers le « Wikimedia Endowment », qui a déjà recueilli 100 millions de dollars et a investi cette somme dans la Tides Foundation, chargée de sa redistribution^{431}.

En raison du manque de transparence, il est difficile de savoir exactement comment ces fonds sont utilisés. Toutefois, selon les rapports de LGBT Funders, Tides est l'un des principaux financeurs de la cause trans. Dans une interview, Alex Sloan, directeur des partenariats stratégiques, confirme que Tides a dépensé 47,2 millions pour soutenir les causes LGBT en citant entre autres le financement du Trans Justice Funding Project (TJFP)^{432}. Pas étonnant quand on sait que la directrice de la fondation Wikimédia, Amanda Keton, a codirigé le centre LGBT de San Francisco, et que le directeur de Wikimédia France, Capucine-Marin Dubroca-Voisin, est un homme transféminin.

Ce qui nous paraît encore plus dégueulasse, c'est quand les transgenristes vont gratter sur les budgets alloués aux femmes. Voler leurs podiums sportifs et coloniser leurs vestiaires ne suffit évidemment pas, il faut aussi s'attribuer leurs financements. Aujourd'hui, la plupart des fonds initialement destinés à financer des projets pour les droits des femmes exigent désormais que Robert soit inclus. Le Global Fund For Women indique qu'il ne subventionnera que les projets qui ont « une approche analytique féministe intersectionnelle ». Le programme Women's Rights de l'OSF signale investir dans des projets visant

à autonomiser les femmes, les personnes LGBTQI, et les « gender non conforming ». Quant à l'Equality Fund, il arbore le slogan : « *Accelerate the power of women, girls, and trans people everywhere – Stimuler le pouvoir des femmes, des filles et des personnes transgenres partout* ».



Pourquoi de richissimes philanthropes décident-ils de verser des rivières de cash dans l'agenda transgenre ? Quels sont leurs intérêts ?

Certains sont probablement animés par la conviction d'agir pour la justice sociale, parce qu'ils sont eux-mêmes trans, ou parce qu'ils ont des proches dans cette situation. Mais certains n'auraient-ils pas des intérêts financiers là-dedans ?

Il ne faut pas oublier qu'entre les hormones, les opérations chirurgicales, et les gadgets à foison, le marché du genre est extrêmement lucratif. De nombreux cabinets d'études publient des rapports sur le marché de la réassignation sexuelle, de la dysphorie de genre, des vêtements *genderfluid*, etc. Selon le cabinet 360 Research, le marché mondial de la réassignation sexuelle est évalué à 279,1 millions de dollars pour l'année 2022 et devrait atteindre 619 millions en 2028^{433}. Grand View Research estime quant à lui que le marché de la transition hormonale valait 1,6 milliard de dollars en 2022 sur le marché US et devrait croître de 4 % d'ici 2030^{434}.

La croissance du marché du genre s'observe aussi par l'émergence récente de start-up qui se lancent dans la vente à distance d'hormones de transition. Des exemples marquants incluent Plume, qui a récemment obtenu un financement de 24 millions de dollars de la part de Craft Ventures^{435}, et Folx, qui a levé 25 millions de dollars grâce à Bessemer Venture Partners, fonds d'investissement dont le slogan est « le futur est synthétique »^{436}.

D'autres marchés encore pourraient croître avec l'essor du transgenrisme. Celui de la reproduction artificielle par exemple, car, oui, se gaver d'hormones et subir l'ablation de ses parties génitales n'enlève peut-être pas l'envie d'avoir des enfants, mais par contre ça rend stérile.

Ainsi, si PAR HASARD, les riches philanthropes qui financent la cause trans détenaient des actions dans des entreprises pharmaceutiques ou de matériel médical, ils auraient tout intérêt à ce qu'un maximum de personnes transitionne.



Parmi les investisseurs dans des ONG transgenristes, on retrouve aussi certains laboratoires pharmaceutiques. À travers sa fondation, le laboratoire Gilead a investi 3,2 millions de dollars pour soutenir la cause trans et la lutte contre le VIH à travers l'ONG Human Rights Campaign^{437}. Gilead a déjà aussi donné 4,5 millions de dollars en 2019 à 15 structures trans lors de la journée du souvenir trans^{438}. Il faut savoir que Gilead produit le Truvada, un médicament préventif contre le Sida, et que selon Global Philanthropy, les hommes transféminins présenteraient un risque quarante-neuf fois plus élevé de contracter le VIH que les autres adultes^{439}.

Afin de tenter d'éradiquer le Sida pour 2030, une stratégie a été mise en place par les Nations Unies et l'un de ses axes est d'encourager les personnes transgenres à se faire dépister et soigner en leur proposant, dans le même espace, des traitements dits d'« affirmation de genre ». En 2023, le journal scientifique *The Lancet* a publié une étude intitulée : « Les soins d'affirmation de genre en tant qu'outil pour mettre fin à l'épidémie du VIH »^{440}. Ainsi, plus le nombre de personnes prenant des hormones et du Truvada augmentera, plus les laboratoires s'en mettront plein les poches. Alors c'est sûr qu'éradiquer le VIH, ce serait une très bonne chose, mais pousser les gens à prendre des hormones trans, bof. C'est un peu paradoxal de pousser les gens à se soigner tout en détruisant leur système hormonal.

D'autres laboratoires appuient financièrement des ONG transgenres, dont le laboratoire AbbVie, fabricant du Lupron, médicament utilisé comme bloqueur de puberté. AbbVie a fait un don de 50 000 dollars au Trevor Project^{441}, qui soutient les jeunes LGBT de moins de 25 ans, et a versé 125 000 dollars à la Pediatric Endocrine Society^{442}. AbbVie était également répertorié comme « donateur » sur le site de The GenderCool Project, une association promouvant le transgenrisme chez les enfants^{443}.

Il est fort intéressant de noter que certains laboratoires leaders dans la création d'hormones de synthèse pour les transitions sont les mêmes laboratoires reconnus coupables dans l'affaire des opioïdes. Les opioïdes sont des antidiouleurs causant des graves addictions responsables du décès de plus de 500 000 personnes. Endo Pharmaceuticals, producteur de testostérone de synthèse et de bloqueurs de puberté, a été poursuivi pour avoir stimulé la vente d'opioïdes par le biais d'un marketing trompeur, et condamné à verser

450 millions de dollars de dommages et intérêts^{444}.

Concernant les laboratoires, il faut ajouter que parfois, certains corrompent des professionnels de santé. Les données du site Open Payments révèlent que Endo Pharmaceuticals a versé de l'argent à Jeremi Carswell, directeur de la clinique du genre de l'hôpital pour enfants de Boston : il aurait reçu plus de 5 000 dollars de ce laboratoire^{445}. Stephen Rosenthal, le cofondateur du Centre de Genre de l'hôpital pour enfants de l'Université de Californie, anciennement directeur de la Société Endocrine de Pédiatrie, aurait également reçu 16 765 dollars des laboratoires Endo Pharmaceuticals et AbbVie^{446}. En 2022, le procureur général du Texas, Ken Paxton, a initié une enquête contre Endo Pharmaceuticals et AbbVie, les accusant de faire une promotion trompeuse des bloqueurs de puberté...^{447}

En France, cette forme de séduction de la part des laboratoires envers les professionnels de santé est interdite. Toutefois, en consultant la plateforme transparence. Santé.gouv, on constate que certains médecins favorables à la cause trans semblent bénéficier d'avantages de divers laboratoires, bien que la nature précise de ces avantages ne soit pas toujours spécifiée. Certaines entrées ne fournissent que la mention « autre ». Parmi les laboratoires impliqués, on retrouve le Boston Scientific, spécialisé dans les prothèses péniques, Coloplast, producteur de pompes pour faire entrer en érection des pénis artificiels, ainsi que Ferring Pharmaceuticals, fabricant de bloqueurs de puberté et d'hormones de transition.



La frontière entre tout ce petit monde et celui de la politique est parfois poreuse. Certains riches « philanthropes », fondations et ONG financent des campagnes électorales en espérant voir ensuite passer des mesures politiques en leur faveur.

En 2020, le site américain Open Secrets a révélé que des fondations et ONG transgenres comme l'Arcus Foundation, Human Rights Campaign, LGBTQ+ Victory Fund, Gill Foundation ou The Trevor Project ont dépensé 6,9 millions de dollars pour soutenir les candidats démocrates. 1,8 million serait revenu à la campagne de Joe Biden^{448}. Peu de temps après son investiture en janvier 2021, le président Biden a signé un certain nombre d'ordonnances exécutives visant à inverser des politiques mises en place par l'administration Trump, l'une d'elles était une ordonnance sur la protection

contre la discrimination basée sur l'identité de genre. Il a également révoqué la politique militaire de Trump qui empêchait les personnes trans de travailler dans l'armée. Il a aussi rendu possible le fait de délivrer les premiers passeports avec la mention « X » indiquant un sexe ni femelle ni mâle...

Joe Biden fut pourtant longtemps un opposant à la cause LGBT ; en 2006, il déclarait que le mariage devait unir « une femme et un homme »^{449}. Sauf que, depuis, le pauvre n'a plus l'air de savoir ce qu'est une femme ou un homme.

Plus inquiétants encore que le drapeau trans qui s'est mis à flotter au-dessus de la Maison-Blanche lors du mois des fiertés sont les propos de Rachel Levine. Cet homme transféminin, anciennement pédiatre, a été nommé au poste de secrétaire adjoint à la Santé des États-Unis. En 2022, il tweetait « Les soins d'affirmations de genre pour la jeunesse trans sont essentiels et peuvent sauver des vies^{450} ». On dirait qu'il n'a jamais entendu parler des scandales sanitaires de la clinique du genre anglaise Tavistock ou de l'hôpital Karolinska en Suède...

Rachel Levine a été pris la main dans le sac lorsqu'un échange e-mail où il discutait avec un médecin de l'hôpital pour enfant Penn State Health Milton S. Hershey Medical Center a été révélé publiquement^{451}. Ces échanges datent de l'époque où il était secrétaire à la santé en Pennsylvanie.

Le médecin et Levine discutaient du potentiel de revenus que l'embauche d'un travailleur social pourrait générer s'il plaiderait auprès des assurances en faveur de procédures de changement de sexe pour enfants. Levine rappelait cependant au médecin que cet investissement ne pourrait rapporter que des revenus sur les mastectomies, car pour les autres chirurgies il faut attendre que les patients aient la majorité. « Même si les patients de moins de 18 ans qui font de la chirurgie sont limités, le patient aura un jour plus de 18 ans, donc je pense que ça en vaut la peine », répliqua le médecin. Les intérêts financiers ne pourraient être plus clairs.

Si Rachel Levine occupe actuellement le poste de secrétaire adjoint à la Santé des États-Unis, c'est grâce au travail de lobbying du LGBTQ+ Victory Institute. Cet institut qui a reçu 10 millions de dollars de l'Arcus Foundation forme des futurs politiciens LGBT et tente de les faire élire. « Investir dans les leaders LGBT » est son slogan, et bien d'autres fonds, entreprises et ONG soutiennent financièrement ses actions, comme Pfizer, la Gill Foundation, le

Planned Parenthood, Human Rights Campaign, Tides, etc. « Nous, une coalition d'organisations LGBTQI+ et alliées, vous écrivons pour vous encourager à approuver la nomination de la Secrétaire à la Santé de la Pennsylvanie, le Dr Rachel Levine, en tant que Secrétaire adjointe à la Santé^{452} », peut-on lire dans une lettre publique du LGBTQ+ Victory Institute signée par plus de cent organisations avant la nomination officielle de Levine au gouvernement.

Nous jugeons qu'il est extrêmement inquiétant de retrouver à de hauts postes en charge de la santé publique des personnes poussées par des ONG transgenristes.

Ces liens entre politiques démocrates et financements transgenristes ne datent pas d'hier... En 2015, Barack Obama fut le premier président à dire publiquement le mot « transgenre ». Durant son mandat, il fit passer un certain nombre de directives en faveur de l'idéologie transgenre. En 2016, l'administration Obama a envoyé une lettre aux écoles à travers le pays pour les informer que les étudiants devaient être autorisés à utiliser les toilettes correspondant à leur identité de genre. Quand la Caroline du Nord a refusé, l'Etat a été attaqué en justice par le gouvernement.

On peut aussi citer le département du logement qui a déclaré que les hommes transféminins devaient être accueillis dans les refuges pour les femmes sans-abri. Obama a aussi interdit à travers sa réforme de l'assurance santé « Affordable Care Act », le refus de prendre en charge les traitements liés à la dysphorie de genre, sous couvert, comme toujours, de « lutte contre les discriminations ». Cela a conduit certains Etats et assureurs à rembourser des interventions dites de « réassignation sexuelle ».

Par un curieux hasard, il se trouve que la présidente du comité de financement de la première campagne de Barack Obama n'est autre que Penny Pritzker, héritière des hôtels Hyatt. Penny est la cousine de Jennifer Pritzker, homme transféminin ayant créé la fondation TAWANI, l'un des plus importants financeurs de l'idéologie transgenre. C'est aussi la sœur de J. B. Pritzker, gouverneur actuel de l'Etat de l'Illinois, qui a fait passer une loi sur l'autodétermination du sexe dans son état.

Coïncidence ? Nous ne pensons pas.



Bref, c'est faramineux tout ça non ? Nous sommes régulièrement traitées de complotistes lorsque nous évoquons le « lobby transgenre ». Maintenant que nous apportons les preuves noir sur blanc du fait que le modèle financier du transgenrisme tient bel et bien sur des milliards injectés par de grosses fortunes, nous sommes curieuses de savoir ce qu'en disent nos contradicteurs.

À quand l'enquête de Médiapart au sujet des intérêts de l'industrie pharma dans tout ça ? À quand les réactions d'élus qui se proclament anticapitalistes et soutiennent bec et ongles les transitions médicales ? À quand la prise de conscience des « féministes » ?

Ce que le transgenrisme coûte à la France

Nous sommes en octobre 2022. Dora est invitée sur le plateau de l'émission *Quelle époque !* animée par Léa Salamé, afin de débattre face au premier maire transgenre de France, un dénommé Marie Cau. Durant cet échange, Dora se retrouve face à plusieurs hommes qui se mettent à lui expliquer ce qu'est une femme. Patiemment, mais fermement, elle répète qu'être une femme est une réalité biologique. Quand on lui demande de qualifier Marie Cau, elle répond que c'est un « homme transféminin »^{453}.

À la suite de son passage, sur les réseaux sociaux, Dora assiste à un déchaînement contre sa personne. Dans la foulée, l'association STOP Homophobie déposera plainte contre elle pour « provocation à la haine » et « injures publiques envers une personne en raison de son identité de genre ». Ben voyons. La même association a encore déposé plainte contre nous deux à la suite de la publication de notre manifeste sur femelliste.com.

On s'est dit qu'ils devaient avoir des thunes, eux, pour passer leur vie à nous traîner en justice pour rien. Alors on est allées fouiller. Les financements des assos transgenristes en France ne sont pas si faramineux qu'aux États-Unis, mais par contre c'est beaucoup moins transparent. Impossible de trouver en ligne les montants de toutes les subventions.

La plupart des assos trans françaises ne publient pas leurs comptes sur leurs sites. Dans les différents rapports d'activité, il manque toujours la case « financements ». Et le gouvernement ne publie pas toujours des documents accessibles sur la distribution des subventions. Parfois, on ne peut que supposer que certaines assos ont obtenu des fonds de la part de partenaires parce qu'elles les mentionnent dans leur communication.

Sur le site de STOP Homophobie, on peut par exemple constater que le Conseil Régional d'Ile-de-France et la mairie de Paris font partie des partenaires mis en évidence. On suppose donc qu'ils les financent, mais on ne sait pas à quelle hauteur. Tout ce qu'on a réussi à savoir, c'est que la DILCRAH (Délégation Interministérielle à la Lutte Contre le Racisme, l'Antisémitisme et la Haine anti-LGBT) a versé 17 000 euros à Stop Homophobie entre 2019 et 2022^{454}.

L'asso SOS Homophobie – à ne pas confondre avec STOP Homophobie – mentionne comme partenaires le ministère de l'Éducation nationale, le ministère de la Justice, les départements des Pyrénées-Orientales, du Rhône, du Var, d'Amiens, de Montpellier, Uber, la MGEN^{455}. Elle a reçu 147 300 euros de la ville de Paris entre 2013 et 2023^{456}, et 204 590 euros de la DILCRAH entre 2017 et 2022^{457}.

Cette association a perdu son agrément de l'Éducation nationale en 2012 à la suite d'une décision de justice, car elle n'était pas jugée suffisamment nuancée et portait atteinte au principe de neutralité devant être maintenu dans l'enseignement public. Cela ne l'a pourtant pas empêchée de continuer à être subventionnée par des fonds publics^{458}. C'est aussi cette même asso qui en septembre 2023 s'est permis de prendre pour cible un pauvre gynécologue de Pau qui avait eu le malheur de répondre à un homme transféminin qu'il ne recevait que les « vraies femmes » dans son cabinet^{459}.

L'association transgenriste Acceptess-T mentionne comme partenaires des organismes tels que « Santé publique France, ARS Île-de-France, ANRS | MIE, CRIPS, etc. » Entre 2017 et 2023, elle a reçu environ 141 300 euros de subventions de la mairie de Paris^{460} et entre 2021 et 2022, environ 30 000 euros de subventions de la DILCRAH^{461}. De plus, elle bénéficie du soutien financier de deux fondations sous l'égide de la Fondation de France, à savoir la Fondation des Femmes^{462} et le Fonds Inkermann^{463}. En 2021, le Fonds de solidarité Sidaction lui a versé 140 000 euros^{464}.

Passons à l'association OUTrans. Entre 2013 et 2016, elle a reçu 7 976 euros de subvention de la Région Île-de-France (on peut supposer que le financement se poursuit^{465}), et, en 2021, elle a également obtenu 5 000 euros de la DILCRAH^{466}. Plus significatif encore, début 2024, l'association a conclu un partenariat avec le ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche pour mettre en place un module de formation destiné au personnel soignant^{467}.

L'association TRANS SANTÉ France affiche les logos de la DILCRAH, de la Cité des sciences et de l'industrie et de la Ville de Paris sur le flyer de son dernier congrès qui s'est tenu en novembre 2023^{468}.

Le Planning Familial, qui est totalement acquis à l'idéologie transgenre, est financé à hauteur de 2,8 millions d'euros par an par l'État.



Bon, jusque-là, pourquoi pas. On parle d'assos qui reçoivent des subventions, comme plein d'autres en France. Et nous avons bien conscience que la population trans doit être aidée, car elle rencontre des difficultés.

Mais on est beaucoup moins d'accord quand on jette un œil aux revendications de ces assos : promotion de l'écriture inclusive et des pronoms « iel » et « ielle », lutte contre le « mégenrage », demande d'effacement du sexe à l'état civil et dans les compétitions sportives, distribution de bloqueurs de puberté et d'hormones contraires aux mineurs qui se disent trans...

À titre d'exemple, l'association Acceptess-T produit de la documentation qu'elle ne publie pas directement sur son site, mais que l'on peut retrouver sur certains forums trans intitulés « Œstrogènes et automédication, on s'en parle ? » dans le but d'aider les gens à s'auto-médicamenter. On peut y lire des phrases telles que : « Oui, on te voit, toi qui es mineure et ne peux pas avoir accès à un traitement car tes parents ne te soutiennent pas. » Intéressant pour une association qui dit être agréée par l'Agence régionale de santé d'Ile-de-France, et dont le directeur adjoint a élaboré un rapport sur la santé et les parcours de soins trans pour le ministère des Solidarités et de la Santé en 2022.

On peut aussi s'arrêter sur l'association OUTrans, qui, selon *Le Parisien*, a mené une campagne de formation auprès de la maternité de Montreuil, en prévision de l'accouchement d'une femme se qualifiant « d'homme trans ». À quoi a servi cette formation au juste ? À apprendre aux sages-femmes qu'il faut dire « poussez monsieur, poussez » ? Quel sketch. Le journal rapporte également que le gouvernement a l'intention d'intégrer de tels modules dans le cursus universitaire des professionnels de la santé dès 2025^{469}. Sur le site d'OUTrans, on peut constater que l'association a déjà dispensé des formations au ministère de l'Éducation Nationale et de la Jeunesse, au rectorat de Paris, à l'académie de Versailles, à l'Université Paris Dauphine et

à l'Ecole Normale Supérieure.

Début 2023, cette association a engagé des poursuites judiciaires contre plusieurs médecins devant le conseil départemental de l'ordre en raison du fait que ces derniers avaient publié une lettre ouverte critiquant un article publié sur le site de la CAF intitulé « Mon enfant est transgenre, comment bien l'accompagner^{470} ».

Quant à l'association TRANS SANTÉ France, elle a décidé d'utiliser son argent pour organiser un événement où s'est tenue une conférence sur les chirurgies de « nullification » consistant à castrer les personnes qui souhaitent devenir « eunuques ».



Nous avons remarqué que la mairie de Paris revenait souvent parmi les entités remerciées par ces différentes assos. En examinant les subventions qu'elle octroie, nous avons remarqué qu'elle finance, depuis 2018, un projet de dispositif de santé sexuelle pour les hommes transidentifiés en Équateur... Au total, 149 000 euros de subventions ont été versés à la Coalition Internationale Sida à cet effet^{471}.

Depuis 2020, la mairie de Paris a décidé d'accroître sa générosité envers les associations LGBT en doublant ses subventions, passant de 200 000 euros par an à 400 000 euros. Ces financements s'étendent également à d'autres associations transgenres comme l'Espace Santé Trans ou Prévention Action Santé Travail pour les Transgenres (PASTT)^{472}. Le maire adjoint à la mairie de Paris, Jean-Luc Romero-Michel, est un ancien militant pour les droits homosexuels, acquis à l'idéologie transgenre. Sur son blog, il donne son soutien à Acceptess-T^{473}. On devine qu'il est aussi très proche de SOS Homophobie ; dans l'une de leurs brochures, l'asso le remercie pour sa contribution^{474}.

Parmi les financeurs publics, la DILCRAH revient aussi beaucoup. En examinant les subventions qu'elle octroie^{475}, on retrouve des assos transgenristes comme l'Ardhis, l'Inter-LGBT, le Mag Jeunes LGBT+, l'association Grandir Trans, l'ACTHE ; elle a déjà financé une conférence sur la transidentité organisée par Fierté Montpellier Pride.

Le gouvernement lui-même n'y va pas de main morte. En juillet 2023, il a présenté un plan national pour l'égalité, contre la haine et les discriminations

LGBT+, prévu pour être en vigueur jusqu'en 2026. Une enveloppe de 10 millions d'euros a été allouée pour renforcer le soutien aux centres LGBT^{476}. Grâce à cela, en 2023, un nouveau lieu d'accueil de cinq-cent-trente mètres carrés dédié aux étrangers homosexuels et transgenres, intitulé « La Bulle », a ouvert en plein cœur de Paris. Plusieurs associations trans citées précédemment, telles que OUTrans, l'Ardhis, Espace Santé Trans, ainsi que le Flirt^{477} et XY Media ont leurs locaux à cet endroit. La ville de Paris a effectué des travaux d'une valeur de 590 000 euros, octroyant une subvention de 20 000 euros à l'association AGLIL22M, gestionnaire de La Bulle, en plus d'une réduction de loyer. La DILCRAH a également contribué avec une subvention de 85 000 euros^{478}.

Cependant, à l'échelle internationale, la France est un contributeur modeste comparé à d'autres pays en matière de financement des causes LGBT, comme l'indique le Global Philanthropy Project. Ce projet, soutenu, entre autres, par Bill et Melinda Gates, a publié un rapport sur les financements LGBT dans les territoires internationaux et francophones. Il montre que le gouvernement français aurait alloué 264 751 dollars pour la cause LGBT à l'international, une somme très inférieure à celle du gouvernement des Pays-Bas, qui a investi plus de 13 millions de dollars^{479}. On y apprend aussi que seulement 1 % des financements LGBT à travers le monde sont axés sur les territoires francophones, ce qui signifie que la France ne touche pas grand-chose venant de l'extérieur, sachant que les plus gros bénéficiaires sur les territoires francophones sont le Liban, le Canada et le Cameroun^{480}.



Et puis, il y a l'épineuse question de la Sécurité sociale.

Si vous avez le malheur d'avoir une parodontite en France, il va falloir raquer, car l'Assurance Maladie ne prend pas en charge le traitement. De même, si vous êtes atteint d'Alzheimer, depuis 2018 certains médicaments qui traitent cette pathologie ne sont plus remboursés^{481}.

En revanche, si vous vous déclarez transgenre et souhaitez accéder à des interventions chirurgicales telles que la modification faciale, la chirurgie dite de « réassignation génitale », l'augmentation mammaire ou l'ablation des seins, la modification des cordes vocales et l'épilation définitive au laser, si vous vous y prenez bien, ces procédures seront gratuites ! Et pour y avoir

accès, la magie, c'est que depuis 2022, il n'y a même plus besoin du certificat d'un psychiatre^{482} ! Mais il va quand même falloir faire un petit effort pour réussir à décrocher la sacro-sainte « ALD 31 » qui permet un remboursement à 100 %.

Tout le paradoxe trans réside ici : le transsexualisme a été dépsychiatrisé depuis 2009 par Roselyne Bachelot, ça ne serait donc pas une maladie^{483}. Et pourtant il y aurait quand même besoin d'Affections de Longue Durée... Mais les assos transgenristes ne sont toujours pas satisfaites. Dans un rapport remis au ministre Olivier Véran par l'association Acceptess-T, il est expressément demandé que l'obtention de l'ALD 31 ne soit plus conditionnée à la production d'un certificat psychiatrique. L'avis d'un simple médecin traitant suffirait^{484}.



Alors combien coûte une transition ?

Sur TikTok, l'influenceur transféminin Nina Story fait le calcul : « J'ai fait le visage, le nez m'a coûté 4 000 euros. J'ai fait tout le visage, le front, les pommettes et les lèvres, ce qui m'a coûté 6 000 euros. J'ai aussi fait la poitrine, 5 000 euros, et la vaginoplastie dans les 20 000 euros, ce qui fait un total de 35 000 euros. Mais sur les 35 000 euros, j'ai payé que 4 000 euros, c'est-à-dire le nez, car ça ne rentrait pas en compte dans la féminisation faciale. Le reste a été pris en charge par la sécurité sociale avec l'ALD^{485}. »

Nous avons donc contacté l'Agence technique de l'information sur l'hospitalisation (ATIH) pour connaître les coûts des chirurgies dites de « réassignation sexuelle ». Elle nous a fait savoir que pour chaque opération de vaginoplastie^{486} ou de phalloplastie^{487}, les hôpitaux publics reçoivent un panier de 27 939 euros^{488} de la part de l'Assurance Maladie^{489}.

Mais l'ATIH n'a pas été capable de nous indiquer les coûts d'autres transformations comme la féminisation faciale par exemple, qui requiert un certain nombre de chirurgies, comme la thyroplastie, la génioplastie, l'abaissement capillaire, etc., qui peuvent pourtant tout à fait être prises en charge par la Sécurité sociale dans le cadre d'une ALD. Aucun codage spécifique (code CCAM) n'est attribué à ces opérations par l'Assurance Maladie, ce qui permettrait de connaître leur nombre et le montant du remboursement qui leur est alloué.

En catimini, sur certains forums trans, nous avons appris qu'un certain nombre de personnes transgenre opte par exemple pour des opérations du visage en Espagne chez « Facial Team ». Cette clinique propose une féminisation du visage en une seule intervention, tandis qu'en France, plusieurs interventions sont souvent nécessaires. Le coût de la chirurgie serait d'environ 32 000 euros, et certains auraient réussi à se faire rembourser jusqu'à 20 000 euros en présentant des demandes spécifiques à leur caisse d'assurance, via le formulaire S2. Ce formulaire permet de se faire opérer dans un pays de l'Union européenne, à condition que la France n'offre pas le même service.

Certaines opérations telles que le rabotage de la pomme d'Adam et la féminisation de la voix sont également prises en charge dans certains services hospitaliers français. Selon les codages de la sécurité sociale, des procédures comme la laryngoplastie ou la cricothyroplastie coûtent environ 500 euros chacune à l'Assurance Maladie^{490}. Les opérations de mastoplastie avec pose d'implants prothétiques coûtent environ 255 euros^{491}. Les mammectomies peuvent aller jusqu'à 368 euros^{492}. Pour les femmes qui souhaitent se faire retirer l'utérus, il est possible d'opter pour une hystérectomie qui coûtera jusqu'à 326 euros à l'Assurance Maladie^{493}.

Il faut comprendre que les codes de remboursement de la sécurité sociale pour les opérations citées ci-dessus ont été conçus pour couvrir des interventions visant à soulager des atteintes de la voix, des cancers du sein et de l'utérus, entre autres. Ils ne sont pas destinés à couvrir les chirurgies transgenres qui n'ont qu'un objectif esthétique. Il est donc fort possible que de très nombreuses opérations trans ne soient pas comptabilisées comme telles, car elles sont enregistrées comme s'il s'agissait de demander un remboursement pour les maladies précitées...

Il convient d'ajouter à chaque opération les frais d'anesthésie, ainsi que tous les coûts liés aux prises de sang, à l'imagerie médicale, aux médicaments et aux jours d'hospitalisation, qui sont difficilement calculables de manière précise.

Les séances d'orthophonie pour la voix sont prises en charge et coûtent 53 euros chacune^{494}. Pour 25 séances, le coût total est donc de 1 325 euros. Les séances d'épilation au laser sont également prises en charge et peuvent coûter jusqu'à 43 euros par séance^{495}. Pour 25 séances, le coût total est donc de 1 075 euros. Les prothèses capillaires sont prises en charge à hauteur de

350 euros par an^{496}. Sur une période de soixante-dix ans (de 20 à 90 ans), ça fait donc 24 500 euros de perruques remboursées par l'Assurance Maladie. À cela, il faut ajouter tous les rendez-vous avec des endocrinologues, urologues, gynécologues, psychiatres, infirmières, etc.

Bien que la PMA ne soit pas autorisée pour les personnes trans, certains hôpitaux proposent tout de même des dispositifs de préservation de la fertilité. Pour une femme, la conservation de gamètes avec stimulation ovarienne puis prélèvement d'ovocytes coûtera environ 3 000 euros à l'Assurance Maladie^{497}, et pour un homme, le prélèvement de sperme coûtera environ 233 euros^{498}.

Bien entendu, il faut aussi ajouter le coût du traitement hormonal qui devra être pris à vie. Imaginons que quelqu'un commence sa transition à 20 ans et qu'il décède à 90 ans, cela fera 70 ans de traitement hormonal. Prenons l'exemple d'un homme qui prend 3 médicaments hormonaux par mois : l'Œstrodose (un traitement féminisant), le Progestan à base de progestérone, et la finastéride contre l'alopecie. Le coût sera d'environ 49 euros par mois, ce qui reviendra à 588 euros par an. Sur 70 ans, on arrive à un coût de 41 160 euros.

Cela coûtera moins cher pour une femme, qui pourrait ne prendre que de l'Androtardyl, c'est-à-dire de la testostérone. Cela coûtera 12 euros par mois, soit 144 euros par an. Sur 70 ans, cela reviendrait à 10 080 euros.



Il est surprenant que les traitements hormonaux soient remboursés, étant donné que ces médicaments ont des autorisations de mise sur le marché (AMM) pour d'autres indications que le transsexualisme. Par exemple, l'Œstrodose a une AMM pour le traitement de certains effets de la ménopause.

Lorsqu'un médecin prescrit ce médicament dans le cadre d'une transition, il devrait spécifier qu'il le prescrit « hors AMM » sur l'ordonnance, c'est-à-dire en dehors de l'autorisation de mise sur le marché. Bien qu'il ait tout à fait le droit de le faire, selon les règles légales, le médicament ne devrait pas être remboursé. Cependant, de nombreux médecins contournent cette règle en ne précisant pas « hors AMM » dans leurs prescriptions, permettant ainsi à leurs patients d'être remboursés. Certains pharmaciens ferment également les

yeux sur cette pratique. C'est pourquoi le rapport d'Acceptess-T pour le gouvernement demande « l'extension de l'AMM sur la base d'un usage bien établi ou la reconnaissance d'un cadre de prescription compassionnel » afin « d'éloigner les risques de sanctions disciplinaires devant l'ordre des médecins^{499} ».

Si nous essayons de faire un calcul très approximatif pour un homme qui irait jusqu'au bout de sa transition en ayant recours à une vaginoplastie à l'hôpital public, une augmentation mammaire, un rabotage de la pomme d'Adam, une féminisation de la voix, une féminisation du visage dans une clinique à l'étranger, des séances d'orthophonie, d'épilations, des prothèses capillaires, une conservation de gamètes et un traitement hormonal à vie (sans calculer les coûts des rendez-vous médicaux, des anesthésies, des prises de sang et d'imagerie médicale), on arrive au chiffre de 117 487 euros pris en charge par l'Assurance Maladie.

Faisons le même exercice pour une femme qui veut devenir un homme qui ferait une phalloplastie à l'hôpital public, une mammectomie, une masculinisation de la voix, des séances d'orthophonie, une conservation de gamètes et un traitement hormonal à vie (sans calculer les coûts des rendez-vous médicaux, des anesthésies, des prises de sang et d'imagerie médicale), on arrive au chiffre de 43 212 euros pris en charge par l'Assurance Maladie.

Le rapport d'Acceptess-T pour le gouvernement nous informe qu'actuellement 9 000 personnes trans bénéficient de l'ALD 31, et qu'il y a eu en 2020 dix fois plus d'admissions qu'en 2013, c'est-à-dire 3 300 admissions. On sait qu'en 2020 il y a eu environ 1 260 actes chirurgicaux pour transsexualisme^{500}. Certaines personnes sous ALD ne choisiront peut-être jamais de subir des chirurgies et préféreront se contenter du traitement hormonal, tandis que d'autres opteront pour toutes les interventions chirurgicales possibles. Il est donc impossible de calculer véritablement ce que cela coûte à l'Assurance Maladie. Mais juste pour l'exercice, afin de te donner une idée des coûts que cela pourrait engendrer pour les contribuables si les 9 000 personnes trans sous ALD 31 étaient des hommes qui allaient jusqu'au bout de leur transition, cela coûterait ou aurait déjà coûté la somme d'environ un milliard cinquante-sept millions d'euros.

Nous avons demandé à la Cour des comptes, qui est chargée de contrôler le bon emploi de l'argent public et d'en informer les citoyens par des rapports publics, quel était le coût des transitions de genre pour la Sécurité sociale. On

nous a dit ne pas être en mesure de nous répondre.

Et tout ça ne risque pas de s'arranger, car la Haute Autorité de Santé aurait mis en place depuis 2023 un groupe de travail pour élaborer des nouvelles recommandations pour la prise en charge des personnes transgenres. Malgré les demandes de l'association « Juristes pour l'enfance », qui s'inquiète des transitions des mineurs, la HAS refuse très étrangement de divulguer les noms des membres de ce groupe^{501}. En juillet 2023, l'association a demandé un recours devant le tribunal administratif de Montreuil pour dénoncer l'illégalité de ces refus de transparence^{502}.

Les associations trans sont de plus en plus agressives dans leurs exigences de remboursement. En 2024, huit personnes trans, soutenues par cinq associations, ont déposé un recours auprès du tribunal judiciaire de Lyon^{503}. Elles dénoncent un refus de prise en charge de leurs soins par différentes caisses d'Assurance Maladie. Certaines CPAM demandent encore des certificats psychiatriques, ce que les associations estiment être discriminatoire et illégal...



Nous pensons qu'il est injuste que les personnes qui se déclarent trans aient accès à toute une gamme de chirurgies esthétiques et d'épilations, tandis que les femmes, qui ressentent une pression sociétale à être imberbes et jolies pour être estimées, n'ont droit à rien. Pourquoi ne pourrions-nous pas bénéficier de « retouches mammaires » gratuites, par exemple, lorsque nos seins ont morflé durant l'allaitement ? Et si l'on souffre réellement d'une vision altérée de soi (dysmorphophobie), du sentiment d'être moche ou peu conforme aux stéréotypes, pourquoi notre mal-être serait-il moins important et moins digne de remboursement que celui des personnes « dysphoriques » ?

L'Assurance Maladie semble clairement avoir des problèmes de priorité en acceptant de financer des chirurgies esthétiques trans tout en annulant le remboursement de certains médicaments pour Alzheimer.

Nous ne sommes pas contre le remboursement de certaines procédures s'il est véritablement prouvé par une équipe médicale et non militante qu'une véritable dysphorie persiste après un traitement psy. Mais si, comme les militants le disent, être trans n'est pas une maladie, alors très bien, c'est un choix de vie. Et dans ce cas, ce choix de vie ne devrait pas peser sur les

contribuables.

PARTIE 3

**QUELLE VISION
DU MONDE
IMPOSE
LE TRANSGENRISME ?**

Le transgenrisme propose une vision du monde très singulière. Nous avons voulu comprendre ses origines et ses horizons. Pour cela, nous sommes remontées à la source. Nous nous sommes penchées sur la mosaïque d'influences philosophiques, sociologiques et techniques qui lui ont donné naissance : la philosophie de l'esprit et son *mind-body problem*, le postmodernisme, le féminisme queer, etc. Il va falloir t'accrocher, car on part sur une branlette intellectuelle et conceptuelle de haut vol ! Il se trouve que les Américains ne sont pas les seuls coupables de ce bordel : les Frenchies ont aussi leur part de responsabilité au royaume de l'absurde.

Nous allons t'emmener avec nous pour t'expliquer comment, de concepts philosophiques, nous sommes passés à un militantisme trans, puis à l'élaboration de techniques médicales à base d'hormones de synthèse et d'opérations de « changement de sexe ». Tu verras que ces techniques de pointe, en modifiant les individus, nous conduisent vers un monde nouveau, un changement de paradigme profond.

Nous avons aussi été amenées à nous interroger sur la relation qu'entretient le transgenrisme avec deux concepts contemporains : l'écologie et le transhumanisme. Dans le contexte actuel où la préoccupation écologique devient centrale, quelle est la relation entre le projet de société transgenre et le reste de la biosphère ? Questions taboues : et si l'explosion des cas de dysphorie de genre était en partie due aux perturbateurs endocriniens qui nous intoxiquent et qu'on retrouve désormais partout ? Comment des partis soi-disant « écolos » qui disent se battre contre les perturbateurs endocriniens pour protéger la planète peuvent-ils défendre bec et ongles une idéologie dont le fonds de commerce repose sur les hormones de synthèse ?

Et si les histoires de greffe d'utérus et d'effacement de la sexuation n'étaient qu'un premier pas vers un monde transhumaniste où régnera l'humain modifié ?

HISTOIRE DES IDÉES QUI ONT CONDUIT AU TRANSGENRISME

C'est la rentrée. Robert achève sa première semaine de master en Études de genre à la Sorbonne. Au milieu des étudiantes de 20 ans aux cheveux bleus, il se sent un peu comme une vache dans une écurie. Mais pas le temps de se prendre la tête ! Il a un agenda chargé avec une liste de livres à lire et des devoirs à rédiger !

L'énoncé du premier exercice qu'il doit rendre la semaine prochaine est le suivant : "Vous devez moderniser et adapter à la perspective de genre deux phrases philosophiques célèbres : « Je pense, donc je suis » de René Descartes et « Être ou ne pas être ? Telle est la question » de Shakespeare."

Robert écrit : « Il existe dans la reconnaissance et l'affirmation de mon identité de genre, donc je suis. » Encore mieux, pense-t-il, « je subis l'oppression, donc je suis » ! Quant à « être ou ne pas être ? Telle est la question », il le transforme instantanément en « De quel genre suis-je ? Telle est la question ! »

Robert est euphorique, ce qui lui donne la trique. « Je ne savais pas que j'avais la philosophie dans le sang », se dit-il, plus que jamais persuadé d'avoir le talent nécessaire pour faire ses preuves.

Le retour du problème philosophique corps-esprit

L'idéologie transgenre est complexe, car paradoxale. Elle suggère que le « vrai soi » est une entité distincte du corps physique, tout en affirmant qu'on doit transformer son corps pour « devenir qui on est vraiment ». Mais d'un autre côté, les transgenristes refusent régulièrement de matérialiser le problème, préférant le maintenir dans le domaine de l'esprit.

Par exemple, ils rejettent souvent la recherche de marqueurs biologiques de la dysphorie de genre. Dans un article du journal *Scientific American*, on peut lire : « La recherche d'une cause biologique de la transidentité, également connue sous le nom d'"essentialisme biologique", peut être bien

intentionnée, mais c'est une voie dangereuse qui laisse peu de place à une véritable compréhension du genre et de l'identité de genre^{504}. »

Les personnes trans semblent adopter l'idée que leur véritable essence réside dans leur âme, leur esprit ou leur conscience, dans une entité distincte de leur enveloppe corporelle – même si elles n'énoncent pas nécessairement cela de manière explicite. À les écouter, on dirait que leur corps à l'état naturel ne serait qu'une coquille qui aurait pris la mauvaise forme sexuée, et qui ne reflèterait pas « le sexe de leur esprit », c'est-à-dire leur genre.

Elles ramènent ainsi des questions philosophiques ancestrales comme : quelle est la nature des relations entre l'esprit et le corps ? Le corps et l'esprit forment-ils un tout ou sont-ils des entités séparées ? Ces interrogations ne sont pas nouvelles ; des philosophes ont déjà tenté d'y répondre en proposant différentes approches comme le dualisme ou le monisme.



Le dualisme suppose l'existence de deux substances distinctes : l'esprit et la matière. Descartes et Platon faisaient tous les deux cette distinction-là. Selon eux, le phénomène psychique ne peut se réduire à l'activité matérielle du cerveau. Ils croient en l'esprit et l'âme. On pourrait donc considérer que la notion si populaire « d'identité de genre » est une réminiscence de la philosophie dualiste, et que le transgenrisme actualise ses questions dans le monde contemporain : pour la personne trans, la prison est-elle son corps ou son esprit ? Doit-on ajuster le corps à l'esprit, ou l'esprit au corps ?

Le monisme, qui s'oppose au dualisme, soutient au contraire qu'il n'existe qu'une seule substance fondamentale dans l'univers, une seule nature et substance de la réalité. Selon Spinoza, « l'esprit et le corps sont une seule et même chose, qui est conçue tantôt sous l'attribut de la pensée, tantôt sous l'attribut de l'étendue ».

Beaucoup de personnes transgenres appréhendent d'abord leur transition à travers une perspective dualiste dans laquelle l'esprit et le corps sont distincts, mais elles finissent parfois par ressentir un inconfort face à cette dualité. Aujourd'hui, Robert, ou plutôt Catherine, accepte encore son pénis de femme, mais comme bien d'autres personnes trans, il finira peut-être par chercher à établir une unité entre son « âme de femme » et son corps, en ayant recours à de la chirurgie. En ce sens, les parcours de transitions

médicales constituent un glissement d'un modèle dualiste vers un modèle moniste.



L'idée de « naître dans le mauvais corps » pourrait aussi être observée à la lumière d'autres traditions spirituelles dans lesquelles cette affirmation est plausible, comme l'hindouisme, le bouddhisme, ou certains mouvements *new age*, à travers les concepts de la réincarnation, du karma ou de la planification prénatale.

Issâ Padovani, femme transmasculine, qui vit en tant qu'« homme trans », tient une chaîne YouTube sur la spiritualité et le développement personnel. Elle croit au concept de la planification prénatale. D'ailleurs, Platon y croyait également, il considérait que l'âme était immortelle et existait avant la naissance, avant de s'incarner dans la prison temporaire que serait le corps.

Contrairement à d'autres personnes trans qui affirment être nées dans le mauvais corps, Issâ Padovani pense avoir choisi le sien, mais elle dit que désormais son âme lui demande de changer de forme : « Après avoir fait l'expérience d'un demi-siècle à vivre dans ce corps de femme, je m'autorise maintenant à apparaître et à me manifester autrement (...) Je me place à partir d'un point de vue spirituel, du point de vue de l'âme. Je ne suis pas du tout dans un mode souffrant qui dit qu'il y a eu une erreur, que je serais née dans le mauvais corps. Je suis née absolument dans le corps que j'ai choisi pour venir et j'ai cheminé avec ce corps féminin pendant une certaine période, et maintenant, pour exister et faire ce que j'ai à faire, ce qui est doux et joyeux pour moi est d'apparaître et de me manifester dans un corps qui exprime plus le masculin que le féminin^{505} », explique-t-elle lors d'une interview.



On pourrait aussi faire un parallèle entre le gnosticisme, un mouvement religieux datant de l'Antiquité, et le transgenrisme. Certains critiques de l'idéologie transgenre qualifient les transgenristes de « *gender gnostic* », car dans le gnosticisme, l'esprit avait plus d'importance que le corps qui était uniquement perçu comme un instrument à son service. La bio Twitter du premier homme transféminin maire de France, Marie Cau, leur donne raison, car en septembre 2023 elle mentionnait « gnostique, chrétienne et

humaniste ».

Dans *L'Évangile selon Thomas*, qui est considéré comme un texte gnostique, et qui fait partie des Évangiles apocryphes n'ayant pas été inclus dans le Nouveau Testament, on peut lire : « Lorsque tu fais des deux un seul, et lorsque tu fais de l'intérieur l'extérieur, et du supérieur l'inférieur, et lorsque tu fais du masculin et du féminin un seul, de sorte que le masculin ne soit plus masculin, et que le féminin ne soit plus féminin... alors tu entreras dans le royaume^{506} ». Ces paroles sont attribuées à Jésus.

Certains concepts du psychiatre Carl Jung évoquent également cette idée selon laquelle nous aurions tous et toutes une part de masculin et une part de féminin en soi. Selon lui, l'homme possède une image intérieure de la féminité, qui peut se manifester à travers des figures féminines dans les rêves, les fantasmes ou les projections, qu'il appelle *l'anima*. *L'anima* peut être personnifiée par des images de femmes archétypales, et son développement est considéré comme une partie intégrante du processus d'individuation chez les hommes. Chez les femmes, Jung identifie un processus similaire, basé sur *l'animus*, qui est l'équivalent masculin de *l'anima*.

Pour Jung, l'intégration réussie de *l'anima* et de *l'animus* est un moyen de parvenir à un équilibre psychologique. Suivant cette logique, on pourrait considérer que la transidentité vient d'un déséquilibre d'intégration de *l'anima* ou de *l'animus*.

Du postmodernisme au wokisme

Nous sommes au début des années 70, un homme vient de marcher sur la Lune pour la première fois, la télé en couleur en est à ses balbutiements, le monde entier danse sur les Jackson Five, et pendant ce temps-là, dans des cafés parisiens d'où s'échappent des nuées de fumée de cigarette, une poignée d'intellectuels comme Jacques Derrida, Jean-François Lyotard ou Gilles Deleuze se branle la nouille sur des théories qui serviront quelques décennies plus tard, et ce, malgré eux, pour soutenir que oui, un pénis de femme, ça existe, que tout est flou et relatif, et qu'il faut absolument tout déconstruire. Leur mouvement de pensée s'appelle le postmodernisme.

Ce mouvement a été récupéré par des intellectuels américains tels que Judith Butler qui s'en sont servis pour faire émerger le mouvement *queer* qui s'est ensuite mué en mouvement *woke* ou *wokisme*^{507} aux États-Unis.

Le *wokisme* est une forme d'application contemporaine et pratique du postmodernisme. Tu as peut-être déjà entendu parler de ce terme. Il s'agit d'un mouvement très populaire à l'extrême gauche, et qui englobe différents mouvements, dont le transgenrisme, mais aussi le néo-féminisme, le néo-décolonialisme... Pour les *wokes*, le monde est divisé entre les privilégiés et les opprimés, et seule la parole des opprimés compte. Dans le cadre du transgenrisme, si tu es « *cisgenre* », tu fais partie des privilégiés, et si tu es *transgenre*, tu fais partie des opprimés.

Dans leur ouvrage *Le triomphe des impostures intellectuelles*^{508}, Helen Pluckrose et James Lindsay décrivent les grands fondamentaux de la pensée postmoderne ainsi : le savoir est une excroissance du pouvoir, les catégories par lesquelles nous classons les gens et les phénomènes ont été artificiellement construites pour servir ce pouvoir, le langage est intrinsèquement dangereux et trompeur ; les propositions et les valeurs relatives à la connaissance de toutes les cultures sont équivalentes et doivent être comprises selon leur propre logique interne.

Les postmodernistes s'inspirent d'un certain nombre d'idées du philosophe et sociologue Michel Foucault. L'une d'entre elles est le concept de « régime de vérité », c'est-à-dire l'idée que la vérité est une croyance, une « construction sociale » formée par des discours, des institutions et des relations de pouvoir et non une réalité objective universelle.

Lorsqu'ils considèrent que la vérité scientifique ne correspond pas à leurs critères moraux, les *wokes* pensent qu'il est nécessaire de la dissimuler et de la remplacer par un mensonge, par un « nouveau régime de vérité », qu'ils estiment moralement supérieur. Dans son livre *Dysphoria Mundi*, l'essayiste transmasculine Paul B. Preciado reprend l'idée de « régime de vérité » à son compte : « Nous ne sommes pas dans une bataille épique entre la “fiction” et la “réalité”, mais au milieu d'un turbulent changement de régime de vérité où ce sont les procédures qui servent à distinguer le vrai du faux qui sont en train d'être transformées^{509}. »

En 1981, dans son livre *Simulacres et simulation*, le philosophe Jean Baudrillard analysait la société post-moderne en parlant de stratégie du réel, de néo-réel et d'hyper-réel, mais aussi d'une esthétique généralisée de la simulation, de l'hallucination de la vérité, du chantage au réel... « “Prenez vos désirs pour la réalité !” peut s'entendre comme l'ultime slogan du

pouvoir, car dans un monde irréférentiel, même la confusion du principe de réalité et du principe de désir est moins dangereuse que l'hyperréalité contagieuse^{510} », écrivait-il. Ce slogan pourrait tellement être l'un de ceux que Robert peint sur des pancartes pour aller en manif...



L'un des concepts centraux du postmodernisme est la notion de déconstruction qui a été popularisée par le philosophe Jacques Derrida. Les postmodernistes pensent que certaines normes comme l'hétérosexualité ou la binarité de genre se présentent à tort comme naturelles, lorsqu'elles ne seraient que des rapports de pouvoir et des constructions sociales. Il parle aussi de phallogocentrisme, c'est-à-dire l'importance excessive que l'on accorde au masculin et aux conceptions patriarcales. Pour lui, il faut déconstruire le phallus, métaphore pour désigner la domination du mâle blanc. On est en plein dans le *wokisme*, qui nous bassine sans cesse avec la figure de l'homme blanc « cis-het »^{511}.

Derrida a emprunté cette idée métaphorique du phallus à Jacques Lacan, psychanalyste français, qui en parlait comme d'un signifiant avec une fonction symbolique plutôt que d'un organe. Il écrivait : « L'homme est celui qui a le phallus, la femme est celle qui est le phallus. » Il parle également de « phallus maternel » et développe toute une théorie sur la différenciation des rôles de genre à travers cette notion. Selon Lacan, le désir de l'enfant est centré autour du phallus en tant que signifiant de la puissance. Cependant, la mère est perçue comme détenant le phallus, car elle représente la source primaire du nourrissage et du soin... Cela rappelle les femmes transmasculines qui disent être des hommes « enceints » et qui demandent parfois à bénéficier d'une phalloplastie.

Judith Butler, théoricienne du genre, parle, elle, de « phallus lesbien » ; Monique Wittig, figure féministe lesbienne, aussi. C'est malgré lui que Lacan aura une influence sur le transgenrisme à travers ses concepts, car il s'y opposait^{512}...



Les postmodernistes adorent inventer des termes perchés, car ils estiment que c'est par la langue que la réalité advient. Leur idée est que le sens est construit par le langage et que le discours crée le réel. Il faut donc s'évertuer

à défaire la réalité et à mettre en évidence la dimension « construite » du réel.

Derrida remet en question la stabilité des significations en inventant le concept d’itérabilité, c'est-à-dire la capacité d'une expression ou d'un mot à être répété, cité, ou réutilisé dans un contexte différent de celui pour lequel il a été initialement prévu. Il met en évidence le fait que la signification d'un mot peut être modifiée, étendue ou transformée à force de répétition. C'est exactement ce que font les transgenristes. En répétant sans cesse des mantras comme « une femme trans est une femme », ils nous font gober qu'un mâle peut véritablement être une femme.

Autre point commun avec le transgenrisme chez Derrida : il s'amuse avec des mots qui décrivent l'hybridation des deux sexes à travers des termes comme le « pénisclitoris », qui rappelle l'expression « dicklit »^{513}.

Gilles Deleuze et Félix Guattari, autres figures majeures du postmodernisme, ont développé des concepts comme « le corps sans organes », une conception du corps en tant que flux de désirs et de potentialités, plutôt que comme une structure organique. Cela rappelle la conception transgeniste de l'être humain : Robert est ce qu'il dit qu'il est, Robert est Catherine, peu importe la nature de ses organes.

Ils proposent aussi le concept de « ligne de fuite » pour décrire des trajectoires de désir qui échappent à la norme. L'une de ces lignes de fuite, le « devenir-femme », est une sorte de version bêta de ce que les transgenristes appellent aujourd'hui la « non-binarité » ou l'identité « *genderfluid* ». Elle signifie le fait d'échapper à la représentation virile et de découvrir sa féminité afin de repenser son identité de manière dynamique et non dualiste.

Cette idée de neutralité a aussi été explorée par les postmodernistes qui ont développé « la pensée du neutre », avant d'être reprise par la théorie *queer*. Roland Barthes, sémiologue français ayant inspiré le postmodernisme, parle du « degré zéro » pour évoquer l'idée du neutre. Le concept de « non-binarité » est l'un des fondamentaux pour la génération *woke*.

Dans le livre *Le sexe des Modernes*, qui parle de l'épopée intellectuelle ayant donné naissance à la notion de genre, Éric Marty explique que les penseurs du neutre assumaient le fait que leur concept ne débordait sur aucune réalité tangible. « Il s'agit de parvenir (...) à des formes d'expression “presque impossibles” », souligne-t-il. « Nous sommes dans l'inefficace, l'impossible, le stérile, dans l'univers des incorporels^{514} ».

Gender, French Theory et Queer Theory

Revenons aux années 70. C'est encore à cette époque qu'il se passe quelque chose de décisif pour l'avènement futur du transgenrisme, avec la naissance du concept de « genre ». Des féministes comme la Britannique Ann Oakley ou l'Américaine Joan Wallach Scott ont créé cette notion pour mettre en évidence certains rôles attribués aux femmes, qui étaient analysés comme le produit de constructions sociales et culturelles. Par exemple, le fait que les femmes portent plus de rose que les hommes et quelles seraient plus douées pour faire le ménage, sont des constructions culturelles genrées.



Si la notion de genre est clairement énoncée à partir des années 70, il y avait déjà des prémisses avant. Dans les années 50, un sexologue nommé John Money a mené des expériences sur des enfants nés intersexes ou des enfants qui ont eu de malheureux accidents à la naissance. Money postule qu'on naît dans un sexe, mais que l'on devient homme ou femme exclusivement en fonction de l'éducation reçue.

Il publie, avec deux psychiatres, une étude portant sur 500 patients intersexes et conclut que lorsque l'enfant est éduqué selon un genre donné, malgré une anatomie à mi-chemin, l'environnement social l'emporte sur les facteurs biologiques.

Sauf que ça ne se passe pas toujours aussi bien. En 1965, un couple canadien emmène son fils Bruce consulter John Money. Le pauvre enfant s'est retrouvé avec un pénis brûlé à la suite d'un accident de circoncision. Money va alors décider d'opérer le petit et de « faire de lui une fille ». Bruce a un jumeau, Brian, qui, lui, restera garçon.

Bruce, renommé Brenda, subira une castration et des traitements hormonaux pendant douze ans. Un protocole psy est mis en place. Money ira même jusqu'à montrer à Brenda des films pornos afin que le rôle genré de femme lui rentre dans le crâne... Mais à l'adolescence, Bruce devenu Brenda refusera de subir une vaginoplastie et de continuer à voir Money. Ses parents finiront par lui révéler la vérité, et il décidera de reprendre son identité première d'homme en adoptant le prénom de David. Son frère Brian se suicidera en 2002 ; Bruce-Brenda-David en fera autant en 2004.

Le psychiatre Robert Stoller qui s'est beaucoup intéressé aux transsexuels

va lui aussi être un pionnier dans l'utilisation du terme « genre ». Dans son livre *Sex and Gender* paru en 1968, il avance que les termes relatifs au sexe et à la sexualité sont trop souvent liés à l'anatomie et englobent de manière inadéquate « d'immenses zones de comportement, de sentiments, de pensées et de fantasmes liés aux sexes, qui n'ont pourtant pas fondamentalement de connotations biologiques. » Il utilisera le terme *genre* pour qualifier certains phénomènes psychologiques.



La philosophe Judith Butler, sacro-sainte reine du queerisme, va hybrider la notion de genre avec le postmodernisme français, les théories féministes et le mouvement LGBT, pour créer « la *Queer Theory* ». Être *queer*, c'est être en opposition avec la norme, le légitime, le dominant. Contrairement à l'homosexualité, qui est une orientation sexuelle, être *queer* est avant tout une identité politique. C'est s'identifier en dehors des catégories « hétérosexuel » ou « cisgenre », se placer au-delà de la binarité homme-femme, et contester « l'hétéronormativité ». Pour décrire l'acte de subversion des notions traditionnelles d'identité de genre, Butler parle de « *genderfucking* ».

Dans son livre devenu culte *Gender Trouble* – Trouble dans le genre – publié en 1990, elle explique que son texte prend racine dans « la French Theory », précisant qu'« il n'y a qu'aux États-Unis qu'on aura mis ensemble tant de théories disparates comme si elles formaient une sorte d'unité ». Elle développe le concept de « performativité du genre » : pour elle, le genre n'est pas inné, il s'agit d'une pratique répétée. Elle écrit que « le genre n'est pas notre essence, qui se révélerait dans nos pratiques » : ce sont les pratiques du corps dont la répétition institue le genre. En parlant des femmes, elle affirme que « le travesti n'imiter pas un original : sa mimique rappelle le fait que nous ne faisons tous que nous travestir^{515} ».

Jusque-là pas de problème, nous sommes d'accord avec son analyse. Se rendre féminine est un travail du quotidien. Cependant, dur de savoir s'il s'agit 100 % de culture comme elle semble l'indiquer en prenant l'exemple du travesti, ou s'il n'y aurait pas une part de nature dans la façon dont les femmes ont développé leur genre. La culture découle de la nature. La nature préexiste face à la culture. Sans molécules d'hydrogène et de carbone, sans ADN, et sans chromosomes, sans cette matérialité-là, comment aurait-il été possible de développer des comportements genrés et même des

comportements tout court ?

Ce qui est clair pour nous, c'est que des hommes peuvent avoir une allure ou des attitudes féminines sans pour autant être femmes. Butler reconnaît plusieurs fois dans son livre que le sexe est immuable, et en même temps, elle s'emmêle les pinceaux en expliquant que c'est une construction culturelle au même titre que le genre. Nous ne la suivons plus quand elle dit tout et son contraire, en envoyant toute forme de logique à la cave.

Elle mettra cependant le doigt sur le problème auquel nous sommes désormais confrontées en écrivant : « L'instabilité fondamentale de la catégorie "femme" met en question les limites de la théorie politique féministe en termes de fondement ; elle inaugure de nouvelles configurations, non seulement au niveau des genres et des corps, mais aussi sur le plan politique. »

Eh oui, maintenant, plus aucune féministe ne semble capable de définir clairement ce qu'est une femme. Petit problème. C'est pourquoi nous parlons parfois de femellisme au lieu de féminisme, histoire de remettre l'église au milieu du village.



Aujourd'hui, en France, la sphère des universitaires et des intellectuels « féministes » s'aligne de plus en plus sur Butler, et définit ce qu'est une femme en fonction de la notion de genre et plus en fonction de la notion de sexe. Et cela donne souvent des définitions pas très féministes justement, où l'on nous explique qu'être une femme, c'est être soumise. Dans son ouvrage *Des sexes innombrables. Le genre à l'épreuve de la biologie*, Thierry Hoquet, philosophe, écrit avec aplomb des inepties comme : « "Femmes" désigne une position dans le champ politique : être féminisé, c'est être soumis, dominé, parcellisé. »

Et puis il y a cette géniale citation de Camille Froidevaux-Metterie, issue d'un entretien accordé au journal *Le Monde* : « Je définis le féminin comme un rapport à soi, aux autres et au monde qui passe nécessairement par le corps, et qui est de ce fait déterminé par lui. Je renvoie ici à la dimension simultanément existentielle et sociale de la corporéité pour les femmes. Pour être féminin, un corps n'a besoin ni de seins ni de règles, il n'a qu'à éprouver ce rapport si singulier au réel et à l'imaginaire qui passe nécessairement par

le corps, c'est-à-dire un rapport placé sous le double signe de l'objectivation et de l'aliénation^{516} »

Quatre-vingt-dix mots pour t'expliquer qu'être une femme, c'est être aliénée. Et la dame est régulièrement présentée comme une grande philosophe féministe, haha.



Les postmodernistes n'avaient certainement pas anticipé que les universitaires américains prendraient leurs théories au premier degré et les amalgameraient dans un grand gloubi-boulga qu'ils baptiseraient « la French Theory ». Ils n'avaient pas non plus anticipé que cette fusion engendrerait la *Queer Theory* et le transgenrisme. Encore moins avaient-ils envisagé que leurs masturbations intellectuelles inspireraient la mise au point de chirurgies de « nullification » permettant le retrait de la vulve et du pénis pour adopter une identité de genre neutre. Pourtant aujourd'hui, on enseigne ce genre d'absurdités à vos enfants quand ils font de la sociologie du genre à l'université, en leur présentant ça comme un idéal de société vers lequel tendre.

Du féminisme au transféminisme

Historiquement, le mouvement féministe est un mouvement d'émancipation des femmes, c'est-à-dire des femelles humaines. Il y a un siècle, tout le monde savait très clairement qui avait le droit ou pas de travailler, de voter, ou de posséder un compte en banque. Si les suffragistes (dites suffragettes) avaient essayé d'enfiler des pantalons et de se coller des fausses moustaches en disant que maintenant elles étaient des hommes et quelles pouvaient voter, on leur aurait ri au nez.

Sur des photographies datant du XIX^e siècle, on peut voir la militante américaine pour les droits civiques des femmes Susan Brownell Anthony porter une pancarte « Aucune femme qui se respecte ne devrait vouloir espérer ou travailler pour les succès d'un parti qui ignore SON SEXE ».

En l'espace d'une centaine d'années, le féminisme qui était un mouvement terre à terre, pratique, ancré, proche des réalités des femmes, a évolué vers un féminisme universitaire, intellectuel, théorique, conceptuel et idéologique qui a perdu pied avec la réalité.

Comment en sommes-nous arrivés, au sein de ce mouvement, à être incapables de définir ce qu'est une femme lorsque tout le monde est sorti du corps de l'une d'entre elles ? Pourquoi n'est-il plus évident pour tout le monde qu'une femme est une femelle adulte humaine, avec la personnalité et les goûts de son choix ? Comment le féminisme a-t-il glissé vers le transféminisme ?

Pour justifier la possibilité pour un homme de devenir une femme, les transgenristes citent souvent, hors contexte, la célèbre phrase de la philosophe féministe française Simone de Beauvoir : « On ne naît pas femme : on le devient. » Cette citation a malheureusement engendré des interprétations confuses qu'elle ne pouvait pas prévoir dans les années 40. Les transgenristes l'instrumentalisent aujourd'hui pour justifier le fait que le concept de genre prime sur la réalité du sexe. Ils omettent toujours de mentionner que Beauvoir parle de « femelle humaine » dans la phrase qui suit : « On ne naît pas femme : on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin^{517}. »

Beauvoir introduit ici la notion de genre, c'est-à-dire de sexe social, même si elle ne le nomme pas ainsi. Elle écrit aussi que « si la situation biologique de la femme constitue pour elle un handicap, c'est à cause de la perspective dans laquelle elle est saisie ».

Si elle affirme que nos corps ne suffisent pas à nous définir, elle ne rejette pas pour autant la réalité de la biologie féminine. Elle utilise bien le terme « femelle », et elle reconnaît que « ces données biologiques sont d'une extrême importance : elles jouent dans l'histoire de la femme un rôle de premier plan, elles sont un élément essentiel de sa situation (...), car le corps étant l'instrument de notre prise sur le monde, le monde se présente tout autrement selon qu'il est appréhendé d'une manière ou d'une autre ».

Beauvoir milite pour le droit à l'avortement, rejoignant ainsi l'idée existentialiste selon laquelle nous devons cultiver notre libre arbitre et nos libertés individuelles, notre corps devant répondre à nos projets. C'est bien connu, son amoureux était Jean-Paul Sartre, une figure importante de la philosophie existentialiste. Dans *L'être et le néant*, il formule sa célèbre phrase « L'existence précède l'essence », qui signifie qu'un être humain est avant tout défini par ses actes et ses choix. Les idées existentialistes

fourniront un cadre conceptuel aux transgenristes qui les pousseront à l'extrême en affirmant qu'on peut totalement choisir qui l'on est, et que les vues de l'esprit priment totalement sur les lois de la Nature. Voilà comment, sans le savoir, le couple Beauvoir-Sartre a inspiré le transféminisme.



Après Beauvoir, il y a eu toute la vague du Mouvement de libération des femmes (MLF). La féministe Monique Wittig en a fait partie. Dans son livre *Le Corps lesbien*, publié en 1973, elle écrit que « la lesbienne n'est pas une femme^{518} ». Selon elle, pour être considérée comme une femme par le système patriarcal, il faudrait être hétérosexuelle. Ah. Quelle étrange façon de fragmenter le groupe des femmes.

Monique Wittig est considérée comme une féministe matérialiste, au même titre que Christine Delphy, ou Colette Guillaumin, qui considèrent que la catégorie « femme » est avant tout le produit d'un rapport social et politique. Leur objectif est de renverser ce rapport social en abolissant la classe des « femmes » en tant que groupe opprimé sur la base du genre (travail domestique, accès limité aux ressources, etc.). Pourtant, les oppressions genrées sont calquées sur le sexe... mais bon.

Dans son livre *La Dialectique du Sexe*, publié en 1970, Shulamith Firestone écrit que le but de la révolution féministe devrait être de faire disparaître la distinction sexuelle et les différences génitales. Elle affirme que la reproduction artificielle est le chemin vers la libération des femmes^{519}. Dans la même veine, Donna Haraway publie en 1985 *A Cyborg Manifesta* – en français : *Manifeste Cyborg : Science, Technologie et Féminisme socialiste* – et y explore le potentiel émancipateur des transformations technologiques du corps et de l'identité et parle d'un monde « post-genre » et « post-biologique ». Son cyberféminisme examine le brouillage des frontières entre humain et machine qui peut faire écho à certaines expériences des personnes transgenres. Pour elle, « les corps ne naissent pas, ils se fabriquent^{520} ».

Ces lectures nous ont interrogées. Nous nous sommes demandées si au final, la pilule contraceptive, l'avortement (soyons claires, nous sommes pour) et le transgenrisme ne seraient pas des formes primitives de transhumanisme célébrées par des féministes qui pensent que la solution pour

atteindre l'égalité est de dépasser les rôles biologiques. La première étape du transhumanisme ne serait-elle pas, après tout, de faire disparaître les différences entre hommes et femmes ?

Ça a été un petit choc lorsque nous avons réalisé que la contraception et l'avortement entraient dans la même logique que celle du transgenrisme : réprimer la Nature. Mais nous nous sommes dit que comme pour tout, c'est une question de degré. La question est : jusqu'à quel degré est-il acceptable de devenir « comme maîtres et possesseurs de la Nature », comme disait Descartes ?



La notion de « féminisme intersectionnel » a joué un rôle majeur dans la redéfinition de ce qu'est une femme. C'est aujourd'hui la forme de féminisme la plus répandue. Ce concept, développé par la féministe Kimberlé Crenshaw dans les années 80, met en lumière la complexité des rapports de domination et les intersections entre le sexismme et d'autres formes de domination (racisme, classisme, homophobie, etc.). Des féministes noires américaines telles que Bell Hooks ont approfondi ce concept. Jusque-là tout allait bien.

Sauf que des militants trans ont introduit l'idée que si la société est misogyne, raciste, classiste, elle est également... cisnormative^{521}. Petit à petit, nous avons glissé vers une forme de féminisme basé sur une culture de la victimisation, où Robert et ses copains sont positionnés au sommet de la pyramide des oppressions, car en plus d'être considérés comme des femmes, ils seraient des « femmes trans ». Et parce qu'ils trônent au sommet de cette pyramide, il faudrait dire amen à tout ce qu'ils avancent. S'opposer à leurs discours est interdit, car « il faut écouter les concernés » et éviter de les traumatiser avec des propos dissidents automatiquement jugés « violents ».

Emi Koyama, auteur du *Transfeminist Manifesto* publié en l'an 2000, explique qu'il s'agit « d'un mouvement fait par, et pour, les femmes trans qui voient leur libération comme devant être intrinsèquement liée à la libération de toutes les femmes, et au-delà^{522} ». Le transféminisme considère que les hommes transféminins qui disent être des « femmes trans » souffrent du sexismme au même titre que les femmes, et que le combat féministe doit inclure toutes les minorités de genre.



Depuis les années 60, un certain nombre de féministes ont vu le problème arriver, mais leurs avertissements ont été ignorés et étouffés, de telle sorte qu'on parle rarement de leurs productions.

En 1967, Valérie Solanas publie *SCUM Manifesto*, un texte issu de la mouvance du « féminisme radical », où elle prédit avec amusement et mépris ce qui est actuellement en train de se passer : « Si les hommes étaient raisonnables, ils chercheraient à se changer carrément en femmes, mèneraient des recherches biologiques intensives qui permettraient, au moyen d'opérations sur le cerveau et le système nerveux, de transformer les hommes en femmes, corps et esprit », écrit-elle. « Les quelques hommes qui resteront sur la planète auront tout le loisir de traîner leurs vieux jours chétifs. Ils pourront se défoncer ou frimer en travelo ou regarder agir les puissantes femmes en spectateurs passifs (...) »^{523}.

Antoinette Fouque, qui était une des opposantes de Beauvoir, défendait un féminisme différentialiste. Dans son livre *Il y a deux sexes*, publié en 1995, elle parle de « l'envie d'utérus » que peuvent ressentir les hommes^{524}. Lucide, elle explique qu'il est urgent « d'élaborer une théorie de la génitalité avant que la différence des sexes ne disparaisse dans le mouvement *queer* et l'indifférentialisme féministe ». Elle écrit : « À avoir été cantonnée tout entière dans son utérus pendant des millénaires, elle a fini par se retrouver sans, et n'être plus qu'un genre, l'autre métaphore du monisme phallique. » Elle ajoute que « l'on fait du transsexuel un modèle, le troisième sexe : une femme sans utérus, mais avec un pénis, ce vieux rêve des hommes qui ont peur des femmes ».

Dans la continuité du travail de Fouque, en 2013, la féministe Nicole Rœlens publie le premier tome de son manifeste pour la décolonisation de l'humanité femelle, intitulé *La femellité*. Elle y soutient que Beauvoir reproduit inconsciemment une interprétation phallocentrique de la sexuation et qu'elle a participé à l'exclusion symbolique de la femellité. Elle développe : « Ce que je nomme la femellité, c'est la réalité unitaire du corps sexué femelle, de ses puissances et de ses expériences spécifiques. L'apport du concept de femellité, c'est de nommer la factualité charnelle des corps sexués femelles dans laquelle s'enracine notre expérience de nous-mêmes, des autres et du monde. Cette expérience réduite au silence est très différente des injonctions de féminité qui viennent se plaquer sur le réel des corps. »

Rœlens développe un argumentaire selon lequel l'émancipation sociale n'a été concédée aux femmes que sous réserve d'un rejet de leur femellité. Elle estime que les mâles prennent le pouvoir sur les femmes par une falsification organisée du réel, et ose questionner ce que signifie l'égal accès à la procréation revendiquée par les mouvements gays.

Fouque et Rœlens mettent au centre de leur féminisme l'expérience de la maternité, la décrivant comme « le génie des femmes^{525} » et « comme un choc initiatique^{526} » que les hommes ne pourront jamais connaître.



Mais celle qui est probablement la plus connue pour s'être opposée frontalement au transféminisme, c'est Janice Raymond, une professeure d'éthique médicale. En 1979, elle publie *L'Empire transsexuel*, un livre qui examine les effets délétères du phénomène transsexuel sur l'ensemble de la société, et sur les femmes particulièrement. Son livre choque, car elle ose affirmer que « tous les transsexuels violent le corps de la femme en réduisant la véritable forme femelle à un artefact, s'appropriant leur corps pour eux-mêmes », et que, « le viol, même s'il est généralement fait par la force, peut l'être par la supercherie ».

D'autres féministes telles que Mary Daly, Sheila Jeffreys, Germaine Greer, etc., se sont historiquement opposées en écrivant des textes critiques de l'idéologie transgenre.

Nous vous en avons déjà parlé, les féministes qui pensent qu'être une femme est une réalité biologique sont qualifiées de « TERFs » : Trans-Exclusionary Radical Feminists. Aujourd'hui, certaines d'entre elles essayent d'en rire en détournant ce sigle originellement utilisé comme une insulte. Elles se disent « Tired of Explaining Real Facts » (fatiguées d'expliquer des faits réels).

Les féministes les plus actives à l'international dans ce courant de résistance sont Genevieve Gluck à travers son site *Reduxx*, Megan Murphy qui est derrière le site *Feminist Current*, J.K. Rowling à travers les positions qu'elle adopte sur Twitter, des journalistes féministes qui couvrent le sujet pour la presse internationale comme Julie Bindel, des essayistes telles qu'Helen Joyce et Kathleen Stock, ou des femmes qui créent des associations comme Maya Forstater. En France, il y a nous, Dora et Marguerite, à travers

notre plateforme femelliste.com.

Du travestissement aux cliniques de genre

Parallèlement à l'évolution des discours féministes et des théories postmodernistes qui ont abouti au *wokisme* aux États-Unis, on a assisté à une évolution significative du discours sur la notion de travestissement.

Pendant longtemps, s'habiller avec les vêtements du sexe opposé était interdit. À la fin du XIX^e siècle, la première vague féministe, tout en luttant pour le droit de vote, s'est également engagée dans une bataille pour la réforme vestimentaire. Les suffragettes ont plaidé en faveur d'une mode féminine plus confortable, cherchant à abandonner corsets et crinolines, et revendiquant progressivement le droit de porter des vêtements traditionnellement masculins. En France, l'interdiction pour les femmes de porter un pantalon a été officiellement levée en... 2013 !

Les hommes ont aussi été traqués sur la question vestimentaire. En France, en 1949, le ministre Jules Moch a fait émettre une ordonnance qui interdisait les spectacles de travestis qui étaient de plus en plus populaires. Étant régulièrement inquiétés par la police, certains ont voulu transitionner médicalement pour avoir la paix. Mais la réforme vestimentaire féminine a eu un impact sur les mœurs, provoquant l'assouplissement des stéréotypes de genre vestimentaires associés à chaque sexe.



Au milieu du XX^e siècle, un groupe d'hommes travestis américains connu sous le nom de « Foundation for Full Expression » va faire émerger la notion d'identité de genre. Cette organisation deviendra plus tard la « Society for Second Self », décrite comme « une sororité sans femme ».

À l'origine de ce projet se trouve Virginia Prince, un homme transféminin très glamour, élégamment paré de perles et de vison, avec toujours une belle mise en plis capillaire. En 1952, il crée le magazine *Transvestia*, le journal de la Société américaine pour l'égalité en matière de tenue vestimentaire. Son influence s'étend jusqu'en Angleterre, où en 1965, il fonde la Beaumont Society, la branche anglaise de la « Society for Second Self ».

Nous avons tendance à associer l'idéologie transgenre au mouvement

pour les droits homosexuels. Mais ça n'a pas toujours été comme ça ; pendant longtemps, ces mouvements furent distincts. Les hommes qui componaient « la Society for Second Self » étaient majoritairement des hommes hétérosexuels mariés qui aimait s'habiller en femme. Les hommes homosexuels n'étaient pas les bienvenus ; il n'était pas question d'inclusivité.

Pour notre élégant Virginia, le véritable travesti était un homme hétérosexuel, marié, souvent père, « qui donnait de la valeur à ses organes masculins, aimait les utiliser et ne désirait pas les enlever »^{527}. Le but de ses associations était de démocratiser le fait que des hommes vivent une vie de femme et de faire accepter cela à leurs épouses. Alors, il commença à parler de « transgenrisme » pour se distinguer du transsexualisme. L'idée nouvelle était qu'il était possible de vivre en tant que femme tout en gardant son pénis. Un grand glissement.

Dans la foulée, d'autres associations virent le jour aux États-Unis, la presse spécialisée pour les transgenres se développa, des centres de retraite pour les travestis ouvrirent leurs portes, festivals et conférences commencèrent à émerger.

De manière tout à fait opportune, Virginia Prince finit par déclarer qu'il serait prêt à travailler avec des groupes gays, car leur cause pourrait aider la leur en tirant profit de leurs expériences et de leurs contacts avec des autorités et des groupes influents. En 1987, lors d'une conférence, il proposa une nouvelle stratégie en expliquant qu'il était nécessaire de trouver un dénominateur commun entre les travestis gays et hétéros, ainsi qu'entre les transgenres et les transsexuels. Son idée était de réduire les conflits internes et la polarisation et de mettre tout ce monde dans le même sac afin de gagner l'approbation du grand public. C'est ainsi que, peu à peu, le terme transgenre finit par s'imposer comme un terme parapluie.



Dans les années 90, Phyllis Frye, un homme transféminin qui deviendra le premier juge trans des États-Unis, décida de rassembler un groupe de personnes s'identifiant comme transgenres, comme Martine Rothblatt, un avocat devenu star de l'entrepreneuriat, Stephen Whittle, professeur de droit, Susan Stryker, historienne du transgenrisme et bien d'autres, afin de pousser l'idéologie transgenre encore plus loin.

Si Virginia Prince cherchait à être accepté dans la société en s'habillant avec des vêtements féminins tout en conservant son pénis, Phyllis Frye aspirait à davantage. Il voulait être légalement reconnu en tant que femme sur ses documents officiels. C'est ainsi que naquirent les « Conférences sur les droits des personnes transgenres et la politique de l'emploi », qui se tinrent entre 1992 et 1997.

Ces conférences furent à l'origine de plusieurs documents influents tels que *The International Bill of Gender Rights* - La charte internationale des droits du genre (1993), qui inspirera les principes de Jogjakarta, qui influenceront à leur tour les institutions européennes. « Il est fondamental que les individus aient le droit de définir, et de redéfinir au fil de leur vie, leur propre identité de genre, sans tenir compte du sexe chromosomique, des organes génitaux, du sexe assigné à la naissance ou du rôle de genre initial », peut-on y lire.

En parallèle de l'activisme mené par des hommes blancs travestis qui s'identifiaient comme femmes, un mouvement d'activisme de rue émergea aux États-Unis, impliquant des hommes transsexuels issus des minorités latino et afroaméricaine avec notamment « The Street Transvestite Action Revolutionaries » ou « The Queer Liberation Front ». Ils prirent part à différentes émeutes, à San Francisco et à New York, dont celle de Stonewall. Une partie de cet activisme de rue bénéficia de fonds destinés à lutter contre le Sida, une préoccupation majeure pour la communauté transsexuelle.

Du côté français, entre les années 50 et les années 70, l'activisme transgenre était principalement incarné par les spectacles de la culture cabaret, organisés au Carrousel ou chez Madame Arthur à Paris. De véritables stars ont émergé, telles que Coccinelle et Bambi, des hommes transféminins au physique rappelant Bardot et Monroe, qui fascinaient des foules venues du monde entier pour les admirer, popularisant le phénomène.

Certaines femmes transmasculines ont également exercé une influence marquante, comme Mario Martino, qui a créé en 1968 la première association pour les hommes trans aux États-Unis, « Labyrinth », et Lou Sullivan, qui a établi une communauté en 1980 pour les « hommes trans ».

L'une des figures les plus influentes a été Reed Erickson, fondateur de la Erickson Educational Foundation, qui a financé les travaux du médecin Harry Benjamin. Ce dernier a joué un rôle clé dans l'ouverture des premières

cliniques de genre aux États-Unis.



Les concepts philosophiques et l'activisme, c'est bien, mais la technique c'est mieux ! Le transsexualisme s'est concrétisé grâce à des avancées techniques médicales en endocrinologie et en chirurgie sexuelle, qui ont émergé en parallèle des idées.

En 1931, Rudolf Richter est le premier homme connu à subir une « réassignation sexuelle » chirurgicale complète, devenant Dora Richter. Il se fait opérer à Berlin dans la première clinique de genre du monde, ouverte en 1919 par Magnus Hirschfeld, un médecin allemand, pionnier de la sexologie.

Avant de collaborer avec un chirurgien et une gynécologue pour proposer des opérations, Magnus Hirschfeld avait publié en 1910 *Die Transvestiten*, un livre qui met en avant la notion d'« intermédiaires sexuels » englobant homosexuels, personnes intersexes et travestis. Précédemment, d'autres personnes avaient publié des ouvrages étudiant cette question. C'est le cas du défenseur des droits homosexuels Karl Heinrich Ulrichs qui publie en 1864 son ouvrage *Research on the Riddle of Male-Male Love* où il introduit le terme « urning » pour décrire une personne dont l'âme serait féminine, mais le corps masculin. C'est aussi le cas de Richard von Krafft-Ebing, en 1886, avec son ouvrage *Psychopathia sexualis* qui étudie les comportements sexuels déviants et les troubles mentaux liés à la sexualité, incluant les hommes vivant en tant que femmes et vice versa.

En 1933, deux ans après la vaginoplastie de Rudolf Richter, l'institut de sexologie de Magnus Hirschfeld sera saccagé par les nazis. Ils brûlèrent les livres de la bibliothèque de l'institut. Hirschfeld, qui était un juif allemand homosexuel, fuit l'Allemagne et se réfugiera dans le sud de la France.

Dans le même temps, Erwin Gohrbandt, l'un des chirurgiens pionniers des premières vaginoplasties qu'Hirschfeld avait embauchés dans son institut, prendra un virage et deviendra un médecin nazi. Il sera décoré par Hitler de la croix du Mérite de guerre et orchestrera des expérimentations médicales sur les prisonniers du camp de concentration de Dachau.

Selon l'autobiographie *Les jumelles de Mengele*^{528}, de Eva Mozes Kor, une survivante d'Auschwitz, le médecin nazi le plus tristement célèbre, Josef Mengele, conduisait des expériences sur plusieurs paires de jumeaux dans le

but de trouver un moyen de transformer les garçons en filles et vice versa. Marie-Andrée Schwindenhammer, qui a créé en 1965 la première association française pour les personnes transsexuelles, appelée « Association d'aides aux malades hormonaux », a expliqué qu'il était devenu femme après avoir subi des expérimentations hormonales dans le camp nazi de Struthof^{529}.

Le régime nazi emprisonnait les juifs et les personnes homosexuelles et travesties, tout en menant simultanément ce type d'expériences. Et ça n'est pas surprenant. Avant même l'avènement du nazisme, l'eugénisme était à la mode. Les médecins intéressés par l'homosexualité aspiraient principalement à la traiter.

Les chirurgies de réassignation étaient en réalité des formes de thérapie de conversion et de stérilisation. Laurie Marhoefer, historienne spécialisée dans l'histoire des personnes trans dans l'Allemagne nazie, explique dans son livre sur Hirschfeld, intitulé *Racism and the Making of Gay Rights*^{530}, qu'il considérait que les personnes gays (dont il faisait partie) ne devraient pas se reproduire. L'homosexualité était à son sens une manière pour la nature d'empêcher la transmission de gènes indésirables, dans la perspective eugénique d'améliorer l'espèce humaine.



Le développement de l'endocrinologie, une branche médicale qui a rendu possibles les transitions hormonales, est également associé à l'idée de convertir les homosexuels en hétérosexuels.

En 1935, la testostérone de synthèse arrive sur le marché, synthétisée à partir du cholestérol. Les deux scientifiques, Adolf Butenandt et Leopold Ruzicka, qui trouvent la formule, remportent le prix Nobel de chimie en 1939. L'espoir résidait dans le fait que la testostérone pouvait non seulement « guérir » l'homosexualité, mais aussi redonner vigueur et vitalité aux hommes plus âgés.

Avant la synthèse de la testostérone, certains médecins avaient tenté des expériences audacieuses en se lançant dans « l'organothérapie »^{531}. Avant 1900, le terme « hormone » n'existe pas, et tout ce que l'on savait des glandes sexuelles venait d'observations réalisées lors de la castration d'animaux. En 1889, le Français Charles-Édouard Brown-Séquard s'était injecté des sécrétions de testicules de chiens et de cochons d'Inde, affirmant

que cela stimulait sa libido.

Dans les années 1920, Serge Voronoff, un autre Français, avait proposé de greffer des testicules de singes aux hommes pour leur assurer une seconde jeunesse. En 1930, il ouvrit carrément une clinique. Un autre, John Brinkley, proposa une procédure similaire avec des testicules de bouc. Bon.

À Vienne, le physiologiste Eugen Steinach prétendit pouvoir soigner les homosexuels en leur greffant des testicules d'hommes hétérosexuels. Il affirma que pour rester viril et jeune, il fallait subir une vasectomie, une procédure chirurgicale qui consistait à ligaturer les tubes transportant les spermatozoïdes. La procédure gagna en popularité au point que « se faire steinacher » devint une expression courante. Sigmund Freud se fera d'ailleurs « steinacher ».

Eugen Steinach mena aussi des expériences lors desquelles il greffa des ovaires sur des cochons d'Inde mâles et des testicules sur des cochons d'Inde femelles. Les mâles développèrent un instinct maternel et un pelage plus doux, tandis que les femelles eurent un clitoris plus gros, un pelage plus rugueux et adoptèrent des comportements plus masculins. Ainsi, commença à émerger l'idée que les gonades contenaient l'essence de la masculinité et de la féminité.

Une découverte en biochimie fut fondamentale et impacta le monde des idées : la testostérone et les œstrogènes sont proches, différant seulement par un groupe hydroxyle, un ensemble fonctionnel composé d'un atome d'oxygène lié à un atome d'hydrogène. Cette similitude révéla que les œstrogènes pouvaient être produits par une transformation chimique à partir de la testostérone.

Entre les années 1920 et 1940, on constata également que, dans certaines conditions, les hormones masculines pouvaient avoir des effets féminisants et vice versa. De plus, on découvrit qu'une certaine quantité d'hormones généralement associées au sexe opposé était sécrétée, que l'on soit homme ou femme. « Les nouvelles connaissances sur les hormones rendirent aussi plus difficile l'attribution du qualificatif mâle ou femelle à tel type de molécule et brouillèrent les frontières entre les définitions moléculaires du masculin et du féminin^{532} », explique Jean-Paul Gaudillièvre, historien des sciences.

C'est également à travers le battage médiatique entourant la testostérone et les découvertes sur les hormones que, dans les années 1950, George

Jorgensen, ancien militaire, a trouvé les moyens de devenir Christine Jorgensen. Christine était une belle blonde aussi médiatiquement populaire aux États-Unis dans les années 1950 que Caitlyn Jenner l'est aujourd'hui. En se demandant s'il pouvait devenir une femme grâce à la magie de la chimie, Jorgensen a menti à son pharmacien, prétendant en avoir besoin pour une expérience animale, afin d'obtenir des œstrogènes. Il constata que ces hormones avaient réellement un effet féminisant sur lui.

Celui qui incorpora officiellement les hormones dans le suivi thérapeutique des personnes se sentant du sexe opposé est Harry Benjamin, un disciple de Magnus Hirschfeld. Étant d'origine juive, lui aussi dut fuir l'Allemagne pour s'installer aux États-Unis. En 1966, il publie *The Transsexual Phenomenon [Le phénomène transsexuel]*^{533}, le premier ouvrage à clairement dissocier l'homosexualité de la transsexualité et à affirmer que cette dernière n'est pas une perversion. Selon lui, le transsexualisme ne peut pas être traité par la psychothérapie, car il s'agit d'une dysharmonie endocrinienne^{534}.

Harry Benjamin joue un rôle clé dans l'établissement de la première clinique de genre aux États-Unis à l'hôpital Johns Hopkins à Baltimore. En lien avec John Money, il met en place une équipe pour traiter les personnes trans. La clinique de genre à Johns Hopkins devient alors l'une des premières institutions médicales aux États-Unis à offrir des services spécialisés pour les personnes transsexuelles.

Quant à Jorgensen, il se fait opérer au Danemark par le chirurgien Christian Hamburger. Avant le travail d'Harry Benjamin aux États-Unis, il était compliqué de réussir à se faire opérer sur le sol américain, car les médecins prenaient un risque légal. Tandis qu'au Danemark, la castration dans un but thérapeutique était dé penalisée depuis 1935. Jorgensen aurait aussi pu faire le choix d'aller voir le médecin pionnier français Georges Burou, à Casablanca, qui opérait discrètement beaucoup d'hommes transféminins qui étaient des stars de la scène cabaret parisienne. En tout, il réalisa plus de 800 vaginoplasties.



Voilà comment des idées qui étaient au départ formulées dans le cadre d'une recherche purement abstraite ont fini par être utilisées pour transformer, voire mutiler des corps. Cette épopee a passionné Dora, qui s'est

plongée corps et âme dans ces recherches pendant plusieurs mois, dans le but de comprendre ce long glissement de Platon aux salles d'opérations chirurgicales.

Au final, même si certains concepts philosophiques que nous avons tenté de vulgariser demeurent très intéressants, nous en ressortons avec une sorte de haut-le-cœur. Nous pensons que certaines idées, bien que valables en théorie, peuvent produire des horreurs une fois appliquées au monde matériel.

Profiter de nos capacités d'abstraction afin de jouir intellectuellement est une grande source de plaisir pour une partie de l'humanité, mais peut-être vaut-il parfois mieux s'abstenir d'imposer nos conceptions intellectuelles grandiloquentes au monde matériel, lorsqu'elles mènent à des extrémités telles que la castration chimique ou chirurgicale, y compris d'enfants.

LES PERTURBATEURS ENDOCRINIENS NOUS RENDRAIENT-ILS QUEERS ?

Petit à petit, l'oiseau fait son nid. Après avoir réussi une levée de fonds phénoménale mobilisant acteurs publics et privés, Robert est devenu président de l'association dans laquelle il s'est engagé il y a maintenant un an. C'est désormais une tout autre personne qui se présente au monde.

Grâce à ses études universitaires, il maîtrise Butler à la perfection. Il a acquis les bons éléments de langage pour briller en société. L'art du contouring n'a plus de secrets pour lui. Il a appris à marcher sur des talons sans boiter.

En l'espace de quelques mois, Robert s'est imposé comme une figure incontournable de l'écosystème trans français. L'histoire de « Catherine, femme trans mégenrée sur son lieu de travail », propulsée par une vidéo du média en ligne Konbini, est devenue virale sur Twitter. Il fait le tour des plateaux télé pour raconter son histoire. Le magazine Marie-Claire l'a élue femme de l'année.

Pour faire progresser la cause trans en France, Robert nourrit l'ambition d'inscrire la notion d'identité de genre dans la Constitution. Pour y parvenir, il sait qu'il doit se mettre des partis politiques de gauche dans la poche. Il réalise que ces partis ont souvent une sensibilité écologique, mais il a bien conscience que le mariage entre transgenre et écologie ne coule pas de source.

*Cependant, notre Robert, jamais à court d'idées, a un plan pour les conquérir : il compte leur parler d'écoféminisme et d'écologie queer, des sujets qu'il maîtrise parfaitement, puisque c'est le thème de son mémoire de master. Se référant au livre *L'arc-en-ciel de l'évolution* de la biologiste Joan Roughgarden, Robert captive ses interlocuteurs en leur partageant des anecdotes fascinantes sur les pingouins homosexuels et les hippocampes mâles qui pondent des œufs. Il leur explique que la nature, bien loin des stéréotypes, a toujours célébré la diversité des genres. Devant les visages*

ébahis des politiciens, Robert parachève habilement sa campagne de lobbying en pipeautant : « Notre Terre, Gaïa, a toujours été une drag-queen ! »



Robert a vu juste : en ce moment, la mode est à « l’écologie queer », car soi-disant, il n’y aurait rien de plus *queer* que la nature. Cy Lecerf Maulpoix, auteur du livre *Une écologie déviant, voyage en terres queers*^{535} décrit cette pensée comme « féministe, intersectionnelle, anticapitaliste et décoloniale ». Quelle exquise ironie ! Parce que la vérité, c’est que la transition médicale, c’est un abonnement mensuel à l’industrie chimique. Tu veux « changer de sexe » ? Tu as besoin d’hormones de synthèse ? Eh bien devine quoi : certaines de ces substances magiques peuvent être issues du pétrole^{536}. Rien de tel qu’une touche de capitalisme et de produits pétroliers pour pimenter sa quête identitaire.

Oh, et l’écologie *queer*, cette idée séduisante d’un mouvement respectueux de l’environnement, elle prône le véganisme, peut-être ? Eh bien, désolé de te décevoir, mais avant les hormones de synthèse, on extrayait les œstrogènes de l’urine de chevaux pour en faire du *Prémarin*. Il existait même des fermes équines dédiées à la production d’hormones. Rien de tel qu’une petite exploitation animale pour parfaire son image de rebelle *queer* écolo^{537}.

Ensuite, une fois qu’on s’est bien gavé d’hormones pendant des années, on finit stérile. Les transitions de masse réclament donc des services reproductifs performants. Et l’industrie de la reproduction médicalement assistée se frotte les mains ; les investisseurs y voient un jackpot financier ! Externaliser la reproduction à une industrie, quel monde merveilleux où même les concepts les plus capitalistes peuvent être revêtus de jolis arcs-en-ciel à paillettes.



Mais revenons un peu à notre bestiaire d’animaux *queers*. Si certains animaux comme les mâles hippocampes enceints sont « *queer* » depuis la nuit des temps, d’autres ne font leur coming out que maintenant !

Les grenouilles mâles deviennent des grenouilles femelles, les poissons se féminisent, certains escargots de mer femelles ont décidé de jouer les rebelles

en développant un petit pénis, et les alligators ont désormais des micropénis. De nombreuses études témoignent de ce curieux phénomène. Une partie de la nature devient véritablement trans... il faudrait peut-être commencer à se demander pourquoi. C'est le sujet du livre de Corinne Lalo intitulé *Le grand désordre hormonal*^{538}.

Apparemment, ces bizarries du règne animal sont dues à une bande de trouble-fête appelés les perturbateurs endocriniens, qu'elle surnomme les 6 P : pesticides, plastifiants, perfluorés, pharmaceutiques (médicaments et additifs), parabènes (conservateurs) et polybromés. Ces petits diablotins, issus de la pétrochimie, peuvent interférer avec le système endocrinien des êtres vivants et induire des effets délétères sur l'organisme.

Sais-tu que 25 % des poissons dans les rivières françaises seraient devenus intersexes... ? Oui, tu as bien lu, il existe une véritable perturbation de la sexuation chez les poissons. Apparemment, ça serait à cause des restes d'hormones contraceptives qui traînent dans les eaux. Pauvres poissons, victimes collatérales du féminisme et de la révolution sexuelle !

En 1991, vingt-et-un scientifiques signent la déclaration de Wingspread et tirent la sonnette d'alarme sur les altérations du développement sexuel induites par les produits chimiques : « L'impact sur les animaux sauvages et les animaux de laboratoire est si profond et insidieux qu'il est nécessaire de lancer un vaste programme de recherche sur l'humain^{539} », recommandent-ils.

Est-ce possible que les perturbateurs endocriniens, qui causent des changements chez les animaux, aient un impact similaire sur les humains ? L'explosion des cas de dysphorie de genre pourrait-elle être liée à une forme d'intoxication chimique ? Les cris stridents de nos détracteurs qui nous accusent de complotisme résonnent déjà dans nos oreilles.

On ne peut peut-être pas prouver un lien direct avec la dysphorie de genre, faute d'études sérieuses sur le sujet, mais ce qui est certain, c'est que les perturbateurs endocriniens aiment bien jouer les trouble-fête dans le monde des hommes. La densité du sperme ? Eh bien, elle a décidé de faire un plongeon spectaculaire. En 1938, un millilitre de sperme se vantait de 113 millions de spermatozoïdes en moyenne. En 1990, c'était déjà en chute libre à 66 millions, et en 2005, entre 40 et 50 millions se battaient vaillamment^{540}.

Le livre de Corinne Lalo nous dévoile également les chiffres alarmants de

cryptorchidie, une condition médicale caractérisée par l'absence d'un ou des deux testicules dans le scrotum chez un nouveau-né ou un jeune enfant. Apparemment, les testicules ont décidé de faire la grève de la descente. On note aussi une augmentation des hypospadias, où l'urètre prend une direction inattendue vers le sud du pénis. Mais ce n'est pas fini : l'occurrence des micropénis est en hausse et la gynécomastie, c'est-à-dire le développement excessif des glandes mammaires chez l'homme est également en plein essor, parce que qui a dit que les seins étaient réservés aux dames ?

Il y a aussi de plus en plus d'enfants qui naissent avec une forme d'intersexuation. On sait que les expositions prénales à certains produits chimiques ont un impact sur le développement psychosexuel des bambins. Ceux dont les mamans avaient un penchant pour des substances médicamenteuses addictives comme le phénobarbital et la phénytoïne pendant leur grossesse ont vu leur taux de chances d'avoir un enfant transsexuel faire un grand saut, multiplié par 200^{541}. 200 fois plus de chances d'avoir un môme qui rejoindra le club des « Je suis du sexe que je décide », c'est cher payé. Et tiens, sais-tu que le paracétamol, ce petit remède censé être inoffensif, semble avoir des tendances hormonales féminisantes sur le fœtus^{542} ?

Avant que le transgenrisme ne s'impose en instaurant une certaine omerta dans les médias, de nombreux articles abordaient librement le sujet des « *gender bending Chemicals* », que l'on pourrait traduire par « produits chimiques perturbateurs du genre ». La parole était accordée à des scientifiques ou activistes spécialisés, tels que Shanna Swan ou Gwynne Lyons de CHEM Trust, une ONG dédiée à la protection de la santé humaine et de l'environnement contre les effets nocifs des produits chimiques.

Cela a entraîné quelques changements au niveau européen, tels que l'interdiction d'inclure du bisphénol A dans la composition des biberons. Ce perturbateur endocrinien a des effets mimétiques des œstrogènes, les hormones sexuelles féminines. L'Europe a également proscrit l'atrazine, le deuxième pesticide le plus répandu au monde après le glyphosate. Identifié en tant que perturbateur endocrinien, ce produit chimique induit la féminisation des grenouilles mâles, une découverte attribuée au biochimiste Tyrone Hayes.

À l'époque de sa recherche, Hayes travaillait pour Syngenta, la société produisant l'atrazine. Malgré des tentatives de discrédit de la part de

Syngenta, en raison de l'impact financier significatif que représente ce pesticide, Hayes poursuit ses investigations avec le soutien de l'université de Berkeley et de la National Science Foundation. Les résultats de ses recherches ont été publiés dans le prestigieux journal scientifique *Nature*.

Un article du *New Yorker*^{543} décrit le harcèlement dont Hayes a été victime, notamment l'achat de mots-clefs sur les moteurs de recherche afin de discréditer son nom. Syngenta a tenté d'orienter les utilisateurs qui recherchaient le nom du scientifique vers leur propre site, présentant pourquoi ses conclusions étaient erronées.



Alors on pourrait hypothétiser et se demander à l'inverse de nos écologistes queers si, au contraire, le capitalisme ne créait pas le queerisme ? Nous t'avons déjà expliqué que les plus grandes entreprises du monde et les chefs d'industries nagent en pleine transmania. Mais la question qui brûle les lèvres, c'est pourquoi ?

Rien de tel qu'une bonne théorie du complot pour pimenter nos réflexions sur les motivations secrètes des grandes entreprises ! Imagine, juste pour rire, que ces entreprises aient conscience du véritable chaos endocrinien qu'elles créent avec leurs produits chimiques. La logique complotiste dirait que leur solution brillante serait de soutenir le transgenrisme. Un peu comme l'arbre qui cache la forêt, elles créeraient le désordre, puis offriraient une solution pour le « réparer ». L'industrie chimique aurait tout intérêt à ce que les gens attribuent leur sentiment de « différence » à des facteurs personnels plutôt qu'à une exposition aux produits chimiques. Cela détournerait l'attention des éventuels effets néfastes des produits chimiques sur la santé et minimiserait la responsabilité de l'industrie.

Certaines personnes étiquetées complotistes par les médias véhiculent d'autres thèses assez épicées... La surpopulation mondiale posant un problème de développement durable, il pourrait selon eux être envisagé de réduire la population mondiale en stérilisant une partie de celle-ci. L'animateur de radio américain hyper controversé Alex Jones avance l'idée d'un projet eugéniste ciblant des groupes spécifiques tels que les autistes et les personnes avec un bas QI pour restreindre leur capacité de reproduction^{544}.

Le youtubeur français Idriss Aberkane suggère que pour que les élites parviennent à une réduction de la population, elles pourraient faire passer la stérilisation pour un soin, « un soin qui affirme quelque chose (...) Ce seraient des jeunes qui perdraient leur capacité reproductive de façon définitive, mais qui le feraient spontanément (...) Vous leur vendriez avec une opération qui aurait pour conséquence de les stériliser, mais qui ne serait pas présentée comme ça, qui serait présentée comme autre chose, comme un soin qui pourrait empêcher leur suicide par exemple. Ce serait un plan machiavélique qui serait excellent et avec une bonne campagne de com et de bons influenceurs, ça pourrait marcher, et ça aurait comme conséquence de stériliser une bonne partie de la population mondiale (...)^{545} », dit-il dans l'une de ses vidéos. Ces idées rejoignent les thèses eugénistes de Magnus Hirschfeld, qui a créé la première clinique de changement de sexe dans le monde.



Ce qui est intéressant, c'est que certaines personnes transgenres ou *queers* ne rejettent pas complètement l'idée de liens entre leur dysphorie et les perturbateurs chimiques. Diana Morris, une femme transféminine qui se définit comme une philosophe féministe trans, explique dans plusieurs articles^{546} que la condition transgenre pourrait être induite par des molécules telles que le diéthylstilbestrol (Distilbène), un œstrogène de synthèse prescrit à des centaines de milliers de femmes jusqu'à la fin des années 70 pour prévenir les fausses couches. Cette molécule est depuis associée à des malformations génitales, des troubles de la fertilité et divers cancers chez les enfants et petits-enfants des femmes traitées.

Diana Morris, dont la mère a pris du Distilbène, affirme qu'il est impératif d'exiger des études cliniques sur l'impact du Distilbène, *in utero*, sur plusieurs générations, afin de savoir comment ce médicament affecte l'expression de genre à travers des changements dans le cerveau et sur le système hormonal pendant le développement prénatal et périnatal. « Les laboratoires pharmaceutiques avides, en particulier comme *Eli Lilly*, ont provoqué une explosion de corps masculins avec un câblage féminin^{547} », écrit-il.

Scott Kerlin, chercheur, a mené une enquête sur 500 hommes du réseau international "*DES Sons International Network*", dont les mères ont été

exposées au Distilbène. Il a constaté que 150 d'entre eux présentaient des troubles de l'identité de genre^{548}. Alexandra, la personne intersex trans que nous avons rencontrée dit également que sa mère a pris du Distilbène.

Si certains accusent les perturbateurs endocriniens, des théoriciens *queers* vont jusqu'à les défendre en utilisant le terme « *queering Chemicals* ». « Les perturbateurs endocriniens nous rappellent que le sexe et la sexualité sont un processus plutôt qu'un état donné^{549} », écrit le queeriste Alex Zahara. Malin Ah-King et Eva Hayward, chercheurs en études de genre, auteurs d'un article intitulé “Sexes toxiques : pervertir la pollution et queeriser la perturbation hormonale”^{550}, suggèrent que les personnes transgenres sont en réalité des organismes qui évoluent en réaction à leur exposition aux toxines. Hayward propose la notion de « *transxenœstrogenesis* », qu'elle définit comme une « forme toxique, expressive, résiliente et éthiquement problématique de symbiose entre les espèces, qui déconstruit le sexe et la corporéité tels que nous les connaissons^{551} ». Pour elle, le trans émerge comme un organisme du futur.

Heather Davis, chercheuse à l'intersection de l'écologie et de la théorie *queer*, émet l'idée audacieuse que le plastique peut être qualifié de *queer*, remodelant les réponses hormonales ordinaires et esquissant involontairement un avenir toujours plus *queer*. Elle expose : « Compte tenu de cette incroyable longévité, le plastique peut alors être compris comme une progéniture humaine non filiale, un enfant illégitime qui survivra certainement à notre génération. Il annonce un avenir où, indépendamment du genre, de l'orientation sexuelle ou des croyances religieuses, la reproduction est de plus en plus dissociée du sexe. Le plastique contribue à cette non-reproductivité tout en donnant naissance à un avenir peuplé de formes de vie nouvelles et étranges adaptées à ces produits chimiques. Quel genre de progéniture est le plastique ? Comment pourrait-il interagir avec les questions de vie *queer* et de (non) reproduction ?^{552} ».

Elle souligne également : « Dans un monde de plus en plus marqué par la toxicité et les bouleversements climatiques, les processus d'évolution, qu'ils soient culturels ou biologiques, semblent offrir des solutions *queers*. Plutôt que de céder à l'horreur, de se replier sur une éco-(hétéro)normativité ou de s'accrocher à des récits apocalyptiques rigides, ne pourrait-on pas envisager une manière de coexister avec cette toxicité (...) tout en reconnaissant qu'elle pourrait ouvrir des perspectives nouvelles et productives ? Dans un avenir où

le sexe et le genre évoluent sans cesse, et où la reproduction ralentit, la prolifération des toxicités *queers* pourrait-elle engendrer de nouvelles formes de diversification biologique ?^{553} ».

Dans le même esprit, Paul B. Preciado, femme transmasculine auteure de *Dysphoria Mundi*, qui décrit un « monde dysphorique », explique la nécessité de passer d'une mutation forcée à une mutation intentionnelle. Elle insiste sur le fait que les personnes trans ne sont pas de simples témoins passifs des évolutions : « Nous sommes les corps par lesquels la mutation arrive et s'installe^{554} ».

Paul B. Preciado développe sa pensée en affirmant : « Il s'agit de transformer l'inadaptation au capitalisme pétro-sexoracial en dysphorie, la dysphorie en douleur, la douleur en dépendance, la dépendance en capital, le capital en plaisir, le plaisir en dépendance, la dépendance en dysphorie... dans une boucle infinie^{555} ».

Ainsi, le trans, le *queer*, serait l'humain de la plastisphère, la malléabilité, et la transformabilité du plastique serait le miroir de la fluidité du genre. Cela conduit à l'émergence d'une nouvelle théorie de l'évolution, où le trans est finalement tout simplement celui qui s'adapte le mieux à son environnement.

Lorsque les écolos *queers* soutiennent l'idéologie transgenre, il faut donc le considérer comme un aveu de défaite face au désastre écologique et à ses conséquences sur la biosphère, dont nous humains faisons partie intégrante.



Il est incroyable que l'idéologie transgenre soit soutenue par des partis politiques qui se disent écolos. Peut-on réellement concilier transgenrisme et écologie ?

Distribution d'hormones de synthèse en masse et préservation des eaux ? Comment marier le monde des industries chimiques et celui du combat pour la préservation de notre planète sans que cela soit totalement dissonant ? Comment peut-on prôner le respect du vivant tout en détruisant des corps à coups d'hormones de synthèse ?

En 2022, Jean-Luc Mélenchon, représentant de La France insoumise et candidat aux élections présidentielles, disait vouloir introduire le changement de genre dans la Constitution. « Si c'est votre intime conviction que vous êtes

une femme ou un homme, vous avez le droit de l'affirmer contre la réalité des apparences et de votre corps^{556} », disait-il. En même temps, le programme de la France insoumise proposait aussi de nombreuses résolutions pour se battre pour le climat et la biodiversité.

En 2023, Europe Ecologie Les Verts sortait son « ABC queer », un manuel pour être un super allié LGBTQIA+, comme si « sauver la planète » avait quelque chose à voir avec le fait d'apprendre à utiliser des termes tels que « personne à utérus » ou « personne menstruée ».

Et quand quelques esprits téméraires osent critiquer cette folie sur Twitter, ces élus sortent le mot magique : « transphobe ». Mais ces gens-là ont-ils réellement réfléchi aux effets des perturbateurs endocriniens ou font-ils semblant ? Quant au système capitaliste qu'ils passent leur vie à conspuer pour draguer leur électorat, pensent-ils qu'il s'arrête aux portes des labos pharmaceutiques ? Quel joyeux cocktail d'incohérences politiques. Une salade de contradictions.

DE TRANSGENRE À TRANSHUMAIN^{557}

Si Robert est une femme épanouie publiquement, sa vie sentimentale n'est pas à la hauteur. Il dresse un triste constat d'échec. Le porno sissy a fini par le lasser. Aucune femme ne veut de lui. Il repense parfois à Chantal. La chaleur de la peau d'une femme lui manque terriblement.

Alors, il se paye une domina. Une femme qui le fouette en lui disant qu'il est un mauvais garçon. Sans illusion. Il le sait, ce qu'elle veut, c'est son fric. Pas sa bite. Il songe de plus en plus sérieusement à aller au Canada se faire tailler un appendice en forme de vagin dans l'entrejambe. Peut-être alors, une lesbienne voudra-t-elle bien de lui. Alors, coupera, coupera pas ? Haaaaaaa... Difficile. Cornélien.

Publiquement, il ne laisse rien paraître. C'est la cause avant tout. « Dans toutes les sphères de la société, tu t'infiltres », ordonne le dixième commandement. Il n'y est pas encore. Il a bien convaincu Sandrine Rousseau et Jean-Luc Mélenchon avec ses histoires d'écologie queer, mais ce butin lui semble maigre ; ces deux-là ne sont que de petits pions, il faut aller encore plus loin.

Alors, Robert lève de nouveaux fonds. Il veut financer la recherche. Il en est persuadé, le futur, c'est la greffe d'utérus pour les « femmes trans ». Ainsi, les femmes biologiques qui l'ont tant humilié n'auront plus aucune raison d'être. Enfin, on n'aura plus besoin d'elles. Au diable Chantal. Au diable ces sales lesbiennes qui ne veulent pas de lui. Elles pourront bien aller se faire foutre avec leur PMA : les prochaines générations de femmes trans lesbiennes en bénéficieront elles aussi. L'avenir est à la femme trans enceinte.

Il décide de briefer son équipe de lobbyistes : « En France, la première greffe d'utérus sur une femme biologique a été réalisée en 2019 par les équipes du professeur Jean-Marc Ayoubi de l'hôpital Foch et l'UFR de Santé Simone Veil. Cette greffe a permis la naissance de deux enfants, en 2021 et en 2023. Désormais, nous allons militer pour que les femmes trans aient

accès aux mêmes droits reproductifs que les femmes biologiques. »



Une fois dépassée notre indignation originelle face aux hommes transféminins qui remportent des compétitions de femmes et sont incarcérés dans leurs prisons, nous avons commencé à voir plus loin : le transgenrisme est en fait la première étape d'un projet de société où l'humain se confondra avec la machine, et où la technologie et la biologie synthétique permettront de modeler à l'envi nos caractéristiques les plus fondamentales, la modification de la sexuation n'étant qu'une première étape.

Yuval Noah Harari, historien et auteur à succès de *Sapiens* et de *Homo Deus*, qui donne des conférences au Forum économique mondial (FEM) de Davos sur le thème « Le futur sera-t-il humain ? », et qui a inspiré de nombreuses personnalités influentes, de Barack Obama à Mark Zuckerberg, ne cache pas son opinion : selon lui, le transgenrisme est une forme de transhumanisme.

« Je pense que la raison pour laquelle les débats sur les personnes transgenres, les personnes non binaires, etc., sont si passionnés, c'est que les gens ressentent de manière subconsciente que les débats futurs porteront sur ce que nous pouvons faire avec le corps et le cerveau ; comment pouvons-nous les redessiner, les modifier. La première réalité pratique concerne le genre. On peut dire que les gens sont intolérants et très sensibles quand il s'agit de sexe et de genre, mais je pense qu'en réalité, c'est parce qu'ils savent que c'est le premier débat sur le transhumanisme^{558} », dit-il.

Née à la fin des années 80 au cœur de la Silicon Valley en Californie, la philosophie transhumaniste repose sur la conviction que l'amélioration de l'être humain et de ses performances est possible grâce aux progrès technoscientifiques et médicaux. Pour les transhumanistes, l'humain dans sa forme actuelle n'est pas encore abouti ; il est dans une phase précoce de son développement ; il est en transition. Selon cette vision, l'intelligence humaine devrait connaître une croissance significative avec l'accélération technologique, entraînant une fusion entre l'homme et la machine. Le transhumaniste voit le corps biologique comme une limitation à surmonter, cherchant à choisir son « genre » et à échapper à la mort de sa forme biologique pour accéder à l'immortalité.



Martine Rothblatt est un personnage fascinant. En 2014, le *New York Magazine* l'affichait en couverture sous la bannière « La PDG la mieux payée d'Amérique était un homme avant ». Alors âgé de 60 ans, il en fait dix de moins. Tailleur bleu marine et chemise bleu ciel, cheveux noués en chignon et teint hâlé, il a un air de Jennifer Aniston au masculin.

Cet homme transféminin, entrepreneur à succès et auteur du livre *De transgenre à transhumain*^[559], incarne pleinement le transgenre transhumaniste. Ayant entamé sa transition en 1994, Rothblatt fait partie du groupe d'hommes transféminins ayant élaboré la très influente *International Bill of Gender Rights*, évoquée précédemment. Diplômé en droit, il fait partie des activistes de l'ombre qui ont joué un rôle déterminant dans la progression du transgenrisme. Contrairement à de nombreuses personnes trans qui sont victimes de cette idéologie, Rothblatt est un précurseur, un père fondateur qui a contribué à la façonner et qui sait parfaitement où il souhaite conduire l'humanité à travers celle-ci.

Mais pour mieux appréhender le personnage, ses idées transhumanistes, et comprendre pourquoi il faut prendre cet homme au sérieux, il faut s'intéresser à son parcours. Ce que l'on peut vous dire immédiatement, c'est que Rothblatt fait partie des gens qui s'autorisent à rêver et qui mettent tout en œuvre pour que leurs visions deviennent réalité. Et quelque part, ça a forcé notre respect.

Visionnaire, Rothblatt a fondé Sirius, la première radio par satellite, en 1990. Sa détermination l'a conduit à lancer un satellite depuis une base spatiale, le déployant dans l'espace pour offrir l'accès à la radio à des millions d'Américains dans des zones reculées. Ses ambitions étant intergalactiques, il a également créé United Therapeutics en 1996, une entreprise pharmaceutique de biotechnologie, dans le but de trouver un traitement pour sa fille atteinte d'hypertension pulmonaire. Le Remodulin, traitement qu'il a développé, a été approuvé dans plus de vingt-trois pays. Poussant toujours plus loin les limites, Rothblatt s'est lancé dans un nouveau défi avec son entreprise, Revivicor. Son projet consiste à modifier les gènes de cochons pour permettre des transplantations d'organes humains et ainsi sauver des vies, une technique connue sous le nom de xénotransplantation.

Son dernier coup de génie : il a fait fabriquer un robot, un petit bijou nommé BINA48, qui est une copie conforme de son épouse. La grande idée ? Transférer la conscience de cette dernière dans ce robot, histoire qu'elle puisse continuer à vivre dans le cyberspace après avoir tiré sa révérence. Il n'est donc pas étonnant que Rothblatt siège au conseil scientifique de l'Alcor Life Extension Foundation. Cette organisation pionnière en matière de cryoconservation propose à ses adhérents d'avoir accès à une sieste glacée après la mort, dans l'espoir d'être ressuscités lorsque la technologie le permettra.

Rothblatt a également créé la première religion trans, la « Terasem trans religion », avec quatre principes fondamentaux : la vie a un but ; la mort est facultative ; Dieu est technologique ; l'amour est essentiel.

En 1995, il prédisait qu'« à l'avenir, étiqueter les personnes à la naissance comme "homme" ou "femme" sera considéré aussi injuste que la pratique aujourd'hui abolie en Afrique du Sud consistant à étiqueter "noir" ou "blanc" sur les cartes d'identité des personnes^{560} ». Pour lui, les individus sont des individus, pas des catégories de sexes. « Être un homme ou une femme peut être un choix de mode de vie ouvert à tous, indépendamment de la génitalité. (...) Libérée des contraintes légales et des stéréotypes archaïques, notre identité sociale peut découler de notre âme et de nos expériences, et non de notre anatomie et de notre statut à la naissance^{561}. »

Mais Rothblatt voit encore plus loin : « Nous réalisons d'abord que notre anatomie sexuelle ne nous limite pas. Puis, nous prenons conscience que notre anatomie, sous toutes ses formes, ne constitue pas une limite. L'esprit est l'essence de l'humanité, il transcende la matière^{562}. »

Selon lui, le trans est l'évidence qu'une nouvelle espèce humaine se développe : « la *Persona creatus* ». « Le concept fondamental transhumaniste est qu'un être humain n'a pas nécessairement besoin d'un corps charnel, tout comme une femme n'a pas nécessairement besoin d'un vrai vagin. L'humanité réside dans l'esprit, tout comme l'identité sexuelle. À mesure que le logiciel va devenir de plus en plus capable de penser, agir et ressentir comme un être humain, il devrait être traité comme un être humain à part entière et accueilli en tant que membre de la nouvelle espèce technologique, la *Persona creatus*. »

Rothblatt estime que si l'on peut accepter qu'une personne sans pénis

puisse être un homme, alors l'humanité serait prête à franchir la deuxième étape de son programme. Cette étape implique l'idée qu'une personne sans forme physique, une personne uniquement logicielle, puisse être considérée comme un être humain.

Il prédit que l'ère du « fleshisme » (ou « chairisme ») touchera bientôt à sa fin. Malgré cela, il continue de plaider en faveur de la liberté morphologique (*freedom of form*), défendant le droit de choisir la forme de son propre corps, finançant même la « *Freedom of Form Foundation* », une organisation qui se bat pour ce droit-là. « Tout le monde mérite de vivre dans un corps qui reflète son identité, même si cela inclut une identité pas tout à fait humaine^{563} », peut-on lire sur leur site.

Tout comme il a rédigé le premier texte légal en faveur des droits des personnes transgenres, Rothblatt produit des textes militants pour les droits des cyborgs depuis une décennie. Il envisage un avenir où l'intelligence artificielle aura une conscience, et où les « personnes *Mindfiles* » (fichiers esprit), qu'elles soient digitale natives ou qu'elles le deviennent après leur décès biologique, atteignant ainsi la techno-immortalité, devraient jouir des mêmes droits que les humains.



Effectivement, si par le progrès technique, nous réussissons à atteindre l'immortalité, à quoi cela peut-il bien servir d'avoir un sexe ? Et à quoi bon se reproduire ? Plus besoin de transmettre ses gènes, vu qu'ils restent là. Dans ce contexte, la sexuation devient obsolète.

Rothblatt parle quand même de la possibilité de l'ectogenèse qui est un processus de développement embryonnaire se déroulant en dehors du corps maternel, généralement dans un environnement artificiel.

Tant qu'on ne peut pas se réveiller de la cryo ou télécharger son esprit dans le Cloud, certains semblent trépigner d'impatience à l'idée de se passer des femmes pour assurer la pérennité de l'humanité... Bientôt, on ne naîtra plus, on sera fabriqué. La distanciation entre l'embryon et le corps maternel existe cependant depuis les années 70. L'apparition de la fécondation *in vitro* qui a rendu le ventre de la mère interchangeable a détaché les progénitures de leurs mamans dans l'esprit de certains.

Grâce à l'ectogenèse, on pourrait créer des corps pour les *Mindfiles*, et

cela arrangerait bien les hommes transféminins, ainsi que les hommes gays qui pourraient enfin devenir parents sans passer par le corps d'une femme ! Et puis, il faudra bien trouver des solutions pour aider toutes ces personnes qui rêvent encore d'être parents, mais qui ont été rendues stériles par leur transition hormonale ou chirurgicale...

Heureusement, la technologie et la biologie synthétique viendront à la rescousse. On verra des militants se battre pour « l'égalité de la fertilité », soutenant l'émergence d'un fructueux marché, qui est en réalité déjà bien implanté.

Sur Internet, tous les fantasmes sont permis. On tombe sur des tweets plutôt insolites à lire en tant que femme, comme celui d'un homme transféminin qui déclare avec culot : « J'espère qu'ils vont apprendre à transplanter des utérus. Je veux être le premier homme trans à avoir un avortement^{564} ». Bah voyons.

Certains auteurs poussent même l'extravagance jusqu'à écrire des récits, à l'image de Peter Schutes avec son livre *The Butt Baby*, où il imagine un homme gay se retrouvant avec un fœtus dans le rectum^{565}. Dans un autre de ses ouvrages, il explore le concept de « grossesse pénienne ». Selon une étude publiée dans *JAMA Network Open*, 99 % des femmes trans interrogées estiment que la transplantation d'un utérus augmenterait leur bonheur^{566}.

Le désir d'utérus de certains hommes dont parlait Antoinette Fouque ne sera peut-être bientôt plus un désir, mais une réalité. Il est déjà possible de greffer cet organe à des femmes pour qui il était dysfonctionnel, et la prochaine étape sera d'en planter à des hommes. Selon certains chirurgiens, c'est ce qui nous pend au nez dans les dix à vingt ans à venir^{567}.

La science avance à grands pas. Les utérus artificiels sont en train d'être développés pour aider les très grands prématurés. Certains animaux sont déjà nés de ces « biobags ». Les technologies d'ingénierie tissulaire pourraient permettre, dans le futur, de bio-imprimer des vagins en 3D en laboratoire à partir de cellules souches.

On a aussi récemment découvert qu'il est possible de créer des cellules souches à partir de la peau des individus, ce qui permet de générer des ovules et des spermatozoïdes ; c'est ce qu'on appelle la gamétogenèse *in vitro*. Ainsi, deux souris mâles ont assumé le rôle de papas biologiques d'une portée de souriceaux – cependant, le bébé a dû être porté par une femelle^{568}.

Mais si on parvient à développer des utérus artificiels, alors les femelles n'auront plus lieu d'être.

Mieux encore, la gamétopénie *in vitro* ouvre la possibilité de devenir parent unique : à partir de sa propre peau, on peut produire sperme et ovocytes. N'est-ce pas finalement le rêve le plus « trans » du monde, être homme et femme à la fois ?

Et puis, on peut imaginer que la technologie CRISPR, qui permet de modifier le génome, en ajoutant ou remplaçant des parties d'ADN, ouvre la voie à un véritable changement de sexe dans le futur. Vu qu'on parle d'édition du génome, certains diront « je m'éduque en femme ». Sans même changer les gènes XX ou XY, ce qui semble encore hors de portée pour le moment, il sera peut-être possible de modifier d'autres gènes essentiels dans le développement sexuel, comme les gènes SRY, DMRT1 ou FOXL2^{569}.

Pour donner un exemple, le gène SRY, situé sur le chromosome Y, est essentiel dans la détermination du sexe biologique masculin en initiant la formation des testicules. Ces derniers produisent des androgènes, influençant le développement des caractéristiques sexuelles masculines. Ainsi en introduisant le gène SRY chez une femme qui veut prendre l'apparence d'un homme, elle n'aurait peut-être plus besoin de prendre de la testostérone, car grâce à ce gène, son corps pourrait probablement le produire tout seul.

À l'inverse, on s'est rendu compte sur des souris que lorsqu'on retire le gène DMRT1 qui est lié à la détermination du sexe impliqué dans le développement des testicules, la souris mâle devient femelle^{570} ! Pas si fictionnel que ça donc...



Le transgenrisme est probablement le précurseur d'une ère de post-vérité transhumaniste. Si aucun sursaut éthique n'intervient, la réalité sera bientôt entièrement « désignée » par un « nouveau régime de vérité ».

L'intelligence artificielle produira des simulacres mensongers à profusion, le vivant sera de plus en plus artificialisé et les notions de vrai et de faux pourraient disparaître complètement. Un homme sera une femme, une femme sera un homme, un homme sera enceint, une femme aura un pénis et tout sera vrai. Seule la perception comptera, le goût de la vérité s'estompera, et plus personne ne se souciera du réel.

Avant que cela ne soit accepté par la majorité, nous allons traverser une période de suspitions et de confusions, qui a déjà commencé. Le fait que de nombreux Français et Américains se demandent si Brigitte Macron et Michelle Obama ne seraient pas en réalité Jean-Michel Trogneux et Michael LaVaughn Robinson, c'est-à-dire des hommes qui auraient transitionné, en est l'un des symptômes. Attends-toi à ce que les insultes comme « transphobe », « biophobe » ou « machinophobe », fusent entre technoprogressistes et bioconservateurs dans les années à venir. Attends-toi à ce que tout ce que tu as trouvé complètement fou et hors-sol dans ce livre soit à l'avenir décuplé.

COUC ROBERT

En se gavant d'aestrogènes, Robert le savait, il prenait des risques pour sa santé. Ça n'a pas raté. AVC, SAMU, hôpital, le visage inquiet de sa fille Eisa, Sylvie-Sylvain à la rescousse, et les sermons du médecin qui lui dit que s'il continue avec ses hormones, ses clopes et son whisky, la prochaine fois il y passera.

Alité dans sa garçonnère, Robert est en convalescence, et c'est l'heure des questions existentielles. Cet AVC l'a fait vachement réfléchir à sa propre finitude, au sens de la vie, au sens de la mort, aux limites de l'existence, de l'univers. Et où va-t-on après la mort ? Où était-on avant ? Est-ce que ça fait mal de mourir ? Et si cet AVC était un premier signal d'alerte ? Et si la fin était proche ?

« S'il y a eu des doutes de mon vivant, il n'y en aura pas à ma mort ! » professe-t-il.

La seule certitude de Robert est qu'il veut qu'on se souvienne de lui en tant que Catherine, femme courage. Son narcissisme transcende même la frontière de la mort : il ne souhaite pas que son squelette, lorsqu'il sera découvert par les archéologues du futur, trahisse sa nature d'homme.

Alors, en quelques semaines, sa décision est prise. Il casse sa tirelire. Pour 200 000 euros, l'entreprise Tomorrow Bio lui offre de cryogéniser son corps à sa mort. Il éprouve un certain réconfort à l'idée que c'est son enveloppe « féminine » congelée qui restera.

Le voilà tout excité face à la possibilité d'une vie éternelle, la certitude de laisser une trace, l'espoir de renaître de sa mort dans un monde où l'on pourra « corriger les erreurs de la nature », « devenir qui l'on est vraiment » et changer son génotype, effacer le chromosome Y. Mais avant cela, il lui reste une dernière chose à faire... dire adieu à son pénis de femme.

Quelques semaines plus tard, dans une salle d'opération, alors que Robert est sous anesthésie générale, le silence enveloppe la pièce comme une

couverture feutrée. Silence soudainement rompu par le déchirement d'un papier d'emballage, d'où le chirurgien tire un scalpel étincelant.

Couic !

LA FIN D'UN MONDE

Pour comprendre ce qui se passe aujourd’hui, il faut regarder dans un rétroviseur et tenter de comprendre hier. Au commencement de l’humanité étaient les australopithèques. Il y a trois millions d’années, d’une simple pierre fendue en deux, ils ont fabriqué le premier outil. Depuis la conception de ces couteaux archaïques jusqu’à ChatGPT en passant par l’arc, la maîtrise du feu, la domestication d’espèces animales et végétales, l’invention de l’agriculture, de l’écriture, de la roue, des fusées, du wifi ou des imprimantes 3D, nous n’avons cessé de mettre le reste de la biosphère à distance en tentant de la maîtriser.

Au fil des millénaires, nous avons externalisé nos capacités en les déléguant à l’outil et nous avons nommé cela « progrès ». Nous ne sommes plus capables de dépecer une carcasse avec nos mains et nos dents, il nous faut des couteaux. Nous ne sommes plus capables de prélever par la seule force de nos corps ce dont nous avons besoin pour nous alimenter, il nous faut des techniques agricoles. Et pour se souvenir de quelque chose, il vaut mieux le noter ; les tablettes en argiles sumériennes, le papier, puis les écrans sont devenus des appendices de notre mémoire, des disques durs externes.

Le projet transgenriste enclenche une nouvelle étape de ce processus d’externalisation, l’externalisation de l’une de nos caractéristiques les plus fondamentales : la sexuation. Dans le monde transhumaniste de demain, le sexe deviendra obsolète. Les rapports de séduction entre femmes et hommes n’auront plus lieu d’être, car la norme sera de passer par la procréation médicalement assistée pour se reproduire. Et si les avancées technologiques nous permettent de ne plus mourir, il est même envisageable que la volonté de se reproduire disparaisse, et que la sexuation, initialement destinée à assurer la perpétuation de l’espèce, n’ait finalement plus lieu d’être.

Si le projet transgenriste et transhumaniste aboutit, il pourrait marquer la fin de l’être humain tel que nous le connaissons. Nous pourrions être à l’aube d’une nouvelle étape spectaculaire dans l’évolution de l’humanité, où le trans représente la version bêta.

Déconstruire et reconstruire les sexes pourrait être vu comme une tentative de remonter aux origines, de s'approcher du code source, de la création d'Adam et Ève. Le transgenrisme ne serait-il pas une tentative de compréhension de l'œuvre de la Nature, ou de Dieu ? Le physicien prix Nobel Richard Feynman affirmait : « Ce que je ne peux pas construire, je ne peux pas le comprendre. » Peut-être que pour véritablement comprendre la sexuation, il faut être capable de la construire. Dans le futur, où la modification à volonté des gènes que portent les chromosomes X et Y sera peut-être possible, nous deviendrons notre propre créateur.

Tenter de devenir son propre créateur, c'est tenter de déplacer la figure de Dieu. De l'animisme qui plaçait Dieu dans toute chose, dans l'océan, la montagne, la fleur, l'animal, le vent, nous sommes passés aux polythéismes, nous avons déplacé Dieu dans des figures multiples : déesses et dieux de la fécondité, des rivières, de la guerre, de l'amour... Avec l'avènement des monothéismes, nous avons déplacé Dieu dans des figures uniques. Désormais, alors que les religions reculent dans les pays occidentaux, un ultime glissement se produit. Vouloir maîtriser son corps au point d'en changer la sexuation, c'est finalement dire que Dieu, c'est soi. Soi, ou plutôt les entreprises, leurs technologies brevetées et les actionnaires qui ont permis cela...

Mais se prendre pour Dieu, est-ce une bonne chose ? Cette volonté de surpuissance et d'omniscience est-elle bien raisonnable ? Ne faut-il pas savoir parfois rester à sa place ? N'aurait-on pas envie de cultiver une forme de mystère face aux choses de la vie ? Est-il souhaitable de tout contrôler au point que nous ne serons plus jamais surpris ? Cela ne conduirait-il pas à un désenchantement toujours plus profond ? « C'est une merveille d'ignorer l'avenir », disait Marguerite Duras. Si nous maîtrisons tout jusqu'à choisir notre propre sexuation, qu'adviendra-t-il du mystère et du peu d'émerveillement qu'il nous reste ?

Notre volonté de toute-puissance n'a-t-elle pas déjà créé trop de catastrophes écologiques ? Et si modifier la sexuation humaine allait nous conduire vers des problèmes que nous sommes pour l'instant incapables d'entrevoir ? Qui aurait pu prédire en 1869, lorsque la première forme de plastique fut inventée pour modeler des boules de billard, que cette matière de synthèse allait créer une catastrophe écologique, et qu'elle polluerait la Terre entière ? Qui aurait imaginé qu'elle aurait des effets sur les systèmes

hormonaux des êtres vivants, et participerait à l'œstrogénisation du monde ?

Notre imagination a des limites. Nous ne pouvons pas tout prédire. À long terme, quels seront les effets des hormones de synthèse distillées dans l'environnement ? Le transhumanisme veut voir grand, Martine Rothblatt veut s'autoriser à rêver, mais l'imagination de l'être humain, même le plus doué, même le plus visionnaire de la planète, ne serait-elle pas infiniment plus restreinte et bordélique que celle de la Nature ? Le transgenrisme ne constituerait-il pas simplement une forme de rejet de plus de notre propre écosystème ? De notre propre nature humaine ?

Mais nous avons aussi conscience que ces derniers arguments peuvent être facilement contredits. Yuval Noah Harari a raison quand il écrit dans son livre *Sapiens* : « Dans une perspective biologique (...), rien n'est contre nature. Tout ce qui est possible est aussi naturel, par définition. Un comportement réellement contre nature, qui va contre les lois de la nature, ne saurait tout simplement exister, en ce qu'il ne nécessiterait aucune interdiction. »

Alors peut-être sommes-nous un brin conservatrices, car un peu épriSES de la vie dans son état intouché, peut-être sommes-nous déjà nostalgiques d'un monde basé sur la binarité de la sexuation humaine, qui risque de disparaître. Cette dualité et ce cadre donnent du piquant à la vie, car séduire l'autre sexe reste consciemment ou inconsciemment un enjeu vital pour la majorité des humains afin de perpétuer l'espèce. Ainsi, la question se pose : l'humanité sera-t-elle réellement plus heureuse quand elle pourra changer de sexe à sa guise ?

Ce que nous avons voulu dire à travers ce livre, c'est que la transmania n'est pas qu'un simple mouvement de lutte sociale pour les droits d'une minorité, comme certains aimeraient nous le faire naïvement gober.

C'est un projet politique bien ficelé, qui instrumentalise les souffrances d'une minorité de personnes pour mener le monde vers un projet transhumaniste plus global, dont l'effacement du sexe n'est qu'une première étape.

C'est aussi un projet qui renforce les stéréotypes de genre. Un projet misogyne qui efface les femmes.

Un projet homophobe qui pousse les personnes homosexuelles à penser

qu'elles devraient changer de sexe.

Et tout cela, bien sûr, avec l'audace de se présenter comme « progressiste ». Un projet sacrément culotté auquel nous pensons qu'il faut s'opposer.

Nous sommes profondément déçues par le féminisme contemporain. Nous sommes particulièrement choquées par l'inertie de la masse de femmes qui se taisent et qui acceptent d'être reléguées au dernier rang de leurs propres compétitions sportives et d'être menacées par une présence masculine dans les espaces qui leur sont réservés.

Le transgenrisme s'appuie sur leur capacité d'empathie pour progresser. Nous comprenons qu'elles veulent être des âmes charitables et qu'elles ont de la peine pour Robert, mais parfois, être une bonne personne, c'est avoir un peu de courage, savoir dire non, et poser ses limites.

Ce livre ne constitue en aucun cas une attaque envers les personnes trans. Nous savons que la « solution trans » peut paraître extrêmement séduisante quand on est mal dans sa peau. La majorité des personnes qui transitionnent n'ont pas forcément conscience des tenants et des aboutissants du projet de société transgenriste. Elles le font car elles vont mal. Nous avons de la compassion pour ces personnes, même pour les plus tordues, militantes et agressives d'entre elles, comme notre bon vieux Robert-Catherine, personnage fictif compilant traits de caractère réels et attitudes absurdes de certains transgenristes.

Ce livre est le résultat d'un long cheminement, d'une sincère tentative de compréhension du phénomène. C'est une critique d'un projet politique que nous jugeons alarmant.

REMERCIEMENTS

Nous remercions notre éditrice Laura Magné pour la confiance qu'elle nous a accordée et pour son courage, car il en faut une sacrée dose pour publier un livre avec un ton aussi audacieux sur un sujet si controversé.

Nous remercions également très chaleureusement les personnes qui nous ont soutenues sur Tipeee et Patreon. Leur soutien a été crucial pour faire face à la *cancel culture* et au harcèlement que nous avons endurés depuis que nous avons abordé ce sujet délicat.

MAGNUS

www.editionsmagnus.fr

© Éditions Magnus, 2024.

ISBN : 45707562734652

Achevé d'imprimer par

CPI Bussière

en mars 2024

—

Dépôt légal : avril 2024

Numéro d'édition : 2076605

Imprimé en France

—

Version numérique © EpubsFR, Mars 2025.

{1} « Être transgenre signifie qu'une personne pense que son genre, c'est-à-dire son sentiment interne d'être de tel ou tel sexe, ne correspond pas à son sexe biologique. Le simple sentiment suffit à se déclarer transgenre. Certains ne font qu'une transition sociale, tandis que d'autres prennent des hormones et ont recours à la chirurgie dans le but de changer de sexe. ».

{2} <https://www.femelleliste.com/harcelement-cancel-culture-terfs-feministes>. [Archive : Wayback]

{3} Acronyme de “Trans-Exclusionary Radical Feminist” (littéralement « féministe radicale qui exclut les personnes trans »).

{4} Citation de François Rastier dans *Après la déconstruction*, l'université au défi des idéologies : Brouillard de guerre, déconstruction et post-vérité, Emmanuelle Hénin, Xavier-Laurent Salvador et Pierre-Henri Tavoillot, Éditions Odile Jacob, mars 2023.

{5} « Profils cliniques et prise en charge des enfants et adolescents transgenres dans une consultation spécialisée d'Île-de-France », C. Lagrange, J. Brunelle, F. Poirier, H. Pellerin, N. Mendes, G. Mamou, N. Forno, L. Woestelandt, D. Cohen, A. Condat, *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*, septembre 2023. [Archive : Wayback]

{6} “How many adults and youth identify as transgender in the United States?”, *Williams Institute*, juin 2022. [Archive : Wayback]

{7} « Rapport relatif à la santé et aux parcours de soins des personnes trans », Hervé Picard, Simon Jutant, Geneviève Gueydan, vie-publique.fr, Ministère des Solidarités et de la Santé, 15 janvier 2022. [Archive : Wayback]

{8} "Plastic Surgery Statistics Report 2020", ASPS National Clearinghouse of Plastic Surgery Procedural Statistics, *American Society of Plastic Surgeons, 2020*. [Archive : Wayback]

{9} « Transition de genre : comment les militants trans ont infiltré la Haute autorité de santé », *Le Figaro*, 16 juin 2023. [Archive : Wayback]

{10} “Johns Hopkins pulls LGBTQ+ glossary offline after ‘lesbian’ definition draws criticism”, *The Baltimore Banner*, 14 juin 2023. [Archive : Wayback]

{11} "What The Lancet gets wrong about women", Debbie Hayton, *UnHerd*, 27 septembre 2021. [Archive : Wayback]

{12} *Guide pour l'Evas, balises et apprentissages. À destination des acteurs et actrices de l'Éducation à la Vie Relationnelle, Affective et Sexuelle en milieu scolaire*. [Archive : Wayback]

{13} « Délire LGBT : l'absence de poubelle à tampons dans les toilettes des hommes serait une violence sexuelle au Québec », Breizh Info, 10 octobre 2022. [Archive : Wayback]

{14} Il faut comprendre que les toilettes des hommes sont aussi utilisées par les « hommes trans », c'est-à-dire les femmes qui se disent hommes...

{15} “United Nations: ‘Remember, Trans Lesbians Are Lesbians’”, *National Review*, 9 octobre 2023. [Archive : Archive.ph]

{16} Une femme transmasculine est une femme qui fait une transition sociale, et parfois hormonale et chirurgicale, dans l'espoir de prendre l'apparence d'un homme.

{17} Citation de Paul B. Preciado tirée de son livre *Dysphoria mundi*, Grasset, 16 novembre 2022.

{18} *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders, Fifth Edition* [en français *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*]. Ce manuel fait autorité de façon internationale et est édité par l'American Psychiatric Association.

{19} Selon le vocabulaire des transgenristes, le terme « cisgenre » désigne les personnes non trans.

{20} “Sex discrimination: how do we tell the difference between male and female faces?”, V. Bruce, A. M. Burton, E. Hanna, P. Healey, O. Mason, A. Coombes, R. Fright, A. Linney, *Perception*, février 1993. [Archive : Wayback]

{21} *C'est votre SEXE qui fait la différence*, Claudine Junien et Nicole Priollaud, Plon, février 2023, p. 33.

{22} « L'exposition aux hormones sexuelles pendant une période critique du développement prénatal ou postnatal précoce façonne le fonctionnement du cerveau de façon permanente pour la vie : elle a un effet “organisationnel” irréversible. L'administration des mêmes hormones sexuelles à un stade ultérieur ou chez l'adulte n'a qu'un effet “activationnel”, susceptible de changer au cours du temps sur une courte durée », *Ibid.*, p. 36.

{23} *Ibid.*

{24} *Ibid.*, p. 13.

{25} Cela pourrait se traduire par la jalousie ressentie envers les personnes cis.

{26} “Why isn't anyone talking about the influence of porn on the trans trend?”, Genevieve Gluck, *Feminist Current*, 29 novembre 2020. [Archive : Wayback]

{27} roanyer.com [Archive : Wayback]

{28} 2nd-skin.com [Archive : Wayback]

{29} “Did sissy porn make me trans or was I trans all along?”, Reddit. [Archive : Wayback]

{30} *Females*, Andrea Long Chu, octobre 2019.

{31} “Pornhub Reveals Trans Porn’s Popularity Increased 75% This Year”, *Papermag*, 21 décembre 2022. [Archive : Wayback]

{32} « Queer » signifie en anglais « étrange, bizarre » et était à l'origine utilisé comme insulte homophobe. La communauté LGBTQIA+ s'est au fil du temps réappropriée le terme pour englober toutes les identités sexuelles et de genre qui ne correspondent pas strictement aux normes hétérosexuelles. « Queer » sert souvent de terme parapluie pour offrir une alternative inclusive aux étiquettes plus spécifiques.

{33} « Woke » vient du verbe anglais « *to wake* » (se réveiller). Le terme est à l'origine utilisé dans les cultures anglo-saxonnes pour décrire les personnes conscientes des problèmes sociaux. Face aux dérives égalitaristes que nous connaissons aujourd'hui, il est de plus en plus utilisé pour décrire les personnes qui ne sont capables de percevoir le monde qu'à travers des dynamiques entre oppresseurs et opprimés.

{34} “The concept of autogynephilia and the typology of male gender dysphoria”, Ray Blanchard, *The Journal of Nervous and Mental Disease*, octobre 1989. [Archive : Wayback]

{35} *Men Trapped in Men's Bodies: Narratives of Autogynephilic Transsexualism*, Anne A. Lawrence, Springer, 2013.

{36} Extraits sous-titrés du film documentaire intitulé “ *What Sex Am I?* ” (« *Quel est mon sexe ?* »), sorti en 1985, sur le fétichisme de travestissement : *YouTube*

{37} “What Is Autogynephilia? An Interview with Dr Ray Blanchard”, Louise Perry, *Quillette*, novembre 2019. [Archive : Wayback]

{38} <http://www.transwidowsvoices.org> [Archive : Wayback]

{39} Littéralement : « veuves de trans ».

{40} “Trans Widows’ Experiences: Data from 43 of Us!”, UteHeggen~GrassWidow, blog de Ute

Heggen. [Archive : Wayback]

{41} <https://www.tumblr.com/radfemminnie>

{42} <https://childrenoftransitioners.org/> [Archive : Wayback]

{43} “Mother” means something. Children deserve the truth about sex and parenthood, Josephine Bartosch, *The Critic*, avril 2023. [Archive : Wayback]

{44} “Trans woman activist who appeared on ITV News as a ‘struggling mother’ during Thames Water crisis posts image of her breastfeeding her child – and says she only stopped after she had ‘cancer relapse’”, Rory Tingle et John Ely, *The Daily Mail Online*, 3 juillet 2023. [Archive : Wayback]

{45} “‘Normalizing Pedophilia’: Riley Gaines Denounces Man ‘Breastfeeding’ Baby”, Hank Berrien, *The Daily Wire*, 6 juillet 2023. [Archive : Wayback]

{46} « Une femme transgenre peut allaiter, selon une étude américaine », AFP et *Times of Israël*, février 2018. [Archive : Wayback]

{47} “CDC accused of ‘blurring politics and science’ over advice that suggests trans women CAN safely breastfeed – but fails to mention health risks to baby”, Caidin Tilley, *The Daily Mail Online*, juillet 2023. [Archive : Wayback]

{48} https://www.instagram.com/aggressively_trans

{49} Une expression de genre « *fem* », décrit un homme qui s’habille de façon très féminine, avec une gestuelle féminine. Le terme « *fierce* » veut dire ici que son expression peut être perçue comme « *too much* », assumée et excentrique.

{50} *Fag* signifie « *Faggot* » en anglais, c'est-à-dire « pédé ». C'est un terme péjoratif pour décrire un homme homosexuel.

{51} Le terme « *passing* » décrit le fait d'être reconnu et identifié en tant que personne du sexe choisi. Une personne trans qui a un « bon passing » est une personne qui ne crée pas de doute, et qui passe réellement pour une personne du sexe opposé.

{52} <https://www.instagram.com/dylanmulvaney>

{53} “TikTok: Trans influencer Dylan Mulvaney comes out as ‘lesbian’”, *Spiel Times*, 29 mai 2023. [Archive : Wayback]

{54} “*Evolving Sexuality: Or How I Learned to Stop Worrying and Love the C*ck MTF Transgender Walt, do I like dick?*”, sur la chaîne YouTube de Ashley Adamson, Trans Warrior, *YouTube*.

{55} “Transitioning to Straight”, Amanda Roman, *Medium*, septembre 2018. [Archive : Archive.ph]

{56} <https://www.instagram.com/victoriapiya/>

{57} Citation d'un tweet supprimé de @SynymynG, publié le 28 septembre 2022 (<https://twitter.com/SynymynG/status/1575412533002903552>).

{58} « Rikkie Kolle : première Miss Pays-Bas transgenre, candidate à Miss Univers », *Paris Match*, 10 juillet 2023. [Archive : Wayback]

{59} « Marina Machete devient la première femme transgenre sacrée Miss Portugal », *Libération*, 6 octobre 2023. [Archive : Wayback]

{60} « Une millionnaire transgenre rachète le concours de beauté Miss Univers », *Europe 1*, 27 octobre 2022. [Archive : Wayback]

{61} <https://www.reddit.com/r/transmaxxing> [Archive : Wayback]

{62} <https://transmaxxing.eu> [Archive : Wayback]

{63} “The Incel to Trans Pipeline and Inside Mari”, sur la chaîne Youtube de Ceicocat.

- {64} “Top Trans Medical Association Collaborated With Castration, Child Abuse Fetishists”, Genevieve Gluck, *Reduxx*, mai 2022. [Archive : Wayback]
- {65} “Top Academie Behind Fetish Site Hosting Child Sexual Abuse Fantasy, Push To Revise WPATH Guidelines”, Genevieve Gluck, *Reduxx*, mai 2022. [Archive : Wayback]
- {66} “Standards of Care for the Health of Transgender and Gender Diverse People, Version 8”, E. Coleman, A.E. Radix, W.P. Bouman, G.R. Brown, A.L.C. de Vries, M.B. Deutsch, R. Ettner, L. Fraser, M. Goodman, J. Green, A.B. Hancock, T.W. Johnson, D.H. Karasic, G.A. Knudson, S.F. Leibowitz, H.F.L. Meyer-Bahlburg, S.J. Monstrey, J. Motmans, L. Nahata, T.O. Nieder, S.L. Reisner, C. Richards, L.S. Schechter, V. Tangpricha, A.C. Tishelman, M.A.A. Van Trotsenburg, S. Winter, K. Ducheny, N.J. Adams, T.M. Adriân, L.R. Allen, D. Azul, H. Bagga, K. Baçar, D.S. Bathory, J.J. Belinky, D.R. Berg, J.U. Berli, R.O. Bluebond-Langner, M. -B. Bouman, M.L. Bowers, P.J. Brassard, J. Byrne, L. Capitân, C.J. Cargill, J.M. Carswell, S.C. Chang, G. Chelvakumar, T. Corneil, K.B. Dalke, G. De Cuypere, E. de Vries, M. Den Heijer, A.H. Devor, C. Dhejne, A. D’Marco, E.K. Edmiston, L. Edwards-Leeper, R. Ehrbar, D. Ehrensaft, J. Eisfeld, E. Elaut, L. Erickson-Schroth, J.L. Feldman, A.D. Fisher, M.M. Garcia, L. Gijs, S.E. Green, B.P. Hall, T.L.D. Hardy, M.S. Irwig, L.A. Jacobs, A.C. Janssen, K. Johnson, D.T. Klink, B.P.C. Kreukels, L.E. Kuper, E.J. Kvach, M.A. Malouf, R. Massey, T. Mazur, C. McLachlan, S.D. Morrison, S. W. Mosser, P.M. Neira, U. Nygren, J.M. Oates, J. Obedin-Maliver, G. Pagkalos, J. Patton, N. Phanuphak, K. Rachlin, T. Reed, G.N. Rider, J. Ristori, S. Robbins-Cherry, S.A. Roberts, K.A. Rodriguez-Wallberg, S.M. Rosenthal, K. Sabir, J. D. Safer, A.I. Scheim, L.J. Seal, T.J. Sehoole, K. Spencer, C. St. Amand, T.D. Steensma, J.F. Strang, G.B. Taylor, K. Tilleman, G.G. T’Sjøen, L.N. Vala, N.M. Van Mello, J.F. Veale, J.A. Vencill, B. Vincent, L.M. Wesp, M.A. West & J. Arcelus, *International Journal of Transgender Health*, 15 septembre 2022.
- {67} <https://trans-sante-france.org/congres-2023/> [Archive : Wayback]
- {68} Pages Tumblr comme tumblr.com/muslimahsissyworld, tumblr.com/chadiauk, tumblr.com/nayeli-muslimah-blog, etc.
- {69} « *cis women breeders are given womanhood for free on account* », iFunny. [Copie : Imgur]
- {70} “Johns Hopkins pulls ‘lesbian’ definition after uproar over use of ‘non-men’ instead of ‘women’”, Matt Lavietes, *NBC News*, 14 juin 2023. [Archive : Wayback]
- {71} Thread Twitter de Potate (iel/they), Twtext. [Archive : Wayback]
- {72} « Un bar lesbien vandalisé à Rennes, symptôme d’une fracture dans le mouvement LGBT », *Charlie Hebdo*, 25 mai 2023. [Archive : Wayback]
- {73} « Pride de Paris : une militante trans interpellée après une altercation avec des féministes “TERF” », *Têtu*, 28 juin 2021. [Archive : Wayback]
- {74} “Lesbians at ground zéro”, Wild, Angela C., *Get the L Out UK*, 30 mars 2019. [Archive : Wayback]
- {75} “LGB Alliance’s victory is another loss for gender ideology”, Joan Smith, *UnHerd*, 6 juillet 2023. [Archive : Wayback]
- {76} « Transactivisme : les lesbiennes ont-elles le droit de ne pas aimer les pénis ? », *Charlie Hebdo*, 15 novembre 2023. [Archive : Wayback]
- {77} Littéralement : « Elle a gagné ».
- {78} “Serena Williams admitted Andy Murray would beat her ‘6-0,6-0 in 5 to 6 minutes’ while highlighting the difference between men and women’s tennis”, Sarthak Shitole, FirstSportz, 20 septembre 2022. [Archive : Wayback]
- {79} *C'est votre SEXE qui fait la différence*, Claudine Junien et Nicole Priollaud, Plon, février 2023, p. 213.

- {80} « Homme, Halba Diouf était 980^e coureur français ; femme, elle devenait 58^e mondiale », *Marianne*, 13 avril 2023. [Archive : Wayback]
- {81} “Martina Navratilova apologizes for calling trans athletes ‘cheats’”, Ben Kesslen, *NBC News*, 4 mars 2019. [Archive : Wayback]
- {82} “Riley Gaines testifies before Va. House Subcommittee on 1/30/2023”, chaîne YouTube de Natassia Grover, *YouTube*.
- {83} “Former college swimmer says she was assaulted at an event opposing the inclusion of trans women in women’s sports”, Natasha Chen, Chéri Mossburg, *CNN*, 8 avril 2023. [Archive : Wayback]
- {84} “World Aquatics to include transgender swimmers in trial of ‘open’ category”, James Sutherland, *Swim Swam*, 25 juillet 2023. [Archive : Wayback]
- {85} « La Fédération française de rugby avalise l’inclusion des transgenres », *Le Monde*, 17 mai 2021. [Archive : Wayback]
- {86} https://www.europarl.europa.eu/doceo/document/P-9-2023-001515-ASW_FR.html [Archive : Wayback]
- {87} <https://transcrimeuk.com/2023/01/15/rosemary-times/> [Archive : Wayback]
- {88} “Man who said he identified as female jailed for sexual assault in station toilet”, *The Herald Scotland*, 21 février 2023. [Archive : Wayback]
- {89} “Transgender woman, 18, sexually assaulted girl, 10, in Morrisons toilet”, *Metro*, 16 mars 2019. [Archive : Wayback]
- {90} « Julie Bindel – À propos des “femmes trans” dans les prisons pour femmes », chaîne YouTube *Le Partage*.
- {91} « Transphobie, agressions physiques : ce que dit SOS homophobie dans son rapport 2023 », *La Nouvelle République*, 16 mai 2023. [Archive : Wayback]
- {92} « Haute-Garonne : Jennifer, une détenue transgenre, obtient en justice son transfert vers le quartier des femmes », *Le Parisien*, 21 avril 2021. [Archive : Wayback]
- {93} *Her Majesty’s Prison and Probation Service. Offender Equalities Annual Report 2020 to 2021. Ministry of Justice Official Statistics Bulletin*, 25 novembre 2021. [Archive : Wayback]
- {94} “Trans inmate jailed for Wakefield prison sex offences”, *BBC*, 11 octobre 2018. [Archive : Wayback]
- {95} “Transgender Rikers inmate sentenced to 7 years for raping female prisoner”, *New York Post*, 25 avril 2022. [Archive : Wayback]
- {96} <https://kpssinfo.org/> [Archive : Wayback]
- {97} “Half of all transgender prisoners are sex offenders or dangerous category A inmates”, *Fair Play For Women*, 9 novembre 2017. [Archive : Wayback]
- {98} “9 In 10 Trans Women In Canada’s Prisons Are Violent, Nearly Half Convicted Of Sex Crimes: Study”, *The Daily Wire*, 17 février 2023. [Archive : Wayback]
- {99} “IRELAND: Extremely Violent Trans-Identified Male Sentenced to Women’s Prison After Threatening to Rape, Murder Mother”, Yuliah Alma, *Reduxx*, 17 mars 2023. [Archive : Wayback]
- {100} “Transgender YouTuber charged with raping her mom, 79, screams at judge after being denied bail and is sent to jail with MALE inmates after initially being housed with women”, *The Daily Mail*, 6 août 2021. [Archive : Wayback]
- {101} “Sarah Jane Baker”, Wikipédia.

- {102} « Sarah Jane Baker reconnue non coupable d’incitation à la violence suite au discours de la Trans+ Pride “punch TERF” », Mathias Gerdy, *Gayvox*, 1er septembre 2023. [Archive : Wayback]
- {103} « Jeriy Brudos », Wikipédia.
- {104} “Donna Perry (serial killer)”, Wikipédia.
- {105} “The ACLU is broken beyond repair”, Jenny Holland, *Spiked*, 19 juin 2023. [Archive : Wayback]
- {106} « L’annulation de la subvention accordée à Vancouver Rape Relief démontre que le transactivisme constitue une attaque contre les femmes », *Feminist Current* (via *Tradfem*), 24 mars 2019. [Archive : Wayback]
- {107} “A pantomime of womanhood”, Anna McGovern, *The Critic Magazine*, 10 janvier 2023. [Archive : Wayback]
- {108} Littéralement : « D’abord, ne pas nuire. »
- {109} « Risque sénologique chez les patients transgenres : à propos des recommandations américaines sur le dépistage des néoplasies mammaires », Sébastien Wdowiak et Luc Ceugnart, *Imagerie de la Femme*, octobre 2020. [Copie : ScienceDirect]
- {110} “Cross-sex Hormones and Acute Cardiovascular Events in Transgender Persons: A Cohort Study”, Darios Getahun, MD, PhD, MPH, Rebecca Nash, MPH, W. Dana Flanders, MD, MPH, DSc, Tisha C. Baird, MD, Tracy A. Becerra-Culqui, PhD, Lee Cromwell, MS, Enid Hunkeler, MA, Timothy Lash, PhD, Andrea Millman, MA, Virginia P. Quinn, PhD, Brandi Robinson, MPH, Douglas Roblin, PhD, Michael J. Silverberg, PhD, Joshua Safer, MD, Jennifer Slovis, MD, Vin Tangpricha, MD, PhD, and Michael Goodman, MD, MPH, *Annals of Internal Medicine*, 21 août 2018. [Archive : Wayback]
- {111} “Cardiovascular Risk in Transgender People With Gender-Affirming Hormone Treatment”, Naoya Masumori et Mikiya Nakatsuka, *Circulation Reports*, 10 avril 2023. [Archive : Wayback]
- {112} “Estrogen-induced gallstone pancreatitis in a transgender female”, Emily Freier, Lynn Kassel, Joel Rand, Bhavana Chinnakotla, *American Journal of Health-System Pharmacy*, 15 septembre 2021. [Archive : Wayback]
- {113} “The occurrence of benign brain tumours in transgender individuals during cross-sex hormone treatment”, Nienke M. Nota, Chantal M. Wiepjes, Christel J.M. de Blok, Louis J.G. Gooren, Saskia M. Peerdeman, Baudewijntje P.C. Kreukels, Martin den Heijer, *Brain*, juillet 2018. [Archive : Wayback]
- {114} Tissu érectile qui se situe à l’intérieur du pénis.
- {115} “An Overview of Neovaginal Reconstruction Options in Male to Female Transsexuals”, Marta Bizic, Vladimir Kojovic, Dragana Duisin, Dusan Stanojevic, Svetlana Vujovic, Aleksandar Milosevic, Gradimir Korac et Miroslav L. Djordjevic, *The Scientific World Journal*, volume 2014. [Archive : Wayback]
- {116} Membrane qui tapisse les parois intérieures de l’abdomen.
- {117} “Patient reported symptoms and adverse outcomes seen in Canada’s first vaginoplasty postoperative care clinic”, Emery Potter, Marudan Sivagurunathan, Kathleen Armstrong, Lucy C. Barker, Janice Du Mont, Gianni R. Lorello, Alexandra Millman, David R. Urbach, Yonah Krakowsky, *Neurourology and Urodynamics*, 11 janvier 2023. [Archive : Wayback]
- {118} “Canada opens its first ‘vaginoplasty’ post-op clinic to deal with high rate of complications”, Mia Ashton, *The Post Millennial*, 16 janvier 2023. [Archive : Wayback]
- {119} « Transgenres : un besoin de surveillance médicale renforcée », *Génétique*, 1er décembre 2022. [Archive : Wayback]
- {120} « Rapport relatif à la santé et aux parcours de soins des personnes trans », Dr Hervé Picard et Simon Jutant, sante.gouv.fr, 11 mars 2022. [Archive : Wayback]

{121} “Genetic Link Between Gender Dysphoria and Sex Hormone Signaling”, Madeleine Foreman, Lauren Hare, Kate York, Kara Balakrishnan, Francisco J. Sanchez, Fintan Harte, Jaco Erasmus, Eric Vilain, Vincent R. Harley, *The Journal of Clinical Endocrinology & Metabolism*, février 2019.

[Archive : Wayback]

{122} *La fabrique de l'enfant-transgenre*, Céline Masson et Caroline Eliacheff, Editions de l'Observatoire, 2022, p. 88.

{123} Littéralement : « de genre fluide ».

{124} <https://radcaen.fr/wp-content/uploads/2020/10/cours-intersexualite-les-bases-3.pdf> [Archive : Wayback]

{125} *Les cinq sexes : pourquoi mâle et femelle ne sont pas suffisants*, Anne Fausto-Sterling, Editions Payot & Rivages, 2013 et 2018, p. 72.

{126} *Ibid.*, p. 62.

{127} Nommés « herms ».

{128} Nommés « merms ».

{129} Nommés « ferm ».

{130} « Syndrome d'insensibilité complète aux androgènes », *Orphanet*. [Archive : Wayback]

{131} “Many sexes? That is nonsense!”, interview of biologist and Nobel lauréate Christiane Nüsslein-Volhard conducted by Chantal Louis, *Emma*, 9 septembre 2022. [Archive : Wayback]

{132} « *Le syndrome de Klinefelter* », *Orphanet*. [Archive : Wayback]

{133} « Syndrome de Klinefelter; Syndrome XXY », *Le manuel MSD*. [Archive : Wayback]

{134} « Le scandale du Distilbène », *L'Express*, 27 novembre 2014. [Archive : Wayback]

{135} Podcast « Au peuple des femmes : Esther », disponible sur toutes les plateformes, *Ausha*.

[Archive : Wayback]

{136} Pour vous raconter son histoire, nous nous appuyons également sur la chaîne de podcasts « Rebelles du Genre », animée par Blandine D., disponible sur Spotify et Apple Podcasts.

{137} “Sweden puts brakes on treatments for trans minors”, *France 24* (citing AFP), 8 février 2023.

[Archive : Wayback]

{138} *The Trans Train*, documentaire de Karin Matisson et Carolina Jemsby, diffusé sur SVT, la télévision publique suédoise, le 2 avril 2019, disponible sur *YouTube* avec sous-titres français.

{139} « Profils cliniques et prise en charge des enfants et adolescents transgenres dans une consultation spécialisée d'Ile-de-France », C. Lagrange, J. Brunelle, F. Poirier, H. Pellerin, N. Mendes, G. Mamou, N. Forno, L. Wøestelandt, D. Cohen, A. Condat, *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, septembre 2023. [Archive : Wayback]

{140} Littéralement : « de genre fluide ».

{141} Page Instagram de Tal Madesta : <https://www.instagram.com/tal.madesta/p/CEthOALARyW/>

{142} https://www.facebook.com/espacesantetrans/posts/1564062833977160/?locale=ms_MY

{143} *Dommages irréversibles : comment le phénomène transgenre séduit les adolescentes*, Abigail Shrier, Le Cherche Midi, 2022, p. 80.

{144} Le NHS est le réseau d'hôpitaux publics du Royaume-Uni.

{145} “The NHS Ends the ‘Gender-Affirmative Care Model’ for Youth in England”, *Society for Evidence-Based Gender Medicine*, 24 octobre 2022. [Archive : Wayback]

{146} *Enquête sur la dysphorie de genre – Bien comprendre pour aider vraiment les enfants*, Pauline Quillon, Mame, mars 2022, p. 63.

{147} “Individuals Treated for Gender Dysphoria with Medical and/or Surgical Transition Who Subsequently Detransitioned: A Survey of 100 Detransitioners”, *Archives of Sexual Behavior*, 19 octobre 2021. [Archive : Wayback]

{148} Les personnes dites « détrans » sont des personnes ayant choisi d’arrêter leur transition et de vivre désormais en accord avec leur sexe de naissance.

{149} “Time to Think: The Inside Story of the Collapse of the Tavistock’s Gender Service for Children”, Hannah Barnes, Swift Press, février 2023.

{150} “NHS child gender clinic: Staff concerns ‘shut down’”, Hannah Barnes and Deborah Cohen, *BBC Newsnight*, 19 juin 2020. [Archive : Wayback]

{151} « Les Pieds sur terre : l’étrange contagion des collégiens de Morez », reportage de Karine Le Loët, réalisé par Emmanuel Geoffroy et Alexandra Kandy Longuet, *France Culture*, 20 février 2020. [Archive : Wayback]

{152} “Parent reports of adolescents and young adults perceived to show signs of a rapid onset of gender dysphoria”, Lisa Littman, *Plos One*, 16 août 2018. [Archive : Wayback]

{153} “Rapid Onset Gender Dysphoria: Parent Reports on 1655 Possible Cases”, Suzanna Diaz et J. Michael Bailey, *Archives of Sexual Behavior*, 29 mars 2023. [Archive : Wayback]

{154} *Dommages irréversibles : comment le phénomène transgenre séduit les adolescentes*, Abigail Shrier, Le Cherche Midi, 2022, p. 93.

{155} *La fabrique de l’enfant-transgenre*, Caroline Eliacheff et Céline Masson, Editions de l’Observatoire, 2022, p. 45, 46 et 47.

{156} Mission interministérielle de vigilance et de lutte contre les dérives sectaires.

{157} <https://www.transgendermap.com/issues/sexology/autoandrophilia/> [Archive : Wayback]

{158} <https://lacroicsz.substack.com/p/by-any-other-name> [Archive : Wayback]

{159} <https://www.quora.com/Is-it-weird-to-fantasize-being-a-boy-because-of-yaoi-Does-that-mean-I-could-be-trans-I-dont-think-I-am-a-trans-man-but-its-weird-I-also-get-jealous-when-I-see-yaoi-couples-because-I-wish-I-could-be-like-them> [Archive : archive.ph]

{160}

https://www.reddit.com/r/honesttransgender/comments/vsmsxu/im_getting_exhausted_with_the_yaoi_n [Archive : Wayback]

{161} “Lou Sullivan”, *Wikipédia*.

{162} “Lou Sullivan rejected by gender clinics”, sur la chaîne YouTube de *Megan Rohrer*.

{163} PDF « Hormones et parcours trans », outrans.org [Archive : Wayback]

{164} “Interdisciplinary and Psychiatry Treatment of Anabolic Androgenic Steroids Users”, Ingo Butzke, Samuel Iff, Michael Zitzmann, Boris B. Quednow, Malte Christian Claussen, *Praxis*, avril 2022.

{165} <https://x.com/nikkaannel/status/1691660834932494814?s=20> [Archive : archive.ph]

{166} “Pelvic pain and persistent menses in transgender men”, Juno Obedin-Maliver, MD, MPH, UCSF Transgender Care, 17 juin 2016.

{167} “Comparison of the Uroflowmetry Parameter Results Between Transgender Males Undergoing Gender-Affirming Hormone Therapy and Age-Matched Cisgender Females: Preliminary Data”,

Kazuna Matsuo, Koji Ichihara, Momokazu Gotoh et Naoya Masumori, *Transgender Health*, juillet 2019. [Archive : Archive.ph]

{168} “Cancer and Metabolic Disorders Linked with Testosterone Levels in Both Sexes, but with Differences”, *Genetic Engineering & Biotechnology News*, 11 février 2020. [Archive : Wayback]

{169} “Study finds risk factor for blood clots occurs in more than 10 percent of transgender men using testosterone”, *endocrine.org*, 18 février 2021. [Archive : Wayback]

{170} “Hormone therapy for gender dysphoria may raise cardiovascular risks”, *American College of Cardiology*, 23 février 2023. [Archive : Wayback]

{171} “Pelvic Pain in Transgender People Using Testosterone Therapy”, Sav Zwickl, Laura Burchill, Alex Fang Qi Wong, Shalem Y. Leemaqz, Teddy Cook, Lachlan M. Angus, Kalen Eshin, Charlotte V. Elder, Sonia R. Grover, Jeffrey D. Zajac, Ada S. Cheung, *LGBTHealth*, 3 avril 2023. [Archive : Wayback]

{172} “High testosterone in women ups risk for cancer, diabetes, and metabolic disease”, Angela Betsaida B. Laguipo, *News Medical Life Sciences*, 12 février 2020. [Archive : Wayback]

{173} <https://queer.ucsc.edu/trans-at-ucsc/testosterone-guide.pdf> [Archive : Wayback]

{174} “Man, I Miss Crying! Let Me Tell You Why”, Prithvi Vatsalya, *youthkiawaaz.com*, 4 janvier 2023. [Archive : Wayback]

{175} “Who is ‘Dr Teetus Deletus’? Florida surgeon uses TikTok to ‘deceptively push teens into sex-change surgeries”, Sumanti Sen, *Meaww*, 13 octobre 2022. Meaww [Archive : Wayback]

{176} Ce terme désigne le clitoris hypertrophié sous l'effet des injections de testostérone. C'est une contraction du mot « dick » signifiant pénis et du mot « clit » signifiant clitoris.

{177} “Impact of sex reassignment surgery on lower urinary tract function”, Piet Hoebeke, Gennaro Selvaggi, Peter Ceulemans, Griet De Cuyper, Guy T'Sjoen, Steven Weyers, Karel Decaestecker et Stan Monstrey, *European Urology*, mars 2005. [Archive : Wayback]

{178} “Detransition Among Transgender and Gender-Diverse People—An Increasing and Increasingly Complex Phenomenon”, Michael S. Irwig, *The Journal of Clinical Endocrinology & Metabolism*, 9 octobre 2022. [Archive : Wayback]

{179} “Individuals Treated for Gender Dysphoria with Medical and/or Surgical Transition Who Subsequently Detransitioned: A Survey of 100 Detransitioners”, Lisa Littman, *Archives of Sexual Behavior*, 19 octobre 2021. [Archive : Wayback]

{180} *Ibid.*

{181} La sensation d'avoir un « membre fantôme » est un phénomène psychique bien connu dans le cas d'amputations et désigne le fait de continuer à ressentir la présence du membre amputé.

{182} “Access to care and frequency of detransition among a cohort discharged by a UK national adult gender identity clinic: rétrospective case-note review”, R. Hall, L. Mitchell, J. Sachdeva, *BJPsych Open*, 1^{er} octobre 2021. [Archive : Wayback]

{183} “Experimenting on gender dysphoric kids”, John Whitehall, *Quadrant*, 24 juillet 2018. [Archive : Archive.ph]

{184} *The Trans Train*, documentaire de Karin Mattisson et Carolina Jemsby, diffusé sur la chaîne publique suédoise SVT Nyheter.

{185} “Co-occurring Autism Spectrum Disorder and Gender Dysphoria in Adolescents”, Nicole F. Kahn, PhD, MEd ; Gina M. Sequeira, MD, MS ; Michelle M. Garrison, PhD, MPH ; Felice Orlich, PhD ; Dimitri A. Christakis, MD, MPH ; Tandy Aye, MD ; Lee Ann E. Conard, RPh, DO, MPH ; Nadia Dowshen, MD, MSHP ; Anne E. Kazak, PhD, ABPP ; Leena Nahata, MD ; Natalie J. Nokoff, MD,

MSCS ; Raina V. Voss, MD, MPH ; Laura P. Richardson, MD, MPH, 3 juillet 2023. PubMed [Archive : Wayback]

{186} “Transidentité chez les mineurs autistes : pas si vite !”, collectif de professionnels de l’autisme et d’associations, *Le Point* [Archive : Wayback]

{187} <https://www.transgendersyndrome.com/autism-gender-identity-autistic-minds/> [Archive : Wayback]

{188} “Why Are Girls Getting Their Periods So Young?”, Virginia Sole-Smith, *Scientific American*, 1^{er} mai 2019. [Archive : Wayback]

{189} “Increased Incidence of Precocious Puberty in Girls During COVID-19 Pandemic: Early Indicator of the Upcoming Childhood Metabolic Syndrome Pandemic?”, Alaa Itani, Aya Abou Hamdan, Hawraa Zgheib, Zeina Ghandour, Christy Costanian, et Ahlam Azar, *Global Pediatrics Health*, 12 décembre 2022. [Archive : Wayback]

{190} "Increased incidence of precocious and accelerated puberty in females during and after the Italian lockdown for the coronavirus 2019 (COVID-19) pandemic", Stefano Stagi, Salvatore De Masi, Erica Bencini, Stefania Losi, Silvia Paci, Maria Parpagnoli, Franco Ricci, Daniele Ciofi & Chiara Azzari, *Italian Journal of Pediatrics*, 2020. [Archive : Wayback]

{191} Mouvance sectaire qui prône l’anorexie comme mode de vie.

{192} “Young North Carolina woman sues the doctors who put her on testosterone at age 17, saying she needed therapy, not a double mastectomy, in latest blockbuster ‘detransition’ lawsuit”, James Reinl, *The Daily Mail Online*, 18 juillet 2023. [Archive : Wayback]

{193} “‘Detransitioner’ sues doctors after being given irreversible gender treatments as child”, Alec Schemmel, *NBC* 15, 25 février 2023. [Archive : Wayback]

{194} “The tragic story of Layla Jane: Teen de-transitioner sues docs over breast-removal surgery at 13”, Jenny Anna Mathew, *Meaww*, 18 mars 2023. [Archive : Wayback]

{195} “Susana, la primera ‘trans’ arrepentida que reclama a la Sanidad pública por haberla operado: ‘Me arruinaron la vida’”, Quico Alsedo, *ElMundo*, 23 février 2023. [Archive : Wayback]

{196} Mémoire de Scott Newgent sur le projet de loi C-6, Sénat du Canada. [Archive : Wayback]

{197} « Pour une meilleure prise en compte des questions relatives à l’identité de genre en milieu scolaire », *education.gouv.fr*, Bulletin officiel n° 36 du 30 septembre 2021. [Archive : Wayback]

{198} “Education Dept Investigates Allegation: 5-Year-Old Girl Sexually Assaulted by Transgender Boy in School Bathroom”, Emily Jones, *CBN*, 10 avril 2018. [Archive : Wayback]

{199} “Schoolgirls sexually assaulted in gender-neutral toilets”, Hayley Dixon and Louisa Clarence-Smith, *The Telegraph*, 29 juin 2023. [Archive : Wayback]

{200} Un prof ne devrait pas dire ça, Eve Vaguerlant, *L’Artilleur*, 2023, p. 142.

{201} <https://www.reglelementaires.com/agir/ ecole/> [Archive : Wayback]

{202} « “Ils ont accusé les enfants d’être transphobes” : à l’École alsacienne, une conférence sur les trans scandalise les parents », Paul Sugy, *Le Figaro*, 16 mai 2023. [Archive : Wayback]

{203} Un prof ne devrait pas dire ça, Eve Vaguerlant, *L’Artilleur*, 2023, p. 152.

{204} <https://www.ccomptes.fr/fr/publications/la-pedopsychiatrie> [Archive : Wayback]

{205} https://www.tiktok.com/@display_entertaining/video/7237528651435085082

{206} “Syndrome de Münchausen par procuration”, M.F. Le Heuzey, *Urgences* 2007, 30 mai 2007. [Archive : Wayback]

{207} “Transhausen by Proxy”. <https://grahamlinehan.substack.com/p/transhausen-by-proxy> [Archive :

Wayback]

{208} “Parent Munchausen Syndrome By Proxy Or Doctor Munchausen?”, *Substack*, 17 novembre 2021. [Archive : Wayback]

{209} “NHS child gender clinic: Staff welfare concerns ‘shut down’”, *BBC Newsnight*, 2020. [Archive : Wayback]

{210} *La fabrique de l'enfant-transgenre*, Caroline Eliacheff et Céline Masson, Éditions de l’Observatoire, 2022, p. 26.

{211} *Ibid.*, p. 97.

{212} *Jurisprudence Keira Bell versus clinique Tavistock*, *Judiciary.uk*. [Archive : Wayback]

{213} L’échelle de Tanner est un outil médical de mesure du développement de la puberté. Elle comporte 5 stades. Le stade 2 correspond au tout début du développement de la poitrine chez les filles et des testicules chez les garçons. Généralement, la puberté débute entre 8 et 15 ans. Elle se manifeste en moyenne un an plus tôt chez les filles.

{214} “NHS transgender clinic accused of covering up negative impacts of puberty blockers on children by Oxford professor”, Camilla Tominey, *The Telegraph*, 7 mars 2019. [Archive : Wayback]

{215} “Fertility concerns of the transgender patient”, Philip J. Cheng, Alexander W. Pastuszak, Jeremy B. Myers, Isak A. Goodwin et James M. Hotaling, *Translational Andrology and Urology*, 27 juin 2019. [Archive : Wayback]

{216} “‘Gender affirming’ surgeon admits children who undergo transition before puberty NEVER attain sexual satisfaction”, Libby Emmons, *The Post Millennial*, 1^{er} mai 2022. [Archive : Wayback]

{217} “Bone health in transgender people: a narrative review”, Giulia Giacomelli et Maria Cristina Merigliola, *Therapeutic Advances in Endocrinology and Metabolism* (TAEM), 27 mai 2022. [Archive : Wayback]

{218} « En Suède, le questionnement sur la prise en charge médicale des mineurs trans », Julie Pietri et Jérémy Thuil, *France Inter*, 8 décembre 2022. [Archive : Wayback]

{219} « Les traitements hormonaux des mineurs transgenres, ou les obstacles de l’éthique médicale aujourd’hui », Ariel Bernier et Alain Leplège, *Med Sci (Paris)*, juillet 2018.

{220} “Transgender Teens: Is the Tide Starting to Turn?”, Becky McCall et Lisa Nainggolan, *Medscape*, 26 avril 2021. [Archive : Wayback]

{221} “Naked men on bikes expose ‘all age Seattle Pride Parade’ to criticism”, Valérie Richardson, *The Washington Times*, 26 juin 2023. [Archive : Wayback]

{222} <https://x.com/TPostMillennial/status/1673057359911075840?s=20> [Archive : Wayback]

{223} https://x.com/GAG_Washington/status/1657395859162796032?s=20 [Archive : archive.ph]

{224} « Balenciaga fait scandale avec sa nouvelle campagne montrant des enfants et des peluches BDSM », Laura d’Angelo, *Le Monde*, 30 novembre 2022. [Archive : Wayback]

{225} <https://www.instagram.com/reel/Ct1J-x3rHQJ/>

{226} Rennes : « Un leader d’ultra droite condamné pour s’en être pris à des drag-queens », Camille Allain, *20 Minutes*, octobre 2023. [Archive : Wayback]

{227} *Le rôle pro-pédophilie du journal Libération*, Jonas espace collaboratif contre la pédocriminalité, janvier 2022. [Archive : Wayback]

{228} “Prominent Trans Activist Arrested on Charges of Sexually Abusing Teen Boy”, *Reduxx team*, 9

mai 2022. [Archive : Wayback]

{229} “Trans-Identified Male Arrested After ‘Manipulating’ Minors Into Sexual Abuse”, *Reduxx* team, 21 juillet 2022. [Archive : Wayback]

{230} “Father Who Sexually Abused 7-Year-Old Daughter For “Trans Porn” Company Now Recorded As A “Female” Offender By NJDOC”, *Yuliah Alma*, mai 2023. [Archive : Wayback]

{231} “Man abducted and sexually assaulted schoolgirl while dressed as woman”, *Stuart Nicolson, BBC Scotland News*, 18 mai 2023. [Archive : Wayback]

{232} “Daughter’s fury as paedophile father who abused and shared images of her with other sick perverts online before changing gender in prison is quietly released”, *Ross Slater, The Daily Mail Online*, 16 juillet 2023. [Archive : Wayback]

{233} “A ‘Trans’ Pedophile Stole My Name”, Claire Fox, *Compact*, 1^{er} mai 2023. [Archive : Wayback]

{234} “Mermaid trustee quits over paedophile-group links”, *BBC News*, 4 octobre 2022. [Archive : Wayback]

{235} L’association professionnelle mondiale pour la santé des personnes transgenres.

{236} “Sadistic Pedophile Was Member Of Forum Cited By Transgender Medical Authority”, Genevieve Gluck, *Reduxx*, 11 juillet 2023. [Archive : Wayback]

{237} “German Pedophile Rights Group Calls For Members To Watch Film About A ‘Trans Kid’, Claim Children Must Be Allowed To ‘Self-Determine’ Sexuality”, Anna Slatz, *Reduxx*, 7 octobre 2023. [Archive : Wayback]

{238} “New Hampshire’s Former Transgender State Rep Charged With Sexual Exploitation of Children, Set To Appear in Federal Court”, *Reduxx*, 20 juillet 2023. [Archive : Wayback]

{239} “Transgender Minnesota lawmaker introduces bill removing anti-pedophile language from state’s Human Rights Act”, *Fox News*, 26 avril 2023. [Archive : Wayback]

{240} “Prison Official Instrumental in Transgender Prison Policy Pleaded Guilty to 22,000 Indecent Images of Children”, Karen Finley, *womenarehuman.com*, 10 août 2019. [Archive : Wayback]

{241} “The Curious Case of the Adult 9-Year-Old”, Owen Strachan, *The Center for Public Theology*, 6 février 2018. [Archive : Wayback]

Un cadre du service pénitentiaire a plaidé coupable pour possession de 22 000 images pédocriminelles. [Archive : Wayback]

{242} “Autopedophilia: Erotic-Target Identity Inversions in Men Sexually Attracted to Children”, Kevin J. Hsu, J. Michael Bailey, *Psychological Science*, novembre 2016. [Archive : Wayback]

{243} “2017 Gender Confirmation Surgery Statistics”, *American Society of Plastic Surgeons*, 2017. [Archive : Wayback]

{244} “Plastic Surgery Statistics Report 2020”, ASPS National Clearinghouse of Plastic Surgery Procedural Statistics, *American Society of Plastic Surgeons*, 2020. [Archive : Wayback]

{245} *Enquête sur la dysphorie de genre*, Pauline Quillon, Marne, 2022, p. 8.

{246} “Colleges and Universities that Cover Transition-Related Medical Expenses Under Student Health Insurance”, Genny Beemyn, *Campus Pride*, 3 octobre 2023. [Archive : Wayback]

{247} *Dommages irréversibles : comment le phénomène transgenre séduit les adolescentes*, Abigail Shrier, *Le Cherche Midi*, 2022, p. 301.

{248} *Enquête sur la dysphorie de genre*, Pauline Quillon, Marne, 2022, p. 62.

{249} « 1 500 chirurgies trans depuis 3 ans au Québec », Daniel Boily, Davide Gentile, *Radio Canada*, 11 avril 2022. [Archive : Wayback]

{250} <https://www.grsmontreal.com/DATA/DOCUMENT/38.pdf> [Archive : Wayback]

{251} “Hundreds of trans teens under 18 have had breasts removed in Canada, new data show”, Sharon Kirkey, *National Post*, 29 septembre 2023.

{252} <https://www.topsurgery.ca/> [Archive : Wayback]

{253} *Dommages irréversibles : comment le phénomène transgenre séduit les adolescentes*, Abigail Shrier, *Le Cherche Midi*, 2022, p. 296.

{254} *Ibid.*, p. 222.

{255} « Recension de l’ouvrage d’Hannah Barnes *Time to Think* : l’exposé des dessous du scandale qui a discrédié la clinique britannique du genre Tavistock », Suzanne Moore, *Tradfem.wordpress.com*, 14 février 2023. [Archive : Wayback]

{256} “How 800 children as young as 10 have been given sex change drugs: Huge rise in puberty-blocker jabs revealed as transgender 17-year-old who was born a boy claims the NHS treatment saved her life”, Sanchez Manning, *The Daily Mail Online*, 30 juillet 2017. [Archive : Wayback]

{257} “Transgender Children: Buying Time by Delaying Puberty”, Jim Reed, *BBC News*, 2 juillet 2018. [Archive : Wayback]

{258} “Tavistock trust whistleblower David Bell: ‘I believed, I was doing the right thing’”, Rachel Cooke, *The Guardian*, 2 mai 2021. [Archive : Wayback]

{259} “NHS child gender clinic: Staff welfare concerns ‘shut down’”, Hannah Barnes, Deborah Cohen, *BBC Newsnight*, 2020. [Archive : Wayback]

{260} Organisme professionnel des pédiatres au Royaume-Uni.

{261} Le NHS (National Health Service) est le système de santé publique du Royaume-Uni.

{262} “Enfants transgenres : pourquoi la clinique Tavistock va fermer en Angleterre”, *La Vie*, 19 août 2022. [Archive : Wayback]

{263} “NHS children’s trans clinic accused of peddling unscientific ‘fiction’ to patients in waiting room”, *The Telegraph*, 12 février 2023. [Archive : Wayback]

{264} “Tavistock gender clinic ‘to be sued by 1,000 families’”, *The Times*, 11 août 2022. [Archive : Wayback]

{265} “Children’s transgender clinic hit by 35 resignations in three years as psychologists warn of gender dysphoria ‘over-diagnoses’”, *The Telegraph*, Laura Donnelly, 12 décembre 2019. [Archive : Wayback]

{266} “CAMH reaches settlement with former head of gender identity clinic”, *CBC*, 7 octobre 2018. [Archive : Wayback]

{267} L’Endocrine Society est une société savante et médicale internationale d’origine américaine destinée à la recherche fondamentale et clinique dans le domaine de l’endocrinologie. Elle rassemble 13 000 membres.

{268} “Youth Gender Transition Is Pushed Without Evidence”, *Wall Street Journal*, 2023. [Archive : Wayback]

{269} “La transition de genre des enfants est encouragée sans preuves scientifiques”, *FigaroVox*, 24 juillet 2023. [Archive : Wayback]

{270} “A systematic review of hormone treatment for children with gender dysphoria and recommendations for research”, *Acta Paediatrica*, 17 avril 2023. [Archive : Wayback]

{271} “Systematic review on outcomes of hormonal treatment in youths with gender dysphoria”, *News from Karolinska Institutet*, 19 avril 2023. [Archive : Wayback]

{272} “Interim service specification for specialist gender incongruence services for children and young people”, <https://www.england.nhs.uk>, juin 2023. [Archive : Wayback]

{273} “Summary of Key Recommendations from the Swedish National Board of Health and Welfare (Socialstyrelsen/NBHW)”, *SEGM*, février 2022. [Archive : Wayback]

{274} “NHS : fin de ‘l'affirmation de genre’”, *Génétique*, 26 octobre 2022. [Archive : Wayback]

{275} Comme nous l'avons vu plus tôt dans le livre, le syndrome de Münchhausen par procuration désigne un trouble psychiatrique qui consiste à inventer des maladies chez quelqu'un d'autre, le plus souvent un enfant à charge. Il touche principalement les mères.

- {276} « Planning familial : nos impôts, leur intox », *Le Point*, 16 avril 2023. [Archive : Wayback]
- {277} Plan stratégique du Planning familial 2023-2025, <https://www.planning-familial.org/> [Archive : Wayback]
- {278} Dans le vocabulaire trans, « mégenerer » une personne signifie parler d'elle au masculin alors qu'elle s'identifie femme et vice versa.
- {279} « Lexique trans : le Planning familial joue à chatbite », Laure Daussy, *Charlie Hebdo*, 23 décembre 2021. [Archive : Wayback]
- {280} « Mme Élisabeth Borne, féministes, nous nous inquiétons de ce que devient le Planning familial », Marguerite Stern et Dora Moutot, *Marianne*, 22 août 2022. [Archive : Wayback]
- {281} *Ibid.*
- {282} <https://www.noustoutes.org/appel-greve-2023/> [Archive : Wayback]
- {283} <https://bddtrans.fr/autres/473-planning-familial-grenoble.html> [Archive : Wayback]
- {284} "Planned Parenthood now a top provider of transgender hormones after Roe", Edie Heipel, *Catholic News Agency*, 9 septembre 2022. [Archive : Wayback]
- {285} « Les enfants transgenre : l'enquête à lire dans Marianne cette semaine », Violaine des Courières, *Marianne*, 16 octobre 2020. [Archive : Wayback]
- {286} *Ibid.*
- {287} « Profils cliniques et prise en charge des enfants et adolescents transgenres dans une consultation spécialisée d'Ile-de-France », C. Lagrange, J. Brunelle, F. Poirier, H. Pellerin, N. Mendes, G. Mamou, N. Forno, L. Woestelandt, D. Cohen, A. Condat, *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*, septembre 2023. [Archive : Wayback]
- {288} *Ibid.*
- {289} *Ibid.*
- {290} <https://x.com/Margueritestern/status/1632824396875218945?s=20> [Archive : Archive.ph]
- {291} « Les règles font mal, Apple le prouve enfin », Élise Viniacourt, *Libération*, 11 mars 2021. [Archive : Wayback]
- {292} « Endométriose : “ça a été un soulagement de mettre un mot sur mes maux” », Céline Brégand, *France 3*, 4 mai 2023. [Archive : Wayback]
- {293} « “Femme” n'est pas le principal sujet du féminisme », Juliet Drouar, blog Médiapart, 30 juin 2020. [Archive : Wayback]
- {294} “ORWELLIAN: Associated Press Forbids Even Discussing Transgenderism as an Ideology”, Tyler O’Neil, *The Daily Signal*, 5 juin 2023. [Archive : Wayback]
- {295} “Maternity madness! Midwives are urged to avoid using proper words for anatomy so trans patients won’t be upset”, Sanchez Manning, *The Daily Mail Online*, 17 avril 2022. [Archive : Wayback]
- {296} <https://femmes-equalite-genres.canada.ca/fr/transparence/cahiers-comites-parlementaires/comparution-ministre-comite-permanent-condition-feminine-20mai-2022.html> [Archive : Wayback]
- {297} *Lexique trans*, Planning Familial, octobre 2020. [Archive : Wayback]
- {298} GHU Paris – Département Psychiatrie et neurosciences. [Archive : Wayback]

{299} *Parcours de transition des personnes transgenres*, Haute Autorité de Santé, 7 septembre 2022.

[Archive : Wayback]

{300} *Respect des droits des personnes trans*, gouvernement français, novembre 2019.

{301} *Rapport de décision sur le sexe assigné à la naissance*, Défenseur des Droits, 18 juin 2020.

[Archive : Wayback]

{302} « À Genève, la venue d'une féministe jugée transphobe agite la place des Nations », *Le Temps* (avec l'ATS), 11 juin 2023. [Archive : Wayback]

{303} “Posie Parker cancels trip to New Zealand over safety concerns”, *RNZ*, 16 septembre 2023.

[Archive : Wayback]

{304} “Posie Parker protest: Activist pleads guilty to punching elderly woman at heated Auckland trans rights protest”, Craig Kapitan and Joseph Los’e, *New Zealand Herald*, 10 août 2023. [Archive : Wayback]

{305} “Conservative activist attacked during trans rights rally in Canada: video”, Katherine Donlevy, *The New York Post*, 1^{er} avril 2023. [Archive : Wayback]

{306} www.resistancelesbienne.fr [Archive : Wayback]

{307} « Journée de la femme : l'ancienne Femen Marguerite Stern attaquée par des féministes antifascistes » (vidéo), *Valeurs Actuelles*, 7 mars 2021. [Archive : Wayback]

{308} « Bruxelles : une conférence sur le transgenrisme perturbée par des jets d'excréments », Paul Sugy, *Le Figaro*, 16 décembre 2022. [Archive : Wayback]

{309} « Transidentité : la pédopsychiatre Caroline Eliacheff censurée par des activistes LGBT à Lille », Marie-Estelle Pech, *Marianne*, 17 novembre 2022. [Archive : Wayback]

{310} « La venue de Marguerite Stern, féministe engagée contre l'idéologie transgenre, annulée à Nantes après des menaces », Laurène Trillard, *Le Figaro*, 4 avril 2023. [Archive : Wayback]

{311} « L'intervention de la militante Marguerite Stern à un colloque sur le féminisme annulée à Nantes », Alexandra Tizio, *Elle*, 6 avril 2023. [Archive : Wayback]

{312} Nous avons réellement reçu ces messages, mot pour mot. Les preuves figurent sur la page « Harcèlement et cancel culture » de notre site internet www.femellite.com [Archive : Wayback]

{313} « L'homme aime avoir peur » dit le professeur Heuyer à l'Académie de médecine, Docteur H. P., *Le Monde*, 18 novembre 1954. [Archive : Wayback]

{314} Numéro 66, juillet/août 2023.

{315} Littéralement : « Féministes Radicales qui Excluent les personnes Trans. »

{316} « Un collectif contre les féminicides accusé (à tort !) de transphobie », *Charlie Hebdo*, 5 janvier 2022. [Archive : Wayback]

{317} <https://x.com/doramoutot/status/1634672793143975937?s=20> [Archive : Archive.ph]

{318} « Une enseignante en art fait polémique en peignant la décapitation d'une militante féministe », Thibaud Delafosse, *Actu.fr*, 2 février 2022. [Archive : Wayback]

{319} Organisme chargé de réguler l'activité des infirmières au Royaume-Uni.

{320} « Je fais l'objet d'une enquête du British Columbia College of Nurses parce que je crois que le

sexe biologique est réel », Amy Eileen Hamm, Tradfem.wordpress.com, 9 juillet 2022. [Archive : Wayback], version originale : *Quillette*, 8 avril 2022. [Archive : Wayback]

{321} “Kansas Teacher Suspended for Not Using Transgender Pronouns Sues for Violation of Religious Beliefs”, Andrea Morris, CBN, 16 mars 2022. [Archive : Wayback]

{322} « LGBT+ : En Suède, une enseignante licenciée pour avoir refusé d’employer le pronom neutre », Frédéric Faux, RFI, 12 février 2022. [Archive : Wayback]

{323} “Teacher jailed in row over use of pronouns for transgender student is released”, James Crisp, *The Telegraph*, 22 décembre 2022. [Archive : Wayback]

{324} “New York literary agent who ‘stands with J K Rowling’ is fired for retweeting comment that read, ‘being vulnerable to male violence does not make you a woman’ on her personal Twitter account”, Jo Tweedy, *The Daily Mail Online*, 25 août 2020. [Archive : Wayback]

{325} « Au Royaume-Uni, critiquer la notion de “genre” n’est plus un motif de licenciement », Tristan de Bourbon, *Marianne*, 18 juin 2021. [Archive : Wayback]

{326} « 20 ans d’Harry Potter : pourquoi J.K Rowling ne participera pas à l’émission spéciale », L. G., *L’Est Républicain*, 5 décembre 2021. [Archive : Wayback]

{327} « J.K. Rowling exclue d’une exposition Harry Potter pour des propos jugés “transphobes” », *Valeurs Actuelles*, 9 août 2023. [Archive : Wayback]

{328} “Transgender teen sentenced to life in prison for deadly Colorado school shooting”, Keith Coffman, *Reuters*, 25 juillet 2020. [Archive : Wayback]

{329} “The Nashville school shooter had a ‘manifesto’ and maps, police say”, Nicholas Bogel-Burroughs, *The New York Times*, 27 mars 2023. [Archive : Wayback]

{330} « Massacre à Nashville : vers le jour de la vengeance trans ?», Jeremy Stubbs, *Causeur*, 1^{er} avril 2023. [Archive : Wayback]

{331} « Montée du terrorisme trans : après la fusillade de Nashville la transphobie repart à la hausse aux États-Unis », *Néon Mag*, 3 avril 2023. [Archive : Wayback]

{332} “Media outlets backpedal after being accused of ‘misgendering’ school shooter”, Valérie Richardson, *The Washington Times*, 28 mars 2023. [Archive : Wayback]

{333} Littéralement : « Jour de la vengeance trans ».

{334} “Trans Day of Vengeance Canceled Due to ‘Crédible Threat to Life and Safety’”, Aleks Phillips, *Newsweek*, 31 mars 2023. [Archive : Wayback]

{335} “Time to Think: The Inside Story of the Collapse of the Tavistock’s Gender Service for Children”, Hannah Barnes, Swift Press, février 2023. [Archive : Wayback]

{336} “Access to care and frequency of detransition among a cohort discharged by a UK national adult gender identity clinic: retrospective case-note review”, R. Hall, L. Mitchell, J. Sachdeva, *BJPsych Open*, 1^{er} octobre 2021. [Archive : Wayback]

{337} “Meaning in Life, Future Orientation and Support for Violent Radicalization Among Canadian College Students During the COVID-19 Pandemic”, Diana Miconi, Gabrielle Geenen, Rochelle L. Frounfelker, Anna Levinsson et Cécile Rousseau, *Front Psychiatry*, 11 février 2022.
<https://www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC8873191/> [Archive : Wayback]

{338} <https://www.etsy.com/listing/576564343/og-defend-equality-transgender-pride> [Archive : Wayback]

- {339} Littéralement : « Avoir droit à une arme est un droit trans. »
- {340} Littéralement : « Il ne s'est jamais agi d'aller chasser. »
- {341} <https://www.abetterway2a.com/search-results?q=trans> [Archive : Wayback]
- {342} <https://x.com/Margueritestern/status/1386656193490337796?s=20> [Archive : Archive.ph]
- {343} <https://tshirt-center.com/product/kill-the-terf-shirt/> [Archive : Wayback]
- {344} <https://eco-tshirt.com/product/kill-the-terf-shirt/> [Archive : Wayback]
- {345} “Sarah Jane Baker: Trans activist cleared of inciting violence”, Jordan Reynolds, *BBC*, 31 août 2023. [Archive : Wayback]
- {346} « Sarah Jane Baker : une militante trans rappelée en prison pour un discours de “coup de poing TERF” », Mathias Gerdy, *Gayvox*, 31 juillet 2023. [Archive : Wayback]
- {347} Les origines du totalitarisme. Le système totalitaire, Hannah Arendt, Seuil, 2005 (édition originale : New York, 1951).
- {348} *Ibid.*
- {349} « Théorie des genres : “une dérive sectaire” », *Le Figaro* (avec AFP), 7 septembre 2011. [Archive : Wayback]
- {350} Littéralement : « études de genre ».
- {351} Littéralement : « études sur les femmes ».
- {352} La notion de « genre » fait référence aux rôles et attentes socialement construits associés au fait d'être un homme ou femme.
- {353} *Ce que le militantisme fait à la recherche*, Nathalie Heinich, Gallimard, 2021.
- {354} « Études de genre : confessions d'un homme dangereux », Christopher Dummitt, *Le Point* (via *Quillette*, traduction par Peggy Sastre), novembre 2019. [Archive : Wayback]
- {355} “The Conceptual Penis as a Social Construct”, Jamie Lindsay & Peter Boyle, *Cogent Social Sciences*, 2017. [Archive : Wayback]
- {356} « Une revue scientifique prise au piège d'un canular sur le pénis », Pierre Barthélémy, *Le Monde*, 24 mai 2017. [Archive : Wayback]
- {357} “*Challenging Straight Male Homohysteria, Transhysteria, and Transphobia Through Receptive Penetrative Sex Toy Use*”, article signé par M. Smith, mais rédigé par Peter Boghossian, Helen Pluckrose et James Lindsay, *Sexuality and Culture*, 16 juin 2018. [Archive : Wayback]
- {358} “Human Reactions to Rape Culture and Queer Performativity at Urban Dog Parks in Portland, Oregon”, *Gender, Place and Culture*, 22 mai 2018. [Archive : Wayback]
- {359} « Cours sur le genre annulés à Science Po : les enseignants dénoncent une censure, l'école se défend », *Marianne*, 11 juillet 2022. [Archive : Wayback]
- {360} « Sylviane Agacinski censurée : le nouveau visage du fascisme universitaire », Natacha Polony, *Marianne*, 27 octobre 2019. [Archive : Wayback]
- {361} “Harvard disinvents feminist philosopher for opposing transgender ideology”, Maggie Kelly, *The College Fix*, 25 avril 2022. [Archive : Wayback]
- {362} “Gender studies professor who criticized ‘trans-sex fantasy’ faces backlash-but she’s standing firm”, Isaac Willour, *The College Fix*, 29 mars 2021. [Archive : Wayback]
- {363} “A professor was fired after criticizing transgender ideology. He’s fighting back with a lawsuit”,

Michael Jones, *The College Fix*, 18 avril 2019. [Archive : Wayback]

{364} Kathleen Stock a démissionné en 2021 après avoir subi une campagne de harcèlement à l’Université de Sussex. *Le Figaro*, 6 novembre 2021. [Archive : Wayback], *Le Figaro* (avec AFP), 30 mai 2023. [Archive : Wayback]

{365} “Jennifer Pritzker’s foundation donates 12 million for transgender studies”, Dawn Rhodes, *Chicago Tribune*, 23 mai 2019. [Archive : Wayback]

{366} “Jennifer Pritzker’s TAWANI Foundation donates nearly \$2M to education and research institutes during Pride Month”, Karolyn Raphaël, *Daily Herald*, 15 juin 2023. [Archive : Wayback]

{367} “Hard-left academies ‘plotted gender ID witch-hunt’ on colleagues”, James Beal, *The Times*, 10 août 2023. [Archive : Wayback]

{368} “Trans Activist Attempt at Cancelling Academic Paper Backfires”, Bridget Ryder, *The European Conservative*, 17 juillet 2023. [Archive : Wayback]

{369} “Academic journal editor faces cancel attempt for allowing debate on transgenderism”, William Hurley, *The College Fix*, 8 juin 2023. [Archive : Wayback]

{370} “Calvin Klein Includes Pregnant Trans ‘Man’ In Ad Campaign”, Amanda Harding, *Daily Wire*, 12 mai 2022. [Archive : Wayback]

{371} “Lil Nas X just launched a high fashion collaboration with Jean Paul Gaultier”, Hollie Richardson, *Independent*, 21 septembre 2021. [Archive : Wayback]

{372} <https://www.voltage.fr/paris-une-campagne-sauvage-pour-promouvoir-les-personnes-menstruees> [Archive : Wayback]

{373} “Adidas launches women’s swimsuit... but the model showing off the ‘Pride 2023’ costume appears to be a man”, Ben Talintyre, *The Daily Mail Online*, 18 mai 2023. [Archive : Wayback]

{374} « Ikea : 6 conseils pratiques que nous pouvons appliquer pour faire de notre maison un endroit encore plus inclusif. » [Archive : Wayback]

{375} « Uber réaffirme son combat contre les violences et les discriminations », Gabriel Teisson, *danstapub.com*, 18 mars 2021. [Archive : Wayback]

{376} <https://bumble.com/fr/help/options-identite-de-genre> [Archive : Wayback]

{377} <https://www.femelleste.com/harcelement-cancel-culture-terfs-blog/lcensure-twitter-instagram-terfs-feministes> [Archive : Wayback]

{378} <https://twitter.com/ThePosieParker/status/1720924818206310790> [Archive : Archive.ph]

{379} “You can now add top-surgery scars, binders and hearing aids to your ‘Sims’ characters”, Amarachi Orie, *CNN*, 3 février 2023. [Archive : Wayback]

{380} « Barbie lance son premier modèle de poupée transgenre », *Le Parisien*, 26 mai 2022. [Archive : Wayback]

{381} “Bud Light controversy cost parent company about \$395 million in lost US sales”, Michelle Toh, *CNN*, 3 août 2023. [Archive : Wayback]

{382} “Target Sheds \$14 Billion in Value on Retail Uncertainty, LGBTQ+ Backlash”, BOF (avec Bloomberg), *Business of Fashion*, 2 juin 2023. [Archive : Wayback]

{383} “LGBTQ+ Equality at the Fortune 500”, *Human Rights Campaign*. [Archive : Wayback]

{384} “Major Companies Join Amicus Brief Supporting Trans Student in SCOTUS Case”, Allison Turner, *Human Rights Campaign*, 2 mars 2017. [Archive : Wayback]

- {385} « Le PDG de BlackRock dit qu'il n'utilisera plus le terme "ESG" », Kevin Stocklin, *The Epoch Times*, 29 juin 2023. [Archive : Wayback]
- {386} <https://open-for-business.org/theeconomiccase> [Archive : Wayback]
- {387} "Trans women should NOT be automatically counted as female, Financial Conduct Authority rules: Watchdog drops plans to force City firms to include men who self-identify as women in female diversity targets", Laurence Dollimore, *The Daily Mail Online*, 21 avril 2022. [Archive : Wayback]
- {388} "Trans-inclusive workplaces: 5 considerations for companies", Liza Smyth, *World Economic Forum*, 2 novembre 2022. [Archive : Wayback]
- {389} "What Davos taught me about supporting my transgender child", Corinna Lathan, *World Economic Forum*, 16 février 2018. [Archive : Wayback]
- {390} <https://glaad.org/about/reports/> [Archive : Wayback]
- {391} "GLAAD Responds To ABC News Interview With Bruce Jenner, Releases Tip Sheet For Journalists", PR Newswire, 24 avril 2015. [Archive : Wayback]
- {392} "10K Join the Coalition Protesting The New York Times' Biased Coverage of Transgender People", GLAAD, 22 février 2023. [Archive : Wayback]
- {393} "The Guardian is hiding the truth about trans", Suzanne Moore, *The Telegraph*, 6 décembre 2022. [Archive : Wayback]
- {394} « Médias : Le traitement de la transidentité s'améliore, même s'il reste du chemin à faire », N. T., *20 Minutes*, 23 février 2023. [Archive : Wayback]
- {395} « AJL : Kit Respecter les personnes trans », Association des journalistes lesbiennes, gays, bi·e·s, trans et intersexes (AJL), juin 2014, mis à jour et augmenté le 17 octobre 2019. [Archive : Wayback]
- {396} International Lesbian, Gay, Bisexual, Trans and Intersex Association.
- {397} International Lesbian, Gay, Bisexual, Transgender, Queer Youth and Student Organisation.
- {398} *Le sexe des Modernes*, Eric Marty, Seuil, 2021.
- {399} Cour européenne des droits de l'homme : Affaire B. c. France, 1992. [Archive : Wayback]
- {400} « La chirurgie sexuelle en France : aspects historiques », *Sexologies*, 2007. [Archive : Wayback]
- {401} Cour de cassation, assemblée plénière du 11 décembre 1992, 91-11.900, publié au bulletin. Legifrance. [Archive : Wayback]
- {402} *International Bill of Gender Rights*, Learning for Justice. [Archive : Wayback]
- {403} *Principes de Jogjakarta*, Yogyakarta Principles. [Archive : Wayback]
- {404} *Droits de l'homme et identité de genre*, Commissaire aux droits de l'homme, 29 juillet 2009. [Archive : Wayback]
- {405} *Résolution 2048. La discrimination à l'encontre des personnes transgenres en Europe*, Conseil de l'Europe, 2015. [Archive : Wayback]
- {406} *Eliminating forced, coercive and otherwise involuntary sterilization*, World Health Organization, 2014. [Archive : Wayback]
- {407} Amendement N° 282, Assemblée nationale, 12 mai 2016. [Archive : Wayback]
- {408} *Bataille judiciaire pour un changement d'état civil non-fondé sur l'apparence physique*, Acceptess-T, 28 mars 2022. [Archive : Wayback]
- {409} *Affaire A.P., Garçon et Nicot c. France*, Hudoc, Cour européenne des droits de l'homme, 2012 et 2013. [Archive : Wayback]

- {410} *Manuel de droits européens en matière de non-discrimination*, Conseil de l'Europe, édition 2018. [Archive : Wayback]
- {411} *Rapport sur la situation des droits fondamentaux dans l'Union européenne en 2016*, rapporteur : Frank Engel, 13 février 2018. [Archive : Wayback]
- {412} Le défenseur des droits est nommé par le président de la République.
- {413} *Décision-cadre du Défenseur des droits n° 2020-136*, 18 juin 2020, Défenseur des droits. [Archive : Wayback]
- {414} *LOI n° 2022-92 du 31 janvier 2022 interdisant les pratiques visant à modifier l'orientation sexuelle ou l'identité de genre d'une personne*, Legifrance. [Archive : Wayback]
- {415} International Lesbian, Gay, Bisexual, Transgender, Queer Youth and Student Organisation.
- {416} « Victoire pour Claire, première femme transgenre reconnue comme mère par la justice », Virginie Ballet, *Libération*, 9 février 2022. [Archive : Wayback]
- {417} “My Child Is a Girl: Chicago Mom Tearfully Tells Story of Losing Custody of Teen Daughter for Denying She’s Trans”, Tré Goins-Philipps, *CBN*, 8 janvier 2022. [Archive : Wayback]
- {418} Jane Clare Jones. [Archive : Wayback]
- {419} The 11th Hour Blog. [Archive : Wayback]
- {420} LGBTQ Funders, *The 2021 Resource Tracking Report: Lesbian, Gay, Bisexual, Transgender, and Queer Grantmaking by U.S. Foundations*. [Archive : Wayback]
- {421} Global Philanthropy Project, *Global Philanthropy: rapport sur les ressources mondiales*. [Archive : Wayback]
- {422} Statista, *Stryker's net sales from 2011 to 2022*. [Archive : Wayback]
- {423} Arcus Foundation, *Arcus financial statements 2021-2022*. [Archive : Wayback]
- {424} *Global Trans Initiative*, Arcus Foundation. [Archive : Wayback]
- {425} *Latest Round of Social Justice Grants Seek to Support World’s At-Risk LGBT Communities*, Arcus Foundation, 16 décembre 2013. [Archive : Wayback]
- {426} *The ‘Sparkle Creed’*, chaîne YouTube Woke Preacher Clips. [Vidéo : YouTube]
- {427} *Follow the Money: How the Pritzker Family Makes a Killing From the Transgender Industry*, Jennifer Bilek, The 11th Hour, 3 mars 2021. [Archive : Wayback]
- {428} Open Society Foundations, *Trans Children and Youth*. [Archive : Wayback]
- {429} « La fondation Soros réduit drastiquement ses activités dans l’UE, suscitant l’inquiétude en Hongrie », Jean-Baptiste Chastand, *Le Monde*, 11 septembre 2023. [Archive : Wayback]
- {430} “The future is trans”, Kris Hayashi, *Philanthropy News Digest*, 14 juin 2022. [Archive : Wayback]
- {431} *Wikimedia Foundation reaches \$100 million Endowment goal*, Wikimedia Foundation, 22 septembre 2021. [Archive : Wayback]
- {432} *Grassroots to Grasstops: LGBTQ Donors Gather to Strategize*, Tides, 30 mai 2019. [Archive : Wayback]
- {433} *Global Sex Reassignment Surgery Industry Research Report 2022-2028*, 360 Research Reports, 17 novembre 2022. [Archive : Wayback]
- {434} *U.S. Sex Reassignment Hormone Therapy Market Size, Distribution Channel and Segment Forecasts, 2023-2030*, Grand View Research. [Archive : Wayback]

- {435} “Plume’s wallet blooms: Virtual trans care provider nabs \$24M to expand care, payer partnerships”, Anastassia Gliadkovskaya, *Fierce Healthcare*, 30 août 2022. [Archive : Wayback]
- {436} “Folx Health snaps up \$25M to expand virtual care for the LGBTQIA+ community”, Heather Landi, *Fierce Healthcare*, 2 février 2021. [Archive : Wayback]
- {437} “Gilead commits \$3.2 million for LGBTQ education, transgender justice”, Candid, *Philanthropy News Digest*, 7 février 2021. [Archive : Wayback]
- {438} “Gilead Gives \$4.5 Million to Trans Groups on Day of Remembrance”, Daniel Reynolds, *Advocate*, novembre 2019. [Archive : Wayback]
- {439} *HIV Philanthropy for Transgender Communities*, Global Philanthropy Project, décembre 2015. [Archive : Wayback]
- {440} “Gender-affirming HIV care as a tool to end the HIV epidemic”, Andrea L. Wirtz, Arjee Restar, *The Lancet HIV*, 26 avril 2023 (via *PubMed*). [Archive : Wayback]
- {441} https://americanprinciplesproject.org/wp-content/uploads/2022/11/2022_TransLeviathan_web.pdf [Archive : Wayback]
- {442} “Company Facing Puberty Blocker Probe Gave Pediatric Endocrine Society \$125k+”, Spencer Lindquist, *Breitbart*, 22 juillet 2022. [Archive : Wayback]
- {443} “Company Under Investigation for Puberty Blockers Sponsors Pro-Trans Children Organization”, Spencer Lindquist, *Breitbart*, 18 juillet 2022. [Archive : Wayback]
- {444} “Amid overwhelming opioid litigation, Endo files for bankruptcy and inks \$450M settlement”, Angus Liu, *Fierce Pharma*, 17 août 2022. [Archive : Wayback]
- {445} “Puberty Blocker Manufacturer Gave Money to Director of Boston Children’s Transgender Clinic”, Spencer Lindquist, *Breitbart*, 25 juillet 2022. [Archive : Wayback]
- {446} “Children’s Gender Clinic Founder was a Consultant for Puberty Blocker Manufacturers”, Spencer Lindquist, *Breitbart*, 26 juillet 2022. [Archive : Wayback]
- {447} “Texas demands drug companies turn over documents on ‘puberty blocking’ drugs for children”, Dan Whitcomb, *Reuters*, 24 mars 2022. [Archive : Wayback]
- {448} “*LGBTQIA Rights & Issues Summary*”, OpenSecrets, 2024. [Archive : Wayback]
- {449} “Behind Joe Biden’s Evolution on L.G.B.T.Q. Rights”, Adam Nagourney, Thomas Kaplan, *The New York Times*, 21 juin 2020. [Archive : Wayback]
- {450} https://twitter.com/HHS_ASH/status/1496862186664341505 [Archive : archive.ph]
- {451} “Unearthed Emails Show Rachel Levine Discussing ‘Potential Revenue’ From Child Sex Change Procedures”, Laurel Duggan, *Daily Caller*, 17 février 2023. [Archive : Wayback]
- {452} “LGBTQ Victory Institute Joins Hundreds of Organizations in Supporting Dr. Rachel Levine’s Nomination to HHS”, *LGBTQ+ Victory Institute*, 27 janvier 2021. [Archive : Wayback]
- {453} « Des associations LGBT+ poursuivent Dora Moutot pour “injures et appel à la haine transphobes” », Cassandre Leray, *Libération*, 15 février 2023. [Archive : Wayback]
- {454} Subventions versées par la DILCRAH entre 2019 et 2022 : 2019, 2020, 2021, 2022.
- {455} Les partenaires de SOS Homophobie : *SOS Homophobie*. [Archive : Wayback]
- {456} Subventions aux associations votées par la Ville de Paris depuis 2013 (et par le Département de Paris de 2013 à 2018, date de sa fusion avec la Ville de Paris) : data.gouv.fr. [Archive : Wayback]
- {457} Subventions versées par la DILCRAH entre 2017 et 2022 : 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022.
- {458} « SOS homophobie se voit retirer son agrément dans les écoles », *Le Monde*, 4 décembre 2012.

[Archive : Wayback]

{459} <https://x.com/SOShomophobie/status/1700180452387049736> [Archive : archive.ph]

{460} Subventions aux associations votées par la Ville de Paris depuis 2013 (et par le Département de Paris de 2013 à 2018, date de sa fusion avec la Ville de Paris). *Data.gouv.fr*. [Archive : Wayback]

{461} Subventions versées par la *DILCRAH*.

{462} Grands prix Fondation des Femmes 2021 : 25 projets pour l'égalité financés grâce à vous, 8 octobre 2021. *Fondation des Femmes*. [Archive : Wayback]

{463} Défendre les droits humains, sous toutes les latitudes, *Fondation de France*, 21 décembre 2021. [Archive : Wayback]

{464} Rapport annuel 2021 de Sidaction : *Sidaction*. [Archive : Wayback]

{465} Subventions versées en 2016 et 2017 par la Région aux associations : *Data Île-de-France*. [Archive : Wayback]

{466} Subvention versée par la DILCRAH en 2021 : *Data.gouv.fr*.

{467} Formations proposées par OUTrans : *OUTrans*. [Archive : Wayback]

{468} Flyer du congrès de l'Association TRANS SANTÉ France, novembre 2023. *trans-sante-france.org*. [Archive : Wayback]

{469} « Comment les maternités accueillent les hommes trans qui s'apprêtent à accoucher », *Le Parisien*, Eisa Marnette, 15 janvier 2024. [Archive : Wayback]

{470} « Lettre de soutien aux médecins poursuivis par l'Association OUTrans », *FigaroVox*, Collectif, 31 mars 2023. [Archive : Wayback]

{471} Subventions aux associations votées par la Ville de Paris depuis 2013 (et par le Département de Paris de 2013 à 2018, date de sa fusion avec la Ville de Paris). *Data.gouv.fr*. [Archive : Wayback]

{472} *Ibid.*

{473} « À République avec Acceptess-T et Julia contre la transphobie ! », *Le blog de Jean-Luc Romero-Michel*, 4 septembre 2019. [Archive : Wayback].

{474} *Guide pratique et modèles d'acte*, Maxime-Margaret Loiry et Etienne Deshoulières. [Archive : Wayback].

{475} Subventions versées par la DILCRAH entre 2017 et 2022 : 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022.

{476} *Plan national pour l'égalité, contre la haine et les discriminations anti-LGBT+ (2023-2026)*. [Archive : Wayback]

{477} Le Front de Libération Transfem.

{478} « Paris : La “Bulle”, un espace de “convivialité” pour les plus vulnérables des LGBTQI+ », 20 minutes, Aude Lorriaux, 16 mai 2023. [Archive : Wayback].

{479} *Rapport sur les ressources mondiales - Aides gouvernementales et philanthropiques aux communautés lesbiennes, gays, bisexuelles, transgenres et intersexes, 2019-2020, Global Philanthropy Project*. [Archive : Wayback].

{480} *Rapport sur les ressources mondiales : une perspective francophone - Aides gouvernementales et philanthropiques aux communautés lesbiennes, gays, bisexuelles, transgenres et intersexes axées sur les territoires francophones, 2013-2020, Global Philanthropy Project*. [Archive : Wayback].

{481} « Alzheimer : les médicaments ne seront plus remboursés à partir du 1^{er} août 2018 », Damien Mascret, *Le Figaro Santé*, 29 mai 2018. [Archive : Wayback]

{482} « Le certificat psychiatrique ne doit plus être exigé pour la prise en charge en ALD des personnes

transgenres », Aveline Marques, egora.fr, 20 décembre 2022. [Archive : Wayback]

{483} « La transexualité ne sera plus une maladie mentale », Éric Favereau et Charlotte Rotman, *Liberation*, 16 mai 2009. [Archive : Wayback]

{484} Rapport relatif à la santé et aux parcours de soins des personnes trans, en réponse à une saisine du ministre des Affaires sociales et de la Santé, janvier 2022. *Ministère de la Santé*. [Archive : Wayback]

{485} Compte TikTok de nina_story :

https://www.tiktok.com/@nina_story/video/7321343426945961249

{486} Code CCAM JZMA001-00 (Vaginoplastie).

{487} Code CCAM JHLA001-00, JHMA007-00, JHMA004-00, JHMA008-00 (Phalloplastie).

{488} Code GHS 7005 (Panier hospitalier attribué pour certaines chirurgies).

{489} Fichiers des tarifs MCO et HAD, *ATIH*. [Archive : Wayback]

{490} Code CCAM GDMA001 (Laryngoplastie, Cricothyroplastie – interventions vocales).

{491} Code CCAM QEMA004 (Mastoplastie avec pose d’implants mammaires).

{492} Code CCAM QEMA013 (Mammectomies).

{493} Code CCAM JKFA006 (Hystérectomies – retrait de l’utérus).

{494} Code CCAM GKRP001 (Séances d’orthophonie – rééducation vocale).

{495} Code CCAM QZNP030 (Épilation au laser).

{496} Prise en charge des perruques et accessoires capillaires, ameli.fr, 22 septembre 2021. [Archive : Wayback]

{497} « En France, la congélation d’ovocytes face à la demande : “Je ne voulais pas faire un enfant avec le premier venu” », Barbara Krief, *L’Obs*, 25 novembre 2023. [Archive : Wayback]

{498} L’assistance médicale à la procréation : une efficience à renforcer, *Cour des comptes*, octobre 2019. [Archive : Wayback]

{499} Rapport relatif à la santé et aux parcours de soins des personnes trans, en réponse à une saisine du ministre des Affaires sociales et de la Santé, janvier 2022. *Ministère de la Santé*. [Archive : Wayback]

{500} *Ibid.*

{501} « Transition de genre : comment les militants trans ont infiltré la Haute autorité de santé », Paul Sugy, *Le Figaro*, 16 juin 2023. [Archive : Wayback]

{502} « Opacité de la HAS sur les patients “transgenres” : JPE saisit le tribunal administratif », Aude Mirkovic, juristespourlenfance.com, 17 juillet 2023. [Archive : Wayback]

{503} « Transidentités : une action en justice inédite contre l’assurance-maladie », Julie Chancel, *Mediapart*, 9 janvier 2024. [Archive : Wayback]

{504} “The Search for a ‘Cause’ of Transness Is Misguided”, Nat Mulkey, *Scientific American*, mars 2021. [Archive : Wayback]

{505} #46 | Comprendre la Transidentité (1re partie) | Issâ Padovani dans le podcast de Christine Lewicki.

{506} <http://gnosis.org/thomasbook/ch24.html> [Archive : Wayback]

{507} Ce terme se traduit par « être éveillé ».

{508} *Le triomphe des Impostures Intellectuelles*, Helen Pluckrose et James Lindsay, H&O éditions, 2021.

{509} *Dysphoria Mundi*, Paul B. Preciado, Grasset, 2022.

- {510} *Simulacres et simulation*, Jean Baudrillard, Editions Galilée, 1981.
- {511} Ce terme signifie « cisgenre et hétérosexuel ».
- {512} Selon le livre *Elle ou lui, histoire des transsexuels en France* de Maxime Fœrster, Lacan aurait renvoyé la transsexualité « à la folie et à l'erreur », la qualifiant de délire pathologique.
- {513} Ce terme désigne le clitoris hypertrophié sous l'effet des injections de testostérone. C'est une contraction du mot « dick » signifiant pénis et du mot « dit » signifiant clitoris.
- {514} *Le sexe des Modernes. Pensée du Neutre et théorie du genre*, Éric Marty, Seuil, 2021.
- {515} *Trouble dans le genre*, Judith Butler, La Découverte, 2005. Version originale : Gender Trouble, Judith Butler, Routledge Kegan & Paul, 1990.
- {516} « Féminisme : “Il est absurde d'affirmer que les revendications des personnes trans freineraient la cause des femmes” », Entretien avec Camille Froidevaux-Metterie, propos recueillis par Marie Slavicek, *Le Monde*, 15 septembre 2022. [Archive : Wayback]
- {517} *Le Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir, Gallimard, 1949.
- {518} *Le Corps lesbien*, Monique Wittig, Éditions de Minuit, 1973.
- {519} *La Dialectique du sexe : le dossier de la révolution féministe*, Shulamith Firestone, Éditions Stock, 1972.
- {520} Manifeste Cyborg : *Science, technologie et féminisme socialiste à la fin du XX^e siècle*, Donna Haraway, *Mouvements*, 2006 (texte original : *A Cyborg Manifesto*, publié en 1985).
- {521} Les personnes trans parlent de « cisnORMATIVITÉ ». Pour eux, la société définit les personnes dites « cisgenres », c'est-à-dire celles qui ne se considèrent pas comme trans et qui se sentent en accord avec leur sexe de naissance, comme la norme ; tandis que les personnes transgenres sont perçues comme déviantes par rapport à cette norme. Pour eux, nous vivons donc dans un monde « cisnORMATIF ».
- {522} *The Transfeminist Manifesto*, Emi Koyama, 2000.
- {523} *Scum Manifesto*, Valérie Solanas, 1967.
- {524} *Il y a deux sexes. Essais de féminologie*, Antoinette Fouque, Gallimard, coll. Le Débat, 1995 et 2004 (édition revue et augmentée), Poche Folio n° 161, 2015 (édition revue et augmentée).
- {525} *Ibid.*
- {526} *Ibid.*
- {527} <https://en.wikipedia.org/wiki/Tri-Ess> [Archive : Wayback]
- {528} *Les jumelles de Mengele. Le témoignage unique d'une rescapée d'Auschwitz*, Eva Mozes Kor, avec Lisa Rojany Buccieri, 2023.
- {529} *Elle ou lui ? Une histoire des transsexuels en France*, Maxime Fœrster, La Musardine, 2012.
- {530} *Racism and the Making of Gay Rights: A Sexologist, His Student, and the Empire of Queer Love*, Laurie Marhoefer, University of Toronto Press, 2022.
- {531} *Aroused: The History of Hormones and How They Control Just About Everything*, Randi Hutter Epstein, W. W. Norton & Company, 2018.
- {532} « On ne naît pas homme... À propos de la construction biologique du masculin », Jean-Paul Gaudillière, *Mouvements*, janvier 2004. [Archive : Wayback]
- {533} *The Transsexual Phenomenon*, Harry Benjamin, The Julian Press, 1966.
- {534} « Chapitre 2. Des “psys”, des théories et de la transphobie », *Sociologie de la Transphobie*,

Arnaud Alessandrin et Karine Espineira, Coll. Genre, cultures, sociétés, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2015. *OpenEdition Books*. [Archive : Wayback].

{535} *Une écologie déviant, voyage en terres queers*, Cy Lecerf Maulpoix, Éditions Cambourakis, 2021.

{536} *Le grand désordre hormonal. Ce qui nous empoisonne à notre insu*, Corinne Lalo, Le Cherche Midi, 2021.

{537} "Premarin: A Prescription for Cruelty", PETA. [Archive : Wayback].

{538} *Le grand désordre hormonal. Ce qui nous empoisonne à notre insu*, Corinne Lalo, Le Cherche Midi, 2021.

{539} « La déclaration de Wingspread : Altérations du développement sexuel induites par les produits chimiques : le sort commun des animaux et des hommes », Rapport d'office parlementaire n° 765, juillet 2011, *Sénat*. [Archive : Wayback].

{540} "Evidence for decreasing quality of semen during past 50 years", E. Carlsen, A. Giwercman, N. Keiding, and N. E. Skakkebaek, *British Medical Journal*, 1992. [Archive : Wayback]

{541} "Prénatal exposure to anticonvulsants and psychosexual development: Phénobarbital or diphenantoin administered to pregnant women as anticonvulsants can increase the chance of giving birth to a transsexual child", A. B. Dessens, P. T. Cohen-Kettenis, G. J. Mellenbergh, N. van der Poll, J. G. Koppe, K. Boer, *Archives of Sexual Behavior*, février 1999.

{542} "Paracétamol, Aspirin, and Indomethacin Induce Endocrine Disturbances in the Human Fetal Testis Capable of Interfering With Testicular Descent", Séverine Mazaud-Guitton, Christophe Nicolas Nicolaz, Christèle Desdoits-Lethimonier, Isabelle Coiffée, Millissia Ben Maamar, Patrick Balaguer, David M. Kristensen, Cécile Chevrier, Vincent Lavoué, Patrice Poulaïn, Nathalie Dejucq-Rainsford, Bernard Jégou, *The Journal of Clinical Endocrinology & Metabolism*, novembre 2013. [Archive : Wayback]

{543} "A Valuable Reputation", Rachel Aviv, *The New Yorker*, février 2014. [Archive : Wayback]

{544} "Alex Jones: Elon Musk Unbanning Him, Lawsuits, and Trans Issues", chaîne YouTube *The Blaire White Project*.

{545} « Comment réduire la population mondiale ? », chaîne YouTube *d'Idriss Aberkane*.

{546} "Transgender is Drug Induced--DES, the pregnancy 'Wonder Drug,' created a tidal wave of us and many more unintended consequences", Diana Morris, *Medium*, 21 mai 2023. [Archive : Wayback]

{547} "The case for DES, Diethylstilbestrol-CAUSAL in MTF Transgender 'Dysphoria'", Diana Morris, *Medium*, 24 mai 2023. [Archive : Wayback]

{548} "My 25 Years of Academic Research Into Prenatal Diethylstilbestrol (DES) Influences on Gender and Sexual Development in Men and Women, 1995 to 2020", Scott Kerlin, *ResearchGate*, juin 2021.

{549} "Queering Chemicals (EDCs): A bibliography", Alex Zahara, *Discard Studies*, avril 2019. [Archive : Wayback]

{550} "Toxic sexes: perverting pollution and queering hormone disruption", Malin Ah-King & Eva Hayward, *Technosphere magazine*, mars 2019. [Archive : Wayback]

{551} "Transxenoestrogenesis", Eva Hayward, *Transgender Studies Quarterly*, mai 2014. [Archive : Wayback]

{552} "Toxic Progeny: The Plasticsphere and Other Queer Futures", Heather Davis, *University of Oslo*. [Archive : Wayback].

{553} *Ibid.*

{554} *Dysphoria Mundi*, Paul B. Preciado, Grasset, 2022.

{555} *Ibid.*

{556} « Présidentielle 2022 : Mélenchon veut introduire la liberté de changer de genre dans la Constitution », Wally Bordas, *Le Figaro*, 16 novembre 2021. [Archive : Wayback]

{557} Il s'agit du titre traduit du livre *From Transgender to Transhuman. A Manifesto on the Freedom of Form*, de Martine Rothblatt, 1995.

{558} “Yuval Noah Harari Believes This Simple Story Can Save the Planet”, David Marchese, *New York Times*, 7 novembre 2021. [Archive : Wayback]

{559} Ce titre français est la traduction de *From Transgender to Transhuman. A Manifesto on the Freedom of Form*, écrit par Martine Rothblatt en 1995.

{560} *From Transgender to Transhuman. A Manifesto on the Freedom of Form*, Martine Rothblatt, 1995.

{561} *Ibid.*

{562} *Ibid.*

{563} <https://freedomofform.org/> [Archive : Wayback]

{564} <https://ifunny.co/picture/doomer-boygirl-abrahams-wife-i-hope-they-learn-how-to-9cSkAwt18>

{565} *The Butt Baby*, Peter Schutes, 2018.

{566} “Perceptions and Motivations for Uterus Transplant in Transgender Women”, Benjamin P. Jones, Abirami Rajamanoharan, Saaliha Vali, Nicola J. Williams, Srdjan Saso, Meen-Yau Thum, Sadaf Ghaem-Maghami, Isabel Quiroga, César Diaz-Garcia, Philip Thomas, Stephen Wilkinson, Joseph Yazbek, J. Richard Smith, *Obstetrics and Gynecology*, janvier 2021. [Archive : Wayback]

{567} “Trans womb transplants ‘10 to 20 years’ away after UK’s first successful operation on cis patient”, Chantelle Billson, *PinkNews*, août 2023. [Archive : Wayback]

{568} « Infertilité : la procréation à l'aube d'une nouvelle révolution », Anaïs Moutot, *Les Echos*, 28 septembre 2023. [Archive : Wayback]

{569} "Gender Bending Genes and the Future of the Sex Change", Terese Lawry, *Prized Writing, 2012-2013*. [Archive : Wayback]

{570} "Gene required to maintain male sex throughout life discovered: Loss of gene Dmrt1 leads to male cells becoming female", *University of Minnesota*, 20 juillet 2011. [Archive : Wayback]